Un Héros
de la Charité
au
XVIe Siècle

SAINT JEAN
DE DIEU



PARIS-LILLE
A. TAFFIN-LEFORT

PARIS
G. BEAUCHESNE



UN HÉROS DE LA CHARITÉ
AU XVIe SIÈCLE



Saint Jean de Dieu

PAR

le Père IGNACE-MARIE MAGNIN

NOUVELLE ÉDITION REVUE

Illustrée de gravures hors-texte.





A. TAFFIN-LEFORT
IMPRIMEUR-ÉDITEUR
24, rue Charles-de-Muyssart, LILLE
5, rue du Jardinet, PARIS (VIe).

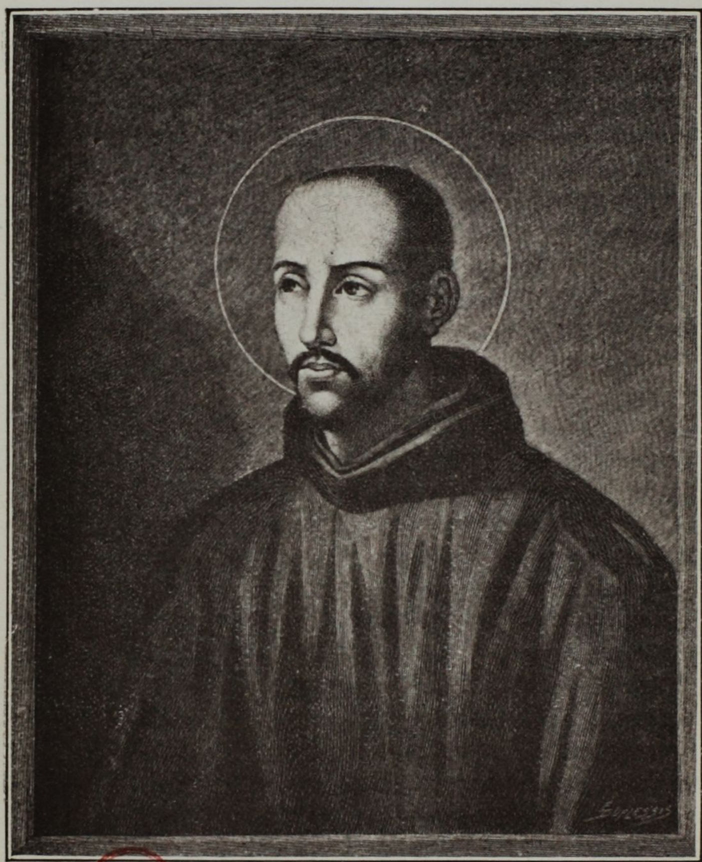
G. BEAUCHESNE
ÉDITEUR
117, rue de Rennes,
PARIS (VIe).

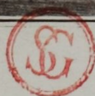

BIBLIOTHEQUE SAINTE - GENEVIEVE
D
910 593992 3

UN HÉROS DE LA CHARITÉ

AU XVIe SIÈCLE

SAINT JEAN DE DIEU





SAINT JEAN DE DIEU

UN HÉROS DE LA CHARITÉ

AU XVIe SIÈCLE

SAINT JEAN DE DIEU

Fondateur de l'Ordre hospitalier,
Patron des infirmiers et infirmières, des malades
et des hôpitaux du monde catholique,

PAR

LE P. IGNACE-MARIE MAGNIN

AUMÔNIER DE L'ASILE DES JEUNES INFIRMES DE PARIS

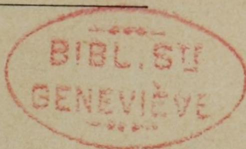
« *Mes frères, faites-vous du bien à vous-mêmes.* »

(Paroles de S. Jean de Dieu demandant l'aumône pour ses pauvres.)

QUATRIÈME ÉDITION REVUE

Lettre de Son Éminence le Cardinal MAURIN, Archevêque de Lyon,

Bref de Sa Sainteté le Pape PIE XI.



A. TAFFIN-LEFORT
IMPRIMEUR-ÉDITEUR
24, rue Charles-de-Muyssart, LILLE
5, rue du Jardinet, PARIS (VIe).

G. BEAUCHESNE
ÉDITEUR
117, rue de Rennes
PARIS (VIe).

LETTRE

De Son Éminence LE CARDINAL MAURIN

ARCHEVÊQUE DE LYON

AU SUPÉRIEUR PROVINCIAL

DES FRÈRES HOSPITALIERS DE SAINT JEAN DE DIEU

ARCHEVÊCHÉ
DE
LYON
1, PLACE DE FOURVIÈRE

Lyon, le 12 décembre 1930.

Très Honoré Frère,

Par bref en date du 28 août de la présente année, N. S. Père le pape Pie XI a proclamé Saint Jean de Dieu et Saint Camille de Lellis patrons célestes des infirmiers catholiques et de leurs Associations. Il les invite à imiter l'exemple de ces deux saints et à se pénétrer, dans le soin des malades, de cet esprit de charité que le divin Maître a enseigné dans les saints Évangiles.

Vous avez donc répondu au vœu de Sa Sainteté en rééditant la Vie de votre saint Fondateur. Je suis persuadé que nos admirables sœurs des hôpitaux de Lyon et tous ceux et celles qui se dévouent aux malades et aux blessés liront cette vie avec édification et profit, y puisant une nouvelle ardeur dans l'accomplissement d'une tâche si utile à la Société et au soulagement de toutes les misères physiques et morales.

Aussi est-ce de tout cœur que je demande à Dieu de bénir votre travail et d'en permettre une large diffusion.

Agréez, mon très honoré frère, l'assurance de mes sentiments respectueux et dévoués en N.-S.

† Louis-Joseph, Cardinal Maurin,
Archevêque de Lyon.

BREF DE SA SAINTETÉ PIE XI,

PROCLAMANT SAINT JEAN DE DIEU ET SAINT CAMILLE DE LELLIS CÉLESTES PATRONS DE TOUS LES INFIRMIERS, COMME AUSSI DE LEURS ASSOCIATIONS CATHOLIQUES

PIE XI, PAPE

Pour perpétuelle mémoire.

A notre époque où les infirmiers laïques se sont groupés et organisés en associations, le dessein de leur assigner de célestes Protecteurs nous paraît de toute convenance et parfaitement opportun : l'exemple de ces saints les invitera à se pénétrer, dans le soin des malades, de cet esprit de charité que le Divin Maître a enseigné dans les saints Évangiles.

C'est dans cette pensée que nos très chers Fils, le Prieur Général actuel de l'Ordre Hospitalier de Saint Jean de Dieu et le Préfet actuel des Clercs Réguliers Ministres des infirmes, Nous ont instamment prié de déclarer et de proclamer les Fondateurs de leur Institut respectif, Saint Jean de Dieu et Saint Camille de Lellis, célestes Patrons auprès de Dieu des infirmiers catholiques du monde entier.

A ces pieuses instances, Nous avons cru devoir accéder de grand cœur.

Nous n'ignorons pas en effet que Saint Jean de Dieu avait, dès l'année 1537, fondé la première société de laïques voués aux soins des malades pauvres, et que Saint Camille de Lellis également s'était montré, au cours de sa vie, un modèle achevé de toutes les vertus chrétiennes, choisi de Dieu pour soigner les malades et enseigner aux autres la manière de les servir.

En conséquence, après avoir entendu notre très cher Fils le Cardinal Camille Laurenti, Cardinal-diacre de la sainte Église Romaine, Préfet de la Sacrée Congrégation des Rites ; sollicité par les vœux de nombreux prélats éminents ; vu les Lettres Apostoliques « Dives in misericordia Deus », données le 23 juin 1886 par notre Prédécesseur Léon XIII d'heureuse mémoire, sous forme de Bref, déclarant Saint Jean de Dieu et Saint Camille de Lellis Patrons des Malades et des Hôpitaux ; pour favoriser et même augmenter la piété et la confiance des associations catholiques d'infirmiers envers ces saints Fondateurs d'Ordres et célestes Patrons des malades ; de notre propre volonté, en pleine connaissance de cause et après mûre délibération, usant de la plénitude de Notre pouvoir apostolique ; en vertu des présentes Lettres,

Nous déclarons et constituons à perpétuité Saint Jean de Dieu et Saint Camille de Lellis, célestes Patrons auprès de Dieu de toutes ces associations, comme aussi des infirmiers et infirmières de tous temps et de tous lieux.

Nous voulons, ordonnons et décrétons que les présentes Lettres demeurent toujours fermes, valides, efficaces et de plein effet, secondant tous ceux qu'elles concernent présentement ou pourront concerner dans l'avenir.

Ainsi défini et dûment jugé, sera, dès maintenant, déclaré nul et sans effet tout ce qui pourrait être entrepris par qui que ce soit et par n'importe quelle autorité, sciemment ou non, contre ces mêmes Lettres ; nonobstant toutes choses contraires.

Donné à Rome, près Saint-Pierre, sous l'anneau du Pêcheur, le 28 août de l'année 1930, la neuvième de Notre Pontificat.

L. † S. E. Cardinal PACELLI,
Secrétaire d'Etat.

Ordre Hospitalier de Saint Jean de Dieu.
206, *route de Vienne, Lyon.*

Concordat cum originali.
Lugduni, die 10 Februarii 1931.
A. ROUCHE, *v. g.*

LETTRE DE MONSEIGNEUR ROSSET

ÉVÊQUE DE MAURIENNE

A L'AUTEUR

Saint-Jean-de-Maurienne, le 12 février 1887.

MON RÉVÉREND PÈRE,

J'ai lu avec autant d'édification que d'intérêt votre **Vie populaire de Saint Jean de Dieu**. On ne saurait trop faire connaître la vie merveilleuse de ce Saint, qui a été l'homme de Dieu par excellence. Comme saint Paul, il pouvait dire en toute vérité : *Je vis, non plus moi, mais le Christ vit en moi.* Le Christ vivait en lui avec sa mansuétude et son humilité de cœur, avec sa charité ardente et sa patience invincible, avec sa vertu des miracles et son esprit de prophétie. Vous avez bien fait de raconter au moins les principaux prodiges que Dieu a opérés pour secourir son serviteur et pour rendre témoignage à ses vertus et à sa sainte mission. Si vous ne l'aviez pas fait, je vous en aurais blâmé. Certains catholiques oublient trop que la vie de l'Église est essentiellement thaumaturgique, et que, si cette Épouse du Christ n'a plus, comme à son berceau, cette exubérante efflorescence de miracles qui était nécessaire à l'établissement du christianisme, elle en garde néanmoins la vertu, parce que les miracles sont comme le sceau de Dieu apposé sur la sainteté de ses enfants.

Saint Jean de Dieu est un des plus grands héros de la charité et l'une des plus belles figures du catholicisme. On ne saurait donc trop mettre le spectacle de sa vie et de ses vertus sous les regards de notre siècle sensualiste, qui *ne goûte plus les choses d'en haut, mais celles de la terre.* C'est une voix éloquente qui redit sans cesse : *Sursum corda !*

Je bénis de tout cœur l'auteur et son œuvre : je fais les vœux les plus sincères pour la diffusion de ce livre, et je désire qu'il se répande parmi les classes laborieuses, qui y puiseront la force et la constance dans le travail, et la consolation dans les épreuves.

Veuillez agréer, mon Révérend Père, l'assurance de mon respect et de mon affectueux dévouement.

MICHEL,

Évêque de Maurienne.

En annonçant la première édition de cet ouvrage, *Le Messager du Cœur de Jésus*, bulletin mensuel de l'*Apostolat de la prière*, numéro de novembre 1887, le recommandait en ces termes :

« Ce livre, éminemment utile et populaire, devrait se trouver dans chaque famille, et surtout dans les asiles de la souffrance et de la misère. La lecture en est du plus haut intérêt ; elle repose et réconforte au milieu des épreuves de l'heure présente. Cet ouvrage, ne respirant que charité, est lui-même une œuvre de charité par son excessif bon marché. »

PRÉFACE

Saint Jean de Dieu, appelé à juste titre le Père et la Providence des pauvres et des malades, fut pour l'Espagne ce que furent, peu de temps après, saint Camille de Lellis pour l'Italie et saint Vincent de Paul pour la France. Il était contemporain de saint Ignace de Loyola, et soldat, comme lui, dans la même campagne ; celui-ci à Pampelune, et celui-là sous les murs de Fontarabie. Tous les deux, touchés par la grâce, abandonnèrent la vie agitée des camps, pour se préparer aux épreuves d'une nouvelle milice, et, dans l'âge mûr, laissèrent le service du monde aussi bien que celui de César, pour s'enrôler sous la bannière du Christ et combattre avec les armes pacifiques de la charité : Ignace, pour éclairer et sauver les âmes ; Jean, pour soulager et sauver les âmes et les corps (1).

Au moment où le protestantisme et le philosophisme, sous prétexte d'affranchissement, prêchent le culte des sens et sèment les germes de tous les égoïsmes et de tous les paupérismes, la divine Providence nous présente saint Jean de Dieu comme le type de l'abnégation et du parfait amour de l'humanité souffrante, lequel ne se rencontre qu'à l'ombre de la croix, au sein de l'Église véritable et divine. L'indifférence, la dureté pour le malheur, l'égoïsme, enfin toutes les passions abjectes, causes de souffrance et de honte, voilà les ennemis que Jean de Dieu devra combattre, en gravant sur son drapeau pour devise ce mot divin, signifié par son nom même, et qui résume tout l'Évangile : *charité*.

(1) Bollandistes, *in Proemium*, 8 mars. — Les œuvres de saint Jean de Dieu sont continuées par ses disciples, et son Ordre s'est constamment attiré l'estime et les faveurs de l'Église. (Voir les deux derniers chapitres de cet ouvrage.)

La vie de saint Jean de Dieu avait autrefois une grande célébrité, aujourd'hui elle est à peine connue en France. Cela vient en partie de ce que nous n'avons sur ce Saint, en notre langue, que des notices abrégées et insuffisantes, ou des écrits trop volumineux, trop savants et trop chers. Notre but, en offrant au public une vie populaire de cet illustre Saint, est donc de vulgariser son nom et ses œuvres, afin de porter ceux qui la liront à bénir et à glorifier Dieu dans les merveilles qu'il a opérées en lui. Ce travail n'est pas une œuvre d'érudition ni d'aperçus historiques sur les mœurs et la politique du XVIe siècle, mais bien plutôt un livre de lecture édifiante, mis au niveau de toutes les intelligences et à la portée de toutes les bourses.

Les faits extraordinaires et merveilleux dont cette vie abonde ont trop de garanties d'authenticité pour que nous osions les supprimer. Tout ce que nous rapportons est tiré des écrits des deux premiers historiens du Saint, desquels on ne peut raisonnablement suspecter la véracité. Le premier, François Castro, écrivait quelques années après la mort de Jean ; il avait les faits, pour ainsi dire, sous la main, et il atteste ne rapporter que ce qui est absolument indubitable sur le rapport des personnes qui ont connu le Saint ou qui ont vécu avec lui. L'autre historien, qui ne nous offre pas moins d'autorité et qui dépasse le premier en renom, est Antoine de Govea, compatriote de notre Saint ; il fut visiteur apostolique en Perse, évêque de Cyrène, puis conseiller et prédicateur de sa Majesté Catholique. Son ouvrage a été solennellement approuvé par l'Inquisition, et les Bollandistes l'ont inséré dans leurs *Actes*, après celui de Castro (8 mars).

De Govea assure, dans sa Préface, avoir tiré tout ce qu'il raconte, soit de Castro, soit des procès-verbaux d'informations ordonnées par le Saint-Siège, en vue de la béatification de notre Saint. « J'ai compulsé, dit-il, plus de quatre cent soixante dépositions de témoins, qui toutes prouvent l'innocence de sa vie, la rigueur de sa pénitence, la multitude de ses vertus et des miracles que Dieu a opérés par son serviteur. J'ai consulté plus de dix écrits antérieurs, et surtout de ceux qui nous ont été laissés par les plus intimes compagnons du saint homme. Je

n'ai pas pu, ajoute-t-il, omettre certaines visions miraculeuses que Jean avait confiées par obéissance à ses confesseurs, soit à Jean d'Avila, son directeur, soit à ses premiers disciples, pour les édifier et les encourager (1). »

Les procès-verbaux d'informations ont été déclarés valables et dignes de foi, et un grand nombre de miracles, dont il y est fait mention, ont été cités dans la bulle de canonisation, comme un témoignage du crédit et de la gloire dont le Saint jouit au ciel.

Nous ne serons point étonnés de ces merveilles, si nous considérons la mission à laquelle Jean est appelé. Il doit être montré au monde comme un prodige de charité, pour combattre l'indifférence et la froideur de son siècle ; il doit être le protecteur et le père de tous les malheureux, le fondateur d'un grand Ordre, à qui il communiquera son esprit et sa vie, pour continuer ses œuvres après lui ; n'est-il pas de la sagesse de Dieu de lui donner des marques extraordinaires de sa faveur pour autoriser sa mission, pour lui donner du crédit dans le monde, et porter les peuples à seconder ses desseins en contribuant à ses œuvres de charité ?

Nous dirons avec un célèbre historien (2) : « Ces phénomènes surnaturels, qui sont si abondants dans la vie des saints, qui ont été consacrés par la foi sous le nom de miracles, et flétris par la sagesse humaine sous le nom de légendes ou de fables ; ces faits, qu'une piété trop craintive a trop souvent écartés de la vie des saints, méritent autant notre croyance que les autres événements racontés par les mêmes auteurs. Ce serait un sacrilège, à nos yeux, que de voiler ce que nous croyons la vérité, pour complaire à l'orgueilleuse raison de notre siècle, qui se moque de tout et prétend imposer des limites à la puissance du Seigneur, quand elle suspend ou modifie les lois naturelles dont elle est l'auteur, afin d'assurer le triomphe des lois plus hautes de l'ordre moral et religieux. » L'opinion, le jugement du siècle ne sauraient être pour nous un critérium de vérité, une règle de conduite.

En considérant la vie de saint Jean de Dieu, nous aimons à redire ces belles paroles de saint François de Sales : « Une his-

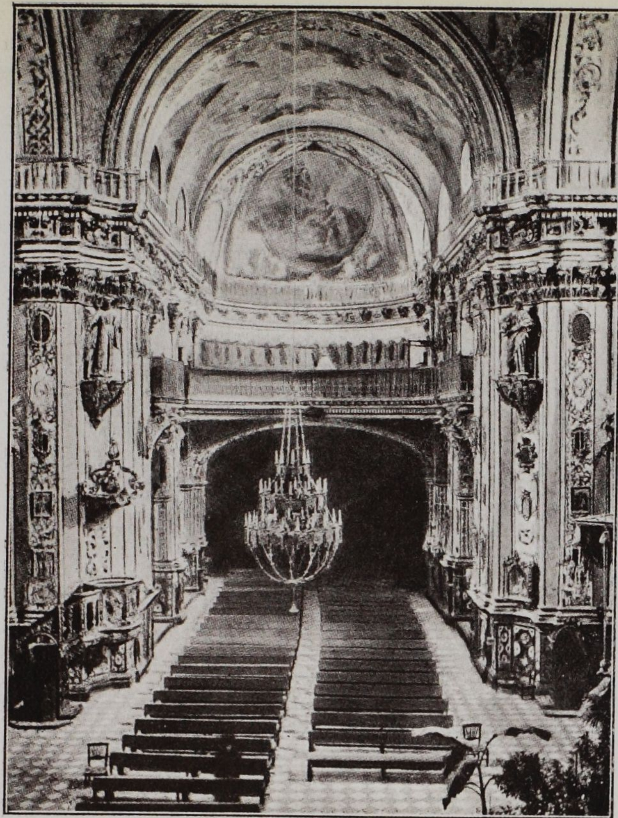
(1) Bollandistes, 8 mars, *in Proemium*, n° 15.
(2) Montalembert. *Vie de sainte Élisabeth de Hongrie*, Introduction.

toire, pour être extrêmement admirable, n'en est que plus croyable aux amants de Jésus-Christ, puisque, comme le dit l'Apôtre, la charité croit volontiers toutes choses qui exaltent l'amour de Dieu envers les hommes et l'amour des hommes envers Dieu... Et quant à moi, mon âme ne trouve rien de malaisé à croire parmi les effets du divin amour. Il faut laisser les savants, dont le cœur est glacé par l'incrédulité, murmurer contre ces croyances, et répondre à ceux qui s'en moqueraient : *Patres nostri annuntiaverunt nobis :* Nos pères nous l'ont appris. » Nous laissons donc à tous les faits leur caractère propre, sans chercher à les pallier, à les interpréter, ni même à les embellir par des ornements étrangers ; et si nous avons mêlé çà et là au récit quelques réflexions, c'est qu'elles sont venues en quelque sorte s'y placer d'elles-mêmes.

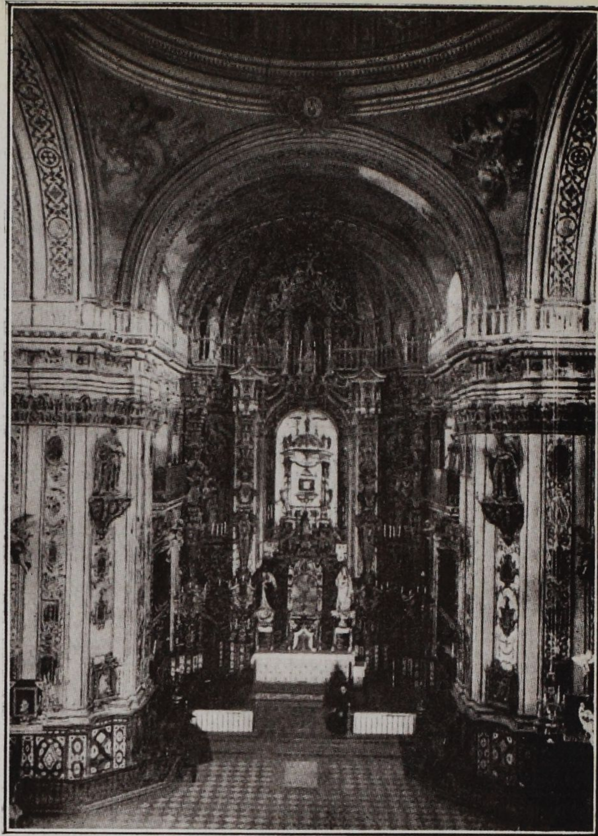
Nous espérons que tous les lecteurs pieux trouveront un intérêt à suivre cette vie si fertile en enseignements, non un intérêt frivole qui naît de la vaine curiosité, mais l'intérêt sérieux qui vient du désir d'imiter les vertus dont on a le modèle sous les yeux. Le zèle ardent, l'union admirable du travail et de l'oraison, la patience la plus inaltérable, la pauvreté d'esprit la plus vraie, le courage des martyrs, la pénitence des anachorètes, l'humilité la plus profonde, et, par-dessus tout, la charité la plus vive et la plus féconde, tels sont les traits principaux dont se compose la vie de saint Jean de Dieu.

Puissent les âmes fidèles trouver dans cette lecture un aliment à leur piété ; puisse leur dévotion à ce grand Saint se manifester principalement par le dévouement aux œuvres de charité dont il a donné au monde un exemple si éclatant. Ce sera le meilleur moyen de mériter sa protection, et pour nous la plus douce récompense.

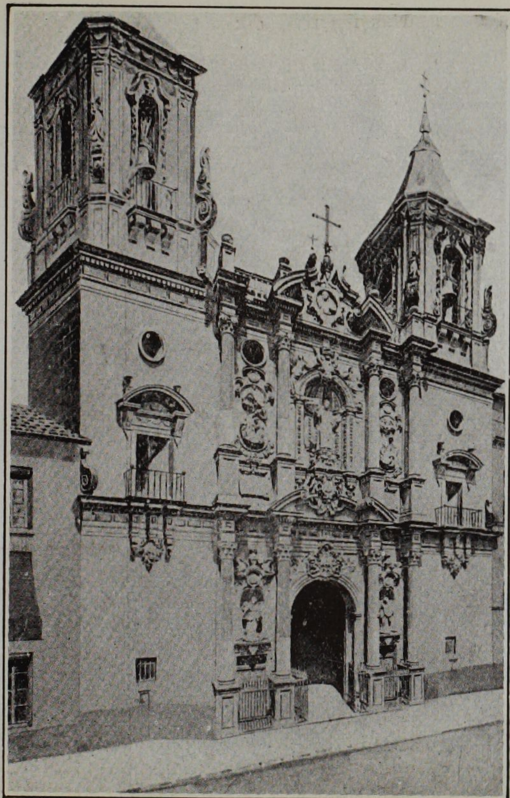
Notre travail était fort avancé lorsque, à notre grande joie, nous avons appris que Sa Sainteté Léon XIII venait de déclarer Patrons de tous les hospices et hôpitaux chrétiens les saints Camille de Lellis et Jean de Dieu, et d'ordonner que leurs noms soient insérés dans les litanies des agonisants après celui de saint François. Outre que c'est un hommage de plus rendu à la gloire de ces illustres Saints, c'est surtout pour les malades une recommandation de plus à les invoquer, et, pour tous ceux

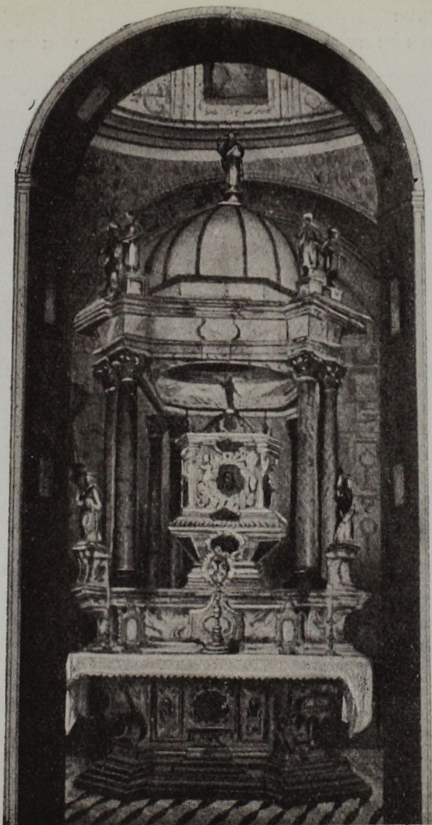


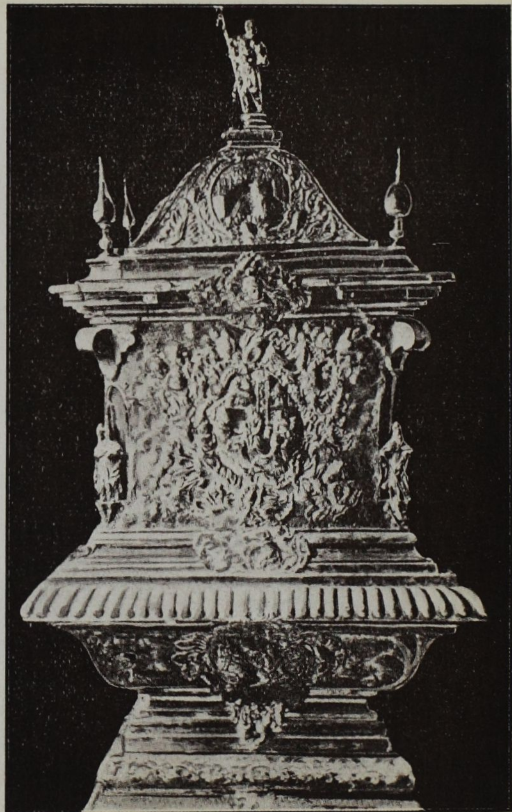
NEF DE L'ÉGLISE DE SAINT JEAN DE DIEU
A GRENADE



TOMBEAU DE SAINT JEAN DE DIEU AU-DESSUS DU MAITRE-AUTEL
DANS SON ÉGLISE A GRENADE (ESPAGNE)


ÉGLISE DE SAINT JEAN DE DIEU A GRENADE


TRÔNE AVEC L'URNE D'ARGENT RENFERMANT
LE CORPS DE SAINT JEAN DE DIEU
DANS SON ÉGLISE A GRENADE


URNE D'ARGENT
RENFERMANT LE CORPS DE SAINT JEAN DE DIEU
DANS SON ÉGLISE A GRENADE

qui s'occupent d'hospitalité, un nouveau motif d'étudier et d'imiter les actions de ces admirables modèles de charité et de dévouement.

NOTA. — 1° Pour écrire cette vie, nous avons consulté les Bollandistes (8 mars) ; la *Vie de saint Jean de Dieu*, par l'abbé Girard de Ville-Thierry, édition de 1691, Paris : cet ouvrage n'a pas été réimprimé, nous en avons suivi la méthode et le plan général ; le *Triomphe de la charité*, par messire Jean de Loyac, abbé de Gondon, édition primitive, 1661 ; la savante vie du Saint par M. l'abbé Saglier (E. Plon, éditeur ; Jules Vic, libr., à Paris, 1877), et celle de M. l'abbé Wilmet, chanoine de Namur. Mgr Guérin, dans les Petits Bollandistes, nous apprend le nom de la mère de notre Saint, et quelques détails moins importants que les autres historiens ne donnent point. M. Émile Leguay, dans son *Etude sur l'Ordre de la Charité en France*, et M. l'abbé A. Coudour, dans sa *Notice sur l'Ordre de saint Jean de Dieu*, nous ont fourni de précieux renseignements pour les deux derniers chapitres de cet ouvrage.

2° Pour la chronologie, nous suivons celle donnée par François de Castro, reproduite en observation par Wilmet. « Jean de Dieu, dit-il, brillait à Grenade par sa charité, l'an 1538. » Il était donc venu dans cette ville en sa quarante-deuxième année (1536). Sa sortie de l'hôpital eut lieu le 21 octobre 1537. Le convoi funèbre que vit Jean ce jour-là n'est pas celui de la reine d'Espagne, comme plusieurs auteurs l'affirment, puisqu'il est prouvé que la reine Isabelle mourut à Tolède le 1er mai 1539, et fut déposée dans la tombe royale de Grenade le 7 mai suivant. C'est ce qu'affirme le P. Alvarès Cinfuegos dans sa *Vie de saint François de Borgia*. (Wilmet. *Vie de saint Jean de Dieu*, Préface, p. 24.)

UN HÉROS DE LA CHARITÉ

AU XVIe SIÈCLE

SAINT JEAN DE DIEU

PREMIÈRE PARTIE

Vie privée de saint Jean de Dieu. Vie de préparation.

Le juste est éprouvé par beaucoup de tribulations, mais le Seigneur l'en délivrera. Le Seigneur sauve l'esprit humilié.
(Ps. xxxiii, 17-18.)

CHAPITRE I

Naissance de saint Jean de Dieu et merveilles qui l'accompagnent. — Sa première éducation. — Sa fuite de la maison paternelle à l'âge de huit ans. — Mort de sa mère. — Son père se fait religieux.

Le Saint dont nous racontons la vie naquit le 8 mars 1495, à Montmajeur-le-Neuf, petite ville, au diocèse d'Évora, dans le Portugal. Par un secret dessein de Dieu, il reçut au baptême le nom de Jean, afin que celui qui devait s'illustrer par sa charité eût précisément pour patron l'Apôtre de la charité.

Le Ciel voulut saluer par des prodiges le bonheur qu'apportait à la terre la naissance de cet enfant. A l'instant où il vint au monde, une colonne de feu resplendit sur la maison paternelle, et en même temps toutes les cloches de l'église paroissiale firent entendre d'elles-mêmes un carillon joyeux. La foule accourut et vit avec étonnement que les cloches étaient ébranlées, sans qu'aucune force humaine les mît en mouvement. Ces merveilles impressionnèrent tous les esprits, et les habitants de la ville, ne sachant quelle explication certaine leur donner, se disaient les uns aux autres, comme ceux de Palestine à la

naissance de Jean-Baptiste : *Que pensez-vous que sera cet enfant ?* On se souvint que sur la montagne d'Occa, proche de la ville, demeurait un pieux ermite renommé par sa sainteté. On alla le consulter, et on apprit de sa bouche que les anges eux-mêmes avaient ébranlé les cloches, en signe de la joie que causait au ciel et à la terre la naissance de cet enfant. « Choisi de Dieu pour une grande mission, ajouta-t-il, Jean s'élèvera à une haute sainteté ; sa piété éclatera de toute part, et sa vie merveilleuse sera la gloire de son pays et la consolation de toute la chrétienté. »

Les parents de Jean n'avaient ni la noblesse ni la fortune qui servent ordinairement à attirer l'admiration des gens du siècle ; mais ils possédaient, ce qui vaut infiniment mieux, le trésor d'une foi vive et d'une grande piété. Son père André Ciudat et sa mère Thérésa, quoique simples artisans, étaient unanimement estimés de tous ceux qui les connaissaient, et jouissaient de la paix et du bonheur que procure une vie véritablement chrétienne, simple et laborieuse. Ils remercièrent le Seigneur d'avoir béni leur union et glorifié leur fils dès sa naissance. Les merveilles dont ils avaient été les témoins leur firent concevoir pour Jean un plus grand amour, et les anima d'un plus grand zèle pour son éducation chrétienne. Comprenant que Dieu avait des desseins de prédilection sur lui, ils se firent un devoir de le seconder, en imprimant dans sa jeune âme l'amour et la crainte de Dieu, et en le formant de bonne heure aux exercices de la piété. Ainsi ils coopérèrent grandement à poser en lui les premiers fondements de l'édifice de sa sainteté. Les très saints Noms de Jésus et de Marie furent les premiers que sa bouche innocente sut prononcer ; et Thérésa, sa mère selon la nature, lui apprit sur ses genoux à aimer, à prier et à vénérer tendrement la Sainte Vierge, sa mère selon la grâce.

Outre ces leçons de piété, Jean avait sous les yeux, dans la maison paternelle, les exemples de toutes les vertus, mais surtout de la charité. Quoique d'une médiocre fortune, ses parents trouvaient le moyen d'exercer fréquemment l'hospitalité envers les pèlerins et les mendiants ; ils étaient connus de toute la ville pour leur compassion envers les malheureux, qui ne les imploraient jamais en vain. Ainsi, après Dieu, ce que Jean apprend à aimer de bonne heure, ce sont les pauvres. Ces deux amours se donnent la main, et ne vont pas ordinairement l'un sans l'autre ; car comment aimer Dieu sans aimer ceux que Dieu a tant aimés ? L'immense charité qui doit plus tard s'identifier avec sa vie même enflamme déjà son jeune cœur, et il peut dire avec Job : *Depuis mon enfance, la compassion pour mes frères s'est accrue en moi avec l'âge ; elle m'est venue dès le sein de ma mère* (1).

(1) Job. xxxi.

Tant de soins ne furent pas inutiles. André et Thérésa eurent la consolation de voir leur fils devancer les autres enfants de son âge, autant par les vertus qui déjà brillaient en lui que par le développement précoce de son intelligence. Il était si pieux envers Dieu, si dévot à la Vierge bénie ; il se montrait si obéissant à ses parents et si prévenant envers les pauvres qui venaient à la maison chercher asile ou nourriture, que ces bons époux bénissaient avec larmes le Seigneur de leur avoir donné un tel fils et le priaient de répandre sur lui, tous les jours, des grâces plus abondantes. Ils prenaient de leur côté la résolution de l'élever avec encore plus de soin, afin de le mettre plus en état de servir et d'honorer la souveraine Majesté.

Puissent les parents chrétiens comprendre qu'ils ont reçu le mandat et la grâce d'élever leurs enfants dans la crainte du Seigneur et l'amour de sa loi. L'enfant est comme une fleur précieuse et délicate déposée entre leurs mains avant qu'elle soit éclose. A eux de la cultiver, de diriger son épanouissement vers le ciel et d'en écarter avec sollicitude tout ce qui peut en ternir la beauté. De cette première culture, dépend ordinairement l'avenir temporel et éternel de l'enfant.

Dans un milieu si favorable à la piété et à la vertu, Jean croissait tout à la fois en âge et en grâce, devant Dieu et devant les hommes. Il est certain que, dès lors, ses pensées et toutes ses actions semblaient se concentrer dans le désir unique de servir Dieu, et de renoncer à tout pour s'attacher à lui. Il avait huit ans, lorsque un jour ses parents donnèrent l'hospitalité à un prêtre qui se rendait à Madrid. La jeune imagination de Jean s'enflamma, au récit de ce prêtre, sur la ferveur qui régnait dans cette capitale de l'Espagne. Là, tant d'églises, tant de monastères, tant d'œuvres admirables de bienfaisance excitaient l'admiration, qu'il ne put résister au désir d'aller respirer cette atmosphère de piété et d'édification, si bien en rapport avec la pureté religieuse de son âme. Entraîné vers Dieu par un premier élan de vocation, comme celui qui poussa exactement au même âge sainte Thérèse, et à douze ans saint Jean Calybite, il s'enfuit de la maison paternelle, à l'insu de ses parents, et rejoignit bientôt le prêtre sur la route d'Espagne.

L'on serait sans doute tenté de jeter le blâme sur une telle conduite, si l'on ne savait que la Providence mène souvent par des voies extraordinaires ceux qu'elle destine plus particulièrement à être les instruments de ses desseins. Dieu veut faire de Jean le chef d'un grand Ordre, et le père d'une infinité de religieux qui abandonneront leurs parents et leur patrie, pour entrer dans la voie de la perfection. Son élu devra donner l'exemple de ce renoncement dès sa première enfance, afin qu'il soit en état d'inspirer de pareils sentiments à tous ceux qui

se voueront à sa suite au soin des malheureux. Enfin, peut-être Jean aurait été élevé trop délicatement dans sa famille, et il fallait les rudes épreuves auxquelles il fut soumis par suite de ce voyage, pour devenir capable de braver, un jour, les obstacles qui s'opposeraient à l'accomplissement de sa mission.

Quant au prêtre qui reçut le jeune évadé en sa compagnie, il dut être surnaturellement éclairé sur la conduite à tenir dans une circonstance si difficile, et l'on ne saurait lui faire un reproche de s'être prêté à l'exécution de la volonté divine (1).

Les jeunes gens que la bonté divine pousse à une pareille vocation doivent obéir aux inspirations de la grâce, afin qu'ils aient part à la couronne promise aux fidèles serviteurs. *Si quelqu'un vient à moi et ne renonce pas à tout, il ne peut être mon disciple* (2).

La perte d'un fils si tendrement aimé causa aux parents une affliction profonde. Ils le cherchèrent longtemps et de tous les côtés, mais sans résultat. Le chagrin porta un coup mortel au cœur de la sensible Thérésa ; elle tomba malade, mais Dieu voulut la consoler. Un soir que son mari rentrait après une journée de recherches infructueuses, elle l'appela auprès de son lit de douleur et lui dit : *André*, ne le cherche plus, nous ne reverrons pas notre enfant en ce monde ; car, je te l'assure, et je ne dormais pas, j'ai vu son ange gardien qui m'a dit : *Ne vous désespérez point*, *mais bénissez le Seigneur : le fils que vous pleurez est vivant ; je suis chargé de le garder*, *et il est en lieu de sûreté*. Je vais quitter maintenant ce monde sans regret, ajouta-t-elle ; pour toi, André, lorsque je ne serai plus, pense à assurer ton salut en te consacrant à Dieu (3). » Le vingtième jour après la disparition de Jean, sa mère mourut résignée, en adorant les secrets desseins de la Providence divine qui éprouve ceux qu'elle aime.

Quant à André, privé de ce qu'il avait de plus cher au monde, il suivit le conseil de son épouse mourante, renonça au siècle, et entra, à Lisbonne, dans un couvent de saint François, où, jusqu'à la fin de sa vie, il devint un exemple de plus en plus frappant de modestie, d'humilité et de charité ; après quelques années, il s'endormit heureusement dans le Seigneur.

Portons notre vue au-dessus des événements de la vie présente, et la foi nous montrera les épreuves terrestres comme des moyens que Dieu ménage aux justes pour leur sanctification et leur salut. Ainsi en a-t-il été pour ces deux époux désolés de la perte de leur fils ; ils se sont sauvés par la résignation dans la croix. Heureux ceux qui,

(1) De Govea. — Bollandistes, ch. II.
(2) Luc. XIV.
(3) Cette vision et ce discours sont tirés des Petits Bollandistes (Mgr Guérin).

comme eux, savent trouver Dieu dans les épreuves, se soumettre à sa volonté sainte et adorer en silence ses décrets impénétrables !

Pour le jeune fugitif, désormais sevré des affections et des joies de la famille, il sera mêlé de bonne heure aux combats de la vie et n'arrivera à la gloire que pour s'être exposé à la peine. Mais c'est un Dieu qui agit et qui veut former un saint dont le travail, la pauvreté et les humiliations seront le propre caractère.

CHAPITRE II

Saint Jean de Dieu arrive à Oropésa. — Il est confié à un bourgeois de cette ville. — Sa profession de berger. — Sa vie sainte lui attire l'estime générale. — Son maître lui offre sa fille en mariage. — Il refuse et prend la fuite.

Après avoir fait un trajet de soixante lieues, le prêtre et Jean arrivèrent à Oropésa, petite ville d'Espagne sur les frontières portugaises. Là, ils furent obligés de s'arrêter, car l'enfant était à bout de forces et incapable de continuer le voyage. Le prêtre le confia à la garde d'un homme de bien appelé François, surnommé le Majoral ou chef de bergers, et il continua seul sa route vers Madrid. Le Majoral regarda l'enfant comme un orphelin que la Providence lui confiait, et il se fit un devoir de remplacer ses parents auprès de lui.

Jean passa dans cette famille chrétienne la plus grande partie de sa jeunesse. Il eut le bonheur de n'être pas élevé dans la mollesse et les douceurs qui efféminent les caractères, et rendent incapable de supporter les plus légers sacrifices et les privations quelquefois nécessaires. Mais faisant, au contraire, dans cette maison, le premier apprentissage de la peine et du travail, il était actif et laborieux, obéissant en toutes choses, modéré et circonspect dans ses paroles, d'une douceur inaltérable et d'une charité à toute épreuve. En un mot, sa conduite, pendant les premières années de sa jeunesse, était le gage de sa sainteté future. Il reçut, dans sa famille d'adoption, une instruction et une éducation aussi soignées que s'il avait été chez son propre père. Il apprit à lire, à écrire, à calculer ; mais surtout il apprit à aimer et à servir Dieu de plus en plus fidèlement. Sa première communion, bien préparée et faite avec une pureté angélique, fut pour lui comme l'épanouissement de la ferveur et de l'union avec Dieu.

Il avait quatorze ans lorsque son maître, ou, pour mieux dire, son bienfaiteur, appréciant ses excellentes qualités, eut la pensée de l'employer à la surveillance et à la garde des troupeaux qu'il avait, proche de la ville d'Oropésa, à une maison des champs. Jean alla remplir avec joie une charge qui lui permettrait de se livrer avec plus d'ardeur à la prière et à la méditation.

Il semble que, de tout temps, le bon Dieu ait eu des tendresses et des préférences pour la vie pastorale. Abel était berger ; David, ancêtre du Messie, était gardien de troupeaux. Le Sauveur appelle

a sa crèche les bergers avant les rois. Et sous la loi évangélique, pour bien des prédestinés, tels que saint Vincent de Paul et saint Félix de Cantalice, la vie pastorale a été l'apprentissage de la vie intérieure et le vestibule de la sainteté. Dans la solitude des champs, l'air est plus pur, le ciel plus ouvert, et Dieu, plus familier, parle au cœur (1). Pour Jean, c'est un repos, une source de lumières et de bénédictions. Dieu, qui se révèle de préférence aux petits, se fait entendre à son âme par toutes les beautés de la nature, qui sont comme le livre ouvert racontant les merveilles de la bonté et de la puissance du Créateur. Le spectacle des œuvres de Dieu frappe l'esprit du pieux enfant et provoque dans son cœur l'amour et la reconnaissance envers l'auteur de tous les dons. Il trouve son plus doux délassement à s'entretenir de saintes réflexions, et, dans ses moments libres, on est assuré de le trouver seul son chapelet à la main, à genoux aux pieds d'un crucifix.

Nous l'avons dit, Jean avait puisé la dévotion à la Sainte Vierge sur les genoux de sa mère, et l'avait, pour ainsi dire, sucée avec le lait. Cette dévotion ne fit que s'accroître, et elle prit un caractère tout spécial de tendresse dès qu'il se vit loin de sa famille. Pour lui, Marie était une vraie mère qui remplaçait celle qu'il n'avait plus sur la terre. Il ne cessait de l'invoquer, et dans toutes ses sollicitudes il se jetait éperdument, comme un enfant, sous les ailes de sa protection maternelle. Il aimait à visiter ses autels et ses sanctuaires ; chaque jour, il récitait le rosaire et d'autres prières en son honneur ; chaque jour, il disait vingt-quatre fois le *Pater* et l'*Ave Maria*, en l'honneur des vingt-quatre années que la Sainte Vierge a passées sur la terre après l'ascension de Jésus-Christ. L'émotion débordait de son cœur et les larmes jaillissaient de ses yeux, lorsqu'il méditait l'ineffable tristesse de la Mère des douleurs pendant les longues années de son exil.

Ces pieuses pratiques de sa jeunesse furent comme une semence féconde destinée à produire des fruits de bénédictions et de sainteté dans un âge plus avancé. En retour de cette dévotion filiale et de cette tendre compassion à son martyre, Marie chérit Jean et lui rendait des services plus que n'eût jamais pu le faire sa mère terrestre. Elle fut sa lumière, son guide et son soutien, sur le matin, sur le midi et sur le soir de sa vie.

Cependant ses progrès dans la piété et ses exercices spirituels ne nuisaient en rien à l'accomplissement de ses devoirs d'état ; car le plus sûr indice d'une vraie et solide dévotion, c'est le soin que l'on met à s'acquitter des devoirs de sa charge. Il était un modèle de travail, de vigilance et de fidélité pour tout ce qui regardait les biens

(1) Osée. xi, 14.

de son maître. Aussi Dieu bénit ses soins, et, sous son administration, la fortune du Majoral prospéra au delà de toute espérance.

La conduite édifiante de Jean lui conquit l'estime et l'admiration des autres serviteurs de la maison ; ses aimables vertus lui attirèrent tous les cœurs. Il usa de cette douce influence pour travailler au bien spirituel de ses semblables. Au milieu de ses occupations, il trouvait le loisir de réunir les ouvriers et les domestiques, et de leur donner des instructions familières sur la religion, où il leur inspirait de saintes maximes et faisait tous ses efforts pour les amener à la pratique de leurs devoirs. Le zèle qu'il déployait à répandre autour de lui les saintes pratiques de la religion, trahissait la bonne odeur de ses vertus et surtout faisait éclater sa grande charité pour les âmes. Sa renommée avait franchi les limites des domaines du Majoral : il était devenu un sujet d'édification pour les habitants des pays voisins, qui venaient le trouver afin de profiter de ses entretiens, de se consoler auprès de lui de leurs peines, ou de lui demander des conseils dans leurs difficultés. Chacun était étonné de sa précoce sagesse et s'en retournait fortifié dans la vertu. Admirons ici la conduite admirable de la divine Providence. Elle semble n'avoir séparé Jean de la maison de son père qu'afin de le faire contribuer à l'instruction et à l'édification d'un grand nombre.

Ces éminentes vertus n'échappaient point au Majoral, qui était capable de les apprécier. En homme bien avisé, il confia à Jean la gestion de son propre domaine, et l'établit économe de tous ses biens. Considérant un tel serviteur comme un trésor et craignant de le perdre, il voulut, pour se l'attacher davantage, lui proposer sa fille en mariage. A son avis, cette haute marque d'estime et d'affection était pour le jeune économe une heureuse fortune et un moyen de lui assurer une vie commode et paisible : il ne devait pas répondre par un refus.

Mais l'Esprit-Saint avait déjà révélé à cette âme les gloires de la virginité, lui faisant sentir le vide des choses terrestres au prix des biens invisibles. Captivé par les attraits de la belle vertu, Jean avait déjà disposé de lui-même et pris l'engagement de n'être qu'à Dieu. Il fut troublé à la première ouverture des intentions de son maître, et, ne voulant pas le froisser, il demanda du temps pour délibérer. Pendant quelques jours, il eut de terribles luttes à soutenir contre le démon et la chair ligués contre lui. Chaque soir, retiré dans sa chambre, il s'agenouillait devant une image de la Sainte Vierge, seul ornement de ce modeste asile. Sa prière était longue et fervente, et, chaque jour, il était plus fort et plus résolu de n'appartenir qu'à Dieu. Ce fut grâce à la protection spéciale de Marie qu'il sortit vainqueur dans ce

combat (1), et qu'il eut enfin le courage de notifier respectueusement son refus au Majoral.

La chasteté est à la dévotion à Marie comme la fleur est à la tige d'où elle sort. L'amour pour Marie a la vertu de produire et d'enfanter les cœurs purs. Jean a prié la Reine des vierges, la mère de la chasteté : comment ne l'eût-elle pas exaucé ?

Cependant le Majoral ne se rebuttait pas d'un premier refus et ne cessait de mettre sous les yeux de son jeune serviteur le bonheur certain que cette union lui promettait. Jean craignit avec raison que ces instances ne finissent par amollir son cœur et ébranler sa résolution ; il décida tout à coup de mettre sa vertu en sûreté par la fuite. S'il avait eu en cette circonstance difficile un directeur éclairé pour lui donner un conseil salutaire, il aurait sans doute cherché une retraite où il pût vivre en repos et suivre les bons sentiments qui l'animaient. Mais se trouvant seul et ne pensant qu'à s'éloigner d'un lieu où sa vertu se trouvait en danger, il prit un parti qui l'exposa à des périls autrement funestes que ceux qu'il voulait éviter. Avant d'embrasser une carrière, de faire choix d'un état, il faut prier et prendre conseil, selon la parole du Sage : *Le conseil vous gardera et la prudence vous conservera* (2).

(1) De Govea. — Bollandistes, ch. I, n° 3.
(2) PROV. II, 11.

CHAPITRE III

Saint Jean de Dieu se fait soldat. — Son relâchement dans la piété. — A l'occasion d'une mésaventure, la Sainte Vierge le rappelle à sa première ferveur. — Il est condamné à mort injustement, puis délivré et chassé du camp. — Il prend une nourriture céleste. — Il revient à Oropésa. — Il refuse de nouveau le mariage. — Il part en guerre contre les Turcs. — Son excellente conduite. — A son retour, il visite son pays natal, où il apprend la mort de ses parents. — Il refuse les offres avantageuses de son oncle et s'éloigne pour toujours de sa patrie.

François Ier, roi de France, était alors en guerre avec l'empereur Charles-Quint. Les Français avaient mis le siège devant Fontarabie, ville forte des frontières de la Biscaye. Le comte d'Oropésa avait reçu l'ordre de lever des troupes et d'aller au secours de cette place. Jean crut que l'occasion était favorable de se soustraire aux importunes sollicitations du Majoral ; il s'enrôla dans cette armée, et, quelque temps après, il était avec elle sous les murs de Fontarabie (1521).

Il est aussi important qu'intéressant de le suivre, avec les premiers historiens de sa vie, pendant cette année qu'il passa sous les drapeaux. Jean avait la taille haute, le corps robuste, la barbe noire ; son air vigoureux lui donna à penser qu'il serait plus propre au métier des armes qu'à celui de berger. Une fois dans la milice, il vit bientôt que cette nouvelle carrière lui procurerait peu de gloire et beaucoup de périls (1).

A cette époque de foi, on entretenait des aumôniers dans les armées ; la religion y était honorée et les exercices religieux avaient leur place dans les règlements militaires. On pouvait donc, avec infiniment plus de facilité que de nos jours, rester chrétien et se sanctifier sous les armes. Cependant, il faut l'avouer, jamais la vie des camps ne fut propice à la piété. Le tumulte extérieur y trouble trop souvent le repos intérieur de l'âme, et les mauvais exemples du grand nombre affaiblissent trop souvent les plus affermis dans la vertu, au point de leur faire oublier leurs devoirs envers Dieu.

Voilà que Jean, habitué jusqu'alors à une vie paisible et recueillie, à l'abri de tout scandale, se trouve tout à coup transporté dans le milieu agité de la soldatesque qui souvent ne connaît pas de frein à

(1) De Govea. — Bollandistes, ch. I, n° 3.

travers le large sentier des vices ; ce dut être pour lui une rude épreuve et l'occasion de nombreux travaux et de mille dangers (1). Sans imiter les mauvais exemples qu'il avait sous les yeux, sans souiller ses lèvres des insanités qu'il pouvait entendre, il subit l'influence pernicieuse des camps, en ce sens qu'il laissa diminuer en lui la ferveur de son premier âge (2). Il commença à négliger ses devoirs ordinaires de piété, ses oraisons jaculatoires, ses prières journalières, et finit par omettre aussi les pratiques spéciales de dévotion par lesquelles il honorait habituellement la Mère de Dieu.

Jean était un homme, et, en retraçant ses vertus, nous ne craignons pas de relever ses faiblesses, ni de reconnaître en lui l'humaine fragilité ; mais, ses premiers historiens ne nous apprenant rien de plus à ce sujet, nous ne pouvons pas nous permettre de lui attribuer des écarts de conduite dont on n'a ni détails ni preuves. Jean s'est dit, il est vrai, un abominable pécheur, il a pleuré et expié ses fautes comme si elles étaient de grands crimes ; mais on ne doit pas toujours prendre à la lettre les accusations que, dans leur extrême humilité, les saints portent quelquefois contre eux-mêmes ; car leur grand amour pour Dieu fait qu'ils ne se pardonnent pas de lui avoir déplu même en des choses de moindre importance.

En parlant de cette courte période de la vie de notre Saint, voici comment s'exprime le Pape Innocent XII dans la bulle de canonisation : « Jean mena une vie un peu relâchée ; mais, secouru de la grâce de Dieu, il sortit bientôt de cet état. » Il ne s'agit donc point de graves et honteux désordres, mais d'un refroidissement momentané dans la piété. Cet état, sans doute, était dangereux ; car la tiédeur, l'oubli de la prière sont la voie glissante qui conduit à l'abîme. Quelques pas de plus, et peut-être y fût-il tombé. Mais Dieu eut compassion de cette âme simple qui l'avait jusque-là servi avec tant de fidélité et qui, de bonne foi, ne se trouvait en péril que par amour pour la chasteté. C'est encore grâce à la Sainte Vierge qu'il fut délivré ; et, dit un de ses premiers historiens, il éprouva en cette rencontre de telles faveurs de la part de Marie, qu'il comprit plus que jamais combien il est avantageux de l'aimer et de l'invoquer (3).

Voici l'événement, à la fois triste et heureux, suscité par la miséricorde divine pour arracher Jean au péril et le ramener dans la voie de perfection qu'il avait abandonnée, et où il marchera désormais avec constance et rapidité. Le siège de Fontarabie se poursuivait

(1) *Qui castra sectantes, solutis feruntur habenis, per latum non minus ac difficile iter vitiorum ; quæ ei fuit multorum laborum periculorumque occasio.* (Castro. — Bollandistes, ch. I, n° 2.)
(2) Petits Bollandistes, 8 mars.
(3) De Govea. — Bollandistes, ch. I, n° 3.

avec des chances diverses ; un jour que les fourrages et les vivres manquèrent au camp espagnol, Jean fut détaché avec d'autres soldats pour aller s'en procurer dans le voisinage. Il montait dans cette expédition un cheval récemment pris à l'ennemi. Après avoir marché quelque temps, l'animal reconnaît les chemins qu'il a déjà parcourus et, flairant de loin son ancien séjour, il veut y retourner. Il s'élance avec rapidité vers le camp des Français, emporte à travers champs son cavalier mal équipé, et le jette bientôt parmi les rochers qui bordent la route. La chute de Jean fut si violente, qu'il resta plus de deux heures sur place, sans connaissance, rendant du sang par la bouche et par les narines.

Revenu à lui-même, le soldat malheureux se voit couvert de blessures, de sang et de boue, et, ce qui est plus grave, exposé à tomber à chaque instant entre les mains de l'ennemi ; une frayeur salutaire le saisit, et, levant les yeux au ciel, il pense à prier. Il rassemble toutes ses forces, se met à genoux, et, d'une voix expirante mais d'un cœur fervent, il dit à la Sainte Vierge : « Venez à mon secours, ô Mère de miséricorde ! obtenez de votre Fils qu'il me délivre du péril où je suis. » A peine a-t-il fini de parler que la Reine des anges, sous la forme d'une bergère, se présente à lui, s'incline pour essuyer ses plaies, le rassure et l'invite à boire de l'eau qu'elle lui présente pour calmer sa soif et réparer ses forces. Ranimé par ce breuvage, Jean prie sa bienfaitrice de lui dire son nom : « Je suis, répondit-elle, celle que tu as appelée à ton secours. Vois donc, mon fils, comme tu n'es guère en sécurité au milieu des périls, si tu négliges de recourir à la prière ; reprends tes dévotions ordinaires et sois plus fidèle à l'avenir. » Après ces mots, elle disparut.

Cette apparition et ces paroles jetèrent Jean dans la confusion. Il se prosterne à terre et se confond en action de grâces envers Marie. Puis, venant à réfléchir que ce malheur lui est arrivé parce que, le matin de ce jour-là même, il avait négligé ses prières quotidiennes en l'honneur de la Sainte Vierge, il se met à les réciter aussitôt, toujours à genoux, en versant d'abondantes larmes. Il se reproche en ce moment, avec une amertume de cœur incroyable, de s'être montré si oublieux envers sa céleste Mère, et d'avoir cessé de la prier et de compatir à ses douleurs. Ainsi plongé dans les sentiments du repentir et de la reconnaissance, il serait demeuré longtemps encore dans ce lieu mémorable désormais pour lui, si la compatissante Reine du ciel ne lui eût envoyé un ange de sa cour pour lui dire : « Jean, lève-toi et marche sans crainte de l'ennemi, non plus que de tout autre danger (1) ».

(1) De Govea. — Bollandistes, ch. 1, n° 3.

Alors il se relève, et, à l'aide d'un bâton qu'il trouve à ses côtés, il se traîne péniblement vers le camp espagnol.

En le voyant arriver en si piteux état, ses compagnons s'imaginèrent qu'il était tombé au milieu d'une embuscade ennemie. Mais il leur raconta lui-même le funeste accident qui lui était survenu, et leur déclara la faveur insigne qu'il avait reçue du Ciel. On lui donna des soins et du repos pendant quelques jours. Le serviteur de Dieu en profita pour témoigner la plus vive reconnaissance à sa divine bienfaitrice, et pour fortifier dans son cœur la résolution de servir Dieu avec plus de fidélité que jamais.

Jeunes gens, quelle que soit la carrière que vous embrassiez, vous rencontrerez dans le monde de nombreux périls. N'oubliez pas d'invoquer Marie, elle vous sauvera.

Jean reprit bientôt son service et sa place dans les rangs ; mais il était redevenu pieux et fervent comme par le passé. Dieu, voulant cependant exercer son serviteur et le détacher complètement du monde, permit qu'à peine remis d'un premier accident il lui en survînt un plus fâcheux.

Comme sa vertu et son honnêteté étaient connues de tous, son capitaine lui avait confié la garde d'un riche butin pris sur l'ennemi. Mais toute la vigilance du gardien ne put empêcher que le trésor ne lui fût enlevé secrètement par d'autres soldats. A cette nouvelle, le chef, soupçonnant le dépositaire d'infidélité, entre dans une telle fureur qu'il le condamne aussitôt à être pendu comme un voleur. Rien ne peut fléchir cet homme irrité, ni les protestations de la victime, ni les prières et les instances des personnes présentes. Jean est déjà au pied de l'arbre choisi pour être l'instrument du supplice, et n'a plus d'espoir qu'en la miséricorde de Dieu, à qui il fait le sacrifice de sa vie pour l'expiation de ses péchés. Mais le Seigneur ne veut pas que la carrière de son serviteur soit aussi promptement et cruellement brisée. Il survient à l'instant un chef supérieur qu'on n'attendait pas ; il apprend le malheur du jeune soldat, s'interpose en sa faveur et obtient sa grâce, à la condition toutefois qu'il renonce au métier des armes et soit ce jour même expulsé du camp.

Jean partit joyeux et en bénissant le Dieu de bonté qui l'avait, en peu de jours, si merveilleusement délivré deux fois d'une mort inévitable. Tout en cheminant, il réfléchit que le vrai bonheur n'est que dans la vertu, et que c'est une folie de s'attacher à un monde ingrat, qui paie, par des disgrâces et des persécutions, l'empressement qu'on met à le servir. Sur la route, il rencontre une croix placée au pied d'un arbre. Il s'arrête et se prosterne avec humilité devant ce signe de notre rédemption. Pendant deux jours, il reste là, sans prendre ni

aliment ni repos, demeurant absorbé dans l'action de grâces, la prière et le regret de ses fautes. Vers la fin du deuxième jour, il entra comme dans une espèce d'extase, durant laquelle Dieu lui communiqua de nouvelles lumières et d'abondantes consolations.

Lorsqu'il revint à lui, ses forces l'abandonnèrent, et il tomba comme en défaillance sur le sol. Mais faisant un effort pour se relever, il aperçut près de lui trois pains et un vase rempli de vin. Quoiqu'il fût dans un pressant besoin de nourriture, son humilité ne lui permit pas de voir là un présent du Ciel ; il n'osa pas y toucher jusqu'à ce que, s'étant mis à réciter le *Pater*, il en vint à ces mots : *Donnez-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour*. Il entendit une voix lui répondre : « Eh bien, Jean, mangez et buvez ce que le Ciel vous envoie, afin de réparer vos forces et de continuer votre chemin. » C'est ainsi que le Seigneur ordonna autrefois au prophète Élie de manger le pain déposé à ses pieds, parce qu'il avait encore un long chemin à parcourir. Ainsi Dieu témoigna qu'il prenait un soin particulier de son serviteur.

Jean goûta de cette nourriture et se trouva plein de force. Ayant encore rendu grâces à Dieu, il se dirigea aussitôt vers Oropésa, pour y revoir son ancien maître.

Le Majoral le reçut avec autant de joie et de tendresse que s'il avait été son propre fils ; et après avoir écouté avec intérêt le récit de ses aventures, il ne tarda pas à lui confier de nouveau le soin de ses troupeaux et de ses biens. Pendant les quatre nouvelles années qu'il passa chez le Majoral, Jean s'acquitta de son emploi avec encore plus de zèle et de fidélité qu'auparavant. A cette époque, il fit une réflexion qui semble être une première inspiration de l'œuvre charitable à laquelle Dieu le prédestinait. Comme il servait quelquefois dans les écuries du comte d'Oropésa, il se prit un jour à considérer avec quel soin et quel luxe les chevaux étaient entretenus, tandis que les pauvres mendiants qui se présentaient à la porte étaient souvent repoussés et maltraités ; il se dit en lui-même en gémissant : « Jean, tu serais mieux employé à soigner et à nourrir les pauvres de Jésus-Christ qu'à engraisser des bêtes. » Il ajouta, avec un profond soupir : « Fasse le Ciel que cet emploi soit un jour le mien ! »

Mais le maître n'avait malheureusement pas abandonné ses premiers projets de mariage ; il en renouvela la proposition. Jean la reçut avec un profond chagrin de voir renaître un péril qu'il avait cru dissipé. Il répondit avec émotion : « Mon cher maître, pourquoi me tentez-vous ainsi par tant de générosité ? Je ne suis point appelé à jouir ici-bas du repos que donne la richesse. Quelle que soit ma destinée, je sens qu'elle n'est point accomplie. J'éprouve en moi des pressentiments qui m'agitent et que je ne sais m'expliquer. Si je

suis revenu ici, c'était pour servir Dieu en vous servant, mais point pour devenir votre héritier. » Et ce fut encore par la fuite qu'il résolut de se soustraire à ce danger.

On faisait en ce moment partout des levées d'hommes pour aller, sous les ordres de Charles-Quint, combattre les Turcs dans la Hongrie et dans l'Empire. Cette guerre était sainte ; en s'y engageant, on s'exposait à verser son sang pour la cause de Jésus-Christ et de l'Église. Jean, avide d'acquérir une si glorieuse couronne et aussi de conserver sa virginité toujours en péril, s'enrôla dans un des corps de cette armée, sous les ordres directs de dom Alvarez de Tolède. Avant son départ, le Majoral bénit son vertueux serviteur et lui dit : « Jean, si jamais tu te trouves sans asile par le monde, reviens ; tu seras toujours mon fils et je serai ton père. » Sur cela, ils s'embrassèrent en pleurant, et Jean partit pour l'Allemagne.

Loin d'abandonner, comme autrefois, ses pratiques de piété, il se livra à la prière avec une nouvelle ardeur, et dans ses moments de repos, il se retirait à l'écart, afin d'intéresser le Ciel en faveur des armées chrétiennes. Sa vaillance égalait sa piété, et cela prouve que le bon chrétien fait le bon soldat. Plus d'une fois, durant cette campagne, il mérita les éloges publics de ses chefs, pour sa valeur dans les combats et son audace dans les périls. Dom Alvarez lui témoignait une telle confiance et le comblait de telles faveurs, que ses camarades envieux le surnommaient *le petit favori*.

Cependant Dieu avait béni les armes des chrétiens ; les musulmans s'étaient retirés des provinces envahies, la guerre était terminée, et les soldats espagnols licenciés. Jean fit son retour par mer ; il débarqua en Gallice, au port de Corogne à quelques lieues seulement de Saint-Jacques de Compostelle. Il voulut faire un pèlerinage à ce célèbre sanctuaire ; il y passa neuf jours, pendant lesquels il se confessa, communia et édifia tout le monde par son recueillement et son assiduité à l'oraison. Puis, se trouvant libre, il songea à revoir son pays natal et sa famille dont il n'avait pas de nouvelles depuis son enfance.

En arrivant à Montmajeur, il voit, avec une douloureuse surprise, que la maison paternelle est occupée par des inconnus qui ignorent son existence et son nom. Nul, dans la ville, ne peut lui donner, sur ses parents, les renseignements qu'il demande. Oh ! sur la terre, que l'homme est vite oublié ! Enfin, au milieu de ses recherches, il est reconnu par un vénérable vieillard, son oncle maternel. Celui-ci, après avoir écouté avec attendrissement le récit des principaux événements de sa vie, s'empresse de lui offrir l'hospitalité, et lui apprend la mort de sa mère, attribuée au chagrin de l'avoir perdu si

jeune, et la fin édifiante de son père dans un monastère de Lisbonne.

Ces nouvelles plongent Jean dans l'affliction ; il est surtout désolé d'avoir été la cause de la mort de sa mère. Il pleure amèrement, et le bon vieillard ne peut s'empêcher de pleurer avec lui. Enfin son oncle s'efforce de le consoler et lui offre de le garder avec lui, s'engageant à le considérer toujours comme son fils, et à le faire son héritier, parce qu'il n'a pas d'enfant. Mais Jean, sentant que Dieu l'appelle ailleurs, lui fait cette réponse : « Je vous rends grâces, à vous, ô mon second père ! de la bonté avec laquelle vous m'avez accueilli et de l'offre charitable que vous me faites. Je veux suivre l'exemple de mon excellent père, et chercher, loin de mon pays, un lieu de retraite où je puisse librement servir Dieu et expier mes péchés. Bénissez-moi et priez Notre-Seigneur que je suive en tout sa sainte volonté. »

Après ce discours, le vieillard embrasse son neveu avec tendresse, et lui dit en versant des larmes : « Dieu bénisse votre résolution, mon fils, et vous fasse la grâce de le voir au ciel en compagnie de vos parents. » Et Jean s'éloigne de son pays pour toujours.

C'est ainsi que la Providence l'avait appelé à Montmajeur, afin qu'en apprenant la mort de ceux dont il avait reçu la vie, il fût de plus en plus détaché de la terre et rompît les derniers liens qui pouvaient le retenir dans le siècle.

CHAPITRE IV

Saint Jean de Dieu veut aller souffrir le martyre en Afrique. — Il se dirige vers Gibraltar en traversant l'Andalousie. — Il se met au service d'un gentilhomme portugais et arrive à Ceuta. — Son dévouement héroïque pour son maître. — Le démon le trouble et le tente d'apostasie. — Jean, sur l'avis de son confesseur, quitte l'Afrique.

Ne tenant plus à la terre par aucun endroit, Jean va désormais manifester davantage son éminente sainteté. Son amour de Dieu, son ardente charité pour ses frères s'accroîtront de plus en plus, jusqu'au jour marqué par la Providence pour l'accomplissement de ses volontés sur lui. Nous sommes arrivés à l'époque de sa vie qui est, pour ainsi dire, le temps de son noviciat et de son apprentissage dans l'exercice de l'abnégation et du dévouement.

Il savait qu'en Afrique les Maures persécutaient cruellement les chrétiens détenus prisonniers. Il prit la résolution d'aller lui-même les secourir, ou d'en délivrer quelques-uns par le sacrifice de sa propre liberté ; il espérait même trouver là l'occasion de souffrir le martyre et de répandre son sang pour la foi de Jésus-Christ. Ce fut dans ce dessein qu'il traversa l'Andalousie pour gagner le détroit de Gibraltar, où il désirait s'embarquer. Durant le trajet, voulant prendre un peu de repos, il obtint un asile dans un hôpital de pèlerins. Il y séjourna quelque temps, y travailla avec beaucoup de zèle au service des pauvres et des malades, et fit ainsi un premier essai de la vie qu'il devait embrasser. Cette occupation charitable avait pour lui des attraits ; il se trouvait comme dans son élément, et il disait souvent aux directeurs de l'établissement : « Je vous estime heureux de servir les pauvres de Jésus-Christ, et je ne puis comprendre qu'il y ait au monde des hommes qui ont plus de soin de leurs animaux que de leurs frères malheureux (1). » Il observa avec un grand discernement tout ce qui se passait dans cette maison et put faire adopter certaines réformes nécessaires dans le service des pauvres. Enfin sa piété et son inclination marquée pour les pénibles exercices de la charité firent qu'on voulut le retenir dans l'hôpital. Mais toujours occupé, de la pensée

(1) C'était la pensée de saint Ambroise, qui dit dans un de ses sermons : « Malheureux ! que répondrez-vous à votre Juge ? Vous tapissez des murailles, et vous ne couvrez pas le pauvre qui est tout nu ; vous parez des chevaux de riches harnais, et vous méprisez votre frère couvert de haillons ! » Les saints ont tous le même langage : c'est celui de Jésus-Christ.

du martyre, il n'écouta point cette proposition et continua son chemin.

Arrivé sur le territoire de Séville, il reprit, pour quelques jours, son ancienne profession de berger ; mais son cœur et ses goûts n'y étaient plus. C'est à ses semblables, à ses frères en Jésus-Christ, ceux surtout qui pleurent et qui souffrent, qu'il veut dévouer ses soins, ses travaux et sa vie. Au milieu de ses brûlants désirs de servir ses frères, on l'entendait s'écrier : « Mon Dieu et mon Tout, si je ne peux pas vous voir, si je ne mérite pas de vous servir dans la personne des pauvres, et de vos membres souffrants, que mes yeux se ferment à la terre et qu'au moins je vous contemple par la foi dans votre gloire. »

Enfin il parvint à Gibraltar. Là, il fit rencontre d'un gentilhomme portugais, que le roi Jean III avait, on ne sait pour quel crime, dépouillé de ses biens et banni du royaume. C'était le comte de Sylva, qui était conduit avec sa femme et quatre enfants en bas âge à Ceuta, ville d'Afrique, alors soumise au Portugal. Jean fut admis, en qualité de serviteur, à faire avec lui la traversée du détroit. Arrivé à destination, le gentilhomme, saisi par le chagrin, éprouvé par le climat africain et par des privations inaccoutumées, tomba dans une grave maladie que sa famille contracta après lui. Notre Saint fit, dans cette circonstance, son apprentissage d'infirmier, et témoigna un dévouement admirable à tous les membres souffrants de cette famille si cruellement éprouvée. Mais après leur guérison, le gentilhomme s'aperçut que les médecins et les remèdes avaient épuisé toutes ses modestes ressources, et que la cruelle famine menaçait sa maison ; il ne lui restait plus de quoi acheter le pain du lendemain. Dans cette extrémité, il se rappelle la piété et la charité de Jean, son serviteur ; il pense que sa rencontre avec lui sur la terre de l'exil n'a pas été un effet du hasard, mais bien une marque de la providentielle assistance de Dieu. Il lui fait immédiatement la confidence de sa détresse, et lui dit qu'il n'a d'espoir qu'en lui seul.

L'espérance de ce père désolé ne fut point trompée. Jean, profondément touché de tant de malheurs, comprend à l'instant que Dieu lui fait une grande faveur en l'appelant à être l'instrument de sa providence auprès de cette famille infortunée. Mais il est sans ressources lui-même.... Qu'importe ? de quoi n'est pas capable un cœur que consume la charité ?... Saint Paulin, évêque de Nole, ne se fit-il pas jardinier pour racheter de l'esclavage un jeune homme et le rendre à sa mère ?... Jean court aussitôt vendre une partie de ses vêtements et en rapporte avec joie le prix à son maître. Dès le lendemain, il est au nombre des travailleurs employés aux fortifications de la ville. Rien ne le rebute, ni les ardeurs du soleil, ni la pesanteur des fardeaux, ni les mauvais traitements des patrons. On le voit le premier à l'œuvre,

on l'y trouve encore le dernier. Il se fatigue jusqu'au delà de ses forces, pour secourir son prochain dans la nécessité. Il lui faut de l'argent, et jamais l'avarice n'a été aussi ardente pour le gain que ne l'est sa charité. Chaque soir, il apporte à la maison le fruit de son travail, et il profite de la nuit pour vaquer aux offices domestiques et pourvoir aux besoins du lendemain. Lui-même se nourrit de peu, et, quand la recette est moindre, il jeûne et se prive du nécessaire pour ne pas diminuer la part des autres. C'est ainsi qu'il s'endurcit aux fatigues et qu'il contracta des habitudes de privations si extraordinaires, qu'il nous paraît impossible qu'on puisse les supporter autrement que par l'intervention d'une force surnaturelle.

A l'école de Jean, la famille exilée avait appris le calme et la sérénité de la résignation chrétienne ; elle admirait, elle bénissait son sauveur, et goûtait, autant que possible, un vrai bonheur au sein de la plus profonde misère. Quant au serviteur de Dieu, il se réjouissait, selon le conseil de l'Apôtre, de travailler de ses mains pour le soulagement de ses frères, et il se plaisait à répéter plus tard que cette œuvre de charité avait été pour lui la source de toutes les grâces que le Seigneur lui accorda dans la suite.

Ce sentiment élevé et délicat, qui porte un homme à s'oublier à proportion de la grandeur de son dévouement et à se croire l'obligé de celui qu'il sert, indique une noblesse supérieure à celle de la nature et du sang. Il ne peut être inspiré et soutenu que par cette religion sainte dont le divin Auteur s'est sacrifié gratuitement lui-même pour le salut de l'humanité. L'exemple de Jean nous enseigne que rien ne peut nous dispenser de l'aumône, puisque, si nous n'avons pas d'argent à donner aux pauvres, nous pouvons leur donner une part du fruit de nos travaux.

Mais le démon, jaloux du bonheur et du salut des hommes, ne put supporter en paix l'éclat d'une telle charité. Comme Jean était venu en Afrique dans le but de chercher le martyre, il lui suggéra que s'arrêter ainsi à Ceuta était pour lui une lâcheté, et qu'il devait au moins essayer d'aller parmi les Maures pour ramener à la foi les chrétiens apostats. Le malin esprit espérait, de cette manière, amener Jean lui-même à l'apostasie. Une circonstance favorisa les desseins de l'ennemi. Un jeune ouvrier, compatriote et compagnon de travail de notre Saint, avait été poussé au désespoir par les injustices et les mauvais traitements de ceux qui dirigeaient les travaux ; il venait de passer chez les musulmans et de renoncer à son baptême. Jean fut tellement frappé de cette défection qu'il en perdit la paix et le repos. Pour l'inquiéter davantage, le démon lui mit dans l'esprit que l'infidélité de son compagnon lui serait imputée devant Dieu, parce

qu'il ne l'avait pas assez entouré de vigilance et de soins pour le retenir dans le devoir. Il lui insinua même un expédient dangereux et condamnable pour ramener l'apostat : c'était d'aller le trouver et de feindre qu'il voulait l'imiter, afin de mieux gagner son esprit et le convaincre ensuite de l'énormité de sa faute.

La tentation était violente. Heureusement Jean fit ce qu'un bon chrétien doit faire en pareil cas, et Dieu l'éclaira d'un regard de miséricorde. Il se mit à prier avec ferveur ; puis en homme sage et mûri par l'expérience, il résolut de ne point partir sans avoir pris conseil de celui qui était chargé du soin de son âme. S'étant rendu au couvent de Ceuta, auprès de son confesseur, vénérable religieux de saint François, il lui ouvrit sa conscience, lui confia ses peines et son projet d'affronter le péril pour sauver son ami. Le confesseur, homme d'expérience et de mérite, comprit l'état de son pénitent et se hâta de ramener la tranquillité dans cette âme agitée. « Le démon, lui dit-il, se joue de vous ; il prend le manteau de la piété pour mieux vous surprendre. Nous ne devons pas craindre les persécutions, mais il n'est pas permis de tenter Dieu en s'exposant au péril. C'est de la présomption de votre part de chercher le martyre ; contentez-vous de l'accepter si Dieu vous le présente. La dissimulation n'est pas légitimée par la sainteté du but à atteindre. Du reste, pour la conversion des infidèles il faut une vocation et des talents que vous n'avez pas : contentez-vous de prier pour eux. Votre ami est tombé, vous n'y êtes pour rien. N'allez pas exposer votre âme à la mort pour sauver la sienne. Dieu vous réserve pour de meilleures occasions. »

Comme ce sage directeur prévoyait qu'à Ceuta son pénitent ne serait jamais à l'abri de la tentation et du péril, il lui ordonna de quitter l'Afrique et de retourner promptement en Espagne, où le Seigneur lui ferait connaître ses volontés. L'obéissance du Saint ne pouvait être mise à une plus cruelle épreuve. Il lui fallait renoncer au martyre et laisser dans la misère une famille dont il était le seul soutien. Mais, à ses yeux, la parole du confesseur était la voix de Dieu même. Faisant le sacrifice de son attachement et de ses inclinations pour obéir sans retard, il prit congé des pauvres exilés, et l'on peut croire que les larmes coulèrent de part et d'autre. Cependant l'homme de Dieu parvint à suggérer à tous les membres de cette famille désolée de si beaux motifs de confiance en la Providence divine, qu'ils en demeurèrent fort consolés. « Si je vous retire l'assistance de mon travail, leur dit-il, vous pouvez compter sur l'assistance de mes prières, et Dieu veuille que vous en ressentiez bientôt les effets. »

La prière de Jean fut si puissante auprès de Dieu, que, peu de jours

après, le roi de Portugal rappela, de son propre mouvement, le gentilhomme dans sa patrie, et lui rendit à la fois ses honneurs et ses biens.

Tout ceci nous enseigne d'abord que, dans les troubles intérieurs de notre âme, il ne faut pas agir sans avoir prié et consulté notre directeur spirituel, et ensuite qu'il est très avantageux, dans les épreuves de la vie, de se confier en la Providence et de recourir aux prières des serviteurs de Dieu.

CHAPITRE V

Saint Jean de Dieu apaise une tempête par ses prières. — A Gibraltar, il se fait marchand de livres et d'images. — Bien qu'il fait par ce commerce. — L'Enfant Jésus lui apparaît et lui ordonne d'aller à Grenade. — Jean obéit.

Jean quittait l'Afrique par obéissance et pour mettre son salut en sûreté. Mais le démon, qui redoutait ses progrès dans la vertu, résolut de faire périr sur mer celui qu'il n'avait pas réussi à vaincre sur terre. Le vaisseau fut d'abord poussé par un vent favorable ; mais arrivé près du pont de Gibraltar, il fut tout à coup assailli par une effroyable tempête, et se trouva en péril de faire naufrage. Les hommes de l'équipage, voyant tous leurs efforts inutiles, engagèrent les passagers à recourir à la prière comme à leur unique espoir.

Jean s'imagina, dans sa profonde humilité, que ses péchés seuls étaient la cause de ce malheur, et que la justice divine, irritée, le poursuivait comme un autre Jonas. Le démon, profitant de ces dispositions et voulant le pousser au désespoir, lui fit entendre qu'en se jetant à la mer, il apaiserait le Ciel et sauverait les passagers innocents. Pressé par cette tentation et par le péril qui le menaçait, le Saint eut encore recours à la prière, et s'écria, comme les apôtres en pareille occasion : « Seigneur, sauvez-nous, car nous périssons ! » et, transporté d'une ferveur extraordinaire, il récita l'*Ave Maria*. A peine avait-il fini cette prière que la mer redevint calme, le ciel reprit sa sérénité et les matelots leur assurance. Marins et passagers rendirent des actions de grâces au Seigneur, et proclamèrent à haute voix qu'ils devaient leur salut à Marie, que ce pauvre pénitent venait d'invoquer. Arrivés à Gibraltar, le serviteur de Dieu les conduisit tous à l'église, pour aller avec lui rendre grâces à Dieu et à la divine Mère d'une protection si miraculeuse.

Jean séjourna quelque temps à Gibraltar, travaillant, non pour le gain, mais pour subvenir à sa nourriture. Chaque jour on le voyait aller à l'église et y demeurer en oraison tout le temps dont il pouvait disposer. Son maintien si humble et si recueilli au pied des autels était un sujet d'édification pour tous ceux qui en étaient les témoins. Il répandait beaucoup de larmes dans ses prières, et sa ferveur était parfois si grande, qu'il paraissait comme absorbé en Dieu. Ses fautes étaient toujours présentes à ses yeux ; les moindres négligences lui

paraissaient être de monstrueuses ingratitudes envers Dieu et des crimes qu'il voulait expier par le repentir et la pénitence. Prosterné aux pieds du crucifix, il répétait à tout instant cette humble prière : « Seigneur, votre miséricorde m'a délivré des tentations et des périls que méritaient mes péchés. Je veux, en reconnaissance, me consacrer tout entier à votre service. Seulement, j'ai besoin de votre grâce. Ne détournez pas de votre serviteur le regard de votre clémence. Donnez la paix à mon âme ; faites-moi connaître la voie où je dois marcher pour aller à vous, car il est juste que l'ouvrage de vos mains vous obéisse et vous serve. »

Jean fit, en ce temps-là, une confession générale qui lui procura de grandes consolations, sans toutefois lui enlever le souci du genre de vie qu'il devait embrasser. Il priait constamment le Seigneur de l'éclairer sur ce sujet important, et consultait tous ceux qu'il croyait doctes et éclairés dans la vie spirituelle. Son désir eût été de se retirer au désert ou de s'ensevelir dans un couvent ; mais son confesseur, inspiré du Ciel, l'en empêcha. Bientôt il s'arrêta à l'idée de se faire marchand d'images, de catéchismes et d'autres petits livres de piété, pensant trouver dans cet état plus de facilité pour pratiquer ses devoirs envers Dieu et la charité envers le prochain. Il consulta son confesseur, qui approuva ce projet et encouragea le zèle de son pénitent. Celui-ci vivait d'une manière si sobre et si mortifiée, qu'il eut bientôt ramassé un fonds suffisant pour faire prospérer son petit commerce. Il vendait ses livres à des prix si modiques, que tout le monde se sentait porté à lui en acheter. Quant aux images pieuses, il les donnait presque pour rien, parce quil savait combien elles sont propres à porter à la dévotion. Sa douceur était si affable et si prévenante, que bien des gens, sur sa recommandation, se décidaient à acheter des livres auxquels ils n'avaient pas pensé.

Il s'avisa de joindre à son fonds de livres pieux quelques livres profanes, tels que des histoires de chevalerie, très en vogue en ce temps-là. Son but était d'attirer des chalands qui en avaient le goût, non pour les leur vendre, mais pour les dissuader de les acheter et leur conseiller les livres sérieux de piété qu'il leur offrait. Le plus souvent, surtout s'il avait affaire à des jeunes gens, il profitait de l'occasion pour leur adresser de saintes exhortations. Ceux-ci l'écoutaient avec plaisir, et la sagesse et l'onction de ses pieux discours en ramenèrent un grand nombre à Jésus-Christ. On jugeait bien qu'il était fort éclairé dans la vie intérieure, on lui demandait même des conseils de direction, et chacun le quittait satisfait et désireux de devenir meilleur. C'est ainsi que la plus humble condition fournit à la vertu un moyen de servir Dieu et de travailler au salut des

âmes. Ce fut sans doute à cause de ses exemples, si propres à sanctifier une profession qui offre bien des dangers, qu'après sa béatification les libraires et les imprimeurs d'Italie et d'Espagne s'empressèrent d'honorer ce Saint comme leur patron (1).

Mais le zèle de Jean ne se borna pas à la seule ville de Gibraltar. Il allait souvent, portant sur le dos sa petite balle remplie de livres et d'images, dans les villages d'alentour, non pour y faire un gain temporel, mais pour y répandre ses livres de piété, édifier ses frères et trouver l'occasion de gagner quelques âmes à Dieu.

C'est dans une de ces courses que Notre-Seigneur lui fit merveilleusement connaître ce qu'il demandait de lui. Un jour qu'il cheminait dans la campagne en méditant les vérités éternelles, il rejoignit un petit garçon de belle et noble physionomie, mais sans chaussures et si misérablement vêtu, qu'il faisait peine à voir. Jean, tout ému, l'accoste et lui offre ses sandales. L'enfant les essaye en souriant, mais elles sont trop longues et trop larges pour ses petits pieds ; il les rend aussitôt à son bienfaiteur. Notre Saint, confus d'être plus délicat qu'un enfant, n'osa pas remettre ses chaussures et n'en voulut plus porter de sa vie. Cependant, comme il ne pouvait voir sans une grande compassion cet enfant se fatiguer ainsi et exposer ses pieds si tendres aux aspérités du chemin, il lui dit : « Enfant béni, mon frère, vous allez vous déchirer les pieds ; puisque mes chaussures ne peuvent vous servir, montez sur mes épaules. » En même temps il s'incline, afin que l'enfant puisse facilement prendre place sur son ballot. Portant ainsi, sans le savoir, Celui qui soutient le monde, Jean fait l'apprentissage des fatigues de l'hospitalité.

Chargé de ce double poids, il marchait avec courage, ne songeant pas à s'alléger. Il était à bout de forces et l'enfant essuyait doucement avec ses mains la sueur qui ruisselait de son visage, lorsqu'il aperçut une fontaine, et, tout auprès, un arbre peu élevé. A cette vue, il pensa à respirer un instant, afin de reprendre courage. « Mon cher petit frère, dit-il à l'enfant, je vous en prie, laissez-moi vous déposer un moment près de cet arbre, pendant que j'irai me rafraîchir à cette fontaine ; je viendrai vous reprendre aussitôt. » L'enfant y consentit volontiers. Jean avait à peine fait quelques pas que le petit Jésus l'appelle, se manifeste à lui plein de gloire et de majesté, et, lui présentant une grenade entr'ouverte par le milieu d'où il sort une croix ravissante, lui dit ces mots : « *Jean de Dieu, Grenade sera ta croix.* » Après quoi il disparaît, laissant le serviteur de Dieu merveilleusement surpris et confus d'être l'objet d'une si grande faveur.

Cette apparition renferme plus d'une signification mystérieuse. La

(1) Wilmet, p. 27.

grenade est un fruit rouge à l'intérieur et surmonté d'une couronne. Les auteurs profanes en font le symbole de la royauté ; mais dans la sainte Écriture, elle figure la charité (1). La croix sortant de la grenade représente l'esprit du sacrifice qui naît de la charité. La charité et la croix sont deux compagnes inséparables ; aimer, c'est s'immoler.

Le nom donné à Jean signifie : *charité ;* car Dieu est charité (2), et celui qui a la charité est de Dieu. Ce nom, qui lui vient du Ciel, est son plus beau titre de gloire ; il en remplira désormais toute la signification, en étant tout à Dieu par l'exercice de la charité envers ses frères. Mais, par humilité, il ne voulut pas porter ce nom jusqu'à ce qu'un saint prélat, comme nous le verrons plus tard, lui eût déclaré que s'il ne le faisait pas, il résisterait à la volonté de Dieu.

Tout ce que Jean comprit en ce moment, c'est que Dieu l'appelait dans la ville de Grenade pour y travailler à son salut par les souffrances et les combats.

Aussi, fidèle comme saint Paul à la voix du Seigneur, il ne regarde pas en arrière ; mais oubliant Gibraltar et tout ce qui pouvait l'y attacher, il est impatient d'aller où le divin Enfant lui a dit qu'il trouverait sa croix.

La vision que nous venons de rapporter est l'origine du blason adopté par l'ordre de Saint-Jean de Dieu, et qui consiste en une grenade entr'ouverte et surmontée d'une croix (3).

(1) Dans l'Office propre de saint Jean de Dieu (antienne du *Benedictus*), il est dit : *Les fruits de votre charité sont un paradis de pommes de grenades.* Ces paroles sont tirées du *Cantique des cantiques*, ch. IV, ℣. 13.

(2) I. JEAN. IV.

(3) Un tableau représentant cette apparition et la vocation de saint Jean de Dieu, se trouve à la chapelle de l'asile des jeunes garçons infirmes soignés par les Frères de Saint-Jean de Dieu, à Paris, rue Lecourbe, 223. Ce tableau, peint par M. le baron de Coubertin, est admiré par tous les connaisseurs.



CHAPITRE VI

Saint Jean de Dieu entre à Grenade dans l'espérance d'y trouver la croix qui lui a été promise. — Il continue son petit commerce. — Il entend un sermon de Jean d'Avila. — Sa pénitence publique dans les rues. — Il la continue à l'hôpital des aliénés. — Intervention de Jean d'Avila. — Fin de sa folie simulée. — Son dévouement pour les malades. — Il sort de l'hôpital de Grenade.

Après la vision que nous avons racontée au chapitre précédent, Jean fut plus que jamais épris d'amour et de souffrances. Aimer son Dieu et souffrir pour lui devint la devise et l'âme de toutes ses actions. Il voulut se dépouiller de tout et de lui-même, afin d'être tout à Dieu. C'était le moyen d'obtenir que Dieu fût tout à lui, selon cette parole de l'auteur de l'*Imitation de Jésus-Christ :* « Quittez-vous vous-même, et vous me trouverez. » Une âme humiliée et vide de tout est précisément l'instrument dont le Seigneur aime à se servir pour toutes les grandes œuvres. Nous allons admirer dans saint Jean de Dieu la vérité de ces divines paroles : *Dieu choisit ce qui est insensé selon le monde pour confondre les sages, et ce qui est faiblesse selon le monde pour confondre la force, afin qu'aucun homme ne se glorifie devant lui* (1).

C'est en 1536, dans la quarante-deuxième année de son âge, que Jean entra dans Grenade pour y chercher la croix que le Seigneur lui avait promise. A la vérité, il continuait son petit commerce, mais uniquement afin de pourvoir à sa subsistance. Son principal souci était de consulter la volonté de Dieu et de se tenir toujours prêt à l'accomplir. Il passait tout son temps libre dans les églises, et il disait incessamment avec l'Apôtre : *Seigneur, que voulez-vous que je fasse* (2) ? Ou bien, comme le prophète royal : *Mon Dieu, mon cœur est prêt ; il attend vos ordres* (3). Il ne pensait qu'à la croix, il la désirait avec une ardeur extrême, il en parlait à tout le monde, et la recherchait avec plus d'empressement que les mondains les plaisirs. Enfin la croix vint, et il l'embrassa pour ne plus la quitter.

Le 20 janvier de l'année 1537 fut un jour mémorable pour notre Saint. L'Église célèbre en ce jour la mémoire de saint Sébastien, et Grenade, qui possède un sanctuaire dédié au glorieux martyr, célèbre chaque année sa fête avec beaucoup de solennité. Cette année, le

(1) I. Cor. i, 27-28.
(2) Actes. ix, 5.
(3) Ps. cvii, i.

concours des fidèles était plus grand ; la foule se pressait plus nombreuse que de coutume à l'ermitage de saint Sébastien. C'est que dom Gaspard d'Avalas, archevêque de la ville, avait appelé, pour prêcher en cette solennité, l'illustre Jean d'Avila, si justement surnommé l'*Apôtre de l'Andalousie*. C'était un prêtre plus éminent encore par sa science et sa vertu que par son éloquence. Il était consulté par les prélats et les princes, et recherché des saints de son temps, tels que sainte Thérèse et saint François de Borgia. Il amena un renouvellement général et conduisit une infinité d'âmes à la perfection. Nous le louons spécialement ici, parce qu'il fut le directeur de notre Saint et l'instrument dont la divine Providence se servit pour l'exécution de ses desseins sur lui.

Jean, dont nous connaissons l'ardente piété, ne se mit pas en retard pour se rendre au sanctuaire de saint Sébastien, soit pour honorer un saint qui s'était fait soldat par zèle pour la religion, soit surtout pour entendre, avec son avidité ordinaire, la parole de Dieu de la bouche d'un si illustre prédicateur, Celui-ci traita du bonheur de ceux qui souffrent pour Jésus-Christ, et de la récompense que Dieu leur réserve. Il prouva avec tant d'évidence la nécessité de se rendre conforme aux douleurs du divin Maître si l'on veut participer à sa gloire, il fit un tableau si saisissant des chastes délices de la vertu et du malheur réservé au vice, que ses paroles, comme des flèches ardentes, pénétrèrent plus avant dans le cœur de Jean que celles des bourreaux dans le corps de Sébastien.

Embrasé du feu divin de la charité, Jean a pénétré dans le mystère de la croix. Ne voyant plus que l'infinie miséricorde de Dieu et la grandeur de ses fautes, il est saisi d'un si vif sentiment de contrition extraordinaire et de désir d'humiliation, qu'à peine le sermon fini il tombe à terre, fond en larmes, se frappe la poitrine et remplit l'église de ses gémissements. Il déteste publiquement sa vie passée et se met à crier à haute voix : *Miséricorde, Seigneur, miséricorde !* Les assistants étonnés, s'imaginent qu'il a perdu l'esprit. Mais Jean est conduit par l'esprit de Dieu ; il quitte le lieu saint et continue, à travers les rues de la ville, à crier de toutes ses forces : *Miséricorde, Seigneur, miséricorde !* Ne sachant comment s'humilier et se punir assez, il se roule par terre, s'arrache la barbe et les cheveux, se déchire le visage, et se livre envers sa personne à de si cruels traitements, qu'il donne de plus en plus à croire qu'il est hors de sens. La populace se rassemble autour de lui et s'en amuse ; une troupe d'enfants le poursuit à coups de pierre, en poussant des huées. Pour lui, joyeux de passer pour un insensé, à l'exemple de son divin Maître, il continue sans trouble son chemin, en poussant toujours les mêmes cris et exerçant les mêmes

violences contre lui-même, jusqu'à ce qu'il arrive à sa boutique, tout couvert de boue et de sang.

Aussitôt il confie à une personne ses petites économies, pour qu'elles servent à payer les dettes d'un prisonnier. Cela fait, voyant la foule ramassée à sa porte, il saisit tous les livres profanes et les déchire à la vue de tout le monde. Il distribue ensuite gratuitement, à qui en veut, tous ses livres de piété et ses images. Tous ses meubles et ses vêtements ont le même sort, de manière qu'au bout de quelques heures il s'est dépouillé de tout afin, d'imiter, autant que possible, la pauvreté de Jésus-Christ. Alors il s'éloigne et recommence à contrefaire l'insensé à travers les rues de la ville. Il va nu-pieds, nu-tête, vêtu d'un simple pantalon de toile et d'une chemise, causant de la surprise aux uns et excitant leur pitié, et devenant l'objet de la risée et de l'avanie des autres. Arrivé à l'église cathédrale, il se jette à genoux, se frappe le visage contre le pavé, s'arrache les cheveux et crie en pleurant : *Miséricorde !* Cependant quelques personnes pieuses s'approchent de lui, le relèvent et lui adressent des paroles affectueuses et consolantes. Elles s'aperçoivent que, malgré cette exaltation apparente, il y a dans cet homme quelque chose de vénérable qui impose le respect, et, apprenant que tout cela provient d'un sermon de Jean d'Avila, elles conduisent ce prétendu fou auprès de lui, afin qu'il l'examine et en prenne soin.

Informé de ce qui venait de se passer, le célèbre et saint prédicateur, quoique surpris de voir devant lui un homme dans un état si déplorable, ne se laissa point prévenir par cette apparence extérieure de folie. Il pénètre bientôt ce qu'il y a de surnaturel dans cette conduite extraordinaire. Il congédie tout le monde pour s'entretenir seul avec Jean. Le saint pénitent se jeta aussitôt aux pieds du prêtre et le pria d'avoir compassion d'un grand pécheur. Lui ayant découvert tous les mouvements de son cœur, fait sa confession et le récit abrégé de sa vie, il lui déclara pour quel motif il contrefaisait l'insensé, et le pria instamment de l'assister et de le prendre sous sa conduite, s'engageant à le regarder, dès cette heure, comme son père et son directeur, et à lui obéir en toutes choses jusqu'à son dernier soupir.

Jean d'Avila se réjouit intérieurement du travail admirable que la grâce opérait dans cette âme. Toute la vie de cet homme lui paraît marquée du cachet particulier de la volonté divine. Voyant dans sa conduite l'effet d'une inspiration du Ciel, il conclut que Dieu a des desseins particuliers sur ce pénitent, et que ces voies extraordinaires n'ont d'autre but que de le purifier davantage et de le rendre plus digne de sa vocation. Aussi le sage directeur ne songe-t-il pas un instant à le détourner de ce genre de pénitence publique. Il lui permet

de suivre son attrait et l'exhorte à persévérer dans la vie des humiliations et du mépris où il est entré. Lui ayant fait la promesse de le regarder désormais comme son fils spirituel et de se charger du soin de sa direction, il finit par ces conseils pleins de sagesse : « Prenez courage, mon cher frère, lui dit-il, et comptez sur la miséricorde de Dieu. Celui qui a commencé en vous son œuvre l'achèvera. Soyez-lui fidèle ; ne regardez pas en arrière et défiez-vous de l'esprit d'inconstance, car celui qui est assez lâche pour fuir le combat finit par tomber au pouvoir de l'ennemi, et celui qui aura combattu jusqu'à la fin sera glorifié. S'il vous arrive d'être triste ou abattu par la tentation, revenez à moi avec confiance comme à un ami, comme au médecin de votre âme. Allez sans crainte, mon frère, avec la bénédiction de Dieu et la mienne. Je vous assure que la miséricorde du Seigneur ne vous abandonnera pas (1). »

Rassuré et consolé par ces paroles, Jean se retira, toujours plus animé du désir de dompter sa chair et d'en abattre les révoltes. Il eût voulu que tout le monde le prît pour un insensé et qu'on le maltraitât publiquement comme un criminel. C'est pourquoi, dès le lendemain de cette sainte entrevue, il se remit à chercher volontairement les railleries et les mauvais traitements avec plus d'ardeur que bien d'autres n'en mettent à la poursuite de la gloire et des honneurs. Il parcourt de nouveau les rues de Grenade, dans le même accoutrement que la veille. Arrivé sur la place la plus fréquentée de la ville, il attire, par ses cris, autour de lui une multitude de personnes : « J'ai péché contre Dieu, dit-il, misérable que je suis ; je mérite d'être méprisé comme un fumier, d'être frappé comme le plus grand scélérat. » En même temps, il se jette dans la boue, verse un torrent de larmes, se frappe la poitrine avec un caillou en criant de toutes ses forces : *Miséricorde, Seigneur, miséricorde !*

Afin que toute la ville connaisse ses extravagances, il reprend sa course à travers les rues, en montrant les allures frénétiques d'un insensé. Les enfants et la populace le suivent et lui font mille indignités nouvelles. Les uns s'approchent pour lui cracher au visage ou le couvrir de boue, les autres lui jettent des pierres ou l'accablent d'injures et de coups, sans qu'il paraisse s'en apercevoir ; mais il se réjouit dans on cœur de ressembler à l'Agneau divin qui souffrit ces mêmes traitements avec une douceur ineffable. Afin de ne pas oublier l'exemple du divin Maître, il s'est muni d'une grande croix de bois qu'il tient à la main et qu'il donne à baiser à tous ceux qu'il rencontre.

Les enfants, après l'avoir assez hué et maltraité, lui disaient pour

(1) Castro. — Bollandistes, ch. IV, n° 19.

se moquer : « Jean, baise la terre, si tu aimes Jésus. » L'humble pénitent, à ce nom adorable, obéissait aussitôt à ses jeunes bourreaux, se prosternait à terre et la baisait avec un profond respect. Il arrivait que ses forces épuisées l'obligeaient à se laisser tomber, comme pour respirer un instant. Ses persécuteurs alors se ruaient sur lui en poussant des cris, et faisaient, avec plus de fureur, tomber sur leur victime une grêle d'injures et d'outrages. C'était bien là l'image vivante de Jésus montant au Calvaire. Jean, réduit par les mauvais traitements et par la privation de nourriture à ne pouvoir plus se tenir sur pied, s'offrait encore en souriant à des outrages sans cesse renouvelés. Cependant deux bourgeois charitables de la ville, témoins un instant de cette scène odieuse et cruelle, voulurent y mettre fin. Ils écartèrent cette populace impitoyable, prirent Jean par la main et, en le soutenant, le conduisirent à l'hôpital royal, où se trouvait un quartier spécialement réservé aux aliénés. Ils recommandèrent le pauvre malade au directeur de l'établissement, et le prièrent de lui donner de la nourriture et du repos, dans la persuasion que cela suffirait pour rendre le calme à son esprit.

Mais par la permission de Dieu, cet homme en jugea tout autrement. Quand il vit le nouveau venu, malpropre, meurtri de coups et les vêtements en lambeaux, il oublia toute recommandation et ne douta point que sa folie ne fût complète. Le Saint, heureux de partager l'abjection de Jésus-Christ, se garda bien de le tirer de l'erreur. On en vint donc, après quelques jours de repos, à lui appliquer le traitement usité alors pour guérir les maniaques, et qui, paraît-il, réussissait à les calmer quelquefois. On étendait par terre le malade, pieds et mains liés, et on le fustigeait à coups redoublés sur la chair nue, avec une corde double et armée de nœuds. On le relevait ensuite, et on l'enfermait ensanglanté dans une loge isolée jusqu'au lendemain (1). Dieu permit sans doute que Jean subît ce cruel traitement, afin qu'instruit par l'expérience il l'abolît dans ses hôpitaux, et le remplaçât par la douceur et la charité. L'épreuve personnelle est la meilleure école de tendre compassion pour celle des autres : *Celui qui n'a pas été éprouvé que sait-il* (2) *?* Appliqué à notre Saint, dont la folie n'était autre que celle de l'amour divin et de la soif des souffrances, le remède produisit l'effet contraire à celui qu'on en attendait. Loin de demander grâce, il provoquait le renouvellement de ce supplice, qu'il pouvait comparer à la flagellation du Fils de Dieu. Pendant qu'on le tourmentait, il osait reprocher à ses bourreaux leur cruauté : « Traîtres, leur disait-il, hommes sans cœur et sans pitié, pourquoi

(1) Castro. — Bollandistes, ch. XIV, n°s 22-23.
(2) Eccl. XXXIV, 9.

traitez-vous si mal ces infortunés malades qui sont mes frères et mes compagnons de souffrances ? Vous devriez plutôt en avoir compassion, mieux les nourrir et les tenir propres, au lieu de les laisser croupir dans l'ordure. A quoi servent donc les revenus que nos rois ont mis entre vos mains ? » Ces reproches n'étaient que trop mérités, surtout par les administrateurs. Les infirmiers, voyant en lui non seulement un insensé, mais encore un censeur de leur conduite, lui appliquaient avec fureur le double des coups prescrits par le régime. Jean, toujours d'une patience inaltérable, leur disait alors : « Frappez, mes frères, frappez cette chair rebelle ; il est juste qu'elle porte la peine du mal qu'elle a fait. »

Ce martyre volontaire, pendant lequel, au rapport de Jean d'Avila, notre Saint reçut plus de cinq mille coups de fouet, est assurément comparable aux plus grandes austérités des anciens Pères du désert. Il se prolongea pendant plusieurs mois, et l'on ne saurait dire ni même imaginer ce que Jean eut à souffrir en cet état. Déchiré si souvent par le fouet de ces hommes cruels, qui prétendaient lui rendre la raison par ce traitement barbare, le Saint avait fini par être couvert de plaies de la tête aux pieds et réduit à la dernière extrémité. Mais si son corps était abattu, son âme était pleine de vigueur. Il aimait Dieu : ce mot explique le secret de son courage. L'amour explique la croix.

Lorsque Jean d'Avila, absent de Grenade, apprend l'état où se trouve son fils spirituel, il accourt aussitôt pour le visiter. Il est autant surpris qu'édifié de cet amour si extraordinaire pour la pénitence. Il l'encourage à tout souffrir pour l'amour de Jésus-Christ ; il l'exhorte à se donner tout à Dieu et à se tenir toujours prêt à obéir à son adorable volonté. Enfin il l'avertit qu'il est temps de mettre fin à cette folie volontaire, et de s'employer à quelque chose de plus utile pour lui et pour ses semblables. Jean est un véritable enfant d'obéissance, car à peine son directeur est-il sorti de la maison, qu'il se montre aussitôt d'un esprit parfaitement calme et tranquille. Les administrateurs et les infirmiers ne savent comment expliquer un changement si subit. Ils s'en réjouissent cependant ; car malgré les reproches qu'ils ont reçus de ce malade, ils n'ont jamais pu se défendre d'un secret sentiment d'affection et de respect pour lui. Changeant donc aussitôt leur rigueur en bienveillance et leurs châtiments en douceurs, ils soignent si bien ses plaies, qu'après peu de jours Jean quitte le lit et peut visiter librement les infirmeries et s'occuper au service de l'hôpital.

Le serviteur de Dieu déploya bientôt au soulagement des malades toutes les ressources et l'habileté de son cœur enflammé d'amour divin. Il leur adressait fréquemment des paroles affectueuses et con-

solantes. Il leur faisait des entretiens si touchants sur l'amour et la crainte de Dieu, la brièveté de la vie, l'utilité des maladies et le prix des souffrances, que tous en devenaient meilleurs et étaient dans le ravissement d'entendre des discours si sages et si sublimes de la bouche de celui qui naguère passait pour un insensé. Lorsqu'il voyait exercer envers les pauvres aliénés les mêmes rigueurs dont on avait usé envers lui-même, il s'en affligeait extrêmement et se disait en gémissant : « Plaise à Dieu qu'il vienne un temps où je serai à la tête d'un hôpital pour y recevoir ces pauvres abandonnés : je les traiterai bien différemment ! » Ce souhait devait bientôt se réaliser.

Du discours, il passait à l'action. Son bonheur était de servir les malades, de les transporter dans ses bras, de faire leur lit, de soigner et panser leurs plaies, de balayer et de remplir les offices les plus bas de l'hôpital. Il était le modèle des infirmiers pour l'activité, la douceur et la modestie, de sorte qu'on commençait à l'estimer comme un homme de grande vertu ; mais cette considération l'effrayait. Les administrateurs de la maison, aussi bien que les malades et les domestiques, auraient voulu le conserver toujours auprès d'eux. On lui fit les offres les plus avantageuses pour le retenir, mais ce fut en vain : sa charité se trouvait trop à l'étroit dans ce lieu. Il avait conçu d'autres projets : il voulait les confier à son père spirituel avant de les mettre à exécution. Jean quitta l'hôpital, emportant les regrets de tout le monde, et muni d'un certificat constatant sa parfaite guérison, sa vertu et sa charité pour les pauvres et les malades.

Ainsi se termina cette pretendue folie, qui servait de voile à son ardeur pour la pénitence et les humiliations.

Nous dirons de saint Jean de Dieu ce que l'illustre évêque de Vence dit de la folie volontaire de saint Siméon le solitaire : « Cette conduite ne peut être proposée pour modèle au commun des hommes ; c'est un miracle et non un exemple. Cependant il serait téméraire de blâmer ces actions lorsqu'elles sont faites par un mouvement de l'esprit de Dieu et qu'elles sont approuvées par un sage directeur (1). » — « Qui oserait accuser les élus de Dieu ? » dit saint Paul (2). Qui oserait contester au Seigneur le choix des moyens pour purifier et perfectionner ses prédestinés ?

Jean se livre aux actes d'une extraordinaire pénitence, poussé par l'ardeur de son repentir et par le désir brûlant de ressembler à son Dieu outragé, flagellé, crucifié. Mais en tout et toujours, il est admirablement soumis à son directeur spirituel, et cela doit suffire pour justifier sa conduite. Du reste, le tribunal de l'Église a jugé en sa

(1) Godeau. *Vit. Eccl. sæcul. VI*, I, I.
(2) Rom. VIII.

faveur, en déclarant par la bouche du Vicaire de Jésus-Christ que la folie de Jean était le comble de la sagesse. Voici les propres paroles du pape Innocent XII dans la bulle de canonisation de notre Saint : « Le spectacle si touchant de sa pénitence attira sur lui les mépris et les châtiments réservés aux insensés. Il endura pour cette cause toute sorte de mauvais traitements et la prison même. Mais ces opprobres, loin de l'abattre, augmentaient en lui l'ardeur de la charité. Il se réjouissait et se glorifiait dans ses tribulations, à l'exemple de l'Apôtre. Il savait que ce qui est sage au jugement de Dieu passe pour folie aux yeux des hommes, dont la plupart, n'ayant que l'esprit du monde et *étant eux-mêmes de vrais insensés*, regardent la vie des justes comme une folie, tandis que ceux-ci sont mis au rang des enfants de Dieu et que leur partage est d'être avec les saints (1). »

Tirons pour nous la conclusion pratique que si nous ne devons pas aller, comme Jean, à la recherche du mépris et des outrages, nous devons au moins, quand le Ciel les ménage, les endurer avec patience et, comme lui, nous montrer fidèles à la grâce.

(1) SAGESSE. V.

CHAPITRE VII

Saint Jean de Dieu va consulter son directeur à Montilla. — Il fait un pèlerinage à Notre-Dame de Guadalupe. — Sa manière de vivre pendant la route. — Il est maltraité par les hommes et tenté par le démon. — Il arrive au sanctuaire et est injurié par le sacristain. — Les religieux le traitent avec honneur. — Une vision le confirme dans sa vocation.

Le 21 octobre 1537, Jean sortait de l'hôpital des aliénés pour communiquer au monde les effets de la sagesse. Selon l'expression du Souverain Pontife dans le décret de canonisation, « il avait été éprouvé et purifié par la tribulation, comme l'or dans le creuset ; il demeura ferme dans la piété, et se fortifia de plus en plus dans la résolution de marcher avec ardeur dans les voies de Dieu. Depuis longtemps, il désirait se consacrer entièrement au service des pauvres et des malades, afin de travailler en même temps à la guérison des corps et au salut des âmes ». Son séjour dans plusieurs hôpitaux n'avait fait que le confirmer dans son pieux dessein. Son idée constante était d'avoir à sa disposition une maison où il pût donner un libre essor à sa charité au service des nombreux malades et des pauvres laissés sans soins et sans secours dans Grenade. Tous les moyens temporels lui faisaient défaut pour une pareille entreprise ; mais il avait le trésor de la foi et l'ardeur du zèle ; avec cela, si Dieu le voulait, le succès était assuré. Dans le but d'obtenir ce concours de la divine volonté et de se la rendre propice, il résolut d'aller à Montilla, où prêchait alors Jean d'Avilla, son directeur, pour le consulter et suivre ses avis. Ayant mis son projet et son voyage sous la protection de la Très Sainte Vierge, la fidèle gardienne de son enfance, son guide et son soutien dans toutes les difficultés, il partit, mal vêtu comme à l'ordinaire, par une saison froide et pluvieuse. Sa ferveur, son esprit de pénitence lui firent supporter de bon cœur toutes les fatigues et les incommodités de la route.

Jean d'Avila l'accueillit avec une paternelle tendresse, lui donna asile dans sa maison et le retint quelques jours auprès de lui. Il voulait s'entretenir et s'édifier à loisir avec ce pauvre, dans lequel il voyait tous les caractères d'un vrai prédestiné. Après avoir reçu les confidences et pénétré les moindres replis de cette âme d'élite, il ne put s'empêcher d'admirer les faveurs dont Dieu la comblait, et il se réjouit

de ses progrès dans le chemin de la perfection. On voyait le Saint toujours humble, modeste et charitable, observant un jeûne très rigoureux et mortifiant son corps par plusieurs moyens que lui suggérait l'esprit de pénitence. Il s'approchait des sacrements avec une foi et une révérence extraordinaires ; il demeurait longtemps en adoration au pied des autels. Ses oraisons étaient si ferventes et prolongées si avant dans la nuit, qu'un autre pèlerin, logé dans une cellule voisine, se plaignit un jour de ce que Jean, par ses soupirs et ses prières, ne le laissait pas dormir ni reposer. Il demanda même au P. d'Avila de lui ordonner de se taire et de dormir comme les autres. Le sage directeur, loin de donner cet ordre, se contenta de recommander au plaignant de profiter de l'exemple de son compagnon, et d'apprendre de lui la manière de pleurer ses péchés.

Jean n'oublia pas le but de son voyage. Voulant confier ses projets à son père spirituel, afin de ne pas se déterminer de lui-même dans une chose aussi importante que celle du choix d'un état, il lui dit qu'il se sentait toujours davantage porté intérieurement à se dévouer au service des pauvres et des malades, et que son plus grand bonheur serait de les soulager. Jean d'Avila, approuvant cette pieuse résolution, l'exhorta à la persévérance, et lui démontra qu'il ne pouvait rien se proposer de plus utile au prochain et à lui-même. Cependant il lui recommanda de ne pas consulter seulement les hommes, mais de demander surtout à Dieu ses lumières et sa grâce. Il lui conseilla de mettre cette affaire sous la protection spéciale de la Sainte Vierge, et d'aller, dans ce but, en pèlerinage à Notre-Dame de Guadalupe.

Ce sanctuaire célèbre était desservi par les religieux de saint Jérôme et fréquenté par de nombreux pèlerins. On y vénère une statue miraculeuse de la Sainte Vierge, envoyée par le pape saint Grégoire le Grand à saint Léandre de Séville, son ami. Il est situé à soixante lieues de Grenade, aux confins de l'Estramadure et de la Castille, et non loin d'Oropésa. Jean se mit donc en route avec un bâton pour tout bagage, à peine vêtu, par des chemins difficiles et par un temps pluvieux et glacial. L'ardeur de sa foi et la ferveur de sa dévotion lui faisaient surmonter tous les obstacles. Il priait en chemin et tenait son esprit continuellement élevé vers Dieu. Malgré son extrême indigence, il ne demanda jamais l'aumône. Lorsque la faim le pressait et que le jour était à son déclin, il ramassait un fagot de broussailles ou de bois mort qu'il trouvait sur sa route. Le soir, il le vendait ou l'échangeait pour un peu de pain et son gîte de la nuit. Si par hasard il lui restait quelque chose, il le donnait à un autre pauvre. Lorsqu'il rencontrait un hôpital sur sa route, il était heureux d'y loger, en laissant toutefois son fagot en échange de l'hospitalité reçue. Il ne vou-

lait pas s'inquiéter du lendemain, mais vivre au jour le jour, sous la garde de la Providence. Ainsi, par sa pénitence et sa prière continuelle, il peut servir de modèle aux pieux pèlerins.

Dieu voulut, pendant ce pèlerinage, éprouver sa patience et son désintéressement par deux faits que nous allons raconter. Un jour, il arriva fort tard dans une petite ville nommée Fonte-Ovéjuna ; toutes les portes des maisons étaient fermées, et personne ne consentit à lui ouvrir pour acheter son fagot, ni pour lui donner asile. Il alla s'établir sur la place publique, résolu d'y passer la nuit. Il se consolait de cette disgrâce par le souvenir de la sainte Famille, qui se vit refuser l'hospitalité à Bethléem. Mais une pluie torrentielle étant survenue et le froid le saisissant, il met le feu à son fagot pour se réchauffer. Les habitants dont les fenêtres donnent sur la place le regardent sans compassion. Ils remarquent, non sans un grand étonnement, que la pluie n'approche ni de son feu, ni de sa personne, et qu'il se chauffe tout à son aise, comme s'il était parfaitement à couvert. Étant sortis en grand nombre et s'étant rassemblés, il s'approchent pour bien constater le fait, et ils décident en commun que Dieu ne doit pas faire ce miracle en faveur d'un homme si misérable et si déguenillé. La conclusion est qu'ils ont devant eux un sorcier dont il est prudent de se débarrasser. Ils se saisissent de ce personnage mystérieux, qui ne répond à leurs accusations que par le sourire. Ils l'enferment, lui font mille questions captieuses, et, malgré son innocence manifeste, ils le chargent d'injures et de mauvais traitements. Enfin, à l'aube du jour, ils se hâtent de le chasser de leur ville avec ignominie, en lui donnant deux pains et quelques pièces de menue monnaie, afin de l'obliger à partir au plus vite. Jean les remercie et s'éloigne aussitôt, en bénissant le Seigneur de toutes ces avanies. Mais arrivé hors des portes de la ville, il partagea ses provisions avec les premiers pauvres qu'il rencontra.

C'est ainsi que la souveraine Bonté traite son serviteur. Elle opère ordinairement des miracles pour glorifier les autres saints, mais elle fait des prodiges pour attirer à Jean des mépris et des humiliations, parce que son cœur en est affamé.

Le démon, n'ayant pu atteindre le serviteur de Dieu par cet endroit, l'attaqua par un autre. Quelques jours plus tard, comme notre pèlerirn cheminait à son ordinaire avec son fagot sur les épaules, il vit venir à lui un homme de belle apparence qui, sans convenir d'aucun prix, lui dit : « Donne-moi ton bois et prends cette bourse en échange. » Jean, soupçonnant un piège dans cette offre, refusa le marché. Comme l'interlocuteur insistait, le Saint répliqua net : « Un pauvre tel que moi n'a pas besoin de tant de richesses. La pauvreté que j'ai vouée à

Jésus mon Maître me défend d'accepter votre argent. Cependant, si vous y tenez, je le prendrai pour en faire célébrer des messes à Notre-Dame, où je vais en pèlerinage. » A ces mots, le démon déguisé disparut en poussant un grand cri, témoignant par là, la honte et la douleur de sa défaite (1).

Nous voyons, par cet exemple, que Jean était prudent et éclairé, et fort détaché des biens terrestres, puisqu'il sut éviter cette tentation, par laquelle le démon en a perdu et en perd encore tant d'autres.

Enfin il parvint au terme de son pèlerinage. Ayant aperçu de loin le sanctuaire béni, son âme fut remplie de joie et de consolation, et, dans une sorte de redoublement de ferveur et de dévotion à Marie, il eut comme un pressentiment qu'elle allait enfin l'exaucer, en lui montrant clairement la volonté de Dieu. Aussitôt, s'étant prosterné à terre, il se traîna à genoux jusqu'à la porte de l'église, dont il baisa le seuil et les degrés. Il pénétra dans le temple en répétant ces paroles du prophète royal : « Nous entrerons dans le tabernacle, nous l'adorerons au lieu qui lui sert de marchepied (2). » Il alla avec une grande ferveur se prosterner devant le saint Sacrement, et là, son oraison fut si prolongée, que l'église, qu'il avait trouvée pleine en entrant, se trouvait complètement vide lorsqu'il revint de son extase.

Se voyant seul, il se dirige vers la chapelle de la Sainte Vierge, où, après un long épanchement de son cœur dans celui de la divine Mère, il termine son oraison et salue la Reine des anges par autant de soupirs qu'il se trouve de paroles dans le *Salve Regina*. Comme il prononçait ces mots : *illos tuos misericordes oculos ad nos converte*, « tournez vers nous les yeux de votre miséricorde, » le voile qui couvrait la statue miraculeuse se retira de lui-même, pour donner au Saint le moyen de la contempler à son aise. Attendri par cette faveur, Jean verse des larmes de reconnaissance et de bonheur ; mais sa joie est courte, et Dieu lui prépare aussitôt une humiliation.

Au bruit que le rideau a fait en se retirant, le sacristain est accouru. Il ne voit que ce pèlerin au pied de l'autel. Ses vêtements en lambeaux, se tenue misérable lui font croire que c'est là l'audacieux qui a osé découvrir la statue dans l'intention sacrilège de commettre un vol. Il le traite d'insolent, d'hypocrite, d'impie voleur. Jean, à genoux, immobile, les yeux sur la statue, ne répond pas plus qu'un sourd-muet. Le sacristain, prenant cet humble silence pour un aveu du crime, s'irrite et se laisse emporter jusqu'à lever le pied pour le chasser. Mal lui en prit ; car au moment où sa jambe se levait pour frapper le serviteur de Dieu, elle devint paralysée et sans mouvement, comme

(1) Bollandistes, ch. II, nos 11-12.
(2) Ps. CXXXI, 7.

la main de l'impie Jéroboam quand il la leva pour faire arrêter un prophète du Seigneur (1). Le malheureux reconnut aussitôt sa faute, et, s'humiliant devant celui qu'il avait injurié, il le supplia avec larmes de lui obtenir sa guérison de la Vierge qui s'était montrée si favorable à ses désirs. Il disait comme Jéroboam à l'homme de Dieu : *Offrez vos prières au Seigneur, afin qu'il me rende l'usage de mon pied.* Habitué à rendre le bien pour le mal, Jean avait déjà prévenu cette demande et s'était prosterné devant l'image vénérée. Mais de peur qu'on n'attribuât à sa prière la gloire de cette guérison, il dit au sacristain de réciter avec lui le *Salve Regina.* Le coupable le fit, et aussitôt l'usage de sa jambe lui fut accordé. Jean se contenta de lui dire : « Rendez grâces à la Reine des anges, mon frère, et soyez une autre fois plus maître de vous-même. »

Les religieux, accourus à l'église aux premiers cris du sacristain et témoins de ce double prodige, s'empressèrent d'entourer de respect et de vénération ce puissant serviteur de Dieu, caché sous les habits d'un pauvre pèlerin. Jean, dont l'humilité se trouvait alarmée, repoussait de tout son cœur les marques d'honneur et de distinction qu'on lui prodiguait. Mais son mépris de lui-même ne servait qu'à le faire estimer davantage ; de sorte qu'on pouvait dire de lui ce que saint Jérôme dit de sainte Paule. « La fuite de la gloire ne servait qu'à lui attirer de la gloire. » Le P. Prieur, au lieu de ne le garder dans le monastère que trois jours, comme les autres pèlerins, l'y retint vingt-deux jours, afin d'édifier ses religieux par le spectacle de ses exemples, et d'attirer par sa présence les grâces du Ciel sur toute sa communauté.

Pendant tout ce temps, le serviteur de Dieu s'applique à la prière et à la contemplation. Il passe la plus grande partie des nuits en adoration devant le saint Sacrement ; il communie cinq fois, il assiste à tous les offices et exercices spirituels des religieux, enfin il ne laisse échapper aucune occasion de nourrir sa piété, de s'édifier lui-même tout en édifiant les autres. Le but ordinaire de ses oraisons est d'obtenir du Ciel des lumières sur le dessein qu'il a formé de se consacrer tout entier au service des malades ; il en confère plusieurs fois avec le P. Prieur, et se recommande à ses prières et à celles de la communauté. Mais c'est auprès de la Sainte Vierge qu'il faisait les plus vives instances, afin qu'elle approuvât et rendît possible l'exécution de ses projets. Sa place dans l'église était devant l'autel de la divine Mère et en face de son image.

Un jour que le Saint s'y trouvait en oraison, les yeux fixés sur la sainte image, Marie vint elle-même se substituer à sa statue, et, descendant sur l'autel, elle se pencha vers Jean et déposa le divin

(1) III. Rois. XIII.

Enfant entre ses bras, avec des langes et des vêtements pour le couvrir. Jean le retint ainsi quelques instants dans le ravissement du bonheur ; puis la vision disparut et tout rentra dans l'ordre accoutumé. Le Supérieur du monastère était présent à ce miracle ; c'est lui qui en a témoigné. La Mère de Dieu venait de marquer clairement à son serviteur que sa mission était de vêtir et d'assister les pauvres de Jésus-Christ.

Après une telle faveur, Jean, ne doutant plus de sa vocation, se hâta de partir, malgré les sollicitations des religieux pour le retenir encore. Cependant le bon Prieur lui fit accepter, à titre d'aumône, pour le garantir du froid, une tunique de laine blanche, comme celles que portaient les pèlerins à cette époque. Il lui fit promettre de s'en servir pour l'amour de lui et de ne la donner à personne, après quoi il le bénit et se recommanda à ses prières. Avant de quitter le sanctuaire, Jean voulut encore une fois se prosterner au pied de l'image miraculeuse ; il fit à Marie cette humble et fervente protestation : « Me voici, douce Mère de consolation, lui dit-il, me voici prêt à vous offrir mes très humbles services ; ne les rejetez pas, je vous en supplie. Et dans mon impuissance à servir votre adorable Fils comme il le mérite, obtenez-moi de sa bonté les grâces qui me manquent pour exécuter l'ordre qu'il m'a donné d'aller à Grenade et d'y porter ma croix. »

Le Supérieur et quelques religieux l'accompagnèrent à son départ jusqu'à la porte du monastère. Jean les remercia avec effusion, leur protestant qu'il se souviendrait toujours de leurs bontés et de leur grande charité à son égard : « Je n'ai rien, leur dit-il, pour vous récompenser, mais je prie Dieu d'être lui-même votre récompense. » Cependant il leur donnait sans y penser un très grand trésor ; car il leur laissait l'exemple de ses vertus et la bonne odeur de sa vie.

CHAPITRE VIII

Saint Jean de Dieu s'arrête quelques jours à Oropésa, où il guérit miraculeusement une femme. — Il visite son directeur à Baéza. — Il rentre à Grenade. — Il se laisse dominer par le respect humain. — Il se relève promptement. — Ses vertus le font remarquer. — Sa charité attire les pauvres à sa suite. — Un dîner merveilleux. — Une vision lui annonce des souffrances. — Il loue une maison pour en faire un hôpital.

Jean accomplit, comme la première, la seconde partie de son pèlerinage, sanctifiant sa marche par la prière, le jeûne et la mortification ; il ne manquait pas, toutes les fois qu'il le pouvait, de porter au bien tous ceux qu'il rencontrait, en leur parlant de Dieu, de la nécessité du salut, de la dévotion à la Sainte Vierge. Du reste, sa modestie, son recueillement, son aspect mortifié étaient une prédication. La ville dOropésa, où il avait passé sa jeunesse, n'était pas fort éloignée de sa route ; il eut la pensée d'aller la voir encore une fois, espérant y trouver l'occasion d'exercer quelques actes de charité, d'édifier ses anciennes connaissances, et de subir quelques humiliations, si Dieu le voulait bien.

A son arrivée, sa première visite fut pour l'église ; il y pria longtemps avec une ferveur extraordinaire. En étant sorti, plusieurs personnes le reconnurent, malgré l'état de pauvreté où il se trouvait.

Un grand nombre de ses anciens amis accoururent pour le voir, et furent surpris de trouver en un si pauvre équipage celui qui aurait pu faire fortune et se distinguer dans le monde. Ils lui offrirent l'hospitalité, mais pour des motifs divers ; les uns par compassion, les autres par curiosité, et le plus grand nombre pour se divertir un peu en se moquant de lui. Jean les remercia tous et alla demander asile à l'hôpital de la ville, afin d'y servir, pendant quelques jours, les pauvres et les malades. Comme il s'en acquittait avec beaucoup de zèle, allait même quêter pour eux et leur rendait les services les plus bas et les plus répugnants, il excita bientôt l'admiration de tout le monde, et l'on commençait à le nommer le *Père des pauvres*.

On lui parla, un jour, d'une femme pauvre et délaissée, qui avait à la jambe un horrible ulcère, considéré comme incurable par tous les médecins. Ce récit l'émut de compassion ; il se rendit immédiatement auprès d'elle, afin de la consoler dans ses maux et lui procurer

quelques secours. Il commença à l'entretenir de discours pieux ; il l'encouragea à la patience par l'exemple d'une infinité de saints, qui ont passé leurs jours dans la souffrance, en union avec Jésus-Christ. Mais en lui parlant ainsi, il fut tout à coup intérieurement porté à mortifier ses sens et à les dompter pour toujours par un acte de sublime dévouement. Bravant donc tous les dégoûts de la nature, il s'agenouille devant la malade, pose sa bouche sur cet ulcère repoussant et en aspire la corruption. Les témoins de cet héroïsme en sont stupéfaits et comme scandalisés. Jean leur dit : « Eh quoi ! mes frères, le Fils de Dieu a surmonté tous les dégoûts pour guérir nos souillures, et nous reculerions d'horreur devant les plaies de nos frères !... Croyez-moi, ne laissons pas échapper une occasion même pénible d'exercer la charité. » Et il reprend l'application de son remède. Dieu ne laisse pas tant de vertus sans récompense. L'ulcère de cette femme disparaît à l'instant. Une telle merveille fut bientôt divulguée, et chacun admira le courage et la sainteté de Jean. On voulut même en dresser procès-verbal, afin d'en laisser la mémoire à la postérité. Le serviteur de Dieu ne put supporter cette gloire ; il se cacha, et, à la faveur de l'obscurité de la nuit, il sortit d'Oropésa.

Parvenu en Andalousie, il se rendit à Baéza, où Jean d'Avila distribuait avec un grand fruit la parole de Dieu. Notre Saint voulait encore lui rendre compte de son intérieur et lui confier les grâces qu'il avait reçues dans son pèlerinage. Le saint missionnaire le reçut avec joie et le retint quelques jours auprès de lui. Dans plusieurs entretiens, il lui traça une règle de conduite, après quoi il lui déclara nettement qu'il devait retourner à Grenade pour y secourir les pauvres et les malades, car telle était la volonté de Dieu. « Allez maintenant, mon frère, lui dit-il, allez où Dieu vous appelle à le servir. Soyez assuré qu'il vous fournira les moyens de faire ce qu'il attend de vous, pourvu que, de votre côté, vous lui soyez fidèle et que vous marchiez toujours en sa présence. Dès votre retour à Grenade, choisissez un confesseur tel que je vous l'ai indiqué, et ne faites rien sans son avis. S'il vous survient des embarras, écrivez-moi en quelque lieu que je me trouve, car je souhaite vous être utile avec toute la charité que le Seigneur me donne pour vous. » Depuis lors, notre Saint écrivit plusieurs fois à Jean d'Avila. On possède de celui-ci quelques lettres adressées à son pénitent, dans lesquelles on admire la piété et la prudence d'un directeur fort éclairé. Nous en citerons des fragments, à l'occasion des faits qui les ont motivées.

Fortifié par les salutaires avis et les pieux encouragements de son père spirituel, Jean se mit en chemin avec une sainte impatience d'arriver à Grenade, où l'amour de la croix l'attirait. Son voyage dura

peu de jours. Le démon, jaloux de sa sainteté, ne demeurait pas en repos et lui préparait de nouvelles embûches.

Un matin des premiers jours de l'année 1538, Jean arriva aux portes de Grenade. Après avoir entendu la messe, il monta aussitôt à l'Ermitage des martyrs, qui était sur une hauteur proche de la ville. Il y rendit grâces à Dieu de son voyage, et lui renouvela la promesse d'une obéissance fidèle à ses volontés. Après sa prière, il reprit le chemin de la ville, et, en descendant la colline, il ramassa une charge de bois dans l'intention de la vendre au marché. Mais, ô profondeur de la faiblesse et de l'inconstance humaine ! arrivé aux portes de la ville avec son fagot sur les épaules, il s'arrêta court et se sentit incapable d'avancer. Le démon vient de l'assaillir par une pensée de respect humain. « Entrer en ville, lui dit-il, avec cette robe blanche et ce fagot sur ton dos, y penses-tu ? C'est aller au-devant des moqueries et des insultes ; en te reconnaissant, tout le monde va croire que tu es retombé en démence, et c'en est fait pour toujours de ta réputation. » Et celui qui tout à l'heure était si fort et si résolu se laisse vaincre par le *qu'en dira-t-on*. Cédant à la honte, il dépose son fagot et l'offre à une pauvre femme, qui lui donne un morceau de pain et un plat de lentilles en échange.

Le démon l'entretint dans cette pensée pendant le reste du jour, croyant remporter une grande victoire s'il pouvait empêcher Jean d'entrer à Grenade par la crainte du jugement des hommes. Ce n'était rien moins que lui faire manquer à sa vocation. Le respect humain est la tentation des âmes nouvellement converties. Si nous y avons succombé quelquefois avec moins d'excuse que Jean, apprenons, par son exemple, à nous relever promptement et à le fouler désormais courageusement aux pieds comme lui.

Le soir étant venu, le serviteur de Dieu se mit en prières, et, rentrant en lui-même, il fut si confus de sa lâcheté qu'il en gémit devant Dieu et en versa des larmes de repentir toute la nuit. Il résolut de se punir de cette faiblesse comme d'un crime et de terrasser son ennemi avec ses propres armes. Le lendemain de bon matin, après avoir assisté au saint sacrifice de la messe, il retourne sur la colline, fait une nouvelle charge de bois, la met sur ses épaules, et, chemin faisant, se frappe ia poitrine avec un caillou en récitant le *Miserere ;* puis il s'excite à tout braver et à s'humilier en se disant à lui-même : « C'est donc ainsi, âne couard et stupide, que la honte t'a empêché d'entrer en ville avec ce bois. Aujourd'hui, je vais te punir de ton orgueil ; tu porteras ton fagot jusqu'au milieu de la place publique, en présence de tous ceux qui vont te reconnaître. » Il traverse donc ainsi la ville, arrive sur cette place qui, l'année précédente, avait été

le théâtre de sa pénitence, et là, assis sur sa marchandise, il attend les acheteurs. A ce spectacle nouveau, la foule accourt et l'environne. Il devient un objet de risée et de moquerie. Les plus modérés lui disaient en le raillant : « Eh bien, Jean, qu'est-ce que cela signifie ? Que fais-tu là ? te voilà devenu marchand de bois ? L'hôpital ne t'a donc pas guéri ? Quelle inconstance ! tous les jours tu changes de métier. » Jean, calme et souriant, se taisait, ou ne répondait que par des paroles pleines de sagesse.

Autant pour réparer sa première faiblesse que pour déraciner entièrement de son cœur l'amour-propre et la vaine gloire, il continua pendant quelques jours cet exercice humiliant. Sur le soir, il vendait son fagot pour avoir un peu de pain, et, à l'entrée de la nuit, il allait par les rues et les places publiques à la recherche des pauvres, à qui il distribuait le reste du prix qu'il avait tiré de son bois et les modiques aumônes qu'on lui avait offertes pendant la journée. Il put constater que les malheureux à secourir ne manquaient pas à Grenade. Depuis l'invasion des Maures, cette ville, autrefois si riche, était tombée dans une extrême misère. Elle semblait être devenue le rendez-vous de tous les gens ruinés, déclassés et sans aveu. De nombreux pauvres demeuraient sans pain et sans asile, couchés sous les portiques des monuments et des palais ; ils étaient là, transis de froid, malades et souvent couverts d'ulcères. La vue de ces maux transperçait de compassion le cœur de Jean ; il en gémissait et suppliait le Seigneur de lui donner le moyen de les soulager tous.

Bientôt les personnes sages et clairvoyantes remarquèrent son humilité et sa patience, son assiduité à fréquenter les églises, et surtout les peines et les privations qu'il s'imposait pour assister les malheureux. Cette conduite pieuse et régulière, ce dévouement extraordinaire les étonnaient et les portaient à observer Jean de plus près. Plusieurs commencèrent à l'estimer, puis l'admirèrent, et finirent même par soupçonner un saint sous le voile de la pauvreté et de l'abjection. Dès lors, on lui confia des aumônes pour les pauvres. Plus Jean recevait, plus il donnait. Les mendiants ne tardèrent pas à le connaître, à s'attacher à ses pas, à le suivre partout, afin d'en obtenir des secours. Ainsi ce pauvre nourrissait des pauvres.

Le trait suivant sort des règles ordinaires et ne peut se justifier autrement que par cette sainte folie de charité dont parle saint Bernard (1), et qui donne une confiance aveugle en la bonté de Dieu. Un homme riche et charitable, nommé dom Michel Avis Vanegas, avait, par compassion, offert à Jean un asile dans sa maison. Un jour, plusieurs pauvres, mourant de faim, vinrent l'y trouver et le

(1) *Amor sancta quædam insania est.*

supplièrent de leur sauver la vie. Extrêmement affligé de n'avoir rien à leur donner, Jean court à la cuisine et n'y trouve personne à qui s'adresser ; mais uniquement préoccupé des affamés qui l'attendent, il s'empare des mets préparés pour le dîner de dom Michel et de toute la maison, et les partage aussitôt entre ses pauvres. Le serviteur de Dieu savait bien qu'on ne doit pas faire l'aumône avec le bien d'autrui. Ce n'est pas ce qu'il voulait. Il se crut dans le cas d'une extrême nécessité, et jugea d'autre part qu'il pouvait interpréter l'intention de son hôte charitable : celui-ci ne saurait lui en vouloir d'avoir fait l'aumône en son nom ; du reste, Dieu pourvoirait autrement au dîner de dom Michel, comme il y pourvut en effet.

Le cuisinier, en rentrant, s'écria qu'on l'avait volé. Maître et serviteurs accourent. Jean s'avoue coupable, et dom Michel, indigné, ordonne d'expulser le bienheureux de sa maison. Mais à l'instant un grand nombre de serviteurs inconnus, venant on ne sait d'où, arrivent chargés de mets nombreux et exquis ; ils les déposent sur la table et disparaissent. Dom Michel et les siens reçurent un dîner plus somptueux que celui qui avait été enlevé. C'est ainsi que la Providence paie avec usure les dettes de ses serviteurs. Dom Michel ne put s'empêcher de voir là un miracle : il fit d'humbles excuses à Jean et le tint en plus grande vénération qu'auparavant. Le bruit de ce fait se répandit dans Grenade et attira à notre Saint un accroissement de considération. Comme Jean n'avait agi que pour l'amour de Dieu et des pauvres, ce qui venait d'arriver ne fit qu'augmenter sa confiance en la Providence. Il ne cessait de la bénir et de l'invoquer.

Sa journée se passait dans le travail, la visite et le soulagement des pauvres. Le soir, loin de se reposer, il priait, se mortifiait. Plusieurs personnages, qui, à cette époque, l'assistaient de leurs aumônes et lui donnaient quelquefois l'hospitalité, ont déposé aux informations ordonnées par le Saint-Siège, qu'ils avaient vu, par les fissures de la porte de son appartement, le serviteur de Dieu passer des nuits presque entières agenouillé et profondément plongé dans l'oraison. On l'entendait pousser des soupirs et des gémissements ; on le voyait user de violence envers lui-même, comme autrefois les solitaires du désert dont parle saint Jean Climaque, et inventer des stratagèmes afin de chasser le sommeil et de prolonger ses pieuses veilles. Nous parlerons ailleurs de son esprit d'oraison ; disons ici seulement que le but constant de ses prières et de ses pénitences était d'obtenir enfin de Dieu des moyens abondants pour secourir les malheureux et pour satisfaire plus largement la soif ardente du dévouement dont il était dévoré.

Ses vœux devaient bientôt être exaucés, et Notre-Seigneur allait lui

ouvrir une vaste carrière, où il trouverait mille occasions de signaler son zèle, d'exercer la charité et de pratiquer la patience. Le Ciel voulut même lui faire connaître d'avance les peines qu'il lui destinait. Un jour qu'il priait à genoux devant le grand crucifix de l'église Notre-Dame, il vit la Très Sainte Vierge et saint Jean l'Évangéliste descendre de l'autel jusqu'à lui. Ils posèrent sur sa tête la couronne d'épines de Notre-Seigneur et la pressèrent jusqu'à ce qu'il en ressentit très douloureusement les pointes. En même temps, la Sainte Vierge lui dit : « Jean, c'est par les épines, les travaux et les souffrances que tu dois mériter la couronne que mon Fils t'a préparée. » A ces mots, le serviteur de Dieu, élevant les yeux et voyant que le crucifix n'avait plus de couronne sur la tête, s'écria : « Mon adorable Sauveur, puisqu'il vous plaît d'honorer votre chétive créature d'une si grande faveur, je vous déclare que désormais vos épines me seront des roses, et que l'imitation de vos souffrances fera les douceurs et les délices de ma vie. » Après quoi la vision disparut. Jean eut souvent, dans la suite, cette apparition dans l'esprit ; il y avait vu un avertissement céleste des travaux qui l'attendaient ; son souvenir lui était une consolation et un encouragement dans les épreuves. Il la raconta lui-même à deux de ses religieux, Melchior et Dominique, tous les deux grands serviteurs de Dieu et les imitateurs de sa charité.

Jean n'en conçut dès lors que plus d'ardeur pour la croix ; il la cherchait avec une sainte impatience, et, le jour de la vision, en sortant de l'église, il disait avec le Sage : « Seigneur, exaucez-moi ; car *l'espérance différée afflige mon âme* (1). » Un instant après, en traversant une des rues de la ville, il aperçut sur une maison l'étrange écriteau que voici : *Maison à louer pour loger les pauvres.* Aussitôt toutes ses inquiétudes disparaissent ; évidemment Dieu vient de l'exaucer et lui présente cette maison pour y jeter les premiers fondements d'un hôpital. Ce sera là sa croix, là seront ses épines. Il visite cette maison, et, la jugeant parfaitement appropriée à son œuvre de charité, il ne pense plus qu'aux moyens à prendre pour l'obtenir en location. Mais comment pourra-t-il inspirer assez de confiance au propriétaire pour qu'il la lui cède sans garantie, à lui qui n'a ni biens ni crédit, et que la fo ie a rendu la fable du public ? N'importe, il se confie en la Providence et va trouver le propriétaire. Par une espèce de prodige, celui-ci lui donne aussitôt sa maison pour le prix qu'il en offre, sans s'informer s'il pourrait en payer le loyer ; ce qui confirme de plus en plus Jean dans sa vocation à l'exercice de l'hospitalité envers les pauvres. Il vit en cela la réalisation de cette

(1) Prov. xiii, 12.

promesse de son père spirituel, que Dieu lui-même lui préparerait les voies pour l'accomplissement de ses volontés.

C'est en 1538, à l'âge de quarante-trois ans, que Jean entra dans cette maison et y jeta les fondements du célèbre hôpital de Grenade. Admirons par combien d'épreuves diverses Dieu prépare son serviteur à l'exécution de ses volontés. C'est un pauvre, un insensé selon le monde qui fonde un asile admirable pour les pauvres ; mais ce pauvre s'appuie sur Celui qui se plaît à faire éclater sa puissance dans la faiblesse des instruments qu'il emploie.

A l'exemple de Jean, ne nous laissons pas rebuter par les difficultés, mais persévérons avec foi et confiance en Dieu dans les travaux que nous entreprenons uniquement pour sa gloire.

DEUXIÈME PARTIE

Vie publique de saint Jean de Dieu.
L'épanouissement de ses vertus héroïques.

> L'amour ne connaît point de mesure ; il se croit tout possible.
> (*Imitat.* I, XIX, c. V.)
>
> L'aumône est une fleur de la terre dont les fruits se récoltent au ciel.
> (Mgr GUÉRIN. Pet. Boll., 8 mars.)

CHAPITRE I

Un coup d'œil sur la vie publique de saint Jean de Dieu. — Il meuble son hôpital. — Comment le monde juge son entreprise. — Son premier soin est pour les âmes. — L'organisation de son service et l'ordre de sa journée. — Sa manière de quêter.

Nous avons jusqu'ici considéré Jean comme un simple particulier ; nous avons parlé de sa naissance et de sa première éducation, des peines et des travaux de sa jeunesse, des grâces qu'il reçut de Dieu, et des prodiges que le Ciel a opérés pour le conserver et le protéger à travers mille dangers. Nous voici maintenant à l'entrée de sa vie publique. Nous allons le voir monter sur un théâtre où sa vertu, purifiée comme l'or, va désormais briller de tout son éclat. Il ne combattra plus en secret : Dieu a parlé, et, sans crainte, ce généreux athlète s'élancera dans la lice ; il jettera les premiers fondements d'un grand ordre religieux ; sa charité universelle le fera proclamer le Père des pauvres, le Protecteur des veuves et des orphelins, le Prédicateur de l'aumône. Il réconciliera les ennemis, convertira les pécheurs, traitera avec les grands des intérêts des petits et édifiera tout le monde, plus encore par sa conduite que par ses discours. Il pratiquera des

austérités capables d'étonner les plus grands pénitents, et prouvera à tous les chrétiens qu'on peut être à la fois homme d'oraison et homme d'action. Il justifiera, en sa personne, ce que disent les saints Pères, qu'on peut être martyr au milieu même de la paix de l'Église, par la patience et les mortifications extraordinaires. Enfin, il allumera dans les cœurs le feu divin de la charité, et, par ses actions héroïques, il apprendra jusqu'où l'on peut porter le dévouement à ses semblables.

Dès que Jean se vit en possession d'une maison, il se hâta de la fournir des meubles de première nécessité. Avec trois cent douze réaux (1) qu'il reçut en aumône d'un chapelain royal, il put acheter quarante-six lits, garnis chacun d'une natte, de deux couvertures et d'un traversin. Il mit au chevet de chaque lit une croix de bois, afin de voir dans chaque malade Jésus crucifié, et de s'encourager à chaque instant par la pensée d'un Dieu immolé par amour pour nous. Cela fait, il courut par la ville chercher des pauvres, des malades, des infirmes, portant sur ses épaules ceux qui étaient incapables de marcher : ainsi la maison fut bientôt remplie.

C'était une chose merveilleuse que de voir un simple particulier, dénué de tout, entreprendre une œuvre aussi importante. La nouvelle s'en répandit vite dans Grenade. Si quelques-uns admiraient sa foi et l'étendue de sa charité, un grand nombre, ne jugeant que d'après les principes de la sagesse humaine, le blâmaient avec amertume, l'accusaient d'imprudence et de folie. « A quoi pensez-vous ? lui disait-on. Vous n'avez aucune ressource. C'est une témérité, c'est tenter Dieu d'oser remplir une maison de pauvres et de malades lorsqu'on n'a rien pour les nourrir, pour les soigner. Le démon vous trompe sous prétexte de charité. » Ils ignoraient sans doute que, dans cette entreprise, Jean ne faisait que suivre avec docilité les inspirations de Dieu et les avis de son directeur, Jean d'Avila. Il agissait donc d'après les règles de la véritable sagesse. Aussi, sans se troubler, il répondait : « Je sais que je suis pauvre, faible et misérable, que de moi-même je ne puis rien ; mais je puis tout avec Notre-Seigneur. Il est assez puissant pour me fortifier ; il est assez bon et assez riche pour nourrir les pauvres, qui sont ses enfants et ses membres. La Providence est le patrimoine de ceux qui n'ont rien et qui se confient en sa miséricorde. J'ai commencé cette œuvre pour sa gloire, je la continuerai de même, jusqu'à ce que Dieu me fasse connaître que ce n'est pas sa volonté. »

Cette fermeté de langage étonna ceux qui lui faisaient des remontrances. Son admirable abandon à Dieu, sa foi si vive les confonaident, l'ardeur de sa charité les touchait ; un grand nombre d'entre

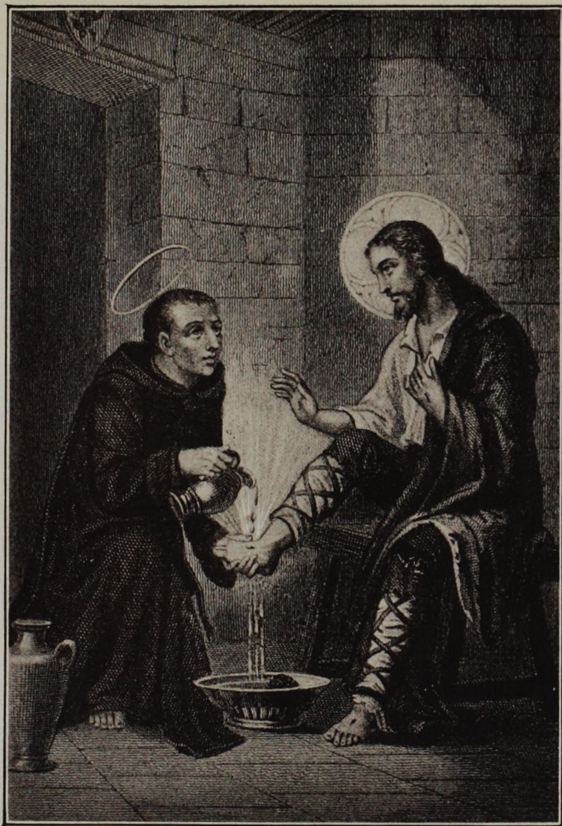
(1) Environ 80 francs de notre monnaie.



MAISON GÉNÉRALICE A ROME



STATUE DE SAINT JEAN DE DIEU
A SAINT-PIERRE DE ROME



SAINT JEAN DE DIEU LAVANT LES PIEDS
DE NOTRE-SEIGNEUR



SAINT JEAN DE DIEU, SUCCOMBANT SOUS LE POIDS D'UN MALADE,
EST RELEVÉ PAR L'ARCHANGE RAPHAËL

eux voulurent prendre part à ses œuvres et lui offrir des secours afin de parer aux plus pressants besoins de ses pauvres. Leur exemple amena d'autres aumônes, qui le mirent en état de munir son hôpital des objets les plus nécessaires à l'exercice de l'hospitalité. Il était seul dans le principe pour suffire à tout ; il n'avait ni revenu fixe, ni provisions à l'avance ; les besoins réclamés pour son œuvre ne lui venaient que d'aumônes spontanées ou sollicitées par ses quêtes nocturnes dont nous parlerons bientôt, et cependant l'entreprise se soutenait merveilleusement par l'assistance divine.

Aussitôt que l'aménagement de la maison fut terminé, Jean, dont la charité était fort éclairée, songea à procurer à ses malades la santé de l'âme, qui est plus précieuse mille fois que celle du corps. Lorsqu'un malade entrait, il lui lavait humblement les pieds, lui présentait le crucifix à baiser, et, après l'avoir mis au lit, il l'avertissait charitablement de mettre ordre à sa conscience, comme étant la première et la meilleure préparation au traitement des maladies corporelles. « Rendez grâces à Dieu, mon frère, disait-il, de ce qu'il vous accorde le temps de faire pénitence. Examinez et repassez vos péchés dans l'amertume de votre cœur : je ferai venir le médecin des âmes qui guérira la vôtre. Quant à votre corps, ne vous en mettez pas en peine, il ne manquera pas de soins. Ayez confiance en Dieu, il pourvoira à tous vos besoins. »

Il engageait, en effet, quelques ecclésiastiques à venir visiter ses pauvres malades, les confesser, les instruire de leurs devoirs, les consoler et, au besoin, leur administrer les derniers sacrements. Plusieurs prêtres dévoués venaient même s'offrir à seconder son zèle pour le salut des âmes. Des personnes séculières vinrent aussi, à la prière de Jean, visiter ses malades et leur apporter des secours matériels, ou, tout au moins, des consolations spirituelles. Notre Saint eut toujours le souci de faire régner dans son hôpital la piété et cet esprit religieux qui contribue tout à la fois au soulagement de la souffrance, au bon ordre et à la prospérité des familles aussi bien que des maisons hospitalières.

Telle était la tendresse de Jean pour les pauvres et les malades, qu'il eût voulu les avoir tous dans son hôpital et les soigner tous de ses propres mains. Mais la place, le temps et les forces lui manquaient. Il choisissait ceux qui étaient le plus à plaindre, sans exclure ceux dont les infirmités étaient des plus dégoûtantes. Pour ceux qu'il ne pouvait pas recevoir, il écoutait avec patience et compassion leurs demandes et leurs plaintes, donnait à chacun selon son pouvoir, et les renvoyait au moins consolés et encouragés, en leur faisant espérer prochainement des secours plus efficaces. Les malades pauvres et honteux

étaient aussi dès lors l'objet de ses soins ; il les visitait, s'informait de leurs besoins, et faisait tout pour les assister à domicile. On peut lui appliquer ce que saint Jérôme dit de sainte Paule : « Si quelque malade échappait à sa diligence et à ses soins, il s'en affligeait comme d'une grande perte. »

Cependant les soucis des malades du dehors ne l'empêchaient point de mettre une ardeur extraordinaire à servir ceux de son hôpital. La charité est ingénieuse et active. Sa vie passée l'avait initié aux travaux les plus rudes, et son séjour dans divers hôpitaux avait été comme un noviciat, où il avait acquis l'expérience des services variés de l'hospitalité. Un ordre parfait était établi dans son asile de la souffrance. Chaque infirme avait son lit, ce qui était rare dans les hôpitaux de ce temps-là. Les maladies contagieuses étaient soignées dans un local séparé. La propreté la plus grande existait partout. L'air était régulièrement renouvelé. Des médecins charitables visitaient tous les jours ses malades ; il exécutait scrupuleusement leurs prescriptions. La nourriture était distribuée à des heures réglées. Dès le matin, à la pointe du jour, il parcourait les infirmeries et réveillait tout le monde, en disant d'une voix haute et distincte : « Allons, mes frères, rendons grâces à Dieu. » Il récitait ensuite la prière avec ses malades, y joignant une courte méditation ou une lecture spirituelle. Après la sainte messe, à laquelle il assistait tous les jours, Jean visitait chacun de ses malades, les nettoyait, les pansait, s'informait de leurs besoins particuliers pour y satisfaire aussitôt. Il était à leur service à toute heure du jour ; jamais un malade ne l'appelait sans le voir arriver aussitôt à ses côtés.

Pendant fort longtemps, il n'eut pour le seconder que quelques pauvres valides, qu'il employait dans l'intérieur aux travaux domestiques. Jean devait donc mettre lui-même ordre à tout, être continuellement occupé à mille travaux divers. Cependant tout se trouvait fait en temps voulu ; les malades ne manquaient de rien et se trouvaient soignés avec tant de sollicitude, que les pauvres bien portants et les malades riches eux-mêmes avaient sujet d'envier leur sort. Les riches, en effet, ne trouvent pas toujours chez eux autant d'adoucissement à leurs maux ; car si l'or achète des remèdes et procure des médecins, il n'achète pas le dévouement et les prévenances délicates.

C'était pour tout le monde un objet d'admiration, et chacun se demandait comment un homme seul pouvait supporter de si grandes fatigues, et suffire à des emplois si difficiles et si multipliés. C'est que la charité attire la grâce de Dieu, et la grâce soutient la charité. Ainsi soutenue, la charité est forte et puissante ; elle ne se rebute de rien,

elle supporte tout (1) ; elle surmonte les difficultés que n'osent pas même regarder ceux qui n'agissent que par des vues humaines. Notre Saint ne se laissait point effrayer par le travail, ni troubler par les soucis. Il était toujours calme et égal à lui-même. Le bruit extérieur n'arrivait pas jusqu'à son âme ; rien ne le chagrinait ; son esprit uni à Dieu restait soumis à tout événement. On lisait sur son doux visage le rayonnement de la paix et de la joie de son âme. A le considérer seulement dans toutes ses actions, on jugeait aussitôt qu'une force invisible le soutenait et l'empêchait de succomber.

Les commencements de cette œuvre admirable furent difficiles. Ses besoins étaient incessants ; les aumônes n'arrivaient que péniblement et en quantité insuffisante. Dès les premiers jours, afin de se procurer des secours, notre Saint eut l'inspiration d'une pratique qu'il exerça toute sa vie et qui fut continuée après lui. Elle est, dans notre siècle, imitée par les Petites-Sœurs des pauvres.

Après sa journée passée au service intérieur de l'hôpital, Jean sortait, vers les neuf heures du soir, afin de mendier les vivres du lendemain. Il était muni d'une hotte sur le dos, et de deux grandes marmites pendant à ses côtés par une corde passée à ses épaules. Le mauvais temps ne l'arrêtait jamais. Il marchait lentement, à travers les rues et sur les places de la ville, en criant à haute voix : « Qui veut se faire du bien à lui-même ? Pour l'amour de Dieu, mes frères, faites-vous du bien à vous-mêmes. » Il se taisait un instant, puis recommençait : « Faites-vous du bien à vous-mêmes (2). » C'était une prédication, car l'Esprit-Saint nous assure que « l'homme charitable fait du bien à son âme (3). »

Sa voix, naturellement douce et touchante, recevait encore, en ce cas, de la grâce divine, un don spécial d'exciter la compassion. Cette manière nouvelle et extraordinaire de demander l'aumône dans les ténèbres de la nuit excita la curiosité. On regardait par les fenêtres, on courait aux portes. Au commencement, la recette fut maigre ; quelques-uns même se moquaient de lui et le traitaient d'insensé. Mais sa persévérance à quêter, sa mise très pauvre, son air de pénitence et de sainteté, les rapports très avantageux que les visiteurs de sa maison faisaient sur son intelligence dans le soin des malheureux, tout cela finit par dissiper beaucoup de préjugés et fit entrer la commisération dans les cœurs. Il revint bientôt chargé de pain, de vêtements et de toutes sortes de provisions. Plus d'une fois, il arrivait à l'hôpital accompagné d'un pauvre infirme ou chargé d'un malade qu'il avait

(1) I. Cor. xiii.
(2) C'est pourquoi les Frères de son ordre s'appellent en Italie : *Fate bene, Fratelli.*
(3) Prov. xi, 17.

trouvé abandonné dans la rue. En rentrant, il disait joyeusement à ses pauvres : « Dieu vous garde, mes frères ; rendez-lui grâces et priez pour ceux qui vous font du bien. » Visitant ensuite chaque malade, Jean s'informait s'il ne lui manquait rien, et donnait à chacun, avec une charité incomparable, tout ce qui lui était nécessaire. Avant de se retirer, il ne manquait pas de les avertir encore de rendre grâces à Dieu et de prier pour leurs bienfaiteurs. Cela fait, il s'occupait de laver la vaisselle, d'éplucher les légumes, de préparer, en un mot, les aliments pour le lendemain.

Après ce travail, l'heure du repos n'était point venue pour lui, mais il prolongeait ses entretiens avec Dieu et le priait longuement pour ses bienfaiteurs, pour les besoins spirituels et corporels de ses pauvres, et aussi pour lui-même. Enfin, il allait se reposer une heure environ. Son lit était une simple natte étendue sur la terre nue, avec une pierre pour oreiller et une méchante vieille robe pour couverture. Quelquefois, cédant même cette place à un pauvre, il allait se caser sous l'escalier de la maison, dans un petit chariot qui servait à conduire les estropiés. Il ne pouvait là ni s'étendre, ni se reposer à son aise. Ainsi, par les travaux et les veilles, Jean châtiait son corps et le réduisait en servitude, afin qu'il ne mît pas obstacle au salut de son âme. Nous parlerons plus loin de ses jeûnes et de ses pénitences extraordinaires.

CHAPITRE II

Comment Dieu récompense l'aumône d'une veuve. — On commence à honorer saint Jean de Dieu. — Il agrandit son hôpital. — Il est assisté par l'archange Raphaël. — Il reçoit la visite de Jésus-Christ.

La manière dont notre Saint demandait l'aumône lui était inspirée par la foi, et sa façon de remercier ceux qui la lui donnaient n'était pas moins édifiante. Il leur disait avec humilité et reconnaissance : « Vous ne savez pas maintenant le bien que vous vous faites à vous-mêmes, mais Dieu vous le montrera lorsqu'il vous rendra l'aumône. » Il rappelait cette vérité enseignée par l'Esprit-Saint : *Celui qui donne au pauvre, prête au Seigneur avec intérêt, et il lui rendra ce qu'il lui aura prêté* (1). Il s'agit sans doute de la récompense éternelle promise aux miséricordieux ; mais il arrive souvent que Dieu n'attend pas l'autre vie pour récompenser ceux qui font l'aumône. Le fait suivant, arrivé dans les premiers temps où Jean faisait sa quête, causa une grande sensation dans Grenade.

Une pauvre veuve, nommée Jeanne de Fusteros, aussi charitable que celle de l'Évangile, retranchait sur son nécessaire, afin de donner tous les jours quelque chose à Jean quand il passait pour la quête. Un jour, cependant, elle se trouva tellement au dépourvu qu'elle ne put lui offrir qu'une poignée de sel. Ce sacrifice, aux yeux de Dieu, valait bien un trésor. Aussi dès ce moment cette femme fut comblée de grâces et de bénédictions divines. Elle apprit bientôt, en outre, que le Seigneur rendait à un de ses fils tout ce qu'elle donnait à Jean. Ce fils était soldat en Italie ; il obtint son congé, et, sans aucune ressource, se mit en route pour l'Espagne, en mendiant tout le long du chemin. A son retour, il raconta à sa mère et à plusieurs autres personnes que chaque jour il avait reçu en aumône le nécessaire pour vivre, excepté un seul jour, où l'on ne lui donna qu'une poignée de sel. Cette particularité éveilla l'attention de la veuve, et, en questionnant davantage son fils, elle reconnut, avec un grand étonnement, que chaque jour il avait reçu exactement la même aumône qu'elle-même avait faite aux pauvres de Jean, et qu'on lui avait présenté du sel le jour même qu'elle en avait donné au serviteur de Dieu.

Cet événement merveilleux fut aussitôt répandu dans la ville et y

(1) PROV. XIX, 17.

causa une admiration générale ; il contribua puissamment à exciter la charité des fidèles et à faire arriver à l'hôpital des secours plus abondants. On saisit mieux alors le sens de cette parole de Jean : « Faites-vous du bien à vous-mêmes ; vous verrez plus tard quel bien vous rapporte l'aumône. » Lorsqu'il allait à la quête, il n'était déjà plus, comme auparavant, rebuté, ni exposé à la moquerie ; au contraire, on commençait à le louer, à l'honorer ; on sortait même pour le saluer, pour se recommander à ses prières, en lui faisant l'aumône.

Si l'estime et la sympathie pour le Père des pauvres augmentaient, si les aumônes affluaient à son hôpital, le nombre des pauvres et des malades grandissait en proportion. Jean les recevait avec tant de bonté, les pansait et les soignait avec une si grande tendresse, qu'ils accouraient en foule auprès de lui et regardaient comme un grand bonheur d'être assisté de ses mains. Sa maison était devenue trop petite ; il se vit obligé d'en louer une beaucoup plus spacieuse et plus commode, afin de pouvoir y admettre tous ceux qui se présenteraient. Il travailla lui-même au déménagement, et transporta dans ses bras, à sa nouvelle demeure, tous les malades qui ne pouvaient marcher. Il y établit le même bel ordre que dans la précédente. Une salle particulière fut affectée aux maladies les plus graves ; les maladies légères furent soignées dans une autre salle ; il en assigna une troisième aux pauvres estropiés, et une quatrième fut destinée à loger, la nuit, les pèlerins et les voyageurs sans asile. Il plaça dans celle-ci des bancs, des nattes et même des matelas ; c'est lui-même qui fit l'achat et l'installation de tout ce mobilier.

Jean était presque seul pour suffire à la besogne, dans ce nouveau logis comme dans le premier. Il faisait un travail qui aurait occupé plus de quinze personnes. Cette tâche dépassait les forces naturelles d'un homme. Mais Dieu veillait sur son entreprise et la réservait à de grandes destinées. A défaut des hommes, les anges vinrent souvent aider Jean à servir les pauvres et partager avec lui un si noble emploi.

Une nuit, l'eau étant venue à manquer dans le puits voisin, le serviteur de Dieu fut obligé d'aller, de grand matin, en chercher à la place de Rivarsambla, où il y avait une fontaine abondante. La distance étant un peu grande, il était forcément en retard de ses occupations habituelles. Pendant son absence, l'archange saint Raphaël, sous les habits et la figure de notre Saint, le remplaça à l'hôpital, et s'acquitta si promptement et si bien de sa charge, qu'à son retour Jean trouva toute sa besogne achevée. Les lits sont refaits, la maison balayée, la vaisselle et les ustensiles nettoyés et rangés, le pain coupé, la viande et les légumes cuits, tout, en un mot, est dans le meilleur ordre possible. Jean demande à ses malades qui a fait tout ce travail. On lui

répond que c'est lui-même ; qu'on l'a vu, toute la matinée, se livrer à cette besogne habituelle. Il s'en étonne, il croit à une plaisanterie. On s'étonne de son étonnement et tous affirment la chose de nouveau. Alors Jean s'écrie : « Dieu soit béni, mes frères ; car, en vérité, il aime bien les pauvres, puisqu'il envoie ses anges eux-mêmes pour les servir. » Il leur dit alors que saint Raphaël lui avait, peu de temps auparavant, promis de l'assister dans son ministère.

Pour faire mieux connaître encore de quel mérite était devant Dieu la charité du saint homme et pour engager les âmes pieuses à lui venir en aide, le même archange lui apparut peu de jours après.

Revenant de sa quête par une nuit pluvieuse et froide, Jean rencontra dans un carrefour un pauvre estropié, hors d'état de se soustraire aux intempéries et qui invoqua son aide. Le serviteur de Dieu, touché de compassion, s'approche et l'invite à le suivre. Le malheureux, en regardant celui qui l'appelle, voit resplendir sur son visage une lumière céleste et reconnaît le Père des pauvres. Il voudrait bien marcher avec lui, mais son extrême faiblesse lui permet à peine de se soutenir. Alors Jean, quoi que chargé de sa hotte et de ses deux marmites pleines, le prend, avec un courage héroïque, sur ses épaules et marche résolument vers l'hôpital. Il va bien un instant ; mais exténué par les jeûnes, les austérités et les travaux continuels, il ne peut supporter ce double fardeau et tombe sur les genoux. Il fait alors de grands reproches à son corps, l'accusant de lâcheté et de mollesse, le menaçant de le châtier de sa paresse. Mais voici qu'aussitôt un jeune homme d'une beauté merveilleuse paraît, replace l'infirme sur les épaules de Jean et s'offre à le conduire à l'hôpital, en lui disant : « Mon frère, vous avez tort de vous en prendre à votre corps ; pourquoi le surchargez-vous de la sorte ? Donnez-moi la main, je vous prie, et appuyez-vous sur mon bras. » Le serviteur de Dieu, le prenant pour un simple bourgeois de la ville, le remercia poliment de sa courtoisie, et lui dit : « J'ai affaire à un âne vêtu, bien nourri, et qui ne veut point travailler ; mais loué soit Jésus-Christ ! J'espère le dompter. Quant à vous, mon frère, puisque vous êtes si charitable, je vous aimerai bien, si vous voulez me dire qui vous êtes. » Un certain nombre de personnes considéraient de leurs fenêtres la conduite de Jean et écoutaient ce dialogue. Le messager céleste choisit cet instant pour se manifester ; il répondit à haute voix, de manière à être entendu de tous : « Jean, je suis l'archange Raphaël, envoyé de Dieu pour vous assister dans votre charitable labeur. Le Seigneur m'a confié la garde de votre personne et de tous ceux qui serviront les pauvres avec vous. Je tiens un compte fidèle de vos actions et

des aumônes qui vous sont faites. J'ai la charge de protéger tous ceux qui favoriseront vos œuvres de charité. »

Quelques jours après, à l'heure du souper, comme le pain que Jean distribuait à ses malades allait manquer, il vit entrer par la porte de l'infirmerie un beau jeune homme tenant à la main une corbeille pleine de pain et portant des vêtements semblables aux siens. Reconnaissant aussitôt le même céleste auxiliaire qui l'avait assisté quelques jours auparavant, le Saint dit à ses malades : « Courage, mes enfants, voici les anges de Dieu qui viennent vous servir. » L'archange alors s'approcha de Jean et lui dit avec une familiarité charmante : « Mon frère, nous formons un seul et même ordre ; car il y a des hommes qui, sous un pauvre vêtement, sont les égaux des anges. Prenez ce pain que le Ciel vous envoie. » Et l'archange disparut, laissant Jean et ses pauvres remplis de joie et de consolations célestes.

Tous ces faits, comme celui qui va suivre, arrivèrent au commencement de la fondation de son hôpital. Nous aurons encore, plusieurs fois dans la suite, l'occasion de parler de l'assistance visible que lui prêtèrent les habitants du ciel. Dieu faisait, dès le principe, éclater ces merveilles pour donner plus d'autorité à la mission de son serviteur et lui gagner les cœurs. Bientôt, en effet, on s'empressa de lui envoyer des aumônes plus abondantes et de lui prêter ce dont il avait besoin ; les médecins ne réclamèrent rien pour leurs visites et les pharmaciens lui livrèrent à crédit tous les remèdes. Bientôt aussi plusieurs personnes, qui jusque-là avaient dédaigné de s'abaisser à ce labeur servile et rebutant, furent touchées de la grâce, et vinrent prier Jean de les agréer comme auxiliaires dans une œuvre à laquelle les esprits célestes daignaient s'associer.

Mais l'admiration fut à son comble dans Grenade lorsqu'on apprit, peu de temps après, que Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même avait honoré de sa visite Jean et ses malades. Un soir, le serviteur de Dieu avait encore, comme le bon Samaritain, transporté sur ses épaules un homme couvert de plaies, qu'il avait rencontré gisant sur une place de la ville. Arrivé à l'hôpital, il s'empresse, selon son habitude, de lui laver et de lui baiser les pieds. Il aperçoit tout à coup, à chaque pied les divins stigmates, d'où s'échappe un double rayon de lumière. Il lève les yeux pour considérer ce pauvre, et, en voyant son visage resplendissant de lumière et de douce majesté, il reconnaît Notre-Seigneur, qui lui adresse ces consolantes paroles : « Jean, mon fidèle serviteur, ne vous troublez point. Je vous visite pour vous témoigner ma satisfaction du soin que vous prenez de mes pauvres. Tout le bien que vous leur faites en mon nom, c'est à moi que vous le faites. C'est moi qui vous tends la main pour recevoir les aumônes ; je suis revêtu

des habits dont vous couvrez les indigents ; c'est à moi que vous lavez les pieds, c'est moi que vous pansez quand vous faites cela à un pauvre ou à un malade. Je compte tous vos pas, toutes vos démarches ; je vous en récompenserai. Persévérez donc, si vous voulez obtenir la couronne que je vous ai préparée. » Cela dit, Notre-Seigneur disparaît ; mais, au même instant, l'infirmerie resplendit d'une lueur si vive, que les malades se jettent à bas du lit, en criant : « Au feu ! au feu ! l'hôpital brûle ! » Jean les rassure et leur dit avec l'accent d'un cœur enflammé par l'amour divin : « Mes chers enfants, ce feu n'est point pour consumer vos corps ni pour détruire notre asile, mais plutôt pour embraser nos cœurs des flammes de la charité ; car c'est Jésus-Christ lui-même qui vient de nous visiter sous la figure d'un pauvre malade. »

Dès que la nouvelle du miracle se fut répandue dans la ville, on accourut de toutes parts à l'hôpital, on interrogea les pauvres qui rendirent témoignage de ce qu'ils avaient vu. On les félicita d'une telle faveur ; on publia hautement que Jean, ce pauvre insensé et déguenillé, était l'ami des anges, le familier de Dieu, et que son entreprise était l'œuvre du Ciel. Quant à notre Saint, il rendit grâces à Dieu, et l'ardeur de sa charité s'accrut tellement, qu'il ne mit plus de mesure à son désir de secourir les malheureux.

CHAPITRE III

On blâme saint Jean de Dieu de ne se montrer pas assez sévère au sujet des pauvres vicieux et scandaleux. — Il consulte Jean d'Avila. — L'évêque de Tuy lui ordonne de porter le surnom de Jean de Dieu, et le revêt d'un habit, qui est celui de son ordre.

Nous avons dit que Jean avait choisi une maison plus vaste et élargi la sphère de ses aumônes. Il avait un cœur si généreux, qu'il était toujours disposé à donner, selon cette recommandation de l'Évangile : *Donnez à tous ceux qui vous demandent* (1). Il ne savait refuser à personne l'entrée de son hôpital. La misère ou l'infirmité était un titre suffisant pour trouver indulgence auprès de lui. Le Saint était si bon lui-même, qu'il croyait tous ses malades bons, ou au moins disposés à le devenir. Mais parmi cette foule de misérables admis sans contrôle, il s'en trouva de vicieux ou pervers qui causèrent du scandale et attirèrent beaucoup de désagréments au serviteur de Dieu. On lui reprocha de manquer de discrétion dans le choix de ses malades. Le P. Portillo lui-même, son confesseur, était d'avis qu'il ne devait pas admettre dans son hôpital les gens sans moralité, et qu'il fallait en expulser les scandaleux. Jean se trouva placé entre deux préceptes, celui de l'obéissance et celui de la charité. Dans cette perplexité de conscience, il eut recours à son père spirituel, Jean d'Avilla, qui lui avait permis de s'adresser à lui dans les cas difficiles. Notre Saint lui fit, par écrit, le récit naïf de sa vie et de toute sa conduite, lui exposa la crainte qu'il avait de se montrer trop sévère, et le pria de lui tracer une règle de conduite. Voici, en substance, la réponse qu'il reçut de ce maître en spiritualité :

« Mon frère, vous me donnez une grande consolation en exécutant fidèlement ce que nous avions résolu ensemble, touchant l'obéissance que vous devez rendre au P. Portillo dans le gouvernement de vos pauvres. Si vous vous conduisiez par votre esprit, j'aurais sujet de craindre pour vous les tromperies du démon ; car il est si artificieux que, se voyant impuissant à exciter quelqu'un directement au mal, il le porte à n'observer aucun ordre dans le bien, parce qu'il sait que sans ordre rien ne peut durer. C'est pourquoi, mon frère, le diable ne vous trompera pas. Un grand saint a dit que *celui qui n'écoute que*

(1) Matth. v, 42.

soi-même n'a pas besoin de démon pour le perdre. Souvent on croit bien faire, puis on tombe dans l'embarras, et enfin dans le péché. Je vous prie donc, mon frère, de continuer à obéir, pour l'amour de Dieu.... Imitez en cela Jésus-Christ, qui a aimé l'obéissance jusqu'à se soumettre à la Sainte Vierge et à saint Joseph, quoiqu'ils ne fussent que ses créatures.

« N'admettez ni ne souffrez parmi vos malades les sujets querelleurs et turbulents, car ils feraient déconsidérer votre hôpital. Gardez-vous de croire que ce soit manquer à la charité de chasser un indigne. Voudriez-vous, par la crainte de faire tort à un seul, être cause de la perte de plusieurs ? Quand un membre est gangrené, on le coupe, afin de sauver le reste du corps, et c'est cruauté d'en user autrement. Sachez refuser quelquefois ce que l'on vous demande, retrancher de votre hôpital ce qui peut y nuire, et, en d'autres cas, agir avec la même sévérité, quoique en ce moment vous en ignoriez les motifs.

« Je vous le répète, si vous vous conduisiez par vous-même, vous tomberiez dans de grandes fautes, et Dieu vous en punirait, malgré la bonne intention que vous ayez de le servir ; car il ne vous a pas donné la vocation pour diriger, mais pour vous laisser conduire. Vous ne pouvez donc, mon frère, bien servir Dieu que par l'obéissance, qui mettra votre esprit en repos, puisque vous n'aurez pas à répondre de ce que vous n'aurez fait que sur l'avis de votre directeur. Obéissez donc au P. Portillo comme à moi-même... Daigne Notre-Seigneur vous soutenir toujours de sa main. Priez-le pour moi, comme je le prie pour vous. »

Une réponse si remplie de l'esprit de Dieu ne pouvait manquer de porter ses fruits. L'obéissance de Jean fut parfaite, et dès lors, quoi qu'il en coûtât à son cœur, il s'arma de fermeté à l'égard des sujets indignes d'habiter l'hôpital, et n'hésita plus à les expulser lorsque tel était l'avis de son confesseur.

Dieu bénit cette charité prudente et soumise par une faveur inattendue, qui allait lui donner le moyen de multiplier les œuvres de son zèle.

Nous l'avons dit, Jean ne savait jamais rien refuser aux pauvres. Lorsqu'il n'avait plus rien à donner, s'il rencontrait un mendiant plus mal vêtu que lui, il lui offrait ses propres habits et prenait en échange ceux du mendiant. Aussi il paraissait souvent en public dans un accoutrement misérable et fort malpropre. A ceux qui lui demandaient où il s'était procuré un si triste vêtement, il répondait avec une charmante simplicité : « Un mendiant me l'a donné en échange du mien ; mais le pauvre homme n'y a pas gagné beaucoup : le mien ne valait guère mieux. »

Dans le cours d'une de ses quêtes, il se présenta ainsi vêtu de sordides haillons au palais de dom Sébastien Ramirez, évêque de Tuy et président de la Chambre royale de Grenade. Ce prélat, fort pieux, connaissait par la renommée les vertus héroïques de notre Saint et les merveilles que Dieu avait récemment opérées en sa faveur. Il dissimule la surprise que lui cause le désordre de sa tenue, l'accueille avec une grande bienveillance, et l'interroge sur son origine, sur sa vie et ses travaux. Charmé par ses réponses, il finit par lui demander son nom et son surnom. « Je fus nommé Jean au baptême, » répond avec respect l'humble serviteur de Dieu. L'évêque insiste pour savoir son surnom. Jean rougit en se voyant obligé de découvrir les faveurs divines dont il avait été l'objet ; il répond cependant ingénument : « Je n'ai rien à cacher à Votre Illustrissime Grandeur : je vous dirai donc que le petit enfant que j'ai cru être Jésus-Christ, et qui m'a envoyé à Grenade, m'a nommé *Jean de Dieu ;* mais ce nom ne peut convenir à un pécheur tel que moi, et je n'ose le porter. »

Dom Ramirez, admirant une si grande faveur, lui représenta avec force que son obéissance devait, en ce cas, commander à son humilité. « Vous ne devez point rougir de porter un surnom que vous avez reçu de la bouche de Jésus-Christ même, lui dit-il. C'est une faveur qui prouve votre mission de charité et qui ne doit point être cachée aux yeux des hommes. Vous vous ferez donc appeler désormais *Jean de Dieu,* sous peine de désavouer le Maître que vous servez. — A Dieu ne plaise, Monseigneur, repartit le Saint ; puisque c'est sa volonté, je le veux bien, quoique je sois indigne d'être le serviteur d'un si grand Maître. »

Le pieux prélat ne s'en tint pas là. Il dit à Jean : « Puisque vous voilà doté d'un nouveau nom, vous devez avoir aussi un nouvel habit. Celui que vous portez est sans doute conforme à votre humilité, mais il n'est pas convenable à votre profession. Je vais vous en donner un, qui aura pour vous un double avantage. D'une part, il vous rendra plus respectable au public et plus convenable auprès des grands, chez qui vous allez mendier ; d'autre part, il montrera à tous que vous n'appartenez plus au siècle, ni par le costume, ni par les fonctions, et, de plus, en vous voyant revêtu des livrées de Jésus-Christ, plusieurs se joindront à vous plus volontiers pour servir les pauvres et les malades. » Cela dit, l'évêque, s'étant fait apporter une pièce d'étoffe grossière, commanda un habit dont il indiqua lui-même la forme, le bénit et en revêtit Jean de sa propre main, lui recommandant de le porter toute sa vie et d'en donner un semblable à ceux qui se mettraient sous sa conduite. Jean de Dieu se soumit humblement et ne quitta jamais cet habit. C'est le même qu'ont porté depuis les

religieux de son ordre, sauf qu'il était un peu moins long et qu'il y manquait le capuce.

Tout ceci nous fait juger de l'humilité et de l'obéissance du serviteur de Dieu, puisque, ne se croyant pas digne de porter le nom que le Seigneur lui avait donné il obéit pourtant à l'autorité du représentant de Jésus-Christ, qui lui en fait un devoir. Le dernier fait témoigne aussi de la sainteté bien notoire de Jean, puisqu'un évêque lui impose l'habit religieux sans le soumettre aux épreuves usitées en pareil cas.

Ainsi le Seigneur préparait Jean de Dieu à devenir le père de nombreux disciples ; car, en le voyant paraître en public revêtu de cet habit, on comprit que son hôpital pouvait former une congrégation religieuse appliquée au service des pauvres malades ; et de fait, plusieurs personnes se présentèrent à lui pour se dévouer sous sa conduite à ce glorieux ministère.

CHAPITRE IV

Deux premiers disciples de saint Jean de Dieu. — Son discernement dans le choix de ses collaborateurs. — Il refuse un indigne. — Conseil de direction à un jeune postulant.

Jusqu'ici Jean de Dieu n'avait eu, dans le service de l'hôpital, que quelques aides peu stables et peu réguliers. Le temps était venu où deux disciples devaient se joindre au Père des pauvres et former avec lui le premier noyau de l'ordre hospitalier de la charité.

Ces deux élus se nommaient Antoine Martin et Pierre Velasco. Avant d'être frères en religion, ils étaient ennemis acharnés et remplissaient Grenade du bruit de leurs vices et de leurs scandales. Pour les arracher du fond de l'abîme où ils étaient plongés, il ne fallait rien moins qu'un miracle de la grâce opéré par l'intervention de l'admirable charité de Jean de Dieu.

Antoine Martin accusait Velasco d'avoir assassiné son frère, et, poussé par une cruelle vengeance, il était venu exprès à Grenade, afin de poursuivre plus efficacement le meurtrier. Il l'avait fait interner, et déclarait qu'il ne serait satisfait que lorsqu'il le verrait suspendu à la potence. Mais la procédure traînait en longueur, et Martin, pendant ce temps, trouvait le moyen de se livrer aux vices les plus scandaleux. Pour entretenir les excès de son luxe et de ses honteux désordres, il en était venu à l'exercice d'un trafic infâme et corrupteur. Cependant, au milieu de ses dérèglements, il n'avait pas cessé de faire l'aumône. Chaque fois qu'il rencontrait Jean de Dieu, il lui donnait de l'argent ; il allait même quelquefois à son hôpital et y laissait des secours abondants. C'est là sans doute ce qui lui obtint la grâce d'une merveilleuse conversion ; car l'Écriture sainte nous assure que l'*aumône prie pour ceux qui la font et les délivrera du mal* (1).

La haine de ces deux hommes affligeait les gens de bien. Les amis nombreux qu'ils avaient l'un et l'autre, et quelques personnages des plus éclairés et des plus vertueux de la ville, s'étaient en vain interposés afin d'amollir le cœur d'Antoine et de sauver la vie à Pierre Velasco. Martin était intraitable et persistait dans sa soif de vengeance. La miséricorde divine réservait à Jean de Dieu la conquête de ces deux âmes. Notre Saint connaissait les déportements scandaleux de Martin

(1) Eccl. xxix, 15.

et sa haine contre Velasco ; il en était profondément affligé. Il aimait cet homme, dont il avait éprouvé la charité. La reconnaissance et le zèle lui faisaient un devoir de tenter une réconciliation et de sauver cette âme égarée. Après avoir prié Dieu à genoux de bénir et de diriger toutes ses démarches, il se lève tout brûlant de charité et se dirige aussitôt vers la demeure de Martin. L'ayant rencontré, un instant après, sur la place publique, il vole au-devant de lui, se jette à ses pieds, et, lui présentant un crucifix qu'il porte toujours dans sa manche, « Mon frère Antoine, lui dit-il, le sang de votre frère vous crie : *Vengeance !* mais le sang de votre Dieu vous crie : *Miséricorde !* Pardonnez à Velasco, afin que votre Dieu vous pardonne vos propres iniquités. Si vous continuez à vouloir la vengeance, souvenez-vous que le Seigneur, irrité, se vengera de vos crimes par des supplices éternels. Écoutez donc, mon frère, la voix de la miséricorde d'un Dieu, je vous en supplie. »

La grâce divine pénétrait dans l'âme de Martin en même temps que les paroles émouvantes et onctueuses de Jean frappaient ses oreilles. Le pécheur ne put résister davantage, et, se jetant à son tour aux pieds du serviteur de Dieu, il lui fit d'une voix entrecoupée de sanglots cette belle et courageuse réponse : « Mon frère Jean de Dieu, non seulement je pardonne à Velasco, mais je veux être son ami sincère et fidèle. Je vous supplie de m'aider à sauver mon âme, avec autant de zèle que vous en avez mis à sauver la vie à mon ennemi. Allons à la prison ensemble, afin qne j'embrasse Velasco et que vous le délivriez vous-même. Mais au retour, vous ne refuserez pas, je vous prie, de me conduire à votre hopital, afin que je m'y consacre, sous votre conduite, au service de Dieu et des pauvres jusqu'au dernier jour de ma vie. Puisque vos paroles ont pu m'obliger à pardonner, combien plus vos exemples ne pourront-ils pas pour me faire persévérer dans les bons sentiments qui viennent de naître en mon cœur ! »

Jean, transporté d'admiration et de bonheur, remercie le Ciel avec effusion, verse des larmes de joie et presse tendrement sur son cœur celui qui l'appelle son sauveur et son père. Tous les deux vont aussitôt à la prison où l'infortuné Velasco s'attend à toute heure à être conduit à l'échafaud. Celui-ci ne pouvait croire à un tel changement. Il ne fallut rien moins que la présence et les assurances réitérées de Jean de Dieu pour le convaincre du miracle que le Ciel venait d'opérer en sa faveur. Martin l'embrassa, l'assura de son pardon et lui demanda son amitié. En ce moment, la grâce toucha, à son tour, le cœur de Velasco ; il s'humilia devant Martin, lui fit connaître que sa conduite passée était plutôt l'effet d'un malheur que de sa malice personnelle, et l'assura que désormais il le regarderait comme son plus grand

bienfaiteur. Ils se donnèrent le baiser de paix, et tous deux se jurèrent une éternelle amitié. Velasco, reconnaissant Jean de Dieu comme son libérateur, voulut, en témoignage de sa gratitude, imiter jusqu'à la fin la noble et généreuse conduite de Martin ; il demanda la faveur de les suivre et de se dévouer en leur compagnie au soin des pauvres et des malades.

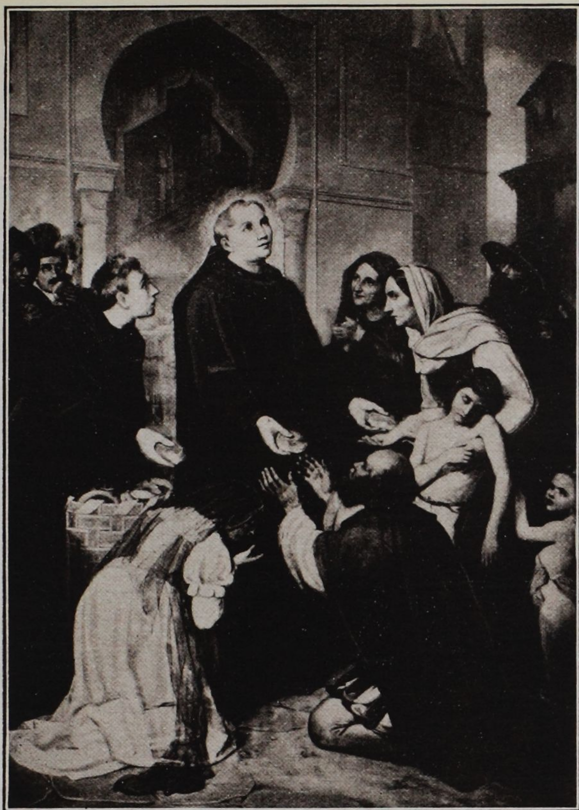
Jean les conduisit à l'hôpital, les instruisit de leurs devoirs, les encouragea à réparer leur vie passée et leur imposa quelques jours de retraite. Pendant ce temps, il étudia leur vocation avec le plus grand soin et les obligea à faire une confession de toute leur vie. Après s'être convaincu de la sincérité de leur conversion, il leur donna un habit pareil au sien, les employa au service de l'hôpital et les conduisit souvent à la quête avec lui par les rues de la ville.

Antoine Martin lui-même a fait la relation de sa conversion dans les mémoires qu'il a laissés sur saint Jean de Dieu, son maître et son modèle. Ainsi les deux premiers disciples de notre Saint, de grands pécheurs qu'ils étaient, sont devenus de grands pénitents, et, après avoir scandalisé Grenade par leurs désordres, ils l'ont édifié par une sainte vie. Admirons ici la puissance et la miséricorde infinie de Dieu, qui, des ministres de Satan, fait des serviteurs de Jésus-Christ et des saints, et l'infinie sagesse de ce même Dieu, qui, pour instrument de cette miraculeuse conversion, se sert d'un ignorant et d'un fou selon le monde, afin de confondre l'orgueil des savants et des sages par l'humble mais puissante éloquence de la croix et de la charité.

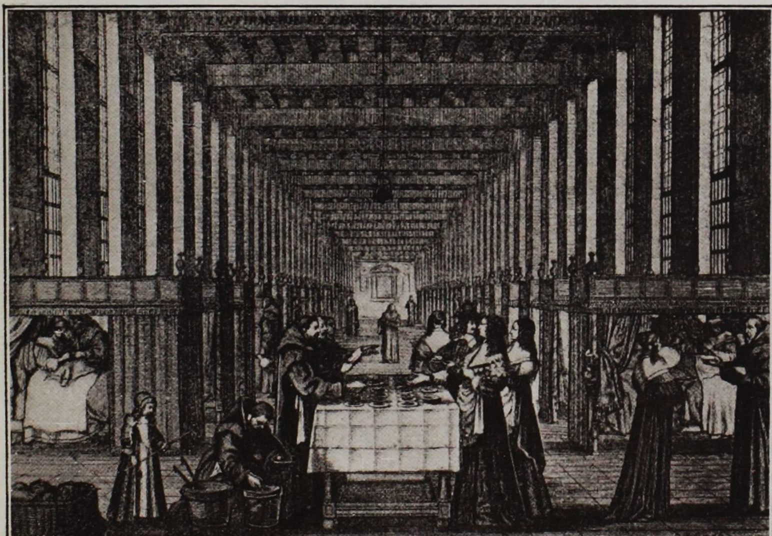
Antoine Martin fut le plus dévoué, le plus intelligent, le plus édifiant de tous les premiers disciples du Père des pauvres. Celui-ci aimait à se reposer sur lui de la direction de l'hôpital lorsqu'il devait s'absenter ; il le fit le confident de ses pensées et de ses desseins, et il le jugea digne de lui succéder après sa mort. Antoine Martin mourut, épuisé par les travaux et les pénitences, comblé de vertus et de mérites, trois ans après le décès de son bienheureux Père (1553).

Pierre Velasco fut un admirable modèle de charité, d'humilité et de pénitence ; pour se rendre plus méprisable, il se faisait appeler : *Pierre le pécheur*. Il mourut en odeur de sainteté.

Dès lors de nombreux postulants vinrent s'offrir à Jean de Dieu ; mais dans le choix qu'il en faisait, il ne se laissait guider par aucune considération d'intérêt temporel. Les occasions ne lui manquèrent pas d'attirer des sujets riches et distingués qui eussent apporté la fortune et la gloire à son hôpital ; mais il ne voulut jamais en profiter, se reposant en la bonté divine seule du soin de lui envoyer du secours et des aides. Il n'acceptait pas tous ceux qui demandaient à être ses auxiliaires ; il voulait trouver en eux des marques certaines de voca-

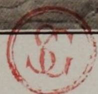


LE BIENHEUREUX JEAN GRANDE
RELIGIEUX DE L'ORDRE HOSPITALIER DE SAINT JEAN DE DIEU



SALLE DE L'HÔPITAL DE LA CHARITÉ AU XVIIe SIÈCLE

FRERE VICTOR ET ALPHONSE GAY PRETRE
DE L'ORDRE DES FRERES DE S^T JEAN DE DIEU
FONDATEURS DE L'ASILE DES JEUNES
GARÇONS INFIRMES ET PAUVRES
DE LA SEINE



tion, et il était doué d'une lumière intérieure spéciale pour les connaître. Le trait suivant prouve sa fermeté, la justesse de son discernement aussi bien que sa patience à supporter les injures.

Un jour, un homme se présente à l'hôpital et prie le Saint de lui donner l'habit et de le recevoir au nombre des Frères. Jean, dont les yeux savaient lire au fond des cœurs, l'examine attentivement, et, après un court entretien, jugeant que le désir de cet homme ne vient pas de l'esprit de Dieu, il le congédie avec beaucoup de douceur et de ménagement. Ce misérable, se voyant frustré dans ses espérances, répondit à ce refus par des invectives, et, faisant semblant de se retirer, saisit un caillou qu'il tenait à dessein dans sa poche et le jeta avec violence au visage du serviteur de Dieu. Les Frères et d'autres personnes qui se trouvaient à l'infirmerie se jetèrent sur le coupable et lui auraient fait un mauvais parti, si Jean de Dieu n'avait aussitôt avec calme pris sa défense. « Laissez-le, dit-il ; c'est plus l'effet de la promptitude que de la malice. Je suis plus coupable que lui ; je l'ai blessé par un refus, il m'en a puni. Puisque Dieu me pardonne tous les jours un si grand nombre de péchés, n'est-il pas juste que je pardonne à ce malheureux cette faute qu'il a commise une seule fois et par mégarde ? » Par ce moyen, le coupable put se retirer en liberté, et Jean alla panser son visage ensanglanté, en se réjouissant d'avoir été digne de souffrir pour Jésus-Christ.

C'est ici le lieu de citer, de notre Saint, une lettre qui est le résumé des dispositions où doit se trouver tout postulant à l'hospitalité religieuse. Elle est adressée à un jeune homme appelé Louis Baptiste, qui demandait au Saint à servir les pauvres sous sa direction.

« Mon cher fils, lui dit-il, rappelez-vous constamment Notre-Seigneur Jésus-Christ et sa sainte passion ; rappelez-vous comment il rendit toujours le bien pour le mal. C'est ainsi que vous devrez agir lorsque vous serez dans la maison du Seigneur. Si vous venez, venez au plus tôt ; et une fois ici, vous devrez fuir les femmes aussi bien que le démon. Vous serez, en outre, obligé d'obéir et de travailler pour Dieu beaucoup plus que vous ne l'avez fait jusqu'à ce jour, et surtout être dévoué au soin des pauvres. Enfin, si vous venez, prenez la résolution de tout sacrifier à Dieu, et comptez sur une longue suite de travaux qui pourront abréger vos jours ; et s'il est nécessaire, soyez déterminé à livrer même votre peau. Vous devez encore vous résoudre, lorsque vous serez avec nous, à ne plus faire de promenades inutiles, mais, au contraire, à travailler sans relâche. On donne quelquefois les travaux les plus pénibles à l'enfant le plus chéri.

« Ayez Dieu constamment présent à votre esprit, et ne manquez pas un seul jour d'assister à la sainte messe tout entière. Confessez-

vous le plus souvent possible, et prenez bien soin de ne jamais vous coucher avec un péché mortel sur la conscience. Aimez Notre-Seigneur Jésus-Christ par-dessus toutes choses au monde ; plus vous l'aimerez, plus il vous aimera. Ayez toujours beaucoup de charité, car Dieu n'habite pas parmi ceux qui n'ont pas la charité. »

Voilà assurément d'admirables règles de conduite spirituelle. Elles paraissent sévères à la nature ; mais soyons convaincus que, dans la pratique, l'onction de la grâce en adoucit la rigueur. La charité rend tout facile ; rien n'est trop pénible pour celui qui aime Dieu. Les avis de cet illustre Saint conviennent non seulement à un religieux hospitalier, mais à tout chrétien qui veut se sanctifier. Heureux ceux qui, les ayant sérieusement médités, auront le courage de les mettre en pratique !

CHAPITRE V

Comment on critique les actions de saint Jean de Dieu. — De quelle manière la Providence lui procure merveilleusement deux nouveaux disciples. — Un jeune homme est ramené à sa vocation par les prières du saint homme.

Il se trouve toujours une infinité de personnes qui blâment, décrient et persécutent la vertu, parce qu'elle leur porte ombrage et les rabaisse trop à leurs propres yeux. Les belles actions de Jean de Dieu lui créaient en même temps et des admirateurs et des ennemis. Les personnes raisonnables respectaient grandement sa vertu ; mais ceux qui ne suivaient que leurs passions, le traitaient avec toutes sortes de mépris. Il s'en rencontra même qui, par envie ou par haine, se répandirent en calomnies contre lui. Son dévouement aux malheureux n'était, disaient-ils, qu'une nouvelle phase de sa folie. Les uns l'accusaient de détourner à son profit les aumônes qu'il recueillait ; les autres, d'agir par une hypocrisie raffinée, et d'entreprendre des choses nouvelles pour faire du bruit et s'attirer l'estime des hommes.

Simon d'Avila, bourgeois de Grenade, se distinguait entre tous ces détracteurs par une aversion extraordinaire contre Jean de Dieu. Cet homme sans vertu, ne pouvant pas croire à la vertu du Saint, ne permettait pas qu'en sa présence on en parlât avec estime ; il noircissait, en toutes rencontres, ses actions les plus innocentes et les plus saintes. Il le surveillait et le faisait espionner dans toutes ses démarches ; il observait toutes ses conversations, afin de les tourner en ridicule ou de les interpréter en mauvais sens. Un jour que le serviteur de Dieu était allé, selon son habitude, porter des secours à une malheureuse veuve chargée de quatre enfants, Simon d'Avila, qui le vit, conçut un mauvais soupçon, et s'introduisit, en secret, dans la maison de la veuve, afin d'épier la conduite de Jean et de pouvoir ensuite le décrier à son aise. Il monte l'escalier et regarde dans la chambre à travers les fissures de la porte ; mais au lieu de voir ce qu'il cherchait, comme l'impie Balthazar, il ne voit qu'une muraille sur laquelle sont tous ses péchés, même les plus secrets, écrits par la main d'un ange. Épouvanté, Simon lève les yeux et aperçoit, sur sa tête, une épée flamboyante prête à le frapper. A cette vue, le coupable s'évanouit de frayeur, tombe à la renverse et roule jusqu'au bas de l'escalier.

Jean de Dieu et plusieurs autres personnes accourent au bruit et trouvent Simon étendu sans parole, sans mouvement et sans vie. Tous leurs soins ne peuvent lui faire reprendre ses sens. L'humble serviteur de Dieu eut recours à la prière pour celui qui était son plus grand ennemi ; s'agenouillant près du corps, il fit sur lui trois signes de croix en même temps qu'il prononçait autant de fois les noms sacrés de *Jésus* et de *Marie*, et, au même instant, il le rappela à la vie. Simon ouvre les yeux, et, voyant quel est son sauveur, il est saisi d'admiration, de reconnaissance et de honte. Aussitôt la grâce, pénétrant son âme, lui inspire une grande horreur de sa conduite et le pousse à rétracter sur-le-champ toutes les odieuses calomnies qu'il a répandues contre le Saint. Il n'en demeure pas là ; afin de réparer sa vie criminelle, il va, quelques jours après, trouver Jean à l'hôpital, lui fait une réparation publique, et le supplie humblement de l'admettre, sous sa conduite, au service des pauvres. Le Saint, le voyant si contrit et si bien disposé, le reçut volontiers dans sa petite communauté naissante et lui en donna l'habit. Le bon frère Simon passa le reste de ses jours dans l'exercice continuel des humbles vertus hospitalières, et mourut en odeur de sainteté.

Ainsi le Seigneur opérait des merveilles, pour donner à notre Saint des compagnons vertueux, zélés et capables de le seconder dans son pénible ministère. Tous ceux qui se font par état les serviteurs des pauvres, ne doivent pas oublier qu'en leur qualité de coopérateurs et de ministres de la Providence, ils n'ont rien de mieux à faire que de s'en reposer sur elle du soin de ceux qui leur sont confiés. Cependant ils ne doivent rien négliger de leur côté, et rapporter toutes leurs actions et leurs entreprises à la gloire du Seigneur, dont ils ne sont que les instruments.

Nous allons donner une nouvelle preuve de la sollicitude constante de la Providence divine à l'égard de l'hôpital de Jean de Dieu. Le saint homme ne possédait rien et ne manquait ordinairement de rien ; mais il fut un jour, par la permission de Dieu, réduit à une telle extrémité, qu'il se trouva sans provisions et sans argent pour s'en procurer. Le nombreux personnel de son hôpital et plusieurs familles pauvres du dehors, qu'il secourait journellement, allaient être réduits à une faim cruelle. S'étant adressé à deux de ses amis qui étaient restés insensibles à ses prières et n'avaient pas même consenti à lui donner quelque chose de leur superflu en faveur de ses pauvres, il alla trouver un riche marchand de Gênes, nommé Piola, dont il avait déjà reçu quelques aumônes, et qui pourtant avait plus d'une fois critiqué les œuvres charitables du saint homme.

Piola prenait son repas avec sa femme, lorsque Jean de Dieu fut

introduit en sa présence. Celui-ci lui exposa en peu de mots sa position et le pria de lui prêter trente ducats, pour subvenir aux besoins les plus pressants. La femme du marchand était très avare ; dès qu'elle entendit parler d'emprunt, elle se leva de table fort en colère, et sortit en faisant signe à son mari de ne rien prêter à ce misérable. Piola, resté seul, ne fut pas plus accommodant que son épouse. D'un air ironique et souriant, il dit au serviteur de Dieu : « Je ne puis me dessaisir de mon argent ; car, étant dans le commerce, je puis en avoir besoin à tout instant. Et quand même je disposerais de cette somme, je ne vous la prêterais pas, à moins que vous n'eussiez une bonne caution à me donner en garantie. » A ces mots, le Père des pauvres lui fait cette réponse inspirée : « Une caution, mon frère, vous voulez une caution ? Eh bien, je vous en donnerai une sans pareille ! » Et, tirant de sa manche son crucifix, il le lui présente en disant : « Voilà ma caution ; en voulez-vous une meilleure ? » Le marchand voit aussitôt jaillir de l'image de Jésus crucifié des rayons d'une lumière éblouissante. Saisi de crainte, il se jette au pied du serviteur de Dieu en confessant sa faute, et lui compte immédiatement les trente ducats sans exiger de caution.

Il eut depuis pour Jean la plus grande vénération. Six mois après cet événement, sa femme étant morte, il mit ordre à ses affaires temporelles, alla trouver notre Saint, et, se jetant à ses pieds, le pria d'accepter sa propre personne et tous ses biens pour les consacrer au service et au soulagement des malheureux. Ravi de trouver en cet homme d'aussi généreuses dispositions, Jean de Dieu l'accueillit favorablement. Il fit deux parts de ses biens, l'une pour être distribuée aux pauvres honteux de Grenade, l'autre pour servir à l'acquisition d'un revenu annuel, destiné aux besoins des malades de l'hôpital. Quant à Piola, après quelques jours de retraite et d'épreuves, Jean le revêtit du saint habit et l'admit au nombre des Frères hospitaliers. Il vécut parmi eux d'une manière fort édifiante, et fit de grands progrès dans la vertu. Après la mort de notre Saint, le frère Piola eut la charge de quêter à sa place. Sa sainte vie fut couronnée par une mort précieuse devant Dieu. Un des historiens de saint Jean de Dieu affirme que le frère Piola mérita d'être averti quelque temps à l'avance, par l'archange Raphael, du jour et de l'heure de son trépas.

Il n'est pas inutile de faire observer ici qu'en offrant à ce marchand Jésus-Christ pour caution, Jean de Dieu parlait comme l'Esprit-Saint au livre des *Proverbes*, où il affirme que *celui qui donne au pauvre prête au Seigneur avec intérêt, et qu'il lui rendra ce qu'il lui aura prêté* (1). Sur quoi saint Augustin dit : « Dieu n'a pas besoin de votre argent,

(1) Prov. xix, 17.

mais le pauvre en a besoin. Vous le donnez au pauvre, c'est Dieu qui le reçoit. Le pauvre, ne pouvant vous le rendre, prie pour vous. Et, en priant, c'est comme s'il disait à Dieu : Seigneur, vous répondrez pour moi, vous rendrez ce que j'ai emprunté. » Et le Seigneur, qui a promis d'exaucer la prière du pauvre, vous rend au centuple ce que vous avez fait pour lui. L'histoire suivante de la conversion d'un jeune gentilhomme, que Jean de Dieu obtint par ses prières, servira à confirmer encore davantage cette vérité.

La réputation du Père des pauvres s'était répandue au loin. Un jeune homme de noble et opulente maison, nommé dom Fernando, et âgé seulement de dix-neuf ans, pensait à se marier, quoique souvent, au fond de lui-même, une voix le sollicitât de se consacrer plutôt à Dieu. Cependant il ne voulait point conclure cette grave affaire avant de s'être entouré des sages conseils de quelque homme vertueux. Les merveilles qu'il apprit de la vertu et de la sagesse de Jean deDieu lui firent juger que nul autre, mieux que lui, ne pourrait lui donner de salutaires avis au sujet de sa vocation. Mais ne le connaissant pas, il voulut, avant de s'en ouvrir à lui, mettre sa charité à l'épreuve. Fernando se rend donc à Grenade, et, revêtu d'un habit indiquant la misère, il va, la nuit, dans une rue détournée, attendre le Saint, au retour de sa quête. Il s'approche, et, d'un ton suppliant, lui dit : « Frère Jean, votre charité est connue de toute l'Espagne. Je suis un gentilhomme malheureux, qui vient de loin, pour me recommander à votre compassion. J'ai peur que l'état déplorable de mes affaires ne me jette dans le désespoir, à moins qu'il ne m'arrive un prompt secours. Il me faut plus de deux cents ducats pour payer mes dettes (1). S'il vous est impossible de me venir en aide, pour l'amour de Dieu, au moins priez pour moi. » Touché par ces paroles, Jean de Dieu engage ce prétendu pauvre à ne pas désespérer de la bonté divine ; il promet de faire son possible pour lui procurer ce qu'il sollicite, et lui donne rendez-vous pour le lendemain au même lieu et à la même heure.

Jean mit une grande activité dans ses recherches et trouva bientôt la somme demandée. Le lendemain, il se trouva le premier à l'endroit indiqué, et, dès qu'il aperçut le gentilhomme, il courut plein de joie à sa rencontre et lui remit les deux cents ducats. Dom Fernando, touché jusqu'aux larmes et ravi d'admiration pour une vertu si extraordinaire, se prosterna humblement aux pieds du Saint, et s'écria, comme la reine de Saba à la vue de Salomon : « Mon frère, je reconnais maintenant que ce qu'on m'avait dit de votre charité n'est pas la moitié de ce qu'il en est. Si grande que soit votre réputation, je

(1) Le ducat valait un peu plus de 8 francs.

publierai partout qu'elle ne l'est pas selon vos mérites. » Il lui déclara ensuite qu'il n'était pas pauvre, mais qu'il avait usé de cette feinte pour l'éprouver. Après quoi, ayant conduit le Saint à l'écart, il lui déclina son nom et lui confia ses projets de mariage. Il lui remit, à son tour, deux cents ducats pour les besoins de l'hôpital en disant : « Priez pour moi le Seigneur, afin qu'il me fasse connaître sa volonté sur le parti que je dois prendre, car je suis bien inquiet. »

Le serviteur de Dieu reçut cette aumône avec beaucoup de reconnaissance, et, selon sa coutume, dit au jeune homme : « Mon frère, vous saurez le bien que vous vous faites à vous-même lorsque Notre-Seigneur vous récompensera dans sa miséricorde, et je vais le prier que ce soit au plus tôt. » Dom Fernando éprouva, quelques jours après, l'heureuse efficacité des prières de Jean de Dieu. Il était allé, selon sa coutume, se promener à cheval, et, comme il passait devant l'habitation de celle dont il convoitait la main, sa monture s'arrêta tout court. Les efforts et les coups d'éperon du vigoureux cavalier ne purent la faire avancer d'un pas ; elle se cabrait et reculait plutôt. Le gentilhomme, surpris d'une telle résistance, se penche en avant pour se rendre compte de l'obstacle, et, tout à coup il voit ouvert devant lui un gouffre immense, d'où s'échappe une épaisse et noire fumée, comme si c'était la bouche de l'enfer. Il lève les yeux au ciel pour se recommander à Dieu, et voit plusieurs anges qui lui montrent la porte du ciel ouverte, en lui disant : *Venez et entrez.*

A ce prodige, dom Fernando comprit que Jean de Dieu avait prié pour lui : il juge que le Seigneur veut, par cette vision, lui dire que le mariage le conduira en enfer, et qu'il doit prendre une autre voie pour aller au ciel. Aussitôt il tourne bride et court à l'hôpital consulter son saint libérateur. Jean de Dieu, après l'avoir écouté attentivement, le confirme dans l'interprétation qu'il fait de cette apparition. Cependant il ne veut point se rendre l'arbitre définitif de cette vocation, et, sachant que Jean d'Avila se trouve alors à Grenade, il l'envoie auprès de lui pour le consulter. Cet habile directeur des âmes fut d'avis que Fernando reprît ses études interrompues et entrât dans la carrière ecclésiastique. Le jeune homme obéit, et, devenu prêtre, il se dépouilla de ses grands bien en faveur des pauvres, s'appliqua avec un zèle ardent à la prédication de l'Évangile et à la conversion des pécheurs, et mena une vie si humble et si parfaite que toute l'Espagne le regardait comme un saint. On ordonna même des enquêtes en vue de sa béatification.

Concluons que, lorsqu'il s'agit du choix d'un état, il est plus utile d'avoir recours aux prières des serviteurs de Dieu qu'aux conseils des sages du siècle.

CHAPITRE VI

L'archevêque de Grenade visite l'hôpital de saint Jean de Dieu et le prend sous sa protection.— Saint Jean de Dieu lutte seul contre l'incendie de l'hôpital royal ; il est miraculeusement préservé des flammes. — Il est respecté par les eaux du Xenil débordé. — Il fait l'acquisition d'un nouvel hôpital.

Dom Pierre Guerrero, prélat célèbre par sa science et ses vertus, occupait alors le siège métropolitain de Grenade. Il avait beaucoup entendu parler du nouvel hôpital de Jean de Dieu et du bien qui s'y faisait. Jugeant qu'il était du devoir de sa charge d'en prendre connaissance par lui-même, il alla le visiter. Après avoir examiné, avec la plus scrupuleuse attention, comment les malades étaient traités et quels soins on prenait de leurs âmes, l'archevêque interrogea longuement le serviteur des pauvres sur les motifs qui l'avaient déterminé à cette entreprise, sur ses intentions actuelles et sur les ressources dont il disposait pour la continuation de son œuvre. Jean de Dieu lui ouvrit son âme avec simplicité, lui raconta par quelles voies Dieu l'avait conduit et comment il attendait tout de sa miséricordieuse providence. Le prélat, admirant la sagesse de ses réponses, demeura convaincu que cet homme extraordinaire agissait par l'inspiration du Ciel ; il loua publiquement sa charité et son zèle, prit son hôpital sous sa protection et contribua à son entretien par d'abondantes aumônes. L'œuvre de notre Saint se trouva, par ce fait, de plus en plus affermie, et son établissement charitable y gagna en crédit et en renommée.

Ce qui porta à son comble la confiance et la vénération des peuples envers notre Saint, ce furent deux événements miraculeux arrivés à cette époque. Nous y verrons en même temps, dans tout leur éclat, et l'héroïque charité de Jean de Dieu, et le soin particulier que la Providence divine mit à le conserver.

Outre son hôpital, il en existait à Grenade un autre de fondation royale, celui-là même où Jean avait été enfermé plusieurs mois. Il était magnifique et richement doté. Mais on était loin d'y pratiquer l'abnégation et la charité convenables à des chrétiens. Le patrimoine des pauvres disparaissait en partie dans le luxe et la splendeur des festins, et les malades y étaient souvent traités avec injustice et même avec cruauté. Un jour qu'on y préparait un somptueux repas aux

personnes les plus notables du pays, le feu prit à une cheminée de la cuisine et se communiqua rapidement au reste du bâtiment. L'incendie augmenta en peu de temps avec une telle violence, qu'on put craindre l'entière destruction de ce superbe édifice. Le feu est si ardent que la foule, accourue au premier bruit du sinistre, n'ose s'en approcher ; et, malgré les ordres des administrateurs, les ouvriers requis pour la circonstance restent eux-mêmes stupéfaits, immobiles et les bras croisés, de crainte d'exposer leur vie. Cependant la flamme est sur le point d'atteindre les infirmeries, et, spectacle navrant, on voit les malades, épouvantés, se présenter aux fenêtres, sollicitant des secours par des gestes et des cris désespérés. Les spectateurs versent des larmes d'attendrissement et restent comme paralysés par la crainte du péril.

Jean de Dieu est accouru à la première nouvelle du désastre ; il ne peut résister à ce spectacle de douleur, et, sourd aux représentations de la prudence, il ne craint pas d'exposer sa vie pour le salut de ses frères. Il s'élance dans les bâtiments embrasés. Les flammes, la fumée, l'atmosphère brûlante, rien ne ralentit l'ardeur de son zèle : sa charité l'emporte sur tout. Il atteint l'infirmerie, s'empare des malades qui ne peuvent marcher, les porte successivement dans les bâtiments non atteints et appelle à sa suite ceux qui peuvent se servir de leurs jambes : il les met tous en lieu de sûreté ; puis il revient encore braver l'incendie et lui disputer les lits, le linge et le mobilier le plus précieux, qu'il jette par les fenêtres. On est stupéfait en voyant un seul homme faire un tel travail. Il pourrait se retirer satisfait, mais un pavillon important vient d'être attaqué par les flammes. On a résolu de l'abattre à coups de canon, afin de préserver les bâtiments voisins. Jean de Dieu fait signe d'une fenêtre de ne pas tirer ; il s'élance sur la toiture à la vue de tous les spectateurs, et, armé d'une hache qu'il a trouvée sous sa main, il entreprend de couper le feu en coupant le toit. Pendant deux heures, sans se préoccuper du danger et comme animé d'une force surhumaine, il abat le toit, disperse les chevrons enflammés et sauve ce qui reste du monument royal. Tout semblait fini lorsque des nuages de feu l'enveloppent : il disparaît au milieu des flammes et des poutres embrasées qui s'écroulent.

La terreur s'empare de tous les assistants ; un cri de douleur prolongé s'échappe de toutes les bouches. Les uns disent : « On aurait dû l'arrêter dans son ardeur ; » les autres s'écrient : « Voilà une perte autrement grande que celle de l'hôpital. » Au milieu du deuil universel, les pauvres surtout se montrent inconsolables et vont en répétant : « Nous n'avons plus de Père. » Une demi-heure se passe, et tout à coup le héros de la charité, vainqueur de l'incendie, reparaît vivant

au milieu de ce peuple désolé. C'est un cri d'admiration, c'est une scène d'allégresse indescriptible ; les bénédictions et la joie ont succédé aux larmes et au désespoir. On entoure le saint homme, on le félicite, on le regarde de près, on veut le toucher comme si l'on doutait encore de la réalité ; on inspecte ses vêtements, son visage, ses pieds, ses mains : tout est intact. Seuls, ses sourcils étaient brûlés et ne repoussèrent jamais. Dieu voulut, par cette marque, conserver un témoignage public du respect que les flammes matérielles avaient rendu à celles de la charité de son serviteur.

Une telle merveille conquit à Jean de Dieu la vénération de l'Espagne tout entière, et les habitants de Grenade, qui autrefois criaient sur son passage : « Au fou ! au fou ! » dirent dès lors : « Voilà le *Saint* qui passe. » Pour lui, il s'en humiliait, et, en répondant à ces démonstrations élogieuses, il disait : « Ne vous y trompez pas, mes frères, c'est *Jean le pécheur.* »

Le gouverneur de la ville lui-même et soixante-dix témoins ont attesté ces faits miraculeux par serment, lors du procès de béatification de Jean (1). L'Église a inséré ce miracle dans le décret de canonisation ; elle le rappelle aussi dans l'Office du Saint, et lui applique ce que saint Léon dit de saint Laurent : *Le feu matériel qui le brûlait extérieurement, eut moins de force que celui qui brûlait dans son cœur* (2).

L'autre fait miraculeux, quoique moins éclatant, démontre également la protection visible dont le Ciel se plut à couvrir notre Saint. La rivière du Xenil, qui baigne Grenade, grossie par les orages, était sortie de son lit et entraînait avec violence des maisons entières, des arbres et une prodigieuse quantité de bois. Jean de Dieu, toujours préoccupé des besoins de ses malades, crut que ce bois, perdu par les propriétaires, devait appartenir naturellement aux pauvres et serait un grand secours pour son hôpital. Il alla donc avec quelques ouvriers sur les bords de la rivière, pour en pêcher le plus qu'il pourrait. Voyant au milieu des eaux un petit îlot, formé par un amas de sable, sur lequel il y en avait beaucoup, il y passa à la nage, sans consulter le danger. Il ramassa plus de deux cents charges de bois, qu'il faisait flotter et passer jusqu'à terre ferme, à l'aide d'une double corde que ses ouvriers tenaient par un bout au rivage. Les spectateurs, inquiets de la situation périlleuse du serviteur de Dieu, lui criaient de toutes parts de se retirer au plus tôt ; cette île, formée là par hasard, pouvait être, au premier instant, emportée par les vagues. Mais sans s'émouvoir, il répondait : « Je ne crains rien ; je suis assuré que Dieu

(1) Bollandistes, ch. VIII.
(2) Dans l'oraison du jour de la fête, et à Matines, 5e leçon. (*Bréviaire romain,* 8 mars.)

et les pauvres me conserveront. » En effet, à peine se fut-il retiré que l'îlot, respecté jusque-là, disparut, emporté par le courant. On comprit alors que Dieu n'avait conservé cet amas de sable que pour laisser à Jean le temps de faire sa provision de bois, et que l'eau, non moins que le feu, respectait le serviteur de Dieu et des pauvres.

Comme le feu augmente son activité à proportion qu'on y jette plus de matières inflammables, ainsi la charité du Père des pauvres croissait tous les jours à la vue des misères de son prochain. Sa bonté, sa douceur ravissante, sa tendre compassion pour les malheureux en attiraient un nombre toujours grandissant. On lui en amenait de toutes parts ; lui-même allait en chercher et les porter sur ses épaules. Il n'était jamais plus heureux que lorsqu'il se trouvait environné d'une foule de misérables et que ses infirmeries en étaient encombrées. Nous avons vu que, déjà une première fois, il avait été obligé de louer une maison plus vaste ; mais depuis longtemps cette seconde habitation était devenue fort insuffisante, et ses amis le pressaient de l'agrandir. Après la visite de l'archevêque, après les merveilles éclatantes que nous venons de raconter et qui eurent un si grand retentissement, l'affluence des malheureux devint telle, qu'il lui fallut songer sans retard à acquérir un hôpital qui répondît mieux aux besoins du public et à la grandeur de sa charité. Le moment était opportun : la Providence conduisit tout selon ses désirs.

L'archevêque prit lui-même l'initiative de ce dessein. Ayant convoqué les principaux habitants de Grenade, il leur exposa de quelle utilité générale était l'établissement que Jean avait fondé dans leur ville. On pouvait l'appeler, à juste titre, l'asile de toutes les infortunes, le rendez-vous de tous les affligés. Il leur démontra ensuite l'effrayante disproportion qui existait entre les bâtiments de l'hôpital et le nombre des misérables qui sollicitaient d'y être admis. « Ils ne peuvent pas, continua-t-il, contenir le quart de ceux qui auraient besoin de secours et de soins. Nous pouvons constater tous les jours qu'il s'y trouve un tel encombrement de pauvres et de malades, qu'on ne peut pas pénétrer dans les infirmeries, ni même quelquefois aborder aux portes de l'hôpital. Je m'adresse à votre générosité pour aider ce grand serviteur des pauvres, et nous aurons part à ses mérites. Il est urgent de lui donner un local plus en rapport tout à la fois avec la grandeur de son dévouement et avec le besoin de tant de malheureux qui s'adressent à lui. » Tout le monde accueillit cette proposition avec joie. On décida d'acheter aussitôt un ancien monastère abandonné, très avantageusement situé.

Jean de Dieu, officiellement averti de cette décision, alla visiter l'immeuble, et, l'ayant jugé très propre à son œuvre, en fit l'acquisi-

tion. Le saint archevêque, voulant joindre l'exemple aux conseils, contribua le premier au paiement de cette nouvelle habitation, en offrant la somme de quinze cents ducats. Les riches seigneurs et bourgeois imitèrent leur pasteur et donnèrent selon leurs moyens. En peu de temps la maison fut payée, et le Saint put y transférer ses pauvres. Nous pensons qu'il faut rapporter à cette époque la tenue de l'assemblée des principaux habitants de Grenade, dans laquelle il fut arrêté que, pour alléger les dépenses de l'hôpital de Jean de Dieu, tous les frais occasionnés par la visite des médecins et par les remèdes seraient désormais à la charge de la ville.

CHAPITRE VII

Saint Jean de Dieu organise son nouvel hôpital. — L'ordre des occupations journalières. — Sa sollicitude pour les âmes. — Sa maxime : il ne faut refuser l'aumône à personne. — Un trait qui nous montre comment il la mettait en pratique.

Jusqu'alors le dévouement de Jean de Dieu s'était trouvé forcément à l'étroit ; il avait été limité par le local et par les moyens d'action. Désormais il a de l'espace, de l'appui et des ressources ; il a surtout des aides que le Ciel lui envoie et qu'il forme à son image, dans l'esprit de charité qui l'anime lui-même. Sa charité débordante, comme l'appelle un de ses premiers historiens (1), pourra donc se donner une plus libre carrière et s'épanouir merveilleusement de toutes parts.

Dans la disposition qu'il fit de sa nouvelle demeure, il mit les lumières de sa longue expérience au service de sa charité, et sut unir l'utile à l'agréable, le bien-être au bon goût. Mais il était trop parfait économe des biens de la Providence pour qu'il osât mettre en dépenses de luxe ce qui était destiné à l'entretien des pauvres de Jésus-Christ. Aussi lorsque ses amis lui firent observer qu'il aurait pu faire quelque chose de plus riche, il répondit : « Il ne manquera pas, dans l'avenir, de nos Frères qui feront de grands et magnifiques hôpitaux. Pour moi, je cours au plus nécessaire, afin de ne pas laisser mourir les pauvres de faim. » On peut juger, par ce discours, de son esprit de pauvreté et des vues prophétiques sur la durée de son ordre.

Outre le local spacieux et bien aéré réservé aux maladies contagieuses ou trop incommodes pour les autres malades, il avait disposé une salle pour chaque catégorie d'infirmes ; car, ayant compassion de toutes les misères, il ne voulait en exclure aucune de son hôpital. Ainsi, l'on voyait d'un côté les malades consumés par la fièvre, et d'un autre les malades dévorés par les ulcères ; d'une part les estropiés et les paralytiques, de l'autre les galeux et les teigneux. Un bâtiment isolé était réservé aux aliénés ; il avait de ces malheureux un soin extrême, et faisait tout ce qui était possible pour les rendre à la raison. Il recevait aussi les petits enfants qu'on exposait à la porte de l'hôpital, et les soignait avec tendresse, en attendant qu'on pût

(1) De Govea.

leur procurer une nourrice à la campagne. L'étage supérieur était tout entier destiné aux infirmeries, et le rez-de-chaussée aux pèlerins, aux mendiants et aux pauvres passants sans asile pour la nuit. Cette dernière catégorie de malheureux était si nombreuse à Grenade, qu'il fit, dans la suite, construire deux vastes salles, pour en recevoir plus de deux cents chaque nuit. Ces salles étaient munies de nattes, de paillasses et même de quelques matelas avec des bancs tout autour, et l'on assignait à chacun la place qu'il devait occuper, selon son âge ou ses besoins.

Cette œuvre de l'hospitalité de nuit, qui a pris tant d'extension de nos jours, à Paris surtout, offre le grand avantage de soustraire beaucoup de personnes aux occasions criminelles, inséparables de la misère et du vagabondage. Le Saint faisait chercher ou cherchait lui-même, dans les rues et les carrefours, les gens sans asile, pour amener chez lui tous ceux qui paraissaient exposés à la séduction. Lorsqu'ils étaient rassemblés, il établissait parmi eux une surveillance sévère, afin que tout s'y passât d'une manière conforme à la décence chrétienne.

Jean de Dieu établit dans ce nouvel hôpital un ordre plus admirable encore que dans les premiers. Fidèle à ses saintes habitudes, il sortait de sa cellule au point du jour, et visitait toutes les salles en disant d'une voix haute : « Allons, mes frères, rendons grâces à Dieu ; c'est le moment où les oiseaux du ciel ont soin de le bénir par leur chant. »

Descendant aussitôt dans les salles des mendiants et des pèlerins, le Saint leur faisait la prière du matin et leur servait à déjeuner ; ensuite le chapelain leur faisait une courte exhortation pieuse. Avant de les congédier, Jean les visitait de nouveau, leur recommandait d'éviter le péché, donnait des vêtements à ceux qui en manquaient et conseillait aux plus robustes de rendre quelques services aux malades avant leur départ. Il voulait leur enseigner ainsi à exercer la charité, et souvent il s'en trouvait quelques-uns pour aller chercher avec lui un fagot de bois à la forêt voisine.

La prière étant achevée dans les infirmeries, Jean de Dieu assistait à la sainte messe avec tous les Frères, selon la règle invariable de l'hôpital. L'heure de la distribution des nourritures, des pansements et des autres soins à donner aux malades était réglée. Chaque Frère faisait son office avec une scrupuleuse exactitude, et tout s'exécutait sans trouble ni confusion. Il faut dire que le Saint prêchait par l'exemple ; il travaillait lui-même dans les emplois les plus difficiles et les plus mortifiants, cherchant à soulager les autres et à leur laisser les occupations les moins pénibles. Ses chers disciples observaient sa conduite pour s'efforcer de l'imiter ; de sorte qu'il régnait entre le Père et les enfants une sainte émulation de charité et de dévouement.

Notre Saint agissait toujours avec un grand esprit de foi, voyant Dieu et jouissant de lui dans ses pauvres et ses malades. De cette manière, tous ses travaux étaient surnaturalisés et devenaient une prière continuelle. Rien ne lui paraissait bas ni pénible, tout lui était agréable et méritoire. Aussi il faisait tout avec une grande joie intérieure ; sa douceur et ses manières affables avaient une grâce infinie, qui soulageait le corps autant qu'elle réjouissait l'âme. C'est à juste titre que l'Église lui applique ce qui est dit du Sauveur : *Il s'est fait petit au milieu des pauvres, comme une nourrice qui réchauffe ses enfants* (1).

Avant de sortir pour ses quêtes ou pour d'autres affaires importantes, il donnait ses ordres avec une merveilleuse prévoyance, et marquait en particulier le travail de chacun. Du reste, le frère Antoine Martin son premier disciple et son remplaçant, était si bien instruit des volontés et des désirs de son saint Père, que tout s'observait avec la même régularité que s'il eût été présent. Jean de Dieu rentrait souvent fort tard et accablé de fatigue ; et cependant il visitait encore ses malades, s'informait comment ils avaient passé la journée, et leur adressait quelques paroles d'édification. Après cela, il retournait souvent en ville pour sa quête ou pour secourir quelque pauvre honteux du voisinage. De retour à l'hôpital, comme nous l'avons déjà remarqué, il priait longuement et se réservait à peine quelques instants de sommeil.

Le Saint était encore plus occupé des besoins spirituels de ses malades que de leurs nécessités corporelles. Des âmes, voilà ce que Dieu demande à ceux qui pratiquent la bienfaisance chrétienne, à tous ceux qui doivent aimer, comme Jésus-Christ, sauveur des âmes, a aimé. Jean de Dieu était animé de cette charité divine : le bien des âmes était le but de toutes ses actions. L'Église l'a proclamé dans le décret de sa canonisation : « Jean ne s'appliquait à guérir les corps qu'afin d'arriver à guérir les plaies des âmes et leur faire connaître, aimer et servir Dieu, l'auteur de tout bien. Il avait soin d'instruire ou de faire instruire ses malades de leurs devoirs ; il leur faisait administrer les sacrements de l'Église, et les y disposait lui-même par de ferventes exhortations et de pieux discours, très propres à les affermir dans la vertu. » Il était bien loin de cette tendresse mal entendue qui, sous le frivole prétexte de ne pas alarmer un parent ou un ami, fait qu'on n'ose pas lui parler des intérêts de son âme et qu'on appelle le prêtre à la dernière extrémité. On laisse ainsi, par sa faute, mourir un malade sans sacrements, ou avec des sacrements reçus sans connaissance et sans dispositions. Quelle responsabilité ! Ce n'est pas là

(1) Office propre, 2e ant. à Laudes.

de la tendresse, c'est de la cruauté inspirée par l'esprit du monde, ou plutôt par l'esprit de Satan, l'ennemi des âmes.

Lorsque le Père des pauvres trouvait un de ses malades en danger prochain de mort, il redoublait de zèle et ne le quittait plus qu'il n'eût rendu en paix son âme à Dieu. Le pauvre agonisant trouvait dans le Saint un ami qui savait le consoler, l'encourager avec une telle suavité que le désir d'être avec Dieu voilait au patient l'horreur naturelle de la mort et la lui rendait douce comme un paisible sommeil. Tous les malades désiraient mourir entre ses bras, et l'on demandait d'avance comme une grâce d'être assisté de lui à ses derniers instants. Il lui est arrivé plus d'une fois d'avoir connu surnaturellement l'état de conscience de ses malades, et d'être averti d'avance de l'heure de leur mort. Nous raconterons plus loin quelques faits à ce sujet, afin de ne pas trop interrompre ceux qui se rapportent à la charité du serviteur de Dieu.

Nous avons déjà remarqué que la sollicitude de Jean de Dieu s'étendait aux pauvres du dehors. Depuis qu'il eut des aides dans le service intérieur de l'hôpital, elle prit une plus grande extension. D'autre part, la renommée de ses œuvres extraordinaires s'étant répandue partout, les pauvres venaient à lui de tous les côtés comme au refuge de toutes les misères. Il ne pouvait évidemment pas les secourir tous, mais il les recevait tous avec une égale bonté et compatissait à leurs maux. Il les consolait, leur inspirait une sainte résignation, et les renvoyait, sinon tous satisfaits, au moins avec l'espoir de l'être bientôt. Parfois, lorsqu'il était sur le point de les congédier ainsi, la divine Bonté se plaisait à lui envoyer des secours extraordinaires, qu'il se hâtait de leur distribuer en bénissant Dieu. Souvent aussi, lorsque ses ressources étaient épuisées, il adressait les malheureux, avec une recommandation écrite de sa main, à des personnes riches qu'il savait être fort charitables. Sa grande maxime était qu'il faut donner l'aumône à tous ceux qui se présentent et la demandent au nom de Dieu. Quelquefois ses amis le blâmaient de ce qu'ils appelaient une indiscrète prodigalité, et lui disaient même en particulier : « Voilà un homme qui vous trompe ; il n'est pas dans le besoin. » Jean répondait : « Le mensonge ne peut nuire qu'à lui seul. Pour moi, il ne saurait me tromper ; car je lui donne pour l'amour de Dieu, *qui ne considère point à qui l'on donne, mais avec quelle intention l'on donne* (1). »

Le fait suivant confirmera ce que nous venons de dire. Dom Pierre

(1) *Deus, non cui detur, sed quo animo detur, attendit.* (S. Augustin, *De Civit. Dei*, lib. XXI, c. XXII.

Henriquez, marquis de Tarifa, se trouvant à Grenade pour affaires, notre Saint alla, un soir, lui demander l'aumône et le trouva à jouer avec d'autres seigneurs de ses amis. Il reçut de lui et de ses compagnons la somme de vingt-cinq ducats. Aussitôt qu'il se fut retiré, les joueurs parlèrent à dom Henriquez du mérite de Jean et de sa merveilleuse charité. Le marquis, étonné mais non convaincu, voulut éprouver par lui-même la vérité des choses extraordinaires qu'on lui racontait sur cet homme. Comme il était nuit, l'épreuve fut des plus faciles. Il quitte donc brusquement le jeu, et, sans dire mot à ses amis, sort de sa maison et va attendre Jean de Dieu dans un endroit par où il devait nécessairement passer. Sitôt qu'il l'aperçoit, il l'accoste et lui dit : « Frère Jean, je suis un malheureux gentilhomme étranger, retenu en cette ville par un procès ruineux. Je me trouve tellement dépourvu de ressources que je suis exposé à me déshonorer et à perdre mon âme si vous ne venez à mon aide. » Le Saint qui courait après les pauvres n'eut garde de rebuter celui-ci. Il répondit aussitôt : « Aussi vrai que je me donne à Dieu (c'était sa manière d'affirmer), ce qui est à moi est à vous, mon frère. » Et, tirant de sa poche la bourse que le marquis venait de lui remettre, il ajouta : « Prenez ces vingt-cinq ducats que je viens de recevoir, et, en attendant que je puisse mieux faire, mettez votre confiance en Dieu et fuyez le péché. » Dom Henriquez, au comble de l'admiration, revient près de ses compagnons, leur raconte l'aventure, et, pour preuve, leur montre la bourse et les vingt-cinq ducats. Ce fut, on le pense bien, dans toute la réunion, un concert de louanges sur la charité du saint homme et principalement sur sa confiance en Dieu, qui lui faisait secourir le premier venu lorsqu'il avait de nombreux pauvres à sa charge.

Le marquis ne voulut point laisser une si belle action sans récompense. Dès le lendemain, il se rend à l'hôpital et dit en souriant au serviteur de Dieu : « Eh quoi ! frère Jean, j'ai appris qu'on vous a volé cette nuit dernière. On vous a pris votre bourse ; dites-nous un peu comment la chose est arrivée. — Aussi vrai que je me donne à Dieu, répond Jean, personne ne m'a volé. — Vous ne pouvez nier le fait, répond le marquis, puisque ce qu'on vous a volé est rentré dans mes mains. Reprenez votre bourse et vos vingt-cinq ducats ; en outre, voici cinquante écus d'or que je vous donne à titre d'aumône, tâchez de les mieux garder. »

Dom Henriquez visite ensuite toute la maison. Il est dans l'admiration de voir l'ordre et la propreté qui y règnent, et les soins tendres et dévoués dont sont l'objet une infinité de malades de tous genres. Pendant tout le temps qu'il demeura à Grenade, il envoya chaque

jour à l'hôpital de Jean cent cinquante pains, quatre moutons et huit volailles, pour les besoins des pauvres malades.

Répétons ce que disait saint Jean de Dieu : l'aumône n'est jamais perdue, lors même qu'elle tomberait entre des mains indignes. Celui qui la donne ne peut se tromper s'il agit pour Dieu, car c'est l'intention qui fait le mérite de nos œuvres.

CHAPITRE VIII

Saint Jean de Dieu vient au secours de toutes les misères, même hors de son hôpital. — Quelques traits à l'appui. — Il secourt les pauvres honteux, les vierges, les veuves et les jeunes personnes nécessiteuses.

Comme nous avons déjà pu le remarquer, la charité de Jean de Dieu ne connaissait plus de bornes. On le voyait secourir les veuves et les orphelins, les pauvres honteux, les vieillards défaillants, les laboureurs ruinés par les intempéries des saisons. Ces derniers recevaient du grain pour ensemencer leurs terres et des outils pour travailler. Par son entremise, les marchands malheureux dans leur négoce obtenaient de quoi solder leurs créanciers et se procurer de nouvelles marchandises. Il fournissait des secours aux gens peu aisés, incapables de soutenir un juste procès ; il intervenait pour faire hâter la procédure et leur faire rendre justice. Il assistait des ouvriers sans travail, des soldats sans paye, des étudiants sans ressources. Il ensevelissait les morts et faisait prier pour eux. Fidèles et infidèles, justes et pécheurs pauvres et riches, tous étaient l'objet de son zèle ; personne n'était exclu de sa bienfaisance.

Nous allons rapporter quelques traits qui tous servent à nous donner une idée de l'étendue de sa charité en dehors de son hôpital.

En parlant de la merveilleuse conversion de Simon d'Avila, nous avons vu comment le serviteur de Dieu secourait les veuves et leurs familles. Nous savons aussi qu'il recevait de pauvres petits enfants abandonnés, qu'on déposait, pendant la nuit, au seuil de la porte de l'hôpital. Il mettait au plus tôt ces orphelins en nourrice, leur procurait une éducation chrétienne, ne les perdait pas de vue, et faisait tout pour suppléer à l'oubli ou à l'inhumanité de leurs parents.

On vint lui dire, un soir, qu'une enfant en bas âge se trouve délaissée de tout le monde à la rue. Il court à l'endroit indiqué, prend l'enfant entre ses bras et l'apporte à l'hôpital. Le lendemain, il la met en nourrice dans un village près de Grenade. Il continua fort longtemps, malgré ses nombreuses occupations, d'aller la visiter deux fois la semaine, paya exactement la pension, et, plus tard, il plaça, pour le compte de l'orpheline, un capital de cinquante ducats, qui, ayant fructifié, servit à lui constituer une dot et à l'établir honorablement.

Revenant un jour de ce même village, il rencontra une troupe de

petits enfants couverts de haillons, voilant à peine leur nudité. Jean de Dieu, touché de ce navrant spectacle, est pour l'instant sans ressource ; mais il ne se décourage point. Il emmène avec lui tout ce petit peuple chez une marchande de vêtements dont il était connu ; il la pria avec larmes de vêtir ces pauvres enfants en l'honneur de l'enfant Jésus. La femme consent à lui faire crédit. Les habits sont immédiatement livrés, et voilà notre bon Saint qui se met à vêtir, de ses propres mains, tous ces pauvres petits, comme eût pu le faire la mère la plus tendre et la plus diligente. Il se souvint en ce moment de la vision qu'il avait eue à Notre-Dame de Guadalupe, et pendant laquelle la Mère de Dieu lui avait remis le divin Enfant entre les bras, pour qu'il le couvrît de quelques langes, et il en versa des larmes de reconnaissance et de bonheur.

Une fois, qu'il rentrait à la hâte avec une lourde charge de pain nécessaire pour le dîner de ses pauvres, il fut entouré par une troupe d'ouvriers sans travail et sans ressources. « Père des pauvres, lui disent-ils, il n'y a pas de plus nécessiteux que nous. Nous ne pouvons pas gagner notre vie, et la faim nous dévore ; ayez pitié de nous. » Profondément ému de ce spectacle, Jean leur distribue sans hésiter toute sa provision de pain, et leur donne encore douze réaux, seul argent qu'il possède en ce moment. « Il aurait donné son cœur plutôt que de les renvoyer sans assistance, dit son premier historien : il comptait que Dieu pourvoirait au dîner de ses pauvres. » En effet, sans nous dire comment lui vint le secours, les historiens affirment que la divine Providence ne se laissa pas vaincre en libéralité, et qu'en ce jour les pauvres ne manquèrent de rien.

Étant un jour en quête, notre Saint rencontre un soldat fort mal vêtu par un froid rigoureux. Il le prie, il le sollicite d'échanger ses tristes vêtements contre sa propre robe de laine. L'échange a lieu, et Jean, satisfait de cette heureuse rencontre, va avec ses haillons prier dans une église voisine. Dans cet étrange costume, il accompagne, un cierge à la main, le saint Viatique que l'on porte à un mourant. Mais de retour à l'église, il s'esquive, et quitte le pays, parce qu'on l'avait reconnu et que les habitants s'apprêtaient à lui donner des marques de considération.

Nouveau Tobie, Jean de Dieu avait grand soin de procurer la sépulture aux morts pauvres et abandonnés. Plusieurs fois le Ciel l'avertit, pendant son sommeil, du décès de quelques malheureux délaissés dans une masure où les mendiants se réfugiaient pendant la nuit. Il se levait alors promptement, réveillait ses religieux, et, prenant un cercueil, il allait chercher le cadavre au milieu d'autres misérables qui ne s'étaient pas même aperçus de son trépas.

Le trait suivant renferme une double action de charité. Notre Saint arracha une aumône à un riche avare, et procura la sépulture et des prières à un défunt. En traversant un quartier fort pauvre, il trouve dans la rue, gisant à terre, un cadavre à qui personne ne se soucie de donner la sépulture, ni même de couvrir la nudité. Le cœur navré d'une telle cruauté, il court chez un riche avare de ce quartier ; il le supplie de lui donner un linceul ou de quoi en acheter un pour ensevelir ce pauvre, lui promettant en échange les bénédictions de Dieu sur lui et sur sa famille. Le riche répond qu'il ne peut pas se charger d'une pareille dépense. Jean, surpris et contristé, retourne aussitôt vers le cadavre, le charge sur ses épaules et vient le déposer sur le seuil de la maison du riche. Cela fait, il monte dans l'appartement de celui-ci et lui dit avec une sainte indignation : « Mon frère, tout à l'heure, je vous ai supplié, au nom de Jésus-Christ, de donner la sépulture au corps d'un malheureux. Il est votre frère autant que le mien, et, comme vous avez plus que moi les moyens de lui rendre les derniers devoirs, je vous prie de ne pas y manquer, autrement je le laisse sur le seuil de votre porte où je viens de l'apporter. Si vous persistez dans votre refus, je vous cite au tribunal de Dieu et j'y serai moi-même votre accusateur. » L'avare, saisi de honte et de frayeur, ouvre aussitôt sa bourse et remet au serviteur de Dieu autant d'argent qu'il lui en demande pour le linceul et pour les frais d'une sépulture convenable.

Jean de Dieu étendait encore sa charité aux Maures restés à Grenade après la conquête de cette ville par Ferdinand et Isabelle (1492). Il recevait leurs malades dans son hôpital, avec l'espoir de les amener à Jésus-Christ. Il s'exposait aux insultes de ces infidèles en allant dans le quartier où ils étaient relégués, afin de porter des secours aux plus misérables d'entre eux.

Le serviteur de Dieu savait combien est poignante la douleur que personne ne connaît, et combien sont amères les larmes que personne n'essuie. Aussi, il ne se contentait pas de secourir les misères qui se produisent et s'étalent, mais il cherchait encore avec diligence celles qui, honteuses d'elles-mêmes, se cachent et souffrent en silence. Outre que, chaque soir, il faisait la ronde aux alentours de l'hôpital, pour découvrir les pauvres honteux qui s'y tenaient à l'écart, il allait encore souvent dans les divers quartiers de Grenade pour s'informer de ceux qui n'osaient pas se montrer. Dans ces visites, il observait habilement leurs nécessités, et aussitôt son industrieuse charité trouvait le moyen de les soulager, avec ces ménagements délicats qui augmentent le prix du bienfait et empêchent les malheureux d'en rougir. Sur sa demande, quelques personnes pieuses et discrètes s'étaient chargées

de lui indiquer les pauvres qui paraissaient délaissés, et il n'en était pas plus tôt informé qu'il allait les voir et leur porter les secours nécessaires.

La visite des pauvres à domicile est une des plus belles fonctions de la charité chrétienne. Elle offre d'immenses avantages. Elle fait distinguer la véritable misère de la fausse. « Elle apporte à la pauvreté réelle et sincère des conseils et des consolations. Elle épanouit le cœur, relève les âmes flétries et les intelligences affaissées, les réchauffe et leur rend, avec le soulagement du présent, l'espoir en l'avenir. Partout où le bienfaiteur s'assoit à côté du patient, la souffrance perd de son amertume, la misère de son désespoir, et la charité devient le missionnaire de la prévoyance et du travail (1). »

Jean de Dieu n'entendait pas seulement être pour l'indigent un fournisseur de secours matériels, mais il prétendait être surtout son éducateur moral : c'est le seul moyen d'améliorer et de sanctifier sa condition. Comme il savait que l'oisiveté est la mère de tous les vices, il fournissait à tous les pauvres qu'il assistait à domicile, un travail proportionné à leurs forces et à leurs facultés. Il voulait même que les petits enfants eussent aussi leur occupation, et qu'on les habituât de bonne heure au travail, pour leur faire éviter le vagabondage et leur donner le moyen de se suffire plus tard. Il visitait souvent ces pauvres ouvriers et les encourageait à accomplir leur tâche, en promettant des récompenses aux plus diligents. Il leur enseignait le moyen de sanctifier leur travail par l'esprit de prière et d'union avec Dieu, et ne les quittait pas sans leur avoir fait une courte lecture ou exhortation pieuse. Dans tout cela, il agissait avec tant de douceur et d'adresse, que chacun le chérissait, attendait avec impatience son retour, et lui obéissait avec joie comme à un père. La charité est le plus doux des liens entre les diverses classes de la société.

Le monde a peur des pauvres ; il passe en détournant sa vue et en les appelant *malheureux*. Mais Jésus-Christ les a bénis en les déclarant les bienheureux de son royaume éternel. Les vrais disciples du Sauveur, les saints aiment l'âme du pauvre, parce qu'elle est chérie de Dieu par-dessus toutes les autres, et qu'elle trouve auprès de lui plus d'indulgence et de miséricorde que certaines autres en apparence privilégiées, à qui le bien-être rend la vie facile et qui ont peu besoin de résignation.

Parmi les pauvres honteux de Grenade, il se trouvait beaucoup de vierges et de veuves qui vivaient retirées du monde, et dont quelques-unes étaient liées par des vœux de religion. Dès qu'il connaît leur besoin, le Saint prend un soin particulier de les assister, de crainte

(1) Vicomte de Melun. *Vie de la marquise de Barol*, p. 80.

que la misère ne les expose à la tentation de quitter le chemin de la vertu. Il s'adresse aux plus riches dames de la ville, et en obtient des aumônes suffisantes pour fournir à la subsistance quotidienne de ces pauvres servantes du Seigneur. Ainsi délivrées des soucis temporels, elles avaient toute facilité pour se livrer à la prière et pour garder une retraite convenable et nécessaire à leur profession. Toutefois, voulant qu'elles ne fussent pas oisives, il leur procurait des travaux de couture, et ne leur donnait pas pour elles-mêmes des vêtements tout faits, mais seulement la matière première, tels que du lin et de la laine, ou d'autres objets de ce genre. Elles devaient elles-mêmes filer, tisser, tailler et coudre. Quelquefois, il allait présider un instant ces travaux et faisait à ces ouvrières de petits discours familiers et touchants, pour leur inspirer l'horreur du vice et l'amour de la vertu. Plus de vingt ans après la mort du Saint, quelques-unes de ces pieuses personnes avaient gardé la mémoire des vives exhortations qu'elles avaient entendues de sa bouche. Elles aimaient à rappeler surtout le ton d'autorité et de foi ardente avec lequel il leur disait : « Rien ne vous manquera de ce qui est nécessaire à la vie tant que vous serez fidèles à Jésus-Christ, car c'est lui qui a dit : *Cherchez avant tout le royaume de Dieu et sa justice, et toutes ces choses vous seront données par surcroît* (1). »

Jean de Dieu s'intéressait aussi fort vivement au sort des jeunes personnes sans fortune. Il n'ignorait pas que l'espoir de sortir de la misère ou la crainte d'y tomber offrent à la séduction de puissants attraits. Aussi, lorsqu'il connaissait quelqu'une de ces personnes dépourvue de moyens d'existence, il lui faisait parvenir les secours nécessaires, et, pour l'éloigner à jamais du péril, il s'engageait à veiller sur son avenir et à la mettre désormais à l'abri du besoin. Ses historiens citent un exemple d'une jeune personne qu'il délivra ainsi d'un pressant danger. Étant venue à Grenade pour suivre un procès important, elle était sans appui, et bientôt elle fut sans ressources. Un jeune libertin, profitant de la détresse où il la voyait, lui fit visite avec mauvaise intention, et comptait sur son or pour remporter un honteux triomphe. Jean, averti à temps de cette odieuse trame, fit si bien qu'il éloigna la malheureuse du précipice où elle allait se plonger, et, par ses exhortations, parvint à convertir le jeune homme, au point de le rendre un modèle de sagesse et de retenue.

Cette conduite de Jean de Dieu prêta à la critique et aux interprétations malveillantes des méchants, et surtout des hommes licencieux, qui se trouvaient contrariés dans leurs grossiers appétits. Mais le zèle si pur du serviteur de Dieu, la réserve de ses discours et de toute

(1) MATTH. VI.

sa conduite, l'éclat de ses vertus et de ses actions confondaient les plus mal intentionnés. Comme nous l'avons vu par la conversion de Simon d'Avila, la plupart de ses détracteurs furent en quelque sorte forcés de reconnaître son mérite, et beaucoup d'entre eux finirent par lui prêter le concours de leurs aumônes ou même de leurs personnes.

CHAPITRE IX

Saint Jean de Dieu travaille à la réforme des mœurs.

La charité ne recule devant aucune misère ; elle sait que sous la forme la plus dégradée il y a une âme née d'un souffle divin, rachetée du sang de Jesus-Christ, appelée à la céleste patrie, et qui souvent ne diffère des meilleures que par l'absence d'éducation, ou par l'entourage corrompu et corrupteur. « Pendant que le monde accable, sans compassion, de ses sarcasmes et de ses mépris une frêle créature tombée souvent plus victime que coupable, la charité poursuit jusque dans ses extrêmes égarements la brebis perdue, la relève de sa chute, la ramène pénitente et pardonnée au bercail, et ne la distingue de celles qui ont été fidèles que par un surcroît de tendresse et de protection, car elle sait que le ciel est plus peuplé de repentirs que d'innocences (1). »

Jean de Dieu avait cette grande miséricorde qui s'adresse aux plus misérables et qu'attire l'excès du mal. Il voulut travailler à la conversion des femmes de mauvaise vie, et délivrer ainsi de la tyrannie du déshonneur tant d'âmes pour lesquelles il eût volontiers donné son sang et sa vie. Nous abordons ici la partie la plus extraordinaire et la plus difficile de l'apostolat de sa charité. On comprend facilement quel sentiment de réserve nous commande de passer rapidement sur ces dégradantes maladies du cœur que Jean avait entrepris de guérir.

Avant de s'engager dans ce combat périlleux, notre Saint voulut prendre l'avis de son sage directeur, Jean d'Avila. Celui-ci, qui connaissait parfaitement les dispositions intérieures de son fils spirituel, lui répondit par une lettre où, tout en le louant de son entreprise, il lui donne de très importants conseils pour le maintenir dans la faveur de la piété et le prémunir contre les dangers qui l'attendent. Il lui indique aussi les moyens d'assurer, pour l'avenir, le bien qu'il pourrait opérer. Voici les passages les plus marquants de cette lettre :

« Je souhaite entièrement, mon frère et mon fils, que vous fassiez fructifier les talents que Dieu vous a confiés..., et que vous soyez fort diligent à remplir vos devoirs à l'égard du prochain. Mais prenez garde de vous négliger vous-même. Souvenez-vous que vous devez commencer par avoir soin de votre propre salut, et qu'il ne vous

(1) Vicomte de Melun. *Vie de la marquise de Barol*, p. 66.

servirait de rien d'avoir retiré les autres de la fange du péché si vous y demeuriez vous même engagé. C'est pourquoi je vous exhorte à vous ménager toujours quelque temps pour prier Dieu, pour entendre tous les jours la sainte messe et assister les dimanches au sermon. Traitez le moins possible avec les femmes, car elles sont un piège au service du diable pour faire tomber les serviteurs de Dieu. Souvenez-vous de David et de Salomon, et de la cause de leur chute... Nous sommes beaucoup plus faibles qu'eux, nous ne saurions trop craindre... Ne vous laissez pas tromper par ce désir d'être utile à leur salut et prenez garde de n'avoir jamais avec elles de conversations inutiles. »

Dans une autre lettre, le prudent directeur recommande à notre Saint de ne pas garder longtemps à sa charge les nouvelles converties, car elles seraient pour lui un sujet de grand embarras, mais de les mettre au service de quelques dames pieuses, ou de leur procurer au plus tôt un établissement convenable.

Jean de Dieu, muni de la permission et des avis du saint prêtre, suivit l'ardeur de son zèle, et ne chercha plus que les occasions favorables pour mieux réussir dans ce pénible apostolat. Il le commença en arrêtant en chemin ceux qui se rendaient aux lieux de perdition. Se jetant à genoux devant eux et tenant un crucifix dans ses mains jointes, il les suppliait avec larmes de renoncer à leur coupable entraînement, par amour pour Dieu et pour le salut de leur âme. Quelquefois, il les menaçait des jugements de Dieu et des châtiments éternels. Souvent son zèle et sa foi remportaient une victoire qui le comblait de consolation. Plusieurs, à sa voix, s'arrêtèrent dans leur course vers l'abîme, le remercièrent de sa charitable intervention, et, convertis, réparèrent leurs égarements par une sincère pénitence. Mais il lui arriva aussi d'être parfois durement repoussé, accablé d'injures et même de coups. Inutile de dire que le serviteur de Dieu souffrait tout avec une extrême patience et même avec joie, car que pouvaient les outrages sur une vertu qui eût regardé la mort comme un gain ? Alors même qu'il était rebuté, il arrivait fréquemment que sa douceur admirable et son humilité sublime convertissaient ceux qui étaient demeurés sourds à ses remontrances. En voici un illustre exemple :

Traversant un jour les rues de Grenade, Jean aperçut un jeune homme de noble et riche famille qui s'entretenait légèrement avec deux personnes sans mœurs. Il en éprouva une très grande peine, et, allant droit au jeune seigneur, il lui dit avec simplicité : « Mon frère, quoique je ne suppose pas que vous ayez à cet instant de mauvaises intentions en parlant à ces femmes, permettez-moi de vous dire que vos entretiens avec elles dans la rue ne laissent pas de scandaliser le prochain, de blesser votre honneur et de vous exposer à des suites

fâcheuses pour le salut de votre âme. » Choqué de cette remontrance, le gentilhomme y répondit par des imprécations. Jean insista et lui dit : « Craignez Dieu dont la vengeance est peut-être bien proche. » Le bouillant jeune homme répliqua par un violent soufflet. Notre Saint, sans s'émouvoir, se jeta aussitôt aux genoux de celui qui l'avait frappé, et, lui présentant l'autre joue, il lui dit : « Frappez encore, mon frère, frappez ; je souffrirai tout avec bonheur, pourvu que vous renonciez à offenser Dieu. » A cet instant les deux femmes s'esquivèrent, et le jeune noble, confus de sa brutalité et touché de tant de douceur, se prosterna à son tour aux pieds de Jean pour lui demander pardon. Dès ce jour, Jean de la Torre (c'était le nom du gentilhomme) devint l'ami de notre Saint, son défenseur et un de ses plus grands bienfaiteurs. Une noble dame, nommée Anne Ossorio, dont nous aurons occasion de parler encore plus tard, fut témoin de cette édifiante scène. Elle admira la douceur et l'humilité héroïque de Jean de Dieu, le considéra dès lors comme un saint, et se montra constamment fort dévouée à sa personne et à ses œuvres.

Bientôt le Saint, allant plus loin dans la réforme qu'il avait entreprise, attaqua le mal dans sa principale source, en travaillant à la conversion des femmes perdues. Connaissant, par la doctrine des saints et par sa propre expérience, que l'amour de Notre-Seigneur dans sa passion est un puissant remède contre les affections désordonnées du cœur, il voulut l'employer dans cette œuvre de salut, suivant ces mots d'un prophète parlant au nom du Sauveur : *On regardera mes plaies, et l'on se convertira* (1). C'était donc le vendredi, jour consacré à la mémoire des souffrances et de la mort de Jésus-Christ, qu'il allait à la recherche de ces âmes égarées. Après leur avoir lu la passion du Sauveur, il se mettait à genoux, et, les yeux fixés sur le crucifix qu'il tenait toujours à la main, le visage inondé de larmes et avec les accents enflammés de la divine charité, il leur faisait une émouvante exhortation sur la miséricorde de Dieu, les supplices éternels réservés aux pécheurs endurcis, le bonheur destiné aux âmes fidèles ou repentantes. Sa physionomie, son extérieur tout entier reflétaient la sainteté et la pureté de son âme. Sa vue seule inspirait le respect, la vénération et parfois une sainte terreur qui bouleversait les consciences coupables. Une grâce divine accompagnait ses paroles et parvenait à réveiller au fond de ces cœurs pervers une étincelle ignorée de piété et de vertu. Dieu bénit évidemment le zèle de son serviteur, qui eut le bonheur de retirer du désordre un grand nombre de ces malheureuses : nouvelles Madeleines, elles pleurèrent amèrement leur vie passée. Si quelques-unes, chargées de dettes, oppo-

(1) ZACH. XII, 10.

saient leur misère comme obstacle à leur conversion, Jean avait bientôt fait de recueillir les sommes nécessaires pour payer leurs créanciers et leur enlever ainsi le dernier prétexte qui les retenait sous l'empire du démon.

Le Saint gagna à cette œuvre admirable quelques dames d'une très grande piété, qui lui furent, en plusieurs manières, d'excellents et courageux auxiliaires. Elles foulaient aux pieds le respect humain et ne craignaient pas d'accompagner, tous les vendredis, l'héroïque Jean de Dieu, et de lui prêter le puissant concours de leurs prières et de leurs bons exemples. Elles fournissaient, selon leurs moyens, les secours nécessaires pour ramener un plus grand nombre d'égarées dans le chemin de l'honnêteté et de la vertu, et ensuite pour chercher à ces malheureuses une position qui les mît à l'abri de la rechute.

Le serviteur de Dieu comprenait que des âmes si malades demandaient, pour leur guérison, un air plus pur et un régime plus sévère que celui du monde ; il leur fallait un asile de prière, de retraite et de recueillement. La Providence suscita un homme qui, comprenant l'admirable mission du Saint, se fit, en cela, son collaborateur et son ami. Il se nommait Jean Fernandez, bourgeois d'une piété et d'une charité remarquables. Il loua plusieurs maisons dans la ville, pour retirer les femmes qu'on sauverait du naufrage. Là, elles étaient instruites avec soin de leurs devoirs, et dirigées dans les exercices spirituels d'une vie chrétenne. Celles qui entraient résolument dans la carrière de la pénitence et de l'expiation, Jean de Dieu les faisait admettre au couvent des *Repenties*, en donnant pour elles ce qui est exigé en pareil cas. Quelques-unes, affligées d'horribles maladies résultats de leurs désordres, étaient appelées à Dieu au milieu de leur pénitence ; leur mort édifiante était une éloquente prédication pour leurs compagnes et une grande consolation pour le serviteur de Dieu. Le plus grand nombre des converties cependant optaient pour le mariage ; elles étaient convenablement établies et devenaient de bonnes mères de famille. Jean Fernandez se chargeait encore de la plus grande portion de leur dot et des frais de leur installation. Ce n'était pas une petite dépense, car on en compta jusqu'à seize qui, le même jour, allèrent à l'église pour contracter l'union conjugale.

On ne saurait croire quelles difficultés et quels obstacles notre Saint eut à surmonter, de quelle patience il dut faire preuve pour opérer de pareilles conversions. Si beaucoup d'entre ces femmes correspondaient aux efforts de son zèle et revenaient sincèrement à une vie chrétienne, il s'en trouvait nombre d'autres qui, loin d'écouter ses exhortations, s'ameutaient contre lui, le chargeaient d'injures grossières et même de calomnies abominables. Mais lui ne répondait

mot, et lorsque des gens de bien essayaient, dans leur indignation, de reprendre ces malheureuses ou de leur imposer silence, Jean disait tout humblement : « Laissez-les, je vous prie, crier à leur aise ; ne leur enlevez pas, à elles, ce soulagement, et à moi cette couronne. »

Il s'en trouva aussi qui se jouèrent du Saint en simulant hypocritement les converties, pour lui extorquer des secours. Un vendredi que Jean croyait avoir réussi à en amener quatre à un changement de vie, trois d'entre elles reculèrent dès les premiers pas et retournèrent à leurs premiers désordres. Le frère Simon d'Avila accompagnait ce jour-là son saint Père, et, témoin de cette défection, il en fut vivement affecté. Dans son ressentiment, il ne put s'empêcher de murmurer tout haut et de dire : « Mon Père, vous êtes trop bon ; vous perdez votre temps et votre peine avec ces sortes de créatures. » Jean répondit avec son calme et sa douceur ordinaires : « Si le pasteur de l'Évangile s'en est retourné plein de joie avec sa brebis sur les épaules, nous aurons sujet d'être contents nous-mêmes si une âme est délivrée par nos soins, et nous serons payés avec usure des peines que nous nous serons données pour sauver celles qui nous échappent. » En effet, celle qui était restée vécut avec une sagesse et une perfection dont on voit rarement des exemples. Convenons avec notre Saint que le temps employé à la conversion des pécheurs n'est jamais perdu, et qu'il n'y a rien de plus précieux au monde que le salut d'une seule âme.

Ne terminons pas ce chapitre sans avoir admiré la grande pureté du serviteur de Dieu. Une vertu moins solide que la sienne eût sombré mille fois ; mais en ce cas, il s'opère en sa faveur un miracle plus grand que lors de l'incendie de l'hôpital royal, car les flammes impures sont infiniment plus dangereuses pour le cœur que le feu matériel ne l'est pour le corps. Pour être autorisé à agir comme saint Jean de Dieu, il faut, comme lui, en avoir reçu la mission d'en haut, et, de plus, mériter, comme lui aussi, par les abstinences et les mortifications, de remporter une victoire complète sur la chair et ses convoitises (1).

(1) Décret de canonisat.

CHAPITRE X

Saint Jean de Dieu est obligé de contracter des dettes. — On critique sa gestion. — On l'engage à renoncer à son hôpital. — Il consulte Jean d'Avila. — Réponse de celui-ci. — Le Saint va quêter en Andalousie. — Il fait de nouvelles dettes. — Il se rend à la cour et y est fort bien accueilli. — Il distribue tout ce qu'on lui donne. — Son retour à Grenade.

Jean de Dieu, s'étant constitué le nourricier de tant de malades, de mendiants, de pauvres honteux, et le soutien de tant de bonnes œuvres, ne pouvait éviter de faire de grandes dépenses. Il multipliait ses quêtes, il recevait de nombreuses offrandes, mais toutes ses ressources étaient loin de répondre à ses besoins ; souvent il achetait à crédit et recourait à des emprunts. Ses dettes augmentaient de jour en jour, et il ne savait par quel moyen il pourrait les éteindre. C'était pour lui un sujet d'affliction, car il n'ignorait pas que la justice doit passer avant la charité et qu'il faut payer ses dettes avant de faire l'aumône.

Le démon, jaloux du mérite de notre Saint, crut avoir trouvé, dans cette difficulté, une occasion favorable pour essayer de ruiner son hôpital. Il suscita plusieurs personnes qui accusèrent le Père des pauvres d'imprévoyance et d'indiscrétion dans ses charités. On taxa de prodigalités scandaleuses ce qui n'était que générosité confiante en la Providence. Tout cela était dit afin de le ruiner dans l'opinion, de le rendre suspect à ses bienfaiteurs et de l'obliger à fermer son hôpital. On lui déclara ouvertement que le seul moyen de se tirer d'embarras était de vendre sa maison pour satisfaire ses créanciers ; puis, quelques jours après, il se présenta quelqu'un qui lui offrit de le décharger de son hôpital, en promettant de continuer son œuvre et de payer ses dettes.

Ces raisons plausibles en apparence, ces offres avantageuses au point de vue de la prudence humaine, sans le troubler ni le déconcerter, ne laissèrent pas de faire impression sur son esprit et le jetèrent dans une pénible irrésolution. Il voulait s'acquitter de ses obligations de justice, et pourtant il ne pouvait se résoudre à abandonner le soin des pauvres malades, car Dieu lui avait assez prouvé que telle était sa vocation. Comment sortir de là ? S'animant d'une ferveur nouvelle, il pria Dieu de l'éclairer et eut recours aux lumières de celui qui

jusqu'alors l'avait guidé à travers les obstacles, nous voulons dire, à Jean d'Avila. Ce grand directeur des âmes n'hésita pas à l'assurer que toutes ces difficultés n'étaient qu'un artifice du malin esprit pour affaiblir son courage et le détourner de sa vocation.

« Il faut, lui écrit-il, que celui qui, pour vous tirer de l'emploi où vous êtes et vous engager ailleurs, s'offrait à payer vos dettes, fût un démon caché sous une forme humaine pour mieux vous tromper, en vous persuadant que vous pouviez, sans offenser Dieu, quitter l'état auquel il vous a appelé. Écoutez saint Paul : *Que chacun*, dit-il, *demeure dans l'état où Dieu l'appelle* (1). Et l'Évangile nous apprend qu'il n'y aura de sauvé que celui qui aura persévéré jusqu'à la fin (2). »

« *P-S.* — Je n'ai point maintenant d'habits que je puisse vous envoyer, mais je dirai des messes pour vous ; elles vous seront plus utiles que des vêtements. »

Par ces derniers mots, on peut juger que Jean d'Avila, outre les soins spirituels, procurait encore avec empressement à son saint pénitent les secours temporels dont il pouvait disposer. Jean de Dieu, instruit et fortifié par cette réponse, ferma désormais les oreilles à toutes les suggestions qui tendaient à lui faire abandonner son œuvre, et ne songea plus qu'aux moyens à prendre pour se délivrer de ses dettes. Comme les habitants de Grenade s'étaient toujours montrés fort généreux envers lui, il ne voulut pas, par délicatesse, les surcharger, en cette circonstance, en leur demandant des aumônes extraordinaires. Il résolut d'aller quêter dans la campagne de l'Andalousie et jusque dans la Castille. Il confia le soin de l'hôpital à Antoine Martin, le fidèle compagnon de ses travaux, et partit avec un simple Frère.

On vit bien que ce voyage avait été inspiré de Dieu ; car il servit à faire connaître le Saint et ses œuvres, et produisit les plus heureux fruits de charité. Un grand nombre de personnages de distinction lui firent des aumônes considérables et se recommandèrent à ses prières. Le duc de Sessa et la duchesse Marie de Mendoza, son épouse, se montrèrent particulièrement honorés de le recevoir dans leur château. Ils acquittèrent aussitôt une partie de ses dettes, et s'engagèrent à lui fournir régulièrement des secours. Depuis lors, à l'occasion des principales fêtes, ils envoyèrent à l'hôpital de Grenade des chemises, des chaussures et d'autres vêtements pour les pauvres. De plus, ils autorisèrent Jean à leur écrire et à recourir à eux toutes les fois qu'il

(1) Éphés. iv.
(2) Matth. xx.

serait dans le besoin. Le Saint le fit quelquefois, mais toujours avec beaucoup de réserve et de discrétion. Nous parlerons plus loin des lettres de direction qu'il adressa à la duchesse de Sessa. Il fit, à Malaga, la rencontre d'un noble chevalier, appelé Gutiero Laso de la Vega, qui devint un de ses principaux bienfaiteurs et son intime confident dans ses embarras temporels. Il lui écrivit plusieurs fois, dans la suite, pour lui exposer ses besoins et réclamer des secours.

Le serviteur de Dieu revint à Grenade, heureux de pouvoir satisfaire la plupart de ses créanciers. Mais ses dépenses, excédant continuellement ses ressources, l'obligeaient à renouveler toujours ses dettes. Le froid et la disette étant survenus, sa situation se trouva encore empirée ; il la dépeint lui-même dans une lettre qu'il adressa, à cette époque, à dom Laso de la Vega :

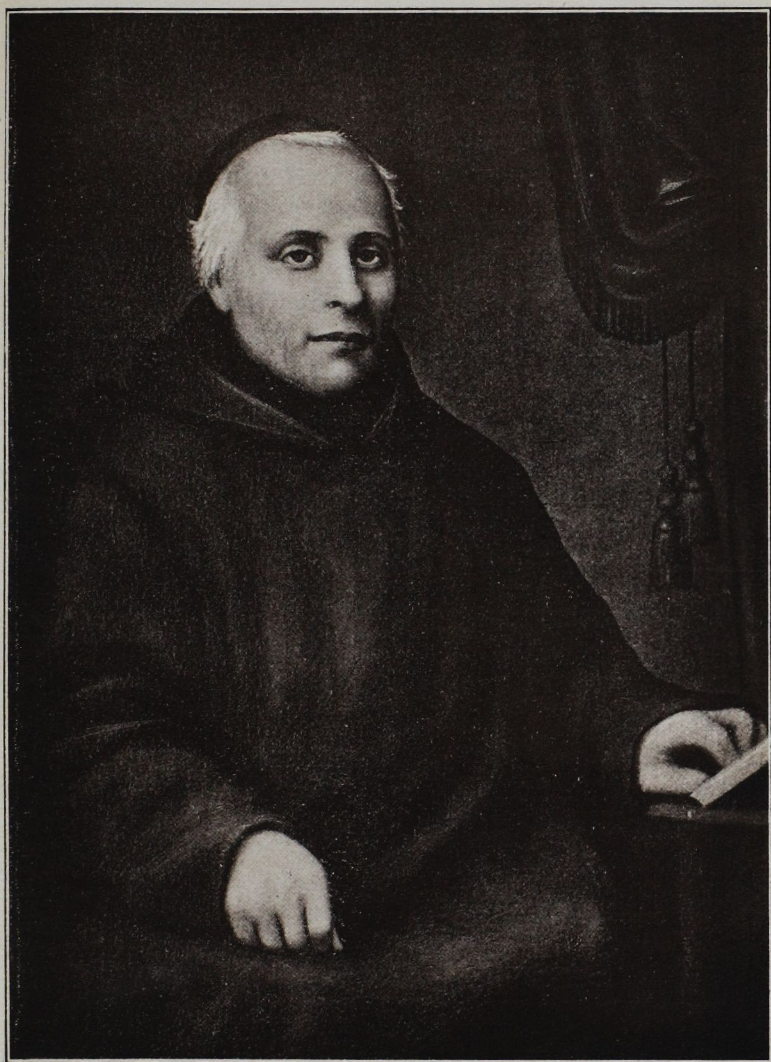
« Je suis dans une grande nécessité, lui dit-il ; les pauvres sont si nombreux que je m'étonne de parvenir à les sustenter. Il fait très froid, il faut du bois en grande quantité. Les malades abondent. J'ai à ma charge des estropiés, des lépreux, des muets, des paralytiques, des teigneux, des vieillards et des enfants, sans compter beaucoup de pauvres passants. Aussi les dépenses sont extraordinaires. Lorsque je n'ai pas reçu assez d'aumônes, je prends à crédit. J'ai en ce moment à payer plus de deux cents ducats pour linge, draps de lit et autres objets nécessaires. Je recueille encore des enfants abandonnés, et je les fais élever. Je mets ma confiance en Dieu qui voudra bien me délivrer de mes dettes. J'ose, bien-aimé frère en Jésus-Christ, vous confier mes peines, parce que je sais que vous en avez compassion (1). »

Il lui détermine ensuite la somme dont il a un besoin urgent, et sans doute le généreux bienfaiteur la lui envoya par le retour du courrier.

L'archevêque de Grenade, à qui le Saint rendit compte de sa triste situation, lui conseilla d'aller quêter à la cour d'Espagne, qui, à cette époque, résidait à Valladolid. Jean de Dieu était loin de connaître les usages de la haute société ; son humilité lui faisait craindre ce voyage, et, pour s'assurer de la volonté de Dieu, il consulta son directeur. D'Avila joignit son approbation au conseil du prélat. Il avertit cependant son fils spirituel de se conduire en voyage et surtout à la cour avec beaucoup de retenue et de circonspection, afin d'éviter le relâchement et l'esprit du monde. « Soyez attentif, lui dit-il, à prier et à marcher partout en la présence de Dieu ; soyez fidèle à Notre-Seigneur, afin qu'il vous donne un jour la gloire pour laquelle il vous a créé. »

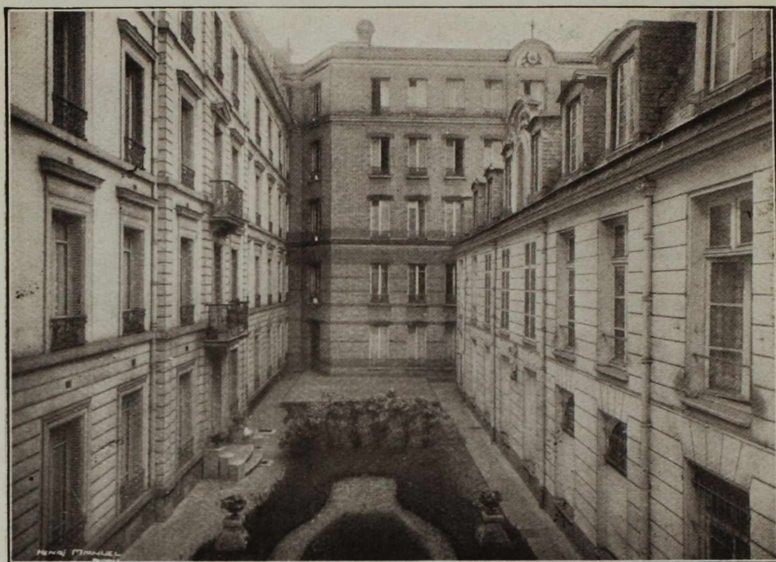
Jean de Dieu, prenant aussitôt les dispositions que réclamait son

(1) Ant. de Govea. *Vita S. Joannis de Deo*, p. II, c. XXII.

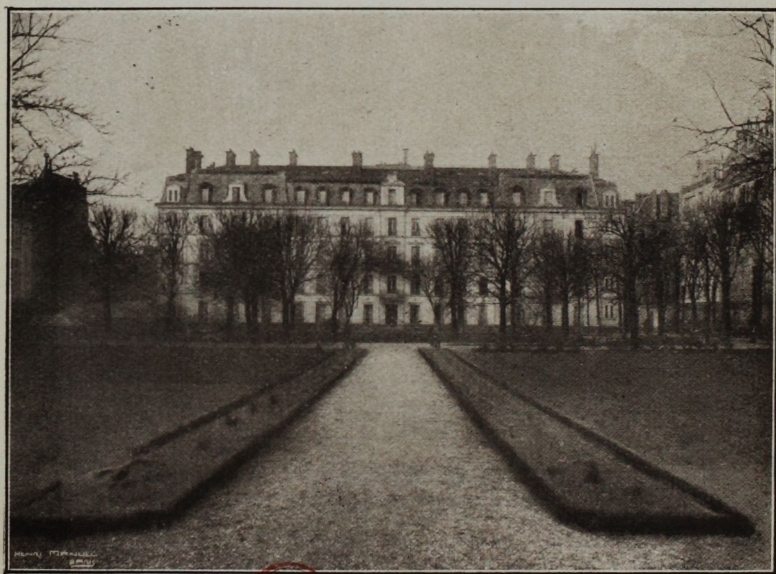


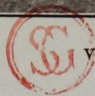
R. P. JEAN DE DIEU DE MAGALLON
UN DES RESTAURATEURS DE L'ORDRE DE SAINT JEAN DE DIEU EN FRANCE, EN 1819

MAISON DE PARIS, rue Oudinot, 19.



VUE DE LA COUR INTÉRIEURE





VUE DU JARDIN

absence, chargea Antoine Martin du soin de toutes ses œuvres et partit avec un de ses Frères, afin d'avoir toujours avec lui un conseiller et un témoin de ses actions. La distance qui sépare Grenade de Valladolid est d'environ cent et trente lieues ; il la parcourut à pied, tête et jambes nues, probablement vers l'automne de l'année 1547 (1).

La réputation de sainteté qui le devançait était telle que, s'il ne se fût constamment soustrait aux témoignages de l'admiration publique, son voyage eût été une sorte de marche triomphale. Les personnages les plus distingués lui offraient l'hospitalité, estimant que c'était pour eux un honneur et une bénédiction de le recevoir dans leur maison et de le posséder quelques instants. Mais il se refusait à toutes leurs invitations et à toutes leurs instances ; il ne voulait, autant que possible, d'autre asile que les hôpitaux, parce que là il restait dans sa vocation et jouissait du bonheur d'être avec ses frères les pauvres et de les servir. Il s'arrêta à celui de Tolède plus longtemps que ne l'eût voulu son compagnon. Celui-ci, impatient de ce retard, ne put s'empêcher un jour de lui en manifester son mécontentement. « Mon fils, lui répondit le Saint, nous ne sommes pas inutiles ici, puisque Notre-Seigneur nous y fournit l'occasion d'exercer la charité envers les pauvres. Prenez donc courage et ne vous attristez pas lorsqu'il s'agit de faire le bien. » Dans cette ville, il reçut l'hospitalité chez une noble dame nommée Éléonore de Mendoza, parente de la duchesse de Sessa. Admiratrice, comme celle-ci, du mérite et de la vertu de Jean, dona Éléonore le combla de ses largesses, et reçut en retour, comme il sera dit plus loin, de grandes et nombreuses faveurs du Ciel.

Dans plusieurs localités, il reçut des aumônes considérables ; mais elles ne faisaient que passer par ses mains pour aller dans celles des malheureux qu'il rencontrait sur sa route. Le Frère qui l'accompagnait, ne pouvant souffrir qu'il donnât tout sans rien réserver pour les pauvres de son hôpital, lui disait quelquefois : « Mon Père, vous ne vous souvenez donc plus du motif qui vous a fait entreprendre ce voyage ? » Notre Saint lui faisait avec douceur cette réponse inspirée par la foi : « Mon fils, donner ici ou à Grenade, c'est toujours donner pour Dieu ; et sans aucun doute, si Notre-Seigneur nous envoie des malheureux, c'est qu'il veut que nous les soulagions selon notre pouvoir. »

Arrivé à Valladolid, Jean eût voulu, aussi bien qu'ailleurs, faire sa demeure à l'hôpital ; mais Marie de Mendoza, mère de la duchesse de Sessa et veuve du commandeur François de Los Cobos, dame de haute vertu, ayant été instruite de l'arrivée du Saint dont elle connaissait le mérite, lui fit donner par la cour l'ordre de prendre loge-

(1) Wilmet p. 151, donne cette date.

ment dans son palais. Elle espérait profiter beaucoup de ses entretiens spirituels et sanctifier sa maison par sa présence. Elle lui fit un généreux accueil, lui remit de riches aumônes et lui en procura beaucoup d'autres en le recommandant à ses nombreux amis. Elle le fit connaître à tous les principaux seigneurs de la ville et lui rendit une infinité de services. Mais à Valladolid comme partout, le saint aumônier fut aussi promptement connu des pauvres que des riches, et bientôt il eut à visiter et à nourrir une famille aussi nombreuse que celle qu'il avait laissée à Grenade.

L'Espagne était alors gouvernée, au nom de Charles-Quint, par le prince de Castille, son fils (depuis Philippe II). Le comte de Tendilla et quelques autres seigneurs lui ayant parlé de Jean de Dieu qu'ils avaient connu à Grenade, le prince voulut le voir et ordonna qu'on le lui amenât le lendemain. Dès que le Père des pauvres est introduit devant Philippe, il se jette à ses genoux et lui fait ce compliment, digne de sa simplicité chrétienne : « Monseigneur, j'ai coutume d'appeler tous les hommes mes frères en Jésus-Christ ; mais pour vous, qui êtes mon prince et qui serez bientôt mon roi, quel nom voulez-vous que je vous donne ! — Frère Jean, lui répond Philippe, ce sera comme vous voudrez. — Je vous appellerai donc *Bon Prince*, reprend le Saint. Dieu veuille vous donner un bon règne, vous rendre aussi sage que Salomon pour gouverner vos sujets, et vous faire la grâce de vivre saintement, afin qu'ainsi vous méritiez de régner éternellement. » Ces paroles, qui partaient du cœur, furent si agréables au prince, qu'il s'abaissa pour le relever, le prit par la main, s'enferma dans son cabinet avec lui seul, et l'entretint plusieurs heures, à la grande surprise des courtisans. Cette visite fut utile aux pauvres, car le *Bon Prince* donna à leur père nourricier des sommes considérables pour les secourir. Les infantes, ses sœurs, voulurent aussi recevoir Jean de Dieu. Elle lui firent raconter une partie de sa vie et imitèrent la générosité de leur frère. Plusieurs dames de la cour suivirent ces exemples venus de haut, et l'on en vit même quelques-unes qui, dépourvues d'argent, envoyèrent au Saint leurs bijoux et leurs pierreries, afin qu'il en consacrât le prix au soulagement des malheureux. Telle est la puissance de la charité ; elle dépouille le riche d'ornements superflus pour en revêtir les membres souffrants de Jésus-Christ !

Cependant toutes ces aumônes étaient distribuées journellement aux nécessiteux, et après un long séjour à Valladolid, Jean n'était pas plus riche qu'au jour de son arrivée. Les personnes qui s'intéressaient à lui ne manquaient pas de lui faire des observations à ce sujet. Il répondait : « Je croirais être homicide de mes frères si, ayant de quoi,

je les voyais souffrir sans les soulager. » Saint Ambroise disait aussi : « Je regarde comme un homicide l'homme qui voit avec indifférence l'extrême nécessité de son frère. »

Mais Grenade souffrait de l'absence de Jean ; ses Frères, ses amis, l'archevêque lui-même lui écrivirent en termes fort pressants de revenir auprès d'eux. Lui-même sentait le besoin de revoir ses pauvres. La duchesse de Mendoza et plusieurs seigneurs de la cour ne voulurent point le laisser partir sans qu'il eût de quoi payer ses dettes ; ils lui donnèrent des lettres de change payables seulement à Grenade. C'était le meilleur moyen d'arrêter ses libéralités à Valladolid et le garantir lui-même contre les pieux excès de sa charité. Après avoir, pendant près de neuf mois, rempli la cour d'Espagne de la bonne odeur de ses vertus, Jean de Dieu se mit en route pour Grenade, au plus fort de l'été. Il marcha toujours à pied, la tête nue par un soleil brûlant. A son arrivée, il avait le cou et le visage excoriés, les jambes enflées, les pieds écorchés et pleins de crevasses : tout son corps était abattu par la pesanteur des habits, épuisé par les jeûnes et les fatigues d'un si long voyage. Son retour causa une joie universelle dans la ville. Les riches comme les pauvres, voyant en lui le père et le protecteur de la cité, étaient ravis de le revoir. Les malades comptaient être, sinon guéris, au moins soulagés par sa présence ; les pauvres honteux espéraient de nouveaux secours, et les familles affligées sentaient déjà se dissiper leurs maux.

Jean de Dieu, après avoir payé tous ses créanciers, eut à cœur de visiter et d'assister tous ceux qui avaient souffert de son absence. Tant de peines, de travaux, de mortifications avaient déjà affaibli sa santé ; mais on ne put s'apercevoir que ce dernier voyage l'avait considérablement délabrée. Cependant, s'oubliant lui-même, il se remit avec la même ardeur au service des malheureux, et ce n'est assurément qu'avec le secours d'une force surnaturelle qu'il put continuer encore, pendant près de deux ans, à répandre autour de lui les inépuisables trésors de sa charité. Mais avant de raconter la fin d'une aussi précieuse carrière, arrêtons-nous un instant à considérer les vertus de cet homme admirable.

CHAPITRE XI

Tableau des principales vertus de saint Jean de Dieu.

1. *Son esprit d'oraison.* — 2. *Son amour de Dieu.* — 3. *Son amour du prochain et surtout des pauvres.* — 4. *Sa confiance en Dieu.* — 5. *Son humilité et son obéissance.* — 6. *Sa patience et sa douceur.* — 7. *Sa pénitence et ses austérités.* — 8. *Sa chasteté.*

Nous avons déjà cité beaucoup de faits éclatants qui prouvent les vertus héroïques de saint Jean de Dieu. Mais avant de rapporter ses dernières actions et sa mort précieuse, il est bon de résumer les principales vertus qui brillèrent en lui, surtout pendant sa vie hospitalière. Nous citerons, pour exemple à l'appui, des faits épars auxquels une date précise n'a pu être assignée et d'autres dont le récit a été différé à dessein, voulant grouper comme en un faisceau les faits de même nature, édifier le lecteur et mettre ainsi la gloire du Saint dans un plus grand jour.

§ 2. Son esprit d'oraison.

Nous parlons de ce sujet tout d'abord, parce qu'il nous semble qu'en lisant la vie publique de saint Jean de Dieu, on est porté à se demander comment, au milieu de travaux extérieurs si multipliés et si divers, il a pu trouver du temps pour prier et conserver le recueillement intérieur de l'âme, si nécessaire à la perfection. Les saints Pères, en effet, et les maîtres de la vie spirituelle enseignent qu'il est difficile d'unir parfaitement l'action et la contemplation, et qu'on les trouve rarement ensemble dans la même personne. Cependant, d'après le témoignage du célèbre Jean d'Avila, son directeur, et celui de toutes les personnes qui l'ont particulièrement connu, saint Jean de Dieu a su parfaitement remplir les fonctions de Marthe et de Marie, agir sans se troubler, et prier sans négliger aucun des devoirs extérieurs de son état.

Nous avons vu comment, dès sa première jeunesse et au milieu même du bruit des camps, il avait déjà coutume de s'unir à Dieu et de lui adresser tous les jours des oraisons extraordinaires. Il n'entreprenait rien d'important sans avoir beaucoup prié ; aussi Dieu bénis-

sait toujours les projets qu'il formait pour sa gloire. Il s'était fait de bonne heure une sainte habitude de regarder et d'adorer Dieu dans toutes les créatures et les événements de la vie. Dégagé de toute affection terrestre et de toute volonté propre, son cœur s'élevait librement vers Dieu, et, loin de le dissiper, ses occupations extérieures le ramenaient et l'unissaient au divin objet pour la gloire duquel il travaillait sans cesse. Cette vue de Dieu en tout lui inspirait une grande ferveur dans toutes ses actions et le portait à s'écrier souvent : « Dieu nous voit, mes frères ; le serviteur qui sait que son maître le regarde s'efforce de bien faire. » Il se prosternait souvent à terre, et on l'entendait prononcer des oraisons jaculatoires qui étaient des actes d'adoration et des effusions de cœur vers Dieu. La pureté de ses intentions fréquemment renouvelées convertissait en prières toutes ses actions, même les plus indifférentes. Travailler pour Dieu, n'est-ce pas encore prier ?

Étant fort occupé pendant le jour, notre Saint ne pouvait pas vaquer à la contemplation autant que son cœur l'eût voulu ; mais, ainsi que le prophète royal (1), il passait la nuit en prière, prosterné devant le Seigneur ; et si un instant ses paupières appesanties cédaient au sommeil, ce repos était encore une prière. Celui qui aime Dieu veille sans cesse, et il peut dire avec l'Épouse des Cantiques : *Je dors, mais mon cœur veille* (2). Jean se réveillait bientôt, visitait ses infirmeries et retournait à l'oraison. Comme David, il se présentait devant Dieu dès le grand matin, et ses yeux devançaient le lever de l'aurore, afin de prier le Seigneur et de méditer sa loi (3). Il consacrait ordinairement plus d'une heure aux exercices de piété avant que de s'appliquer aux choses extérieures.

Dans ses courses, il ne passait devant aucune église sans y entrer pour adorer le Très-Saint-Sacrement, et parfois sa ferveur était si grande qu'il tombait en extase. Lorsqu'il revenait à lui, il disait avant de se retirer : « Mon Maître, ce n'est pas un temps perdu que de s'arrêter avec vous. »

Il avait habituellement dans son cœur un vif sentiment de la passion de Jésus-Christ. Elle était l'objet constant de ses méditations, la lumière de sa conduite, le soutien de ses travaux, sa consolation dans l'épreuve et son arme contre les tentations. Il portait toujours son crucifix dans sa manche, comme nous l'avons déjà dit, et il l'en retirait souvent pour l'adorer et le faire adorer à ceux qu'il rencontrait. S'il voyait par les rues quelque objet peu décent, il s'écriait :

(1) Ps. CXVIII.
(2) CANT. V, 2.
(3) Ps. CXVIII, 147.

« Apprenez dans les plaies du Fils de Dieu la modestie et la vertu. »

Nous avons dit comment il honorait d'un culte particulier la Très Sainte Vierge et comment il pleurait de compassion en méditant ses douleurs. Il reçut de cette tendre Mère les plus grandes faveurs pendant toute sa vie, et, comme nous le verrons, il en fut spécialement assisté à l'heure de sa mort.

Ses prières étaient aussi ferventes qu'assidues ; elles lui firent souvent verser des larmes abondantes, et quelquefois même le transportèrent dans le ravissement. Plusieurs témoins ont affirmé avoir vu, pendant qu'il priait, un rayon lumineux sortir de sa bouche et s'élever jusqu'au ciel ; ce qui est un indice certain que ses prières étaient agréables à Dieu et que, comme un encens précieux, elles montaient jusqu'au pied de son trône adorable.

Il aimait beaucoup la sainte Église et priait fréquemment le Seigneur de lui envoyer de dignes ouvriers pour combattre les hérétiques qui, en ce temps-là, déchiraient son sein. Il priait et faisait prier chaque jour ses malades pour tous les bienfaiteurs et protecteurs de l'hôpital ; ainsi, il donnait l'aumône spirituelle en échange de l'aumône matérielle, et il procurait les biens éternels à ceux qui lui donnaient les biens temporels. On se recommandait de tous les côtés à ses prières, dont on connaissait par expérience l'efficacité. Que d'âmes troublées et agitées ont retrouvé le calme et la paix après s'être recommandées à lui ! Que de pécheurs ont été retirés du vice par ses larmes et ses supplications ! La miséricorde divine ne pouvait rejeter les requêtes de cet homme à la fois si ardent pour son Dieu et si zélé pour son prochain.

Concluons que saint Jean de Dieu peut servir de modèle non seulement aux hospitaliers, mais aussi aux contemplatifs, puisqu'il a eu le zèle et la sollicitude des uns, et le repos et la tranquillité des autres ; puisqu'il a su agir sans cesser de prier, et prier sans négliger ses devoirs extérieurs.

Le démon ne pouvait supporter une si grande application aux choses de Dieu ; il fit tous ses efforts pour en détourner notre Saint. Lorsque celui-ci s'attardait un peu à l'église devant le Saint-Sacrement, le malin esprit soufflait la lampe ; il en renversait l'huile, et en même temps il faisait un grand bruit pour l'effrayer ou tout au moins pour le distraire. Il lui apparaissait souvent sous la forme d'une chouette hideuse ou d'autres animaux de cette nature qui voltigeaient et criaient autour de lui pour l'exciter à l'impatience. Méprisant tout cela, Jean dissipait ces spectres par le signe de la croix et disait au démon : « Tu veux me détourner de la prière, mais je me vengerai de toi en la faisant plus longue qu'à l'ordinaire. »

En d'autres rencontres, l'ennemi allait jusqu'à maltraiter rudement le serviteur de Dieu lorsqu'il priait. Un jour, le frère Dominique Benoît, dont la cellule était voisine de la sienne, l'entendit parler et pousser des plaintes, comme s'il luttait contre quelqu'un. Le bon Frère accourt aussitôt, et trouve son Père à genoux, inondé de sueur et disant : « Jésus, délivrez-moi ! Jésus, soyez avec moi ! » Au même instant, le Frère vit un monstre horrible qui s'échappait par la fenêtre en vomissant des flammes, et, dans sa frayeur, il appela au secours. Quant au serviteur de Dieu, il avait le corps tellement meurtri qu'il fut obligé de garder le lit pendant huit jours. Il ne voulut point donner le détail de ce qui s'était passé ; seulement on remarquait qu'il faisait le signe de la croix et répétait tout bas ces paroles : « Traître, penses-tu que je sois homme à abandonner mes œuvres ? »

Peu de temps après, le Saint étant en oraison la nuit, à genoux dans sa cellule dont il avait soigneusement fermé la porte, le démon lui apparut sous la figure d'une femme. Jean, saisi de frayeur, se relève, et, d'un ton indigné, lui dit : « Par où êtes-vous entrée ? — Je n'ai besoin ni de porte ni de clef pour te poursuivre, répondit-elle. — En ce cas, il faut que tu sois un démon, repartit le Saint. » Et il courut à la porte pour constater qu'elle était bien fermée ; puis, s'étant retourné, il ne vit plus rien. Cependant il sortit sur-le-champ, alla vers ses malades, et leur dit en fondant en larmes : « Mes frères, priez donc beaucoup Notre-Seigneur pour moi, afin qu'il me protège et me défende. »

Dans une autre circonstance, encore pendant la nuit lorsqu'il était en prière, on l'entendit s'écrier : « Jésus, Fils du Dieu vivant, venez à mon secours ! » Les Frères accourent, forcent la porte, et le trouvent à genoux, les bras en croix, devant une image représentant la naissance du Sauveur. On l'interroge ; il répond qu'il vient d'être rudement saisi par le corps, soulevé en l'air jusqu'au plancher, et ensuite précipité avec violence sur le sol. Effectivement, il était couvert de blessures ; il fallut le panser, et comme on ne trouva aucun lit vacant dans tout l'hôpital, on lui fit partager le lit d'un autre malade.

Bien loin de se laisser abattre, le Saint imitait l'aveugle de Jéricho à qui on imposait silence, et qui criait toujours davantage : *Jésus, Fils de David, ayez pitié de moi !* Il demeurait ferme et intrépide ; plus il se voyait persécuté par l'esprit infernal, plus il redoublait ses prières.

Puisque nous avons touché ce sujet, ajoutons, afin de ne pas y revenir une seconde fois, que Satan exerça encore d'autres violences contre le Saint, soit pour se venger de lui, soit pour le détourner de la pratique des œuvres charitables.

Sortant un jour de l'infirmerie par une porte qui s'ouvrait sur un escalier, Jean fut brusquement poussé par une force invisible et roula par les degrés jusqu'au bas, en s'écriant : « Jésus, secourez-moi ! » Les Frères, étant accourus, le trouvèrent étendu à terre presque sans mouvement. Revenu à lui, le Saint se mit à baiser son crucifix et à l'arroser de ses larmes, en suppliant Notre-Seigneur de lui donner enfin la victoire sur son ennemi.

Une autre fois, en faisant sa quête, il rencontra dans la rue un homme qui lui dit : « Donnez-moi l'aumône. » Jean lui répondit : « Au nom de qui me la demandez-vous ? » Sans répliquer, le mendiant s'esquiva. Mais un peu plus loin, il se présente de nouveau au Saint et lui dit : « Pourquoi ne me donnez-vous pas l'aumône quand je vous la demande ? » Le Père des pauvres répond : « Si vous ne me la demandez pas au nom de Jésus-Christ, vous ne l'aurez pas. » A ces mots, le prétendu mendiant lui donne un grand coup en pleine poitrine et disparaît aussitôt.

Quelquefois le démon le renversait à terre avec toutes ses provisions. On voyait alors les anges venir le relever, éclairer sa marche et l'accompagner jusqu'à l'hôpital. Une nuit, Jean rencontra sur la place publique, gisant à terre, un pauvre tellement difforme qu'il ressemblait plus à un monstre qu'à un homme. Ses jambes étaient d'une longueur démesurée, et son crâne pelé était rouge comme du feu. Ce spectacle, capable d'effrayer tout autre, n'empêche pas le miséricordieux Père des pauvres de demander à ce malheureux s'il veut être conduit à l'hôpital. « J'y consens, dit le misérable, si vous voulez m'y porter, car vous voyez que je ne puis me remuer. » Aussitôt Jean le charge sur ses épaules ; mais, à sa grande surprise, il n'a jamais porté un homme aussi pesant. Après avoir fait quelques pas, il s'arrête hors d'haleine, et, en essuyant son front baigné de sueur, il dit à haute voix : « Que le nom de Jésus soit ma force et ma protection. » A ces mots, le prétendu mendiant pousse un cri épouvantable et demeure invisible.

Un jour que le serviteur de Dieu revenait de sa quête, l'esprit de malice, prenant la forme d'un porc monstrueux, se jeta à travers ses jambes, le fit tomber avec violence, le roula et le piétina dans la boue pendant fort longtemps, puis il disparut.

Quelques passants, ayant trouvé le Saint étendu par terre et sans mouvement, s'empressèrent de le relever et le conduisirent à l'hôpital. Les religieux, en le mettant au lit, s'aperçurent qu'il avait le corps brisé et couvert de plaies. Jean fut un mois avant de pouvoir se remettre sur pied, et l'on eut beaucoup de peine à savoir de lui ce qui était arrivé. Il finit par dire : « Le *méchant* veut me surmonter ; mais avec

la grâce de Notre-Seigneur, je l'abattrai. Il ne fait encore que me redouter, mais j'espère que bientôt il me craindra. » En effet, le Saint en arriva à mépriser les attaques et les mauvais traitements du démon, au point de le provoquer. Reconnaissant un jour l'approche de son ennemi, il lui dit : « Viens donc, esprit maudit, viens ; je suis prêt à soutenir la lutte. Viens faire contre moi tout ce que te permettra mon Seigneur Jésus-Christ ; car plus tu me maltraiteras, plus tu me rendras service en m'aidant à châtier mon corps, que je regarde comme mon plus mortel ennemi. »

Dans cette guerre, Jean de Dieu avait sans doute plusieurs armes à son service ; mais celle dont il usa avec plus de succès fut la prière à la Sainte Vierge. Il l'invoquait toujours dans le combat, et c'est avec le secours de Marie qu'il parvint à remporter une victoire définitive sur le serpent infernal ; car, à la fin, le démon, se voyant toujours vaincu et humilié, cessa de le poursuivre et de s'opposer ouvertement à ses oraisons et à ses bonnes œuvres.

Imitons ce grand Saint, afin de vaincre et de triompher comme lui.

§ 2. Son amour de Dieu.

Jean aimait son Dieu ; il comprit et mit en pratique la doctrine de l'amour divin dont les effets merveilleux sont décrits par saint Paul (1). Tout ce que nous avons raconté jusqu'ici de ses actions prouve surabondamment que la charité était la vie et l'âme de toutes ses autres vertus. Nous nous contenterons d'énumérer ici quelques faits particuliers qui seront encore autant de preuves de son admirable charité.

Lorsque Jean entendait prononcer le saint nom de Dieu, il se prosternait jusqu'à terre, la baisait et disait avec une grande ferveur : « Je vous adore, mon Seigneur et mon Tout. » La charité dont brûlait son cœur rejaillissait jusque sur son corps ; elle réchauffa plus d'une fois ses membres glacés et couverts de neige, elle le fit marcher sain et sauf au mlieu d'un incendie. On pourrait lui appliquer ces paroles de saint Bonaventure, parlant de son séraphique Père saint François : « C'était un charbon embrasé, tout absorbé dans les flammes du divin amour. A ce seul nom, il s'animait et s'enflammait, et toutes les fibres de son cœur résonnaient comme les cordes de la lyre sous l'archet. » Ses entretiens et ses discours ne respiraient que la plus ardente charité, et sa seule vue excitait la dévotion dans les âmes. Il remuait les cœurs lorsqu'il baisait amoureusement son crucifix ou qu'il le présentait à baiser à ceux qui s'approchaient pour lui parler.

(1) I. Cor. xiii.

« Baisez, leur disait-il, l'image de votre adorable Jésus, et souvenez-vous que le sang qui a coulé de ses plaies est l'unique remède à vos péchés. » Lorsqu'il lisait ou entendait lire la passion de Jésus-Christ, il ne pouvait se contenir : il versait des larmes en abondance, il poussait de profonds soupirs, et on ne pouvait douter qu'il ne ressentît jusque dans l'intimité de son être les souffrances de son Rédempteur. Souvent il était obligé d'interrompre cette lecture, et, dans un transport d'amour, il s'écriait : « Est-il possible que le Fils de Dieu ait enduré des douleurs si atroces pour nous, et que nous en soyons si peu reconnaissants ? Il a voulu mourir pour nous, et nous refusons de mourir à nous-mêmes et à nos désordres. Oh ! quel abominable monstre que le péché ! Je le déteste, et je souffrirais volontiers la mort pour en garantir les âmes rachetées par le sang de Jésus-Christ ! »

Quand on aime Dieu, on est sensible aux outrages qu'il reçoit. Aussi notre Saint travaillait-il à combattre le péché et était-il inconsolable lorsqu'il le voyait commettre. Nous en avons déjà cité des exemples bien remarquables ; en voici un qui ne l'est pas moins.

« Revenant un jour de la ville avec sa hotte pleine de provisions pour ses pauvres, Jean heurta par mégarde un jeune gentilhomme dont l'habit fut légèrement endommagé par le choc. Il s'empressa de faire d'humbles excuses au noble offensé en lui disant : « Pardon, mon frère ; c'est bien involontairement que cela m'est arrivé. » Le gentilhomme, choqué de s'entendre appeler *mon frère*, lui donna à l'instant un violent soufflet en proférant un horrible blasphème. Jean, prosterné à terre, se mit aussitôt à pleurer et à gémir, non pas de ce qu'il avait été maltraité, mais de ce que le nom de Dieu avait été outragé, et il s'écria : « Seigneur, mon Dieu, je suis la cause de ce blasphème ! Frappez-moi, mon frère, ajouta-t-il, frappez-moi encore ; je suis heureux de porter la peine de votre crime. » Sur ces entrefaites, survint providentiellement Jean de la Torre, celui-là même qui autrefois avait traité le Saint de la même manière. « Eh quoi ! s'écria-t-il, frère Jean de Dieu, qu'est-ce qui vous arrive ? » A ce nom de Jean de Dieu, le gentilhomme s'écrie : « C'est donc là le Saint de Grenade ! » Et, se jetant aux pieds du Père des pauvres, il lui demande pardon. Une heure après, il allait à l'hôpital renouveler ses excuses et offrir une aumône de cinquante ducats. »

Arrêtons-nous sur ce sujet. L'amour qui animait le Saint se comprendra mieux par les effets qu'il produisit et dont nous parlerons aux paragraphes suivants.

§ 3. Son amour du prochain et surtout des pauvres.

Qui aime Dieu aime son frère, a dit l'apôtre bien-aimé (1). La charité de saint Jean de Dieu pour son prochain avait son fondement dans sa charité pour Dieu ; c'est pourquoi elle fut si forte, si constante, si universelle et si désintéressée. Le cœur humain est trop faible et trop inconstant pour qu'un intérêt temporel, un motif humain puissent le soutenir dans une longue carrière de douceur, de patience, de bonté, d'abnégation et de dévouement. Il faut à ces grandes choses un appui plus solide, un but plus élevé ; il faut l'esprit de foi et la vue des intérêts éternels. Elles ne se soutiennent que par le feu de la charité que Jésus-Christ est venu apporter au monde.

Il est presque inutile de parler ici de la charité fraternelle de saint Jean de Dieu. Sa vie est-elle autre chose qu'une manifestation de cette vertu ? et l'établissement de son hôpital n'en est-il pas la plus illustre et la plus éclatante preuve ? Sans doute il aimait tous les hommes ; mais il chérissait tout particulièrement les pauvres et les malades, parce qu'il voyait en eux l'image de Jésus-Christ qui s'est fait lui-même pauvre et souffrant pour nous. Il aimait à les servir, parce qu'avec eux on est moins exposé à la vaine gloire, et que les pauvres, ne trouvant pour l'ordinaire ici-bas que privations, peines et rebuts de tous genres, ont plus besoin d'être prévenus, honorés et consolés. Notre Saint renonce à tout, afin de ne travailler et vivre que pour eux. Il se fait gloire d'être leur avocat auprès des grands, à qui il expose leur misère en disant avec l'Esprit-Saint : « Donnez aux pauvres, Dieu vous le rendra (2). » Entreprenant des courses et des voyages pour les secourir, se privant du nécessaire pour les sustenter, se dépouillant pour les vêtir, il reste pauvre lui-même et ramasse des trésors pour enrichir tout le monde autour de lui. Il ne refuse jamais l'aumône sollicitée au nom de Dieu, sachant bien que rebuter le pauvre, c'est rebuter le Seigneur, et que mépriser le pauvre, c'est mépriser Jésus-Christ même.

Suivant à la lettre ce conseil du Sauveur : *Allez-vous-en dans les coins des rues, et emmenez à votre table les pauvres, les infirmes, les boiteux et aveugles* (3), Jean remplit sa maison de malades qu'il appelle ses frères et ses enfants. Ses délices sont d'habiter au milieu d'eux et de les voir à toute heure, pour connaître leurs besoins, sécher leurs larmes, apaiser leurs douleurs, panser leurs ulcères, rafraîchir leur

(1) I. JEAN. IV, 20.
(2) MATT. VI, 4.
(3) LUC. XIV, 13.

langue desséchée, réchauffer leurs membres glacés, et leur rendre tous les services les plus bas et les plus pénibles, avec la tendresse d'une mère pour ses enfants. Tout est doux à celui qui aime, rien ne lui pèse ; il tente et accomplit beaucoup de choses qui fatiguent et épuisent vainement celui qui n'aime pas. Rien ne lasse celui qui aime, rien ne l'effraye, rien ne l'arrête (1). Ni les critiques, ni les persécutions des hommes, ni les attaques du démon n'ont déconcerté Jean de Dieu ; ni les fatigues, ni les maladies ne l'ont découragé et n'ont pu le contraindre à oublier ses pauvres. Il se donne à eux jusqu'à la fin ; car, sur son lit d'agonie, comme nous le verrons plus loin, il est plein de sollicitude pour leurs besoins et leur consacre encore les derniers instants de sa vie.

Quant au salut des âmes, nous savons déjà qu'il était le but final de tous ses travaux. Jean de Dieu cherche, avant toutes choses, à procurer à son prochain le plus précieux des biens : la connaissance et l'amour de Dieu. Comme moyen de sanctification, il enseigne aux malheureux la résignation, et aux riches la miséricorde et l'aumône. Nous l'avons vu exhorter tous les âges à la vertu, combattre le péché avec une ardeur extraordinaire, subir les railleries et les mauvais traitements pour retirer les âmes de la fange honteuse du vice et les donner à Dieu. Il assistait les moribonds et priait pour les défunts. Il eût volontiers donné sa vie pour le salut d'un seul de ses frères, et nous le verrons encore se lever de son lit de mort pour délivrer une âme désespérée.

Dieu veuille susciter de nombreux et fidèles imitateurs de ce grand amant des pauvres, afin que, par la charité, les plaies faites à la société par l'égoïsme soient guéries, et que le monde soit sauvé ! Et ceux qui se livreront à ce ministère y trouveront les premiers un riche et glorieux bénéfice.

Donner tout son bien aux pauvres, c'est assurément une grande aumône, mais leur consacrer sa personne et sa vie en est une bien plus grande ; c'est imiter le sacrifice de Jésus-Christ, c'est la charité parfaite. On ne peut rien donner de plus que soi-même. Au témoignage de saint Jean Chrysostome, l'hospitalité exercée pour Dieu est équivalente au martyre. Saint Augustin l'appelle la sœur des anges et l'amie de Jésus-Christ. Ce même saint docteur ne veut pas qu'on dise : *Bienheureux ceux qui ont mérité de recevoir le Christ dans leur maison !* « Ne vous plaignez pas, ajoute-t-il, de ce que vous êtes né trop tard pour le voir vivant dans sa chair. Le Christ ne vous a point enlevé ce bonheur, puisqu'il vous dit : *Ce que vous faites au moindre*

(1) *Imitation de Jésus-Christ*, l. III, c. V.

des miens, c'est à moi que vous le faites (1). » Le célèbre saint Pambon, disciple du grand saint Antoine, vit au même rang dans le ciel deux frères morts, l'un après avoir vécu en solitaire, et l'autre après avoir consacré sa vie au soin des pauvres, des malades et des vieillards dans un hôpital (2). L'exercice de l'hospitalité égale donc en mérites les grandes austérités de la solitude. Sainte Marie-Madeleine de Pazzi préférait l'exercice de la charité à l'oraison. « Quand je contemple, disait-elle, c'est Dieu qui m'aide; mais quand je secours mon prochain c'est moi qui aide Dieu, et j'en espère une plus grande récompense. »

Comme tout ce que nous avons dit le prouve, saint Jean de Dieu a s1 unir la vie active à la vie contemplative, et, comme nous le constaterons bientôt, il a été aussi pénitent que les anachorètes.

§ 4. Sa confiance en Dieu.

La charité espère tout (3). Quand on place Dieu à la tête de toutes ses entreprises, quand on lui consacre toutes ses actions, quand on a soin de l'invoquer avec confiance et de marcher devant lui avec amour et fidélité, l'on est assez riche et l'on ne craint rien dans le monde. Ainsi en a-t-il été de notre saint aumônier. N'ayant que Dieu en vue dans toutes ses actions, il mettait sa confiance entière dans l'infinie Bonté qui écoute toujours les prières de ceux qui l'aiment avec tendresse et prévient même leurs intentions. Dès sa jeunesse, il renonce à tous les avantages temporels que le monde lui offre plusieurs fois, et remet son avenir entre les mains de la Providence. Dans ses voyages et ses pèlerinages, il se repose sur elle des moyens de subsister au jour le jour. Sa confiance inébranlable en Dieu explique cette libéralité aveugle qui lui fait donner aux premiers pauvres venus les aumônes qu'il a recueillies pour son hôpital ; elle explique surtout les choses en apparence imposssibles qu'il réalise dans ses œuvres de charité, selon la parole de Notre-Seigneur : *Tout est possible à celui qui croit* (4). « Je sais que de moi-même je ne suis rien, dit-il, mais avec Dieu je puis tout ; j'ai confiance qu'il me donnera de quoi nourrir ses pauvres. » Aussi Dieu répondait admirablement à la confiance de son serviteur et lui envoyait les secours nécessaires en temps opportun. Nous allons encore en donner quelques exemples.

Un jour, c'était l'heure du repas, Jean, n'ayant plus un seul morceau de pain pour ses malades, prend sa corbeille et sort de l'hôpital d'un

(1) *Sermo XXVI, de Verbis dom.*
(2) *Vie des Pères des déserts*, t. I, part. II. *Solit. de Nitrie.*
(3) I. Cor. XIII.
(4) Marc. XI, 22.

air aussi content que s'il savait où trouver leur nourriture ; il se recommande à Dieu et ne doute pas de sa providence. A peine a-t-il, en effet, traversé une rue pour quêter, qu'il voit venir à lui un gentilhomme à cheval, lequel lui offre du pain plus qu'il n'en a besoin et disparaît aussitôt. Le Saint s'en retourne joyeux et bénissant le Seigneur. Il crut avec tous les témoins du fait que cette libéralité lui était venue de la main d'un ange revêtu de la forme humaine. D'ailleurs, le pain avait un goût si exquis, que jamais personne n'en avait mangé d'aussi bon.

Nous avons déjà cité plusieurs traits de l'assistance providentielle de Dieu envers son serviteur par l'intermédiaire des anges ; en voici encore un tout aussi admirable. C'était la veille de Noël ; on vint prévenir Jean qu'il ne restait pas à la maison un seul morceau de bois pour faire cuire les mets destinés aux pauvres malades. Prenant aussitôt deux Frères avec lui, il se dirige vers la forêt voisine qui d'ordinaire fournissait l'hôpital, et se met avec ses compagnons en devoir de couper le bois nécessaire. Le travail est pénible, la besogne avance peu et la nuit est proche, lorsque deux hommes vigoureux se présentent tout à coup, abattent plusieurs arbres en moins d'une heure, coupent les branches, font des bûches et des fagots en si grande quantité qu'on pourrait en remplir plusieurs charrettes. Les deux Frères, étonnés, dirent à Jean : « Mon Père, voilà de bons ouvriers ; d'où les avez-vous fait venir ? Si nous avions une voiture, nous pourrions emporter ce bois et l'hôpital en aurait pour longtemps. » Le Saint se contenta de sourire ; mais les bûcherons célestes répondirent pour lui : « Enfants, ne vous mettez pas en peine, nous avons coupé le bois et nous vous aiderons à l'emporter. » Cependant la nuit était venue, et, pour s'en retourner, il y avait danger de s'égarer et de tomber en quelque précipice ; mais des flambeaux éclatants portés par des mains invisibles escortèrent Jean et ses disciples, et les conduisirent jusqu'à l'hôpital par les chemins les plus sûrs et les plus commodes. Ce qui les étonna davantage encore, c'est qu'en rentrant ils trouvèrent dans la cour tout le bois qu'ils avaient vu couper dans la forêt ; il avait sans doute été transporté là par la main des anges. Ces merveilles furent aussitôt divulguées dans l'hôpital et de là dans la ville : ce fut un surcroît de gloire pour Jean ; mais lui ne pensait qu'à s'humilier et à bénir la divine Providence du soin qu'elle prenait de ses pauvres. A cette occasion, il disait à ses malades : « Mes frères et mes enfants, louez et adorez, Jésus-Christ, qui, né à pareil jour pour être la lumière du monde, a voulu réjouir ses serviteurs et les secourir dans leurs besoins. »

§ 5. Son humilité et son obéissance.

1° « L'amour est obéissant et soumis aux supérieurs : il est vil et méprisable à ses yeux, dit l'auteur de l'*Imitation* (1). *La charité ne s'enfle point* (2). C'est ce que nous pouvons constater dans notre Saint, qui, en suivant cet avis du même Apôtre: *Regardez-vous comme morts* au monde, pouvait dire : *Que m'importe ce que les hommes pensent de moi ? Je suis mort et ma vie est cachée avec Jésus-Christ en Dieu* (3). Nous avons vu avec quelle ardeur il a cherché les humiliations et les mépris, comme il s'est réjoui d'être le rebut du monde et de passer pour un insensé. Il fuit les louanges et redoute de faire connaître les grâces extraordinaires qu'il reçoit du Ciel, de crainte qu'on ait trop bonne opinion de lui. Il aime à rappeler ce qu'il dit être ses égarements d'autrefois, et, versant des larmes de douleur, il les appelle des crimes. A l'entendre, on croirait qu'il est le plus grand et le plus misérable des pécheurs, indigne même de servir les pauvres de Jésus-Christ. S'il réussit en quelque entreprise ou s'il fait une action d'éclat, il en attribue toute la gloire à Dieu, disant : « Jean de Dieu n'est capable que de mal, et Dieu est bien bon de se servir d'un si vil instrument pour nourrir ses pauvres. »

2° Le Saint se défiait trop de ses propres lumières pour oser se diriger par lui-même. Il avait toujours présente à l'esprit cette recommandation de son directeur : « Obéissez toujours ; Dieu ne vous a pas donné la vocation de diriger, mais d'être dirigé. L'obéissance vous mettra l'âme en sûreté ; on ne se trompe pas en obéissant. » C'est pourquoi le serviteur de Dieu, après avoir donné à son Institut une forme régulière et y avoir établi une exacte discipline, soumit tous les mouvements de sa volonté et toutes les lumières de son esprit à ceux qui furent ses supérieurs et ses directeurs spirituels. Il était tellement affectionné à cette vertu que non seulement il obéissait avec la dernière exactitude à ses supérieurs comme à Dieu même, mais lorsque de petits enfants lui commandaient quelque chose pour l'amour de Dieu, il l'exécutait aussitôt. A l'exemple du divin Maître, il obéit jusquà sa mort ; et, comme nous aurons lieu d'en parler plus loin, ce fut par un acte d'obéissance héroïque qu'il consentit à se séparer de ses pauvres et à recevoir des soins, hors de son hôpital, dans sa dernière maladie.

(1) Liv. III, ch. v.
(2) I. Cor. xiii.
(3) Rom. vi, 11, et Coloss. iii, 3.

§ 6. Sa patience et sa douceur.

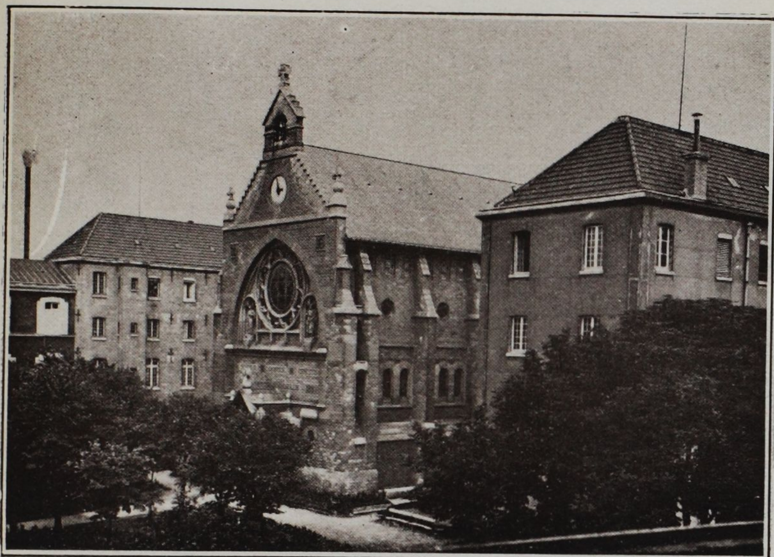
La charité est patiente ; elle ne s'irrite point, elle supporte tout (1). Dans son livre des *Dialogues*, saint Grégoire a dit : « Je crois que la vertu de patience est au-dessus des prodiges et des miracles.» Aussi lorsque l'Église examine la vie des saints, elle ne porte pas sa principale attention sur les prodiges qu'ils ont opérés, mais elle s'informe surtout de leurs actions et de leurs vertus ; et, dans leurs actions, elle recherche principalement les actes de patience, parce qu'ils prouvent la charité et la sainteté plus que tout les autres, selon ce qui est écrit : *L'œuvre parfaite est celle de la patience* (1).

La grande patience de notre Saint avait pour fondement son humilité et sa confiance en Dieu, et pour aliment son ardent amour de Jésus crucifié. Les peines et les traverses, tous les événements fâcheux le trouvaient calme et résigné. Les injures et les mauvais traitements dont il était l'objet n'étaient à ses yeux que l'expression de la vérité et de la justice ; loin de les craindre et de les fuir, il les aimait, les désirait, et ralentissait le pas lorsqu'il les rencontrait, afin d'en savourer tout le fruit d'humiliation qui en découlait. Il remerciait, il félicitait ceux qui l'injuriaient ou le maltraitaient ; « car, disait-il, ceux-là me connaissent bien et me traitent selon mes mérites. »

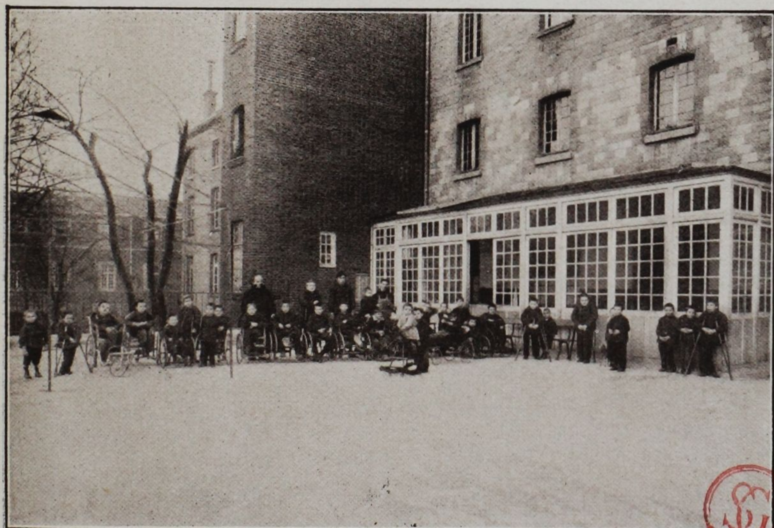
Une de ces femmes que la charité de Jean avait retirée du vice et qu'il continuait à assister vint un soir à l'hôpital lui demander des draps et d'autres objets dont elle avait besoin. Le Saint, se trouvant ce jour-là dépourvu de tout, puisqu'il avait donné même son habit, était dans l'impossibilité de la satisfaire. Il la prie de revenir le lendemain. Mais la malheureuse, s'offensant de ce délai si court comme d'un cruel affront, entre en fureur et se met à injurier l'homme de Dieu, l'appelant hypocrite, fourbe, faux dévot. Sans s'émouvoir, Jean lui répond avec une douceur angélique : « Je vous donnerai demain deux réaux, si vous voulez aller crier sur la place publique les mêmes choses que vous me dites ici. » Et il s'éloigne. Cette patience et cette douceur portèrent leurs fruits, car cette femme rougit bientôt de sa conduite et s'en repentit sincèrement. Le jour des funérailles du Saint, se trouvant dans le convoi avec d'autres femmes également converties, elle éprouva des remords si violents qu'elle s'accusa publiquement et à grands cris, en ajoutant qu'elle avait perdu son libérateur et son père.

(1) I. Cor. xiii, 4.
(1) Jac. i, 4.

ASILE DES JEUNES-INFIRMES, 223, rue Lecourbe, PARIS (xv[e]).



COUR INTÉRIEURE ET CHAPELLE DE L ASILE



GROUPE DES IMPOTENTS



CLASSE DES AVEUGLES



GROUPE DE MUSICIENS

Un jour que notre Saint est allé au vieux palais de l'Inquisition pour y faire sa quête, un jeune domestique le pousse brusquement dans le bassin d'une fontaine qui se trouvait dans la cour. L'auteur de cet exploit et les assistants rient aux éclats. Mais Jean, après s'être retiré de l'eau sans témoigner de l'émotion, s'éloigne en remerciant celui qui le fait participer aux souffrances et aux humiliations de Jésus-Christ. L'insolent reste honteux et les curieux sont dans l'admiration.

Un pauvre, mais de ceux qui préfèrent la mendicité au travail et qui se distinguent par leur grossièreté, se trouve avec une troupe de ses compagnons de misère devant la porte d'un gentilhomme de Grenade, nommé Antoine Zavan. Voyant arriver Jean de Dieu, il court au-devant de lui avec sa bande pour lui demander l'aumône. Le Saint donne un réal (vingt-sept centimes) à chacun. Le méchant pauvre trouve l'offrande trop modique et vomit publiquement des injures contre son bienfaiteur. « Voyez l'imposteur, crie-t-il, l'hypocrite qui se fait passer pour saint dans Grenade ; c'est un voleur d'aumônes. Ah ! si on le connaissait ! » Après quoi il lui donne un soufflet. Cette ignoble conduite serait sans doute un motif pour le Saint de lui faire une aumône plus abondante ; mais les autres pauvres, indignés, réprimandent le coupable, et les serviteurs d'Antoine Zavan, étant accourus, le saisissent pour le châtier et le livrer à la justice. Jean s'y oppose, le fait relâcher et dit en riant : « Je dois plutôt lui rendre grâce et prier pour lui. »

Il se comporte avec la même bonté envers un jeune homme qui, un soir, s'est furtivement introduit dans l'étable de l'hôpital et s'est emparé de l'âne qui servait aux charrois. Le voleur, après avoir couru toute la nuit afin d'échapper aux poursuites, se retrouve le matin à la porte même de l'étable, et, malgré tous ses efforts, ne peut faire avancer l'animal d'un pas. Les Frères et les gens de service, reconnaissant l'âne de la maison, se disposent à infliger un sévère châtiment au larron qu'ils viennent de surprendre en flagrant délit ; mais Jean de Dieu s'y oppose. Il se contente de lui représenter vivement l'énormité de sa faute, l'engage à en faire pénitence et lui donne la liberté avec une large aumône. Il faisait miséricorde, afin d'obtenir lui-même miséricorde de la part de son Dieu.

Ainsi que nous l'avons remarqué, dès les premiers jours de l'établissement de son hôpital, le Saint est blâmé et combattu dans ses entreprises charitables, quelquefois même par des personnes d'ailleurs bien intentionnées, qui le décrient auprès de son archevêque ; il a des détracteurs jusqu'à la fin de sa vie. Il s'humilie et garde ordinairement le silence. S'il répond, c'est pour dire simplement : « Patience, mes frères, le médecin qui se hâte trop ne fait pas souvent bonne

cure. Continuons à bien faire ; nos actions parleront pour nous, et bientôt ceux qui nous critiquent changeront d'avis. » En effet, un grand nombre parmi ceux qui l'ont le plus censuré le louent ensuite, justifient sa conduite et publient partout sa vertu.

Apprenons à son exemple que souvent le meilleur moyen de repousser la calomnie, c'est de nous taire, de la souffrir en patience et d'en détruire les effets par la persévérance dans le bien ; nous obligerons ainsi nos détracteurs à confesser qu'ils ont menti.

Lorsque nous voyons Jean de Dieu si doux et si patient, gardons-nous de croire qu'il le soit naturellement ; ce serait se faire une bien fausse idée de sa vertu. Il était, au contraire, fort sensible aux injures et aux affronts ; mais, à l'école de la croix, il avait appris à se contraindre, à se faire violence à lui-même par amour pour Dieu et pour le prochain. Nous allons l'entendre lui-même indiquer le motif et le fondement surnaturels de sa patience.

Se trouvant un jour dans le quartier habité par les Maures, il y est l'objet des railleries de toutes sortes de la part de ces infidèles. Il supporte tout en silence, quand l'un d'eux, plus emporté que les autres, pousse l'impiété jusqu'à lui dire : « Dis-nous donc, chrétien, quel miracle a fait ton Christ ? » Le Saint lui répond avec une fermeté pleine de modestie : « Certes, ce n'est pas un petit miracle de sa grâce que d'enchaîner ma colère au milieu de vos insultes et de m'empêcher par amour de sa loi de rien faire ici qui soit indigne du nom chrétien. » Ces paroles indiquent bien qu'il ressent l'injure ; mais son amour pour Jésus-Christ étouffe son ressentiment et arrête sa vengeance. C'est ainsi qu'il se montre vraiment fort ; car, dit l'Esprit-Saint : *L'homme patient vaut mieux que le courageux, et celui qui est maître de son esprit vaut mieux que celui qui force les villes* (1).

§ 7. Sa pénitence et ses austérités.

La charge d'un grand hôpital, le dévouement du jour et de la nuit au service des malades, n'est-ce pas déjà là une vie assez mortifiée et pénitente ? Oui, sans doute ; mais notre Saint ne s'en contente pas. On est étonné comment il a encore la force de pratiquer des austérités aussi extraordinaires qu'on peut les comparer à celles des anciens Pères du désert.

Autant Jean de Dieu était tendre et compatissant envers les pauvres, autant il était dur et sévère à lui-même. « Son lit était fort court et

(1) Prov. xvi, 32.

presque aussi dur que la terre ; mais le sommeil qu'il y prenait était plus court encore, car à peine durait-il une heure, et souvent l'interrompait-il par des veilles et des oraisons (1). » Sa coutume était de dire : « Les paresseux et les endormis ne sont pas propres au royaume des cieux. Veillons et prions, car nous ne savons pas à quelle heure le Seigneur viendra. » Son vêtement se composait d'un caleçon de toile et d'une robe de drap rude et grossier, telle qu'il l'avait reçue des mains de l'évêque de Tuy. Elle ne descendait qu'à mi-jambes, et lui servait autant à mater son corps qu'à le couvrir. Il avait toujours les cheveux et la barbe rasés. Il marchait toujours la tête, les jambes et les pieds nus, allant et venant, jour et nuit, partout où la charité l'appelait, quelque temps qu'il fît, par la chaleur la plus excessive et par le froid le plus rigoureux. Il faisait tous ses voyages à pied, n'ayant qu'un bâton pour soutien. Aussi que de fois ne le vit-on pas rentrer à l'hôpital les pieds et les jambes déchirés, la tête excoriée, le corps exténué et tout épuisé de jeûnes et de fatigues ! En hiver, on ne le vit jamais s'approcher du feu, si ce n'est quelquefois pour condescendre aux sollicitations de personnes charitables, touchées de compassion en le voyant glacé ; c'était alors pour lui un supplice de passer tout à coup d'un très grand froid à une grande chaleur. Mais il était ravi de souffrir, et il lui était indifférent de crucifier sa chair, soit par le chaud, soit par le froid.

Des oignons cuits faisaient sa nourriture ordinaire, et il en prenait si peu qu'on s'étonnait comment il pouvait subsister et soutenir de si grands travaux. Dans ses quêtes, on insistait souvent pour le retenir à dîner ; il ne pouvait pas toujours refuser, car c'était, pour beaucoup de familles, une consolation de l'avoir à leur table. Mais en donnant quelquefois ce contentement à ses bienfaiteurs en retour de leurs aumônes, le Saint demandait la permission de manger à genoux, n'acceptait que d'un seul mets, choisissant le plus grossier, et il l'assaisonnait avec de la cendre, afin de ne pas interrompre sa pénitence par cette nourriture extraordinaire. Il acceptait, non pour lui, mais pour ses pauvres, ce qu'on lui présentait de plus délicat. « J'éprouverai infiniment plus de plaisir, disait-il, à le leur voir manger que de le manger moi-même. » C'est ainsi qu'il se privait pour ses frères, donnant à la vertu ce qu'il ôtait à la volupté, et voulant que son abstinence devînt la nourriture de l'indigent (2).

Aux jeûnes prescrits par l'Église, il en ajoutait un grand nombre d'autres, les pratiquant à la manière des premiers chrétiens, c'est-à-

(1) Décret de canonisation.
(2) Décret de canonisation.

dire en ne faisant qu'un repas vers le soir. Tous les vendredis de l'année, Jean augmentait considérablement ses austérités en mémoire de la passion de Jésus-Christ. Il était convaincu qu'on ne pouvait mieux honorer ce grand mystère qu'en se crucifiant soi-même. Aussi, ce jour-là, il jeûnait au pain et à l'eau, et se donnait si rudement la discipline avec des cordes à nœuds, que le sang jaillissait de toutes parts. « Afin de dompter encore davantage son corps et de le tenir toujours soumis à l'esprit, il portait un cilice, tissu d'un poil rude et piquant, et hérissé de pointes de fer ; il prenait quelquefois la discipline avec des épines et d'autres instruments d'une affreuse pénitence (1). » Un jour, il se brûla tellement le corps avec des carreaux rougis au feu, qu'il dut rester plusieurs jours au lit pour se guérir. Il pouvait ordinairement dire avec le grand Apôtre : *Je porte sur mon corps les marques du Seigneur Jésus* (2). Pour nous, à défaut de plaies et de meurtrissures volontaires, sachons au moins supporter les fatigues ordinaires de la mortification chrétienne.

Notre Saint puisait cette ardeur à se mortifier dans son amour pour Jésus crucifié ; et afin de s'animer davantage à la souffrance, il lisait dans l'Évangile selon saint Jean une partie de la passion du Sauveur, et se reprochait amèrement à lui-même de ne pas assez ressembler à son divin Maître. Ses amis le blâmaient quelquefois de ses pénitences excessives, lui disant : « Vous devez vous ménager à servir plus longtemps les pauvres ; vous trouvez dans votre hôpital assez d'occasions de souffrir sans en rechercher d'autres ; le pansement des malades, les veilles et les travaux de votre état sont une assez grande pénitence, et Dieu n'exige point que vous soyez ainsi prodigue de votre vie. » Il leur répondait avec zèle et modestie : « Puisque saint Paul, au milieu des fatigues inséparables de son apostolat, ne cessait pas de se livrer aux plus austères pénitences, afin d'attirer les faveurs du Ciel sur ses entreprises et d'assurer son propre salut ; puisque tant d'autres saints qui valent infiniment mieux que moi, après avoir châtié leur corps et l'avoir réduit en servitude par une infinité de mortifications, ne laissaient pas de redouter le tribunal du souverain Juge, qu'en sera-t-il de moi, abominable pécheur, si je ne fais pénitence ? Voudriez-vous donc m'enlever ma seule ressource pour le paiement de mes dettes à la justice divine ? » Et il continuait courageusement *à porter sur lui la mort de Jésus, afin que la vie du même Sauveur se manifestât aussi dans son corps* (3).

(1) Décret de canonisation.
(2) GALAT. VI, 17.
(3) II. COR. IV, 10-11.

§ 8. Sa chasteté.

Au sujet de cette vertu, nous ne pouvons mieux faire que de reproduire ce qu'en dit le Souverain Pontife dans le décret de canonisation. « Châtiant son corps et le réduisant en servitude, il mérita de le conserver toujours pur ; il vécut dans un si grand éloignement des plaisirs criminels, que sa chasteté ne fut jamais flétrie, même par le moindre soupçon. » Il recommandait à ses disciples de fuir avec le plus grand soin la conversation des femmes, et lui-même n'avait avec elles que les rapports nécessités par la charité. Il était partout d'une si grande mortification des sens, que sa vue inspirait le respect et des pensées salutaires. Son amour pour l'angélique vertu était tel, qu'il aurait voulu la faire régner dans tous les cœurs ; et, pour nous servir des termes du décret de canonisation, « il allait, comme un *chasseur spirituel*, dans les lieux mal famés pour arracher au démon les âmes qu'il tenait en servitude ». On ne saurait dire combien il en délivra par ses prières, ses mortifications, ses remontrances, ses supplications et ses larmes.

Concluons que saint Jean de Dieu a égalé, s'il n'a pas dépassé en vertus, les anciens solitaires du désert. Ceux-ci, libres de tout embarras, ont vécu loin du monde, sans autres témoins que le Ciel et les anges ; ils ont appris à l'ombre des murs d'un monastère les secrets de la solitude et les moyens de la victoire, tandis que notre Saint n'était ni dans un couvent, ni dans un désert, ni même dans sa famille. C'est par une abstinence rigoureuse, une mortification des plus austères, une oraison continuelle, un courage et une constance indomptables dans les combats les plus rudes et les plus divers qu'il a conservé pur le beau lis de sa chasteté, au milieu des dangers qui l'environnaient. C'est bien là un miracle de la grâce et un modèle de sainteté qu'on rencontre trop rarement dans le cours des siècles.

Que dirons-nous encore de Jean sans nous exposer à des répétitions ? Non seulement il a imité la ferveur des ascètes, l'humilité et la mortification des plus grands pénitents ; non seulement il a participé à la gloire des vierges, mais il a mérité la couronne du martyre. Oui, le martyre ! Car, s'il ne l'a pas rencontré, il l'a cherché avec ardeur ; s'il n'a pas répandu son sang pour la foi, il l'a épuisé pour la charité. Il a accompli un martyre de pénitence, de patience et de dévouement. En effet, de quelles douleurs humaines n'a-t-il pas goûté l'amertume ? Faim, soif, veilles, nudités, calomnies, outrages, mauvais traitements et persécutions, sollicitudes et travaux pour les pauvres et les malades, inquiétudes pour tous ceux qui sont en souf-

france et en péril, il a tout éprouvé. Il a lutté contre l'eau et le feu, et, ce qui est plus surprenant, contre le vice et la corruption, sans en être atteint. Qui a souffert sans qu'il souffrît aussi ? Qui fut scandalisé sans qu'il brûlât de zèle ? Qui s'est perdu sans qu'il ait gémi ?... Et dans ses combats journaliers contre la malice des hommes et des démons, quelle force et quelle égalité d'âme pour tout supporter ! Homme vraiment admirable par tant de vertus et surtout par sa charité, qui, au milieu d'un siècle refroidi, ne cessa de croître jusqu'à la fin, et qui triompha de l'agonie et de la mort même !

Bénissons Dieu de l'avoir donné à la terre. Apprenons à l'aimer et travaillons à l'imiter.

CHAPITRE XII

Les lumières de saint Jean de Dieu. — Ses dons surnaturels. Sa connaissance de l'avenir et du secret des consciences.

1° La science des saints ne se trouve pas toute dans les livres, et l'Esprit-Saint nous assure que Dieu se révèle aux humbles et donne l'intelligence aux petits (1). Voilà ce que le Seigneur réalisa dans saint Jean de Dieu. Une vie laborieuse et des voyages fréquents ne lui ont pas permis de se former dans les écoles, ni d'acquérir les sciences humaines. Mais, élevé dans un milieu profondément chrétien, son intelligence précoce s'ouvrit de bonne heure aux vérités de la foi, comme son cœur à la piété. Il ne cessa depuis de développer et d'agrandir ses connaissances religieuses par la lecture des livres pieux, ses entretiens avec des directeurs éclairés et l'audition de la parole de Dieu dont il était avide. Il fit plus tard de l'Évangile, et surtout de la passion du Sauveur, sa lecture assidue et l'objet de ses méditations continuelles. Il acquit ainsi la science de la croix et de l'amour de Jésus-Christ, qui n'est assurément pas une science médiocre ; saint Paul ne se glorifiait pas d'en avoir d'autres. Cette étude du divin Modèle de toute sainteté lui donna la sagesse pratique et le sens profond des voies de Dieu et des misères de l'homme. Cela lui suffisait pour s'édifier lui-même et pour remplir sa mission consolatrice auprès des malheureux. Sans doute, il était trop humble et se croyait trop ignorant pour s'ériger en directeur des âmes ; mais, ainsi que nous l'avons vu, il ne laissait pas, soit dans l'hôpital, soit au dehors, de parler excellemment des choses de Dieu et de donner de précieux avis spirituels lorsqu'il le jugeait profitable à l'âme de ses frères. Il était généralement fort goûté, et, à entendre parler cet homme sans culture d'une manière si claire et si touchante sur la doctrine du Sauveur et des saints, on voyait bien que ce ne pouvait être que le fruit d'une illumination surnaturelle qu'il avait reçue dans la contemplation des vérités éternelles.

Nous avons très peu d'écrits spirituels de saint Jean de Dieu, parce qu'il a plus prêché par l'exemple que par la parole, et que, du reste,

(1) Ps. CXVIII, 130.

ses occupations ne lui laissaient pas le temps d'écrire. Outre la lettre adressée à un jeune postulant que nous avons reproduite, il nous en reste deux autres où il donne des conseils de direction à sa noble bienfaitrice, la duchesse de Sessa, qui avait une grande confiance en ses lumières et se recommandait fréquemment à ses prières. Dans la première lettre, le Saint, après avoir défini avec beaucoup de clarté les trois vertus théologales et les quatre vertus cardinales, et en avoir décrit les effets et les propriétés, arrive à lui tracer une règle pour l'emploi de son temps. Elle doit le partager entre la prière, le travail et les nécessités de la vie matérielle. Il lui inspire des sentiments d'amour et de reconnaissance envers Notre-Seigneur Jésus-Christ, de qui elle tient tous les dons de la nature et de la grâce. Il l'engage à fuir l'oisiveté et à travailler de ses mains, selon la recommandation de saint Paul, afin qu'elle ne mange pas gratuitement son pain. Le Saint veut pourtant qu'elle soigne suffisamment son corps, afin qu'il puisse servir Dieu, comme on nourrit un animal dont on veut tirer des services. Il lui recommande enfin de se souvenir de trois choses : de la mort, que personne ne peut éviter et qui la dépouillera de tout ce qui est au monde ; de l'enfer éternel, châtiment des voluptés d'un instant, et enfin du paradis, où Dieu prépare une gloire et une félicité sans mesure à ceux qui le servent.

Dans l'autre lettre, Jean de Dieu avertit la duchesse de faire oraison matin et soir, et d'avoir grand soin de faire tous les jours prier ses domestiques. Il lui recommande de veiller et de prier sans cesse, afin de ne pas se laisser tromper par le démon et de se trouver prête lorsque le Seigneur l'appellera. « Veillez même durant votre sommeil, pour éviter les surprises du malin esprit, ajoute-t-il ; le cœur d'un chrétien ne doit jamais dormir. » Il lui conseille, ce qu'il faisait si bien lui-même, de méditer souvent la vie et la passion de Jésus-Christ ; elle y trouvera de quoi s'instruire et se consoler dans les peines et les tribulations de la vie. Enfin, résumant en peu de mots la doctrine de l'Écriture et des saints Pères sur les avantages de l'aumône, le Saint lui dit : « L'aumône efface les péchés comme l'eau éteint le feu ; elle est une sainte usure exercée avec Dieu, puisqu'il nous rend dans le ciel beaucoup plus que nous ne lui avons prêté sur la terre ; elle n'est, à vrai dire, qu'une sorte de restitution faite à Jésus-Christ, puisque tout ce que nous donnons aux pauvres, qui sont ses membres, lui appartient et nous vient de sa divine libéralité. »

Les avis spirituels de saint Jean de Dieu conviennent à tous les chrétiens qui ont souci des intérêts de leur salut.

2° Bien que l'on puisse être un saint sans pénétrer dans l'avenir et dans le secret des consciences, nous devons néanmoins reconnaître

que Dieu donne parfois à ses serviteurs ces dons surnaturels qui, en faisant ressortir aux yeux des hommes les richesses intérieures de leurs âmes, servent à procurer sa plus grande gloire et l'édification de ses élus. La sagesse et l'utilité de cette divine économie suffiraient pour justifier amplement tous les miracles, si le Dieu tout-puissant et indépendant avait à rendre raison de ses actes à sa chétive créature. Nous allons voir que saint Jean de Dieu reçut du Ciel cette prérogative, afin que le mérite de sa charité fût manifesté.

Marie de Mendoza, mariée depuis plusieurs années au duc de Sessa, était désolée de rester sans postérité. Elle s'était recommandée à Jean, afin qu'il lui obtînt de Dieu la faveur de devenir mère. Le Saint lui écrivit que le Seigneur avait exaucé ses vœux. En effet, l'année suivante, tout arriva exactement selon qu'il l'avait annoncé. Éléonore de Mendoza, épouse de Ferdinand Alvarez de Léon, se trouvait dans la même peine que la duchesse de Sessa, ce qui lui causait une grande tristesse. Lorsque le Saint passa à Tolède, elle se recommanda instamment à ses prières, afin qu'il plût à Dieu de féconder son mariage. Jean lui fit une réponse favorable et lui laissa son bâton de voyage pour gage de sa parole. Au temps marqué par le serviteur de Dieu, cette dame eut un fils ; dans la suite, Dieu lui donna encore deux filles.

Le saint connut d'avance les inclinations de plusieurs enfants et prédit la conduite qu'ils devaient tenir. Un jour, étant entré pour sa quête chez Marie Suarez de Grenade, il aperçoit sa petite fille : il lui met la main sur la tête, et, s'adressant à la mère : « Cette enfant, dit-il, sera un jour une grande servante de Dieu ; mettez tous vos soins à la bien élever, afin de coopérer aux desseins du Seigneur sur elle. » En effet, cette fille se distingua plus tard par de rares vertus, et parvint à un si haut degré de perfection, que toute la ville de Grenade la considéra comme une sainte.

Le chevalier de la Vega, qui était, comme nous l'avons dit, un de ses plus insignes bienfaiteurs, lui avait écrit de Malaga pour lui faire part de la situation de sa famille et de ses projets touchant l'éducation de ses deux fils, qu'il désirait voir parvenir aux plus hautes charges de la cour d'Espagne. Jean lui répondit que la divine Providence avait choisi l'aîné pour le sacerdoce et désigné l'autre pour être l'héritier de sa maison. La prédiction se réalisa.

Le serviteur de Dieu se trouve, un jour, près de la porte de dom Jacques d'Agréga, officier de la grande chancellerie de Grenade. En attendant l'aumône qu'on lui destine régulièrement, il se met à crayonner une épée sur la muraille. Comme on lui demande l'explication de cette fantaisie, il répond que c'est pour assurer le propriétaire du

logis qu'en récompense de ses aumônes, Dieu laissera entre les mains de ses descendants l'épée de la justice, et qu'ils la porteront avec autant d'honneur et d'éclat que dom Jacques lui-même. Le fait se vérifia exactement.

Le Saint, étant malade et alité dans l'une de ses infirmeries, apprit par révélation qu'un jeune garçon, couché dans une salle située au-dessus de celle où il était, approchait de sa fin et n'avait personne pour l'assister à ses derniers instants. Jean appela un des infirmiers et lui dit d'aller voir ce pauvre moribond, et de lui mettre un cierge bénit entre les mains. L'infirmier obéit, et l'enfant mourut presque aussitôt. Mais on admira comment le serviteur de Dieu avait pu donner cet ordre, par la raison que le malade, arrivé de la veille, se trouvait là à son insu.

Une autre fois qu'il venait visiter ses malades, il eut révélation qu'un d'entre eux, sur lequel personne n'avait d'inquiétude, allait bientôt expirer. A l'instant, le Saint ordonne qu'on lui administre l'Extrême-Onction. Mais le malade, par une illusion malheureusement trop commune, ne veut pas la recevoir, en donnant pour raison qu'il n'est pas encore en danger. Un instant après, il était mort. Comme Jean venait avec les Frères pour ensevelir le défunt, celui-ci, revenant tout à coup à la vie, s'écria d'une voix forte : « Père des pauvres, parce que j'ai refusé l'Extrême-Onction, malgré vos avertissements, la justice divine m'a condamné à subir, pendant de longues années, les flammes du Purgatoire. » Cela dit, son âme quitta de nouveau son corps, et les spectateurs, étonnés, demeurèrent plus que jamais convaincus que Dieu confiait ses secrets à son serviteur.

Cet exemple nous montre combien il est dangereux de refuser les sacrements, lorsque dans nos maladies le prêtre de Jésus-Christ nous engage à les recevoir.

Nous avons dit qu'il fut surnaturellement averti du décès de quelques malheureux abandonnés, afin qu'il eût soin de leur donner la sépulture. Une femme pieuse a affirmé que le Saint l'avait, par charité, prévenue du jour et de l'heure de sa mort. Ayant été averti de la mort des autres, il n'est pas étonnant, comme le rapportent ses historiens, qu'il ait été averti de la sienne. Un homme de probité et de distinction a assuré qu'il avait entendu dire plusieurs fois à Jean : « Je mourrai entre un vendredi et un samedi. » Nous verrons qu'il ne s'est point trompé. Il est, en outre, certain qu'il a prédit les progrès que son Ordre ferait dans le monde après sa mort.

En voilà suffisamment pour nous convaincre que saint Jean de Dieu avait la connaissance des choses futures.

3° Il n'est pas moins prouvé que Dieu lui révéla les pensées secrètes de plusieurs et qu'il put lire au fond des consciences, afin de retirer les âmes du péché. En voici quelques traits, qui ont été connus de tout le monde.

Le Saint rencontra un jour dans Grenade deux jeunes gens qui conversaient ensemble. Notre-Seigneur lui fit connaître qu'ils avaient médité dans leur cœur le moyen de commettre le crime détestable qui attira le feu du ciel sur Sodome et qu'ils étaient sur le point de l'exécuter. Le serviteur de Dieu, les abordant aussitôt, leur parla avec tant de force contre l'énormité du péché qu'ils projetaient, que, surpris et effrayés, ils le détestèrent aussitôt et en firent une solide et sincère pénitence.

Jean de Dieu se trouve au chevet d'un malade depuis huit jours à l'agonie, et, certain qu'il peut encore le comprendre, il lui dit : « Misérable, ne veux-tu point confesser ton péché ? le diable est ici pour emporter ton âme. — Mais comment le savez-vous ? lui demande avec étonnement le moribond. — Je le sais bien, répond le Saint, et je t'en donne la preuve : c'est à cause du concubinage dans lequel tu vis depuis longtemps, et parce que tu t'es souillé, il y a peu de jours, d'un crime encore plus horrible que tu n'as pas osé déclarer à ton confesseur. Prends donc garde à toi, et vois si tu veux profiter des instants qui te restent pour sauver ton âme. » Le malade, confus, demande aussitôt un prêtre et meurt en donnant les marques d'une véritable contrition.

Une femme malade remplissait, nuit et jour, l'hôpital de ses cris désespérés et demandait, avec une espèce de frénésie, qu'on la traînât par les rues jusque sur la grande place de la ville. Comme ses cris interrompaient le sommeil des pauvres, le Saint lui dit par inspiration : « Si vous aviez chassé le diable de votre cœur et confessé la mauvaise vie que vous menez depuis dix ans, vous n'auriez pas ce désir et vous resteriez en repos. » Elle avoua aussitôt qu'en effet il y avait ce temps qu'elle menait une vie licencieuse et qu'elle ne s'était pas confessée. Jean l'exhorta à le faire au plus tôt et à se confier en la miséricorde de Dieu, qui ne rejette pas les cœurs contrits et humiliés. Elle fit sa confession et cessa d'être agitée ; peu après, elle mourut en paix.

Lorsque le marquis de Tarifa vint à l'hôpital rendre visite au Saint, il trouva celui-ci qui exhortait à la confession une femme à qui il venait de dévoiler une vie sacrilège de plusieurs années. La malheureuse avoua publiquement ses crimes et finit par se convertir sincèrement.

Nous verrons encore que Jean, dans sa dernière maladie, reçut du Ciel l'avertissement d'aller au secours d'un pauvre ouvrier sur le point de se suicider.

Tous ces faits merveilleux nous rappellent que l'esprit de Dieu se repose amoureusement sur les humbles de cœur.

TROISIÈME PARTIE

La mort, le triomphe et la gloire de saint Jean de Dieu.

Dieu exalte les humbles.
(Luc. I, 52.)

Il glorifie ceux qui l'ont glorifié.
(I. Rois. II, 30.)

CHAPITRE I

Saint Jean de Dieu continue sa vie laborieuse malgré l'épuisement de ses forces. — Un accident achève de l'abattre. — Il est accusé auprès de son archevêque. — Comment il se justifie. — Il règle ses comptes et revoit ses règlements de vie. — Il se met au lit, et, par ordre de l'archevêque, il est transporté hors de son hôpital, afin qu'il soit mieux soigné. — Désolation de ses pauvres.

Pendant treize années, saint Jean de Dieu n'avait cessé de travailler au service des pauvres et des malades. Sa constitution robuste promettait de fournir une plus longue carrière ; mais comment pouvait-il supporter tant d'austérités, de jeûnes, de veilles, de voyages et de travaux sans être abattu ? Il y aurait plutôt lieu de s'étonner qu'il n'ait succombé dès le principe à une pareille tâche, si l'on ne savait que Dieu le soutenait et s'était fait en quelque sorte son collaborateur. Depuis son retour de Valladolid, on remarquait un grand affaiblissement dans sa santé ; mais il ne ralentissait en rien son ardeur pour le travail et se livrait à ses occupations ordinaires au dedans et au dehors de l'hôpital. Son zèle incroyable s'efforçait de dissimuler son mal, de crainte qu'en l'avouant il n'attristât ses malades et ses Frères. Tout le monde cependant pouvait lire sur son visage et dans sa maigreur extrême l'excessif abattement de ses forces. Ses religieux et les personnes les plus influentes de Grenade le priaient en vain de se reposer un peu et de souffrir que l'on usât envers lui des ménagements dont il usait envers ses pauvres. Ses infirmités à lui n'étaient rien,

celles des autres lui étaient tout. Cependant il lui fallut s'arrêter et se condamner pour quelques jours à garder le lit. Mais sa charité l'en fit bientôt sortir, et un accident malheureux fut le dernier coup porté à ses forces défaillantes.

On vint lui dire que le Xenil était de nouveau débordé et qu'il charriait une grande quantité d'arbres et de bois sec. Ne voulant pas laisser passer cette occasion sans en profiter pour ses pauvres, Jean se leva, et, sans considérer le triste état de sa santé, il partit, accompagné d'un Frère et d'un jeune garçon qui servait à l'hôpital, pour faire une abondante provision de bois. Pendant qu'il était occupé à cette pénible besogne, le jeune homme qui l'aidait, s'étant trop avancé, tomba dans l'eau et fut emporté par la rapidité du courant. A l'instant même, Jean se jeta tout habillé à la nage pour essayer de sauver l'infortuné qui lutte contre la mort. Mais, hélas ! tous ses efforts sont inutiles : le jeune ouvrier a disparu sous les flots, et Jean est contraint de revenir seul sur le bord.

La secousse morale et physique que lui causa ce funeste événement aggrava singulièrement sa maladie. Il eut mille peines à gagner son hôpital, et, aussitôt après son arrivée, il se mit au lit, ne pouvant plus se soutenir. La nuit se passa dans de cruelles souffrances ; mais il fut consolé et fortifié par la visite de l'archange Raphaël, qui lui fit avoir le pressentiment de sa fin prochaine. Le Saint ne dit rien de cette faveur céleste à ceux qui l'entouraient. Le lendemain, s'étant levé de très bonne heure malgré les instances de ses Frères pour le retenir au repos, il prit de l'encre et du papier, et, accompagné d'un religieux, il s'en alla visiter tous les créanciers de l'hôpital, et fit arrêter à chacun son compte sur son registre, afin qu'après sa mort on payât les sommes qu'il n'avait pu solder de son vivant. A son retour, il prit une autre précaution qui ne prouve pas moins la sagesse de sa conduite. S'étant fait apporter le livre où se trouvait l'inventaire de tous les meubles de la maison, il s'en fit donner lecture, le parapha feuille par feuille, et le signa sur la dernière, pour certifier l'exactitude de tout ce qu'il contenait. Il voulut de même revoir les règlements et les constitutions indiquant l'ordre et la nature des travaux de chaque jour, le service des malades et la conduite des religieux. Les ayant signés de sa main, il les confia, en présence de tous les Frères, à Antoine Martin, qu'il désigna pour le remplacer pendant sa maladie.

Cela fait, Jean se remit au lit, espérant jouir d'un peu de repos ; mais à peine y fut-il qu'on vint lui annoncer que l'archevêque le demandait à son palais. Le prélat ignorait que le Saint était malade et alité. Mais celui-ci, toujours obéissant, ne voulut pas qu'on allât l'excuser ; il se leva donc sur-le-champ, et, peu après, il était à genoux devant son

supérieur, lui baisant la main et prêt à écouter ses observations. Voici le sujet qui avait obligé l'archevêque à le mander. Quelques personnes, poussées par un zèle peu éclairé ou par une basse envie, lui avaient rapporté que Jean rassemblait dans son hôpital les pauvres les plus dégradés, qu il y nourrissait des paresseux, des femmes sans mœurs et sans probité qui se moquaient de lui. On le priait en conséquence d'y mettre bon ordre et de réformer ces abus. « On m'a informé, dit le prélat à Jean, que dans votre hôpital il se trouve des scandaleux qui pervertissent les autres et vous causent, à vous, des ennuis. Prenez garde, mon fils, de ne point employer les aumônes des fidèles à entretenir le désordre ou à favoriser l'oisiveté. Les vrais pauvres ne manquent pas sans que vous acceptiez les vagabonds. Il est méritoire de travailler à la conversion des personnes dissolues, mais il serait mal de favoriser tant soit peu leur libertinage. Congédiez donc sans délai ces sujets indignes, et vous serez plus tranquille. »

Jean de Dieu, ayant écouté ces remontrances avec une parfaite humilité, fit cette réponse respectueuse : « Mon très illustre Père et Seigneur, lorsqu'il plaira à Votre Grandeur de faire la visite de l'hôpital, Elle n'y trouvera point les abus et les désordres dont on lui a parlé, et Elle reconnaîtra qu'il n'y a que moi qui mérite d'en être chassé. Dieu m'a confié, sous votre autorité, la conduite de cette maison, afin d'y recevoir les pauvres abandonnés et de travailler en même temps avec soin à la conversion des âmes asservies au joug de Satan. Si donc je n'y recevais que des justes, nos infirmeries et nos dortoirs seraient bientôt vides, et alors comment pourrais-je m'occuper au salut des pécheurs ? Je reconnais, du reste, que je ne fais pas tout ce que je devrais et que je suis bien infidèle à ma vocation. Je confesse, à ma honte, que dans l'hôpital, Jean de Dieu est le seul pécheur qui mange inutilement le pain de l'aumône. »

Ces humbles paroles furent prononcées avec un accent de douleur si touchant, que l'archevêque en fut ému jusqu'aux larmes. Il embrassa tendrement le serviteur de Dieu et lui dit : « Mon frère et très cher enfant, je suis fort satisfait de ce que vous venez de me dire. On a voulu vous desservir auprès de moi, mais je suis édifié aujourd'hui sur votre compte. Allez, mon fils, avec confiance à votre hôpital : je vous donne toute autorité pour le conduire à votre gré, pour la gloire de Dieu et le bien des pauvres. »

Le Saint rentra chez lui avec beaucoup de peine. Il était pourtant d'un visage serein et d'un esprit tranquille ; les calomnies ne l'avaient point troublé, et personne n'eut le moindre soupçon des embarras qu'avaient failli lui causer ses détracteurs. Il dit simplement au religieux qui l'accompagnait : « Pardonnons, pardonnons comme nous

voulons être pardonnés, et servons fidèlement le Seigneur qui a bien voulu rétablir la vérité dans l'esprit de notre pieux prélat. » A son arrivée, il fut obligé de se coucher, car cette dernière épreuve avait dépassé ses forces. Pensant qu'il n'avait plus que peu de temps à vivre, il rassembla tous ses religieux autour de son lit, leur parla avec la plus grande tendresse, et leur recommanda de rester toujours unis, de servir les malades par amour pour Dieu, et d'accepter pour supérieur Antoine Martin, les priant de lui obéir comme à leur père et au représentant de Notre-Seigneur lui-même. Il leur demanda pardon, en versant des larmes, du mauvais exemple qu'il avait pu leur donner, surtout par sa nonchalance, et de toutes les fautes qu'ils avaient pu remarquer en lui ; il leur protesta que, s'il plaisait à Dieu de lui rendre la santé, il travaillerait plus sérieusement à se corriger et à se convertir. Les Frères ne purent entendre un discours si touchant sans fondre eux-mêmes en larmes. Ils comprirent la perte qu'ils allaient faire et qu'il ne leur avait pas encore laissé pressentir, de crainte de les affliger. Ils lui demandèrent pardon, de leur côté, du chagrin qu'ils avaient pu lui causer par leur indocilité et leurs défauts, lui promettant de travailler à l'imiter avec plus de soin que jamais et de servir les pauvres jusqu'à la fin de leurs jours. Après s'être recommandés à ses prières, ils se retirèrent, afin de ne pas l'attendrir davantage par leurs gémissements et leurs soupirs.

La maladie n'empêchait cependant pas encore Jean de Dieu de s'occuper de ses pauvres. Moins soucieux de ses propres maux que de leurs besoins, il ne songeait qu'à solliciter les secours des personnes dévouées à son hôpital ; il leur écrivait pour les prier de continuer leurs aumônes. On ne manquait pas de répondre à sa prière, et, le bruit de sa maladie s'étant répandu dans la ville et au dehors, les dons affluèrent avec plus d'abondance que jamais, tant on avait une haute idée de sa sainteté. Les principaux de la ville s'empressèrent de lui envoyer, outre leurs aumônes habituelles, tout ce qu'ils pensaient lui être nécessaire ou agréable à lui-même. Notre Saint se trouva consolé en voyant que ses malades n'étaient pas moins assistés que lorsqu'il allait à la quête pour eux ; il en fut dans la joie et en bénit la Providence, qui n'abandonne jamais les siens dans la nécessité.

Une noble dame appelée Anne Ossorio, épouse de dom Gargia de Pise, qui depuis plusieurs années était en rapport continuel de charité avec Jean de Dieu, lui donna le plus éclatant témoignage de respect et de dévouement. Aussitôt qu'elle apprit sa maladie, elle se hâta de le visiter pour lui offrir des consolations et des remèdes. Elle se doutait que lui, qui avait tant de soin des autres, négligerait sa propre santé et se refuserait jusqu'aux choses les plus nécessaires.



ANCIEN CHATEAU DE CHAMPAGNEUX ET COUR D'HONNEUR

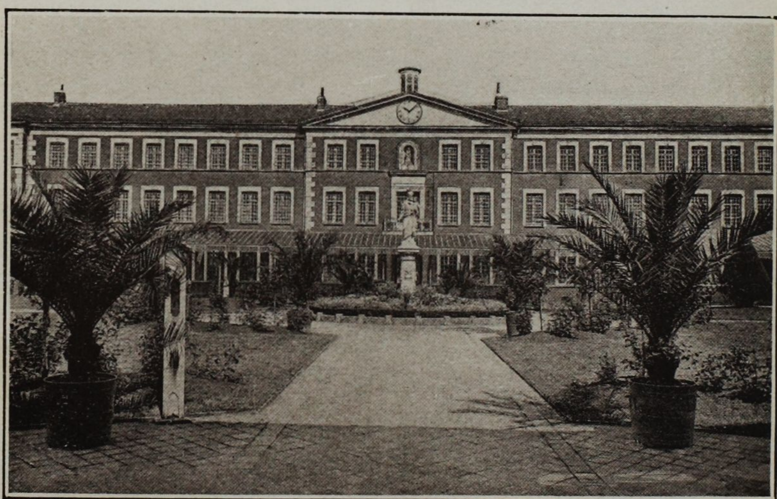


FAÇADE DE LA CHAPELLE

MAISON DE LOMMELET. — MARQUETTE-LEZ-LILLE (Nord),



CHAPELLE



COUR D'HONNEUR

Elle ne s'était point trompée, car elle le trouva dans le coin de sa cellule, couché sur une natte aussi dure que le plancher. Il était revêtu de son habit religieux, n'ayant pour couverture qu'un vieux manteau déchiré, et pour reposer sa tête, non plus une grosse pierre comme autrefois, mais une corbeille d'osier qu'il portait à son bras en faisant la quête. Autour de lui se tenaient plusieurs malades dont les pleurs et les gémissements ne lui laissaient aucun repos et servaient à augmenter son mal, au lieu de l'adoucir. Ce spectacle serra le cœur de la pieuse dame ; elle résolut de l'arracher d'un lieu évidemment peu favorable au rétablissement de sa santé. Mais, connaissant sa vertu, elle était convaincue que jamais il ne se résoudrait à quitter ses pauvres sans l'intervention d'une autorité supérieure ; c'est pourquoi elle dépêcha aussitôt vers l'archevêque de Grenade un des religieux de l'hôpital, chargé de lui demander un ordre écrit de sa main pour obliger le malade à se laisser transporter chez elle et à accepter les secours dont il avait besoin. La réponse du digne prélat ne se fit pas attendre ; il envoya par le même Frère un écrit par lequel il ordonnait à Jean d'obéir à la dame Ossorio comme à lui-même, et d'exécuter ponctuellement toutes les prescriptions des médecins relativement à sa santé.

La pieuse chrétienne éloigna la foule des pauvres qui accablait le saint malade, et commanda secrètement de préparer une chaise à porteurs pour l'emmener. Voulant le préparer à ce sacrifice, elle lui dit que jamais il n'aurait de repos à l'hôpital, et qu'afin de réparer plus tôt ses forces et de se remettre en état de travailler encore pour ses pauvres, il devait consentir qu'on le portât dans sa maison ; là, on pourrait lui procurer plus sûrement les soins qu'exigeait sa position. Mais Jean lui fit une réponse qui montre bien que la seule proposition de quitter son hôpital l'affligeait extrêmement. « Quoi ! ma sœur, lui dit-il, vous demandez que je quitte les pauvres que Dieu m'a confiés. Je vis pour eux et je me suis obligé à les servir jusqu'à la mort. Je vous rends grâce de votre charité, mais je ne commettrai point ce crime de les abandonner. Si je dois mourir de cette maladie, quelle place me convient mieux que cet hôpital ? et si la santé doit m'être rendue, où la trouverai-je avec plus de bénédiction que dans la maison de Dieu ? Je sais, ma sœur, que vous êtes un modèle de piété, que votre demeure est un asile de prière et de vertu, et c'est cela même qui me fait estimer indigne d'y être reçu. Ne m'offrez donc pas une chose que vous ne devez pas désirer, car un pécheur comme moi ne mérite point votre compassion. »

La charitable dame, comprenant qu'elle ne pouvait le fléchir par ses prières, lui présenta l'ordre de l'archevêque et lui dit : « Mon

frère, vous avez toujours prêché l'obéissance, il est juste que vous en donniez l'exemple et que vous vous rendiez à ce qu'on vous demande pour l'amour de Dieu. »

Vaincu aussitôt, le saint malade s'écria : « Puisque le Fils de Dieu a obéi à son Père jusqu'à la mort, et à la mort de la croix, Jean de Dieu, son indigne serviteur, imitera jusqu'au dernier soupir, par son obéissance aveugle, celle de son Rédempteur. Permettez-moi seulement, Madame, de faire venir mes Frères et de leur tracer une ligne de conduite pour le temps de mon absence. »

Antoine Martin et les autres Frères, ayant été introduits dans sa cellule, le Saint leur témoigna le grand regret qu'il éprouvait de les quitter, leur déclarant que l'obéissance seule pouvait l'obliger à un tel sacrifice. Il leur donna sa bénédiction et les exhorta à suivre la règle avec exactitude ; il leur ordonna d'obéir à Antoine Martin comme à leur supérieur, assurant qu'il n'en connaissait pas de plus digne pour les conduire, et qu'il avait remis entre ses mains tout ce qui concernait les intérêts de l'hôpital. Il prononça ces paroles avec tant de lucidité d'esprit et une si grande tendresse de cœur, que tous en furent dans l'admiration. Là-dessus, quittant sa pauvre cellule, il alla se prosterner devant l'autel aux pieds de Notre-Seigneur, pour l'adorer et lui faire hommage de son corps, de son âme et de sa vie. Il y demeura si longtemps plongé dans l'amour de son Bien-Aimé, qu'on fut contraint d'interrompre son oraison et de l'engager à sortir de la chapelle pour le conduire dans la chaise qui l'attendait.

Lorsque les malades s'aperçurent qu'on emmenait leur Père, ils poussèrent des pleurs et des gémissements désespérés. Les plus valides sautèrent de leurs lits et coururent arrêter la chaise pour s'opposer à son départ. Plusieurs se jetèrent à genoux, en disant comme autrefois les disciples de saint Martin : *Notre cher Père, pourquoi nous abandonnez-vous ? Que deviendrons-nous sans vous ?* Les autres criaient de leurs lits : *Nous ne voulons pas qu'on nous enlève Jean de Dieu.* Et ceux qui étaient trop faibles pour se faire entendre au milieu d'un tel bruit le regardaient de loin et lui tendaient les bras en pleurant. Le serviteur de Dieu, touché de leur affliction, poussa de profonds soupirs, et, levant les yeux au ciel, il leur dit : « Dieu sait, mes enfants, que mon plus grand désir était de mourir au milieu de vous ; mais puisqu'il me prive de cette consolation, que sa sainte volonté soit faite ! » Et, leur ayant donné sa bénédiction, il ajouta : « Demeurez en paix, mes enfants, et s'il ne nous est plus donné de nous revoir en ce monde, priez au moins Dieu pour moi. »

A ces mots, ce fut un redoublement de larmes, une explosion de gémissements déchirants. Le Saint, dont le cœur était si tendre et si

compatissant, ne put supporter le spectacle d'une telle douleur et tomba évanoui dans sa chaise. On s'empressa de le faire revenir à lui, et la dame Ossorio donna ordre de marcher, afin de l'arracher à cette scène navrante.

Mais il survint dans le trajet des difficultés imprévues. A la nouvelle que le Saint allait passer et qu'il était malade, tout le monde était sorti des maisons. On voulait le voir, se recommander à ses prières, lui demander sa bénédiction ; les rues étaient encombrées d'une immense multitude de peuple poussant des soupirs et des lamentations. On n'avançait qu'avec une peine extrême, et l'on fut obligé de requérir une escorte, afin d'écarter la foule et de gagner la maison de la pieuse dame. Où trouver une plus touchante preuve de l'affection qu'on lui portait et de l'estime singulière qu'on faisait de sa vertu ? Ce n'est pas trop dire qu'il sortit de son hôpital au milieu des acclamations publiques et qu'il alla à la mort comme à un triomphe. C'en était un pour lui, en effet, car il allait quitter la terre, lieu d'exil et de misères, et il se disposait à entrer dans la sainte Sion, pour jouir éternellement du bonheur et recevoir la couronne d'une gloire immortelle.

CHAPITRE II

Saint Jean de Dieu reçoit de nombreuses visites. — Il se lève encore pour sauver un homme désespéré. — Il reçoit les derniers sacrements. — Il instruit et bénit pour la dernière fois ses disciples. — Ses derniers moments et sa sainte mort.

La maladie de Jean de Dieu causa dans Grenade un deuil universel. De tous côtés, une foule de personnes venaient s'informer de son état, et demandaient, comme une insigne faveur, la permission d'être admises auprès de lui et de recueillir quelques-unes de ses paroles. L'affluence des visiteurs devint même tellement importune qu'on dut recourir à la force armée. On mit un gardien à la porte de la maison et un autre à celle de sa chambre, afin d'en défendre l'entrée et de lui laisser un peu de repos. Cette précaution isola le malade de ses chers pauvres, et ce fut pour son cœur la plus cruelle des privations. Mais comme il appréciait tout avec sa charité sans mesure, il s'en consolait en pensant que la charité en était le motif (1).

Cependant les notables de la ville, s'étant assemblés, résolurent de rendre à Jean les honneurs dus au Père des pauvres et au bienfaiteur de la cité. Ils nommèrent une députation chargée de lui exprimer l'affliction universelle causée par sa maladie. Ceux à qui échut cette mission se rendirent auprès de lui et l'assurèrent que tous les citoyens, douloureusement affectés de son état, lui offraient leurs services pour le soulager. Ils le remercièrent, au nom de la ville, pour tout le bien qu'il avait fait aux pauvres. « Jamais, ajoutèrent-ils, nous ne perdrons la mémoire de vos bienfaits et des vertus dont vous nous avez donné l'exemple. Grenade tout entière se recommande à vos prières. — Je ne suis qu'un pécheur, leur répondit le Saint ; Je vous ai scandalisé par mes folies. Si Dieu s'est servi de moi pour le soulagement des pauvres, c'est par vos aumônes que le bien s'est fait. Je ne vous oublierai pas auprès de Dieu ; mais je vous en conjure, quand je ne serai plus de ce monde, n'oubliez pas les pauvres de mon hôpital, ni mes Frères qui sont chargés de les servir après ma mort. » L'abondance de ses larmes et l'émotion de son cœur l'empêchèrent d'en dire davantage. Alors les députés, en pleurs, se mirent à genoux et lui demandèrent sa bénédiction pour eux et pour la ville. L'humilité du Saint

(1) Castro. — Bollandistes, ch. XII.

s'y refusait, et, comme l'archevêque entrait en ce moment, il leur répondit : « Voilà notre pasteur et notre père, c'est lui qui nous bénira tous, s'il le veut bien. » Mais, à la grande stupéfaction des assistants, le prélat lui ordonna d'accéder à leurs désirs. « Les patriarches n'ont pas refusé de bénir leurs enfants, lui dit-il ; tous les habitants de Grenade sont les vôtres, ils vous appellent leur père : bénissez-les donc avant de les quitter, et témoignez-leur par là que vous les chérissez tous aussi tendrement que les pauvres de votre hôpital. » Jean de Dieu se conforma religieusement aux ordres de son vénéré archevêque.

Laissant les visiteurs continuer leur entretien avec Jean, l'archevêque demanda l'avis des médecins de la maison pour savoir à quoi s'en tenir sur la gravité de sa maladie. Tous lui déclarent sa guérison comme fort improbable, parce que son corps est usé par les rigueurs de la pénitence et l'excès du travail. Étant revenu près du malade, le bon pasteur veut avoir un entretien particulier avec lui. Il le console, l'encourage à la patience et à l'entière soumission à l'adorable Providence ; il croit avec raison lui annoncer une bonne nouvelle en lui faisant pressentir sa fin prochaine, car il sait que Jean n'aspire qu'à être dégagé des liens de son corps pour être uni à Jésus-Christ. En le quittant, il l'embrasse tendrement, et lui promet qu'il reviendra sous peu le visiter et lui administrer lui-même les sacrements, afin de répandre dans son âme l'abondance des grâces célestes. Cette visite et cette promesse remplissent de joie le serviteur de Dieu ; il manifeste surtout le bonheur qu'il éprouve d'être arrivé à la fin de son pèlerinage et à la porte de l'éternité bienheureuse. Cependant il pense souvent à ses pauvres, à ses malades, à ses Frères, et les recommande tous instamment à Dieu.

La pieuse dame Ossorio était admirable de zèle et de charité pour son cher malade. Ne se fiant pas à ses serviteurs, elle apprêtait elle-même les bouillons et ne permettait pas qu'il les reçût d'une autre main que de la sienne. Les remèdes étaient préparés sous ses yeux, et, comme le Saint ne les prenait qu'avec peine et par obéissance, cette vertueuse dame lui lisait, à chaque fois, quelques traits de la passion de Notre-Seigneur, afin de tenir son esprit plus disposé à faire tout ce que les médecins ordonnaient. Ces soins assidus, ce régime fortifiant amenèrent une légère amélioration dans cette santé délabrée, et sa vie en fut prolongée de quelques jours. Dans cet intervalle, Dieu lui donna encore la force de quitter son lit pour voler au secours d'un malheureux (1).

Un tisserand, désespéré de ne pouvoir plus nourrir sa femme et ses enfants, avait pris le parti de mettre fin à ses jours. Il était sorti

(1) De Govea. — Bollandistes, ch. VIII.

de sa demeure de grand matin, et, muni d'une corde cachée sous son habit, il allait hors de la ville pour se pendre. Jean de Dieu, qui ordinairement veillait et priait sur son lit de douleur, eut révélation du Ciel de la démarche et des projets de ce malheureux. Il se lève aussitôt, s'habille à la hâte, et, malgré les valets et les gardiens qui, dans leur étonnement, le croient en délire, il sort du palais et marche aussi rapidement que s'il était en bonne santé. Il atteint le tisserand au pied de l'arbre choisi pour instrument de son suicide ; il l'arrête et lui représente avec tant de force et de douceur la gravité de son crime et l'abîme éternel où il va se précipiter, que le coupable, touché jusqu'aux larmes, se jette à ses pieds, déteste sa faute et reprend courage. Le Saint, après l'avoir délivré de la mort et de l'enfer, le délivra encore de l'indigence en le recommandant à des personnes charitables, qui l'assistèrent, lui et sa famille, tout le temps que dura son malheur. Pour Jean, d'un pied léger, tant la joie lui donnait des ailes, il courut se remettre au lit. Il voulait se taire sur le motif de cette sortie mystérieuse, mais dona Ossorio et quelques autres dames insistèrent pour savoir où il était allé. Le malade leur raconta simplement le fait, sans nommer la personne qu'il avait sauvée. » Je suis heureux, ajouta-t-il, d'avoir délivré mon prochain de la mort, mais je le suis encore plus de savoir que la mienne est très proche. »

L'archevêque, ayant été prévenu de ce discours, fit dire qu'il viendrait le lendemain matin célébrer la sainte messe dans la chambre du malade et lui administrer les sacrements des mourants. Ce même jour, Jean de Dieu manda Antoine Martin, pour lui donner ses dernières instructions, et lui renouveler ses sages avis sur le gouvernement de l'hôpital et le soin des pauvres. Il lui déclara qu'il connaissait par l'archange Raphaël le jour et l'heure de sa mort, mais il lui défendit d'en parler avant son trépas. Le Saint prédit à son disciple les peines et les difficultés qui l'attendaient, mais aussi le succès qui devait couronner ses travaux. Il l'exhorta à ne point se rebuter dans les contradictions, mais à demeurer fidèle à Dieu et à prendre un soin vigilant de ses Frères et des pauvres, lui promettant le secours de ses prières et l'assurant même que bientôt il en ressentirait les effets. Enfin il lui ordonna d'aller promptement transcrire le mémoire de ses dettes et de le lui apporter le lendemain matin, avant l'arrivée de l'archevêque. Cela fait, le malade, s'occupant de son âme et de son éternité, pria de le laisser, autant que possible, seul pendant la nuit. Dona Ossorio suivit ses ordres, et ne laissa dans sa chambre qu'une seule personne pieuse et fort discrète ; on connut par celle-ci une partie des faveurs célestes dont le Saint fut alors gratifié. L'archange Raphaël et plusieurs saints, qu'il aimait davantage, vinrent

tour à tour le visiter, le consoler, le fortifier et lui faire plusieurs révélations importantes.

Pour se conformer aux ordres qu'il avait reçus, Antoine Martin se rendit, dès le matin, auprès de son Père. Le trouvant profondément recueilli en Dieu et craignant de le troubler, il se contenta de lui remettre en silence la copie du mémoire demandé et se retira. L'archevêque arriva, peu de temps après, dans la chambre où, la veille, un autel avait été dressé et orné par les soins de la pieuse dame Ossorio. Le malade, habitué à scruter sa conscience, voulut encore faire une revue des péchés de sa vie et recevoir une dernière absolution avant de paraître devant son Juge. Il demanda ensuite publiquement pardon à Dieu de toutes ses fautes et en fit ainsi une espèce d'amende honorable en présence des assistants. Il entendit la sainte messe avec une ferveur extraordinaire, et reçut le saint Viatique des mains du prélat. Sa piété et l'ardeur de son amour éclatèrent aux yeux des témoins de cet auguste spectacle, et tous en furent extrêmement touchés et édifiés. Après son action de grâces, l'archevêque lui administra l'Extrême-Onction. Le moribond protesta de son entière soumission à la volonté de Dieu, déclarant que, malgré son ardent désir du ciel, il était prêt à demeurer encore sur la terre, si le Seigneur le jugeait bon pour sa gloire et le bien des pauvres. Détaché comme il l'était de ce monde, il lui fallait assurément autant de courage pour se résigner à vivre qu'il en faut à d'autres pour accepter la mort. Le Saint répondit à toutes les prières du rituel, et récita les actes de foi, d'espérance, d'amour et de contrition avec une piété et une vigueur étonnantes. Enfin, toutes ses paroles et ses actions furent autant de leçons qui apprennent à bien mourir.

Le bon archevêque en fut si touché, qu'il ne put s'empêcher de verser des larmes abondantes, et, lorsque la cérémonie fut terminée, il fit sortir tous les assistants et resta seul avec le Saint pour s'entretenir encore une fois avec lui. « Mon frère et mon fils en Notre-Seigneur, lui dit-il, je vous prie de me dire en quel état se trouve votre âme. Est-il en vous quelque sujet de peine et d'inquiétude ? Parlez, et je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour vous procurer un parfait repos. » L'humble serviteur de Dieu lui répondit ingénument : « Mon très honoré Père, je n'ai rien à vous cacher. La nuit dernière, l'archange Raphaël m'a visité et m'a donné l'assurance que, malgré mes péchés, Dieu me ferait la miséricorde de m'appeler à lui. De plus, tout à l'heure, lorsque vous m'avez eu donné le corps de mon Sauveur, la Sainte Vierge m'a honoré de sa visite et m'a promis que saint Raphaël et saint Jean l'Évangéliste, qui l'accompagnaient, seraient avec elle les protecteurs de l'œuvre que j'ai commencée. Malgré toutes ces

faveurs, il reste en moi trois sujets d'affliction. Le premier est mon ingratitude envers Dieu et la lâcheté que j'ai mise à le servir. Le second est le dénuement où je laisse mes pauvres. Enfin, une autre peine m'est causée par les dettes que j'ai contractées pour soutenir mes œuvres et qu'on ne pourra jamais payer, si le Seigneur ne s'en charge lui-même. — Mon très cher fils, lui répondit le prélat, croyez que, malgré votre indignité, Notre-Seigneur vous fera miséricorde par les mérites de sa passion et récompensera vos travaux. Pour ce qui est de vos pauvres, je les adopte pour mes enfants, et je vous donne ma parole que j'acquitterai toutes vos dettes aussitôt qu'elles me seront connues. Ne vous troublez donc point, et attendez en paix l'heure qui doit finir vos peines et commencer votre repos éternel. Pensez uniquement à Dieu et priez pour moi. » Cela dit, il le bénit et reçut de sa main le mémoire de ses dettes. Puis il alla sur-le-champ à l'hôpital confirmer Antoine Martin dans la charge de supérieur de l'établissement. Il lui donna toute autorité, et promit publiquement de continuer sa protection à cette maison, pourvu qu'on y suivît les exemples et les règlements que laissait Jean de Dieu.

Après le départ de l'archevêque, le Saint demeura quelque temps recueilli et comme abîmé d'amour et de reconnaissance envers Dieu. Revenu de son extase, il demanda à voir encore Antoine Martin. Pour l'encourager, il l'entretint de ce qu'il avait dit à l'archevêque concernant la vision dont le Ciel l'avait favorisé après sa communion en viatique : « La Sainte Vierge, lui dit-il, a bien dirigé toutes choses ; c'est elle qui a inspiré à notre bon prélat la bonté qu'il m'a témoignée. Elle a daigné me dire en essuyant la sueur qui coulait de mon front : *Je ne manque pas d'assister mes serviteurs à l'heure suprême*. Et, me montrant saint Raphaël et saint Jean l'Évangéliste qui l'accompagnaient, elle m'a assuré qu'ils seraient avec elle les soutiens de nos pauvres. Vous aurez donc soin d'avoir recours à ce puissant patronage. »

Nous devons ces détails à Antoine Martin lui-même, qui les a insérés dans ses mémoires. Admirons une fois de plus la tendresse de Marie pour son fidèle serviteur. Comme elle l'avait guidé et soutenu à travers la vie, elle vint encore le consoler et le fortifier dans ses derniers instants.

Jean de Dieu fit ensuite appeler tous les autres Frères ; il les entretint d'abord chacun en particulier et leur donna des avis convenables à leur propre sanctification. Puis, les ayant tous réunis près de son lit, il leur tint ce discours : « Mes Frères et mes chers enfants, me voici à la fin de ma carrière. Si vous m'avez vu lâche dans le service de Dieu, peu zélé pour sa gloire et infidèle à ma vocation, ne m'imitez pas et

soyez plus exacts que je ne l'ai été dans l'accomplissement de tous vos devoirs. Aimez tendrement les pauvres, considérez-les comme vos maîtres et regardez-vous comme leurs serviteurs. Obéissez à votre supérieur avec joie, et soyez toujours soumis à notre illustre prélat, votre père spirituel, ainsi qu'à Dieu même dont il a l'autorité. Recourez à lui comme à votre père, honorez-le comme votre archevêque. Je suis certain que sa charité lui fera tenir les promesses qu'il m'a faites. Recevez ma bénédiction et portez-la à tous mes pauvres. Que le Seigneur vous comble de ses grâces et vous sanctifie. Adieu donc, mes chers enfants, et en attendant le bonheur du ciel, priez pour moi. »

Les Frères, accablés de douleur, ne purent lui répondre que par leurs sanglots. Ils se mirent à genoux pour recevoir sa dernière bénédiction, et rentrèrent à l'hôpital pour se livrer à leurs occupations ordinaires.

Après cette pénible entrevue, le Saint, ayant pris un peu de repos, sa charitable hôtesse lui offrit du bouillon, qu'il accepta par obéissance, en lui disant : « Ma sœur, vous me faites prendre des douceurs, et les Juifs ont abreuvé Notre-Seigneur de fiel et de vinaigre. Songez donc s'il est la peine de prendre tant de soin d'un pécheur tel que moi et de nourrir un homme qui va mourir. Que Dieu cependant vous récompense de votre charité. »

Il passa le reste du jour dans la prière, tenant le crucifix dans les mains et les yeux souvent dirigés vers le ciel. Ses fréquents soupirs d'amour de Dieu et de désir de le posséder indiquaient bien que son âme n'attendait plus que l'ordre du souverain Maître pour aller reposer dans son sein. Sur le soir, il pria Anne Ossorio de lui lire la passion du Sauveur selon saint Jean, afin de s'unir davantage aux mérites de Jésus-Christ et d'apprendre de lui à souffrir et à mourir. A peine cette lecture fut-elle commencée que son visage, pâle et abattu, reprit un teint coloré et devint plus beau que de coutume. L'amour divin qui l'enflammait intérieurement rejaillissait sur son corps et renouvelait en quelque sorte sa jeunesse (1). La lecture achevée, le moribond fit une vive et touchante exhortation sur la passion de Jésus-Christ et l'amour des souffrances. Les assistants étaient fort surpris d'entendre un mourant leur parler de Dieu avec plus de force et d'éloquence que les plus brillants orateurs en l'état de santé. Mais son grand amour explique tout ; car chaque fois que Jean pensait à la croix ou qu'il en parlait, son zèle se réveillait et prenait des forces nouvelles. A la fin de son discours, il tomba en extase et y demeura plus d'un quart d'heure. Ayant repris ses sens, il demanda à être

(1) Ps. CII.

seul, afin qu'il pût, dit-il, se reposer un peu. On lui obéit aussitôt ; tout le monde sortit, et l'on ferma la porte de sa chambre. Mais le repos qu'il cherchait n'était pas le sommeil ; il voulait cesser de parler aux hommes pour s'entretenir uniquement avec son Dieu. En effet, on entendait, à travers la porte et les cloisons, les prières entrecoupées de gémissements qui s'échappaient de sa poitrine oppressée. Il appelait Dieu à son secours, lui présentait son corps comme une victime d'expiation de ses fautes, le suppliant de rompre enfin ses liens et de l'introduire dans les tabernacles éternels.

Nous l'avons dit, Jean connaissait le jour de sa mort. Sentant qu'elle approchait, il voulut la recevoir avec respect et solennité comme la messagère de Dieu et sa libératrice. Il se leva promptement, se revêtit de ses habits de régulier, et, prenant son crucifix à la main, il alla s'agenouiller devant l'autel où l'archevêque avait célébré. Là, après un instant de prière, il éleva la voix, en s'écriant : « Jésus ! Jésus ! je remets mon esprit entre vos mains. » Et il expira.

Au même instant la chambre trembla, et il se fit un grand bruit semblable à celui d'une foule qui sortait à la hâte. Dona Ossorio et quelques autres coururent à la porte ; mais comme elle était fermée, personne n'osa l'ouvrir, si bien que, croyant le Saint endormi, on demeura plus de deux heures avant de savoir sa mort. Cependant, sur l'avis des prêtres et des religieux qui étaient présents, la dame Ossorio jugea à propos d'interrompre ce sommeil un peu long, et tous pénétrèrent dans la chambre. Quelle ne fut pas leur surprise de trouver le malade tout habillé et à genoux au pied de l'autel, le visage tourné vers le ciel et de ses mains pressant le crucifix. Ils s'imaginèrent qu'il était en extase, car rien dans son attitude n'annonçait qu'il fût mort.

On s'approche avec hésitation, on essaye de le réveiller ; mais le corps est sans mouvement, et laisse aussitôt échapper une odeur céleste qui embaume la chambre et se répand dans la maison. Il n'y a plus de doute, sa belle âme s'est envolée au moment où il a crié : *Jésus ! Jésus !* et le bruit entendu n'est autre que celui des anges qui lui ont fait cortège. Il finit sa vie en priant à genoux, et nous pouvons lui appliquer ces paroles de saint Jérôme, parlant de saint Paul ermite, mort, lui aussi, à genoux : *Le cadavre du Saint, par cette humble attitude, continuait à prier Dieu.*

Son bienheureux décès arriva le 8 mars 1550, dans la nuit du vendredi au samedi, un peu après la douzième heure, et, pour ainsi dire, au moment où se joignent le jour commémoratif de la passion de Jésus et celui qui est consacré à honorer sa Mère. Il était né le 8 mars 1495 ; il avait donc cinquante-cinq ans accomplis. Les quarante-deux

premières années de sa vie se passèrent dans les épreuves et les exercices laborieux destinés à purifier sa vertu, et les treize dernières furent spécialement consacrées au service des malheureux. Comme sa vie, sa mort est précieuse devant Dieu (1) : il recueille le fruit de ses travaux ; il a semé dans les pleurs, il va récolter dans la joie (2) ; il a porté la croix de Jésus, il va régner avec lui.

Je souhaite à vous et à moi, cher lecteur, un bonheur semblable ; faisons tout pour l'obtenir. Saint Jean de Dieu étant nommé par l'Église patron des hôpitaux et des infirmes (3), invoquons-le tous les jours, afin qu'il nous assiste dans nos maladies et nous aide à bien mourir.

(1) Ps. cxv.
(2) Ps. cxxv.
(3) S. S. Léon XIII. *Décret* 27 mai 1886.

CHAPITRE III

Magnificence des funérailles de saint Jean de Dieu. — Il est glorifié après sa mort par les louanges des hommes et par les merveilles qui éclatent à son tombeau.

Nous allons voir se vérifier cette parole de Notre-Seigneur dans l'Évangile : *Quiconque s'abaisse sera élevé* (1). Jean de Dieu a mis sa gloire à être méprisé, le ciel et la terre s'uniront pour le glorifier. Dieu avait déjà, pendant les dernières années de sa vie, relevé le mérite de son serviteur dans Grenade, dans quelques provinces et à la cour d'Espagne. Mais tout cela n'était rien en comparaison des honneurs qui lui furent décernés depuis son heureux décès. On peut avancer que jamais roi n'a été fêté comme ce pauvre volontaire. On trouvera peut-être plus de pompe extérieure, plus de bruit et de tumulte aux funérailles des grands du monde, mais jamais on ne rencontrera plus de respect, plus d'amour, plus de regrets sincères qu'aux obsèques de ce Saint, épris de la folie de la croix.

L'archevêque, prévenu de la mort du Saint, vint au point du jour honorer ses restes mortels. Il trouva le corps toujours dans la même position, c'est-à-dire à genoux près de l'autel, droit et immobile comme dans ses heures d'extase. Il répandait une suave odeur dans toute la maison. A l'approche du prélat, la tête du Saint parut s'incliner en signe de respect, et ses mains s'entr'ouvrirent pour présenter le crucifix à son supérieur. L'archevêque le prit, en effet, et le replaça aussitôt entre les mains du défunt, qui se rejoignirent alors d'elles-mêmes pour emporter dans le tombeau l'image de Jésus crucifié (2). Ceux qui étaient chargés de l'ensevelir lui étendirent alors les jambes, de crainte que, laissé dans cette posture, le corps ne pût pas être couché dans le cercueil. Ils le déposèrent ensuite étendu sur un lit de parade richement orné. D'après les ordres de l'archevêque, on éleva trois autels dans la chambre mortuaire, et l'on y célébra la sainte messe sans interruption jusqu'au moment de la sépulture, qui eut lieu le surlendemain. Dom Pedro, ayant offert le premier le saint sacrifice, se retira dans son palais pour donner un libre cours à ses larmes et prendre les dispositions nécessaires, afin de rendre avec honneur les derniers devoirs au serviteur de Dieu.

(1) Matth. xxiii, 12.
(2) *Triomphe de la charité*, liv. iii, ch. vi, p. 210.

Nous devons remarquer que, par un prodige semblable à celui qui arriva à la naissance de Jean, lorsque l'archevêque entra dans la chambre du saint défunt, toutes les cloches de la ville furent mises en branle par une main plus puissante que celle des hommes, et leur son devint à la fois si harmonieux et si lugubre, que les habitants de Grenade comprirent le malheur qui venait de les frapper. Aussitôt ce ne sont que pleurs et gémissements dans toute la cité. Les rues retentissent des cris désespérés des pauvres, des veuves et des orphelins. Les malades de l'hôpital sont inconsolables ; les riches eux-mêmes publient que Grenade vient de perdre son bienfaiteur et son père. La foule, accourue de partout à la maison mortuaire, devient si compacte, que l'on doit doubler le nombre des gardes placés aux abords de la maison ; l'entrée des rues voisines est aussi gardée pour empêcher la confusion et le désordre. Le peuple, les grands et les riches, tous les corps de la ville viennent à leur tour contempler et vénérer les précieux restes du Saint.

Comme il n'y avait à l'hôpital qu'une simple chapelle, on ne pouvait penser à y faire l'inhumation. C'est pourquoi, cédant aux instances de dona Ossorio, on choisit pour lieu de sépulture l'église des Minimes, où elle avait une chapelle sépulcrale. Le jour des funérailles étant arrivé, les quatre plus nobles seigneurs de Grenade obtinrent, comme une faveur très signalée, de descendre le saint corps de la chambre mortuaire et de le déposer devant la porte du logis sur une estrade préparée à cette fin. Sur le point de se mettre en marche, il s'éleva une compétition entre les divers ordres religieux sur la question de savoir qui d'entre eux aurait l'honneur de porter le cercueil. L'archevêque les mit d'accord en ordonnant qu'ils le portassent chacun à leur tour, à commencer par les Franciscains, parce que Jean de Dieu ne pouvait être mieux comparé qu'à saint François pour son goût de la pauvreté et de la pénitence.

Le cortège partit de la maison sur les neuf heures, et si faible que fût la distance, il ne put atteindre l'église des Minimes avant midi. La foule, tant du dehors que de l'intérieur de la ville, encombrait tellement les rues qu'on avait mille peines à avancer.

En tête marchait la famille du Saint, c'est-à-dire les pauvres de l'hôpital en état de sortir et, à leur suite, les femmes converties par Jean de Dieu, puis les veuves et les vierges qu'il avait réunies en communauté et mises à l'abri du besoin. Cette partie du cortège, sous la direction d'Antoine Martin et des Frères que ne retenait point le service des malades, était assurément la plus touchante. De son sein partaient des démonstrations de douleur et de regrets qui fendaient le cœur et avaient parfois besoin d'être modérées. Chacun portait un

cierge à la main, priant, pleurant et publiant à haute voix la bonté et la charité du père et du libérateur commun. Venaient ensuite toutes es confréries de la ville avec leurs flambeaux, leurs croix et leurs bannières ; elles étaient suivies des religieux selon leur ordre d'ancienneté. Le clergé séculier, le chapitre, les dignitaires de la métropole et enfin l'archevêque, en ornements pontificaux, marchaient immédiatement avant le cercueil.

Après le corps, qui était découvert, venait le président de la grande chancellerie royale, entouré de tous ses magistrats et officiers assesseurs, et suivi par les membres du conseil des Vingt-Quatre, par les chevaliers et officiers des ordres militaires, par le barreau, par tout ce qu'il y avait de personnes de qualité dans Grenade et dans les environs. A la fin du convoi, venait une foule innombrable de personnes de tout âge et de toutes conditions, marchant avec un maintien recueilli, et dirigées par le corrégidor et une compagnie de gardes armés. Dans cette multitude, se trouvaient même des Maures qui publiaient les vertus et les libéralités du serviteur de Dieu. En même temps, toutes les cloches de l'église métropolitaine, des paroisses et des monastères ne cessaient, par leurs sons lugubres, de proclamer la grande voix du deuil universel.

Lorsqu'on fut arrivé sur la place proche de l'église des Minimes, nommée ordinairement Notre-Dame de la Victoire, les porteurs durent s arrêter. Il s'y était assemblé une prodigieuse quantité de gens du peuple que ni la force ni les raisonnements ne pouvaient faire écarter. Les uns voulaient voir le saint corps, les autres voulaient y faire toucher des chapelets, des médailles, des livres de piété. Il y en eût qui, par dévotion, essayèrent d'enlever des morceaux du linceul et de la bière, afin de les garder comme des reliques. L'exemple étant donné, le pillage allait devenir général ; on dut agir avec vigueur et employer la force pour écarter cette foule emportée par sa pieuse ardeur et permettre enfin aux porteurs d'entrer dans l'église.

Le cercueil fut placé sur un superbe catafalque dressé dans le chœur. Le P. Général des Minimes, de passage à Grenade, chanta la messe, et un religieux du même ordre prononça l'oraison funèbre. On laissa, pendant neuf jours, le corps déposé dans cette église avant l'inhumation, et, chaque jour de la neuvaine, il y eut des services mortuaires solennels et un prédicateur qui fit l'éloge du Saint. De plus, pendant toute l'année, il ne se fit pas de sermon à Grenade sans que le prédicateur ne parlât de Jean de Dieu et ne proposât aux fidèles quelques-unes dc ses vertus à imiter.

Le ciel et la terre, les anges et les hommes n'ont donc qu'une voix pour honorer cet ami fidèle de Notre-Seigneur, et ce n'est encore là

qu'une faible partie des hommages qui lui furent rendus. Si, avant son décès, il restait encore quelqu'un qui, par envie ou par quelque autre motif décriât la conduite de Jean, toutes les critiques tombèrent après sa mort, et tous furent obligés de rendre témoignage de sa vertu, de proclamer sa sainteté. A Valladolid et à Tolède où on l'avait méprisé, à Grenade où on l'avait traité d'insensé, partout dès lors on n'entendit plus que des louanges, même de la part de ceux qui l'avaient le plus blâmé. On fit dans plusieurs villes un grand nombre d'inscriptions publiques, pour conserver la mémoire de ses vertus. Les poètes lui consacrèrent leurs vers, les orateurs leurs panégyriques, les dames de Grenade leurs chants, et tous les ordres religieux contribuèrent à perpétuer le souvenir d'un homme dont la seule ambition avait été l'oubli et les humiliations.

L'archevêque de Grenade, qui avait eu de si grandes liaisons avec lui et qui, durant sa vie, l'avait toujours appelé *l'homme caché*, ne l'appela plus que *l'humble exalté*. Il ne pouvait se lasser de rappeler ses vertus, et disait souvent à son peuple que le plus grand bonheur et le plus précieux trésor de Grenade était de posséder ses glorieux restes et de l'avoir pour protecteur. Le célèbre Jean d'Avila, qui avait été le dépositaire des secrets de sa conscience et son conducteur dans le chemin de la sainteté, ne pouvait point monter en chaire sans parler de ses éminentes vertus, et il avertissait ceux qui l'avaient méprisé comme un insensé d'en faire pénitence et de lui en demander pardon. Le cardinal Pierre Deza, qui le fit connaître à la cour de Rome, le nommait ordinairement *l'homme merveilleux*, et demanda à être du nombre des commissaires chargés d'informer sur la vie du Saint. A la cour du roi d'Espagne, on le considérait comme le plus *grand honneur du siècle* et le grand Saint de l'époque. Vingt ans après sa mort, plusieurs d'entre les grands de la cour vinrent en pèlerinage à son tombeau ; nous raconterons, au chapitre suivant, les merveilles qui arrivèrent à cette occasion.

Lorsque les funérailles de l'humble apôtre de la charité furent achevées, les magistrats de Grenade et les envoyés de l'archevêque se rendirent dans la chambre où il était mort, pour dresser l'inventaire des objets qui lui avaient appartenu et pour les conserver comme des reliques. Ils purent constater de nouveau que cette odeur céleste laissée par son corps existait toujours, et que même elle paraissait devenir plus forte et plus agréable que le premier jour. Elle était évidemment surnaturelle. Elle se répandait dans la maison et servait comme d'indicateur pour trouver la chambre mortuaire du Saint. Cette merveille, attestée par une infinité de témoins, ne fut point passagère, mais elle dura pendant les neuf premiers jours qui sui-

virent son décès, et, depuis lors, elle se renouvela tous les samedis pendant fort longtemps. Dona Ossorio obtint de l'archevêque de convertir cette chambre en une chapelle, où elle aimait à prier et où beaucoup de personnes obtinrent dans la suite nombre de faveurs extraordinaires par l'intercession du Saint. Le lit sur lequel Jean était mort et les vêtements qui avaient été à son usage exhalèrent le même parfum que la chambre mortuaire. En apprenant cette merveille, Philippe Gomez se fit un devoir de rendre public un fait surprenant arrivé sous ses yeux et dans sa maison quelque temps avant le décès du bienheureux. Un jour qu'il pleuvait à torrents, il l'avait fait entrer chez lui, afin de l'abriter et de faire sécher ses vêtements détrempés par la pluie. Or, aussitôt que Jean se fut rapproché du feu, il s'exhala de ses habits une odeur toute pareille à celle qu'on respirait chez Anne Ossorio.

Le même phénomène se renouvela à son tombeau, pendant plus d'un siècle, toutes les fois qu'on l'ouvrit, soit pour satisfaire à la dévotion des fidèles, soit pour constater l'état de ses restes. On eut surtout lieu de le remarquer lors de sa dernière translation, le 28 novembre 1664, ainsi qu'une foule de témoins en ont déposé lors du procès de canonisation.

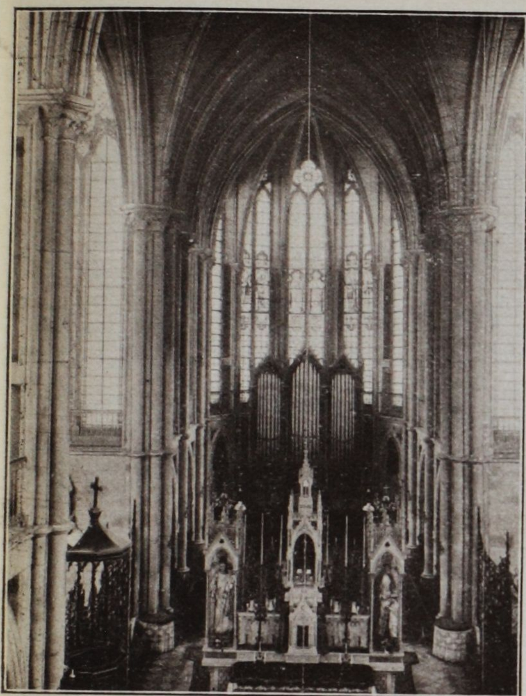
D'autres prodiges s'opérèrent, soit à son tombeau, soit ailleurs, par l'intermédiaire des objets lui ayant appartenu. La terre même du lieu de sa naissance servit à obtenir des faveurs miraculeuses ; ce qui détermina l'évêque d'Evora à faire élever sur son emplacement une église magnifique très vénérée des peuples et où s'opéraient des guérisons nombreuses. Nous en citerons quelques-unes au chapitre suivant.

Concluons que le Seigneur est admirable dans ses saints. Il a tiré Jean de la poussière : les princes et les peuples, les ignorants et les savants le vénèrent ; les riches demandent à celui qui fut toujours pauvre, les sages consultent celui qui était à leurs yeux un homme grossier et un insensé ; ils avouent aujourd'hui qu'il est plus riche et plus sage qu'eux, et leurs aveux sont des actes de sagesse. C'est le triomphe de la charité sur l'orgueil et les préjugés humains.

MAISON DE DINAN (Côtes-du-Nord).



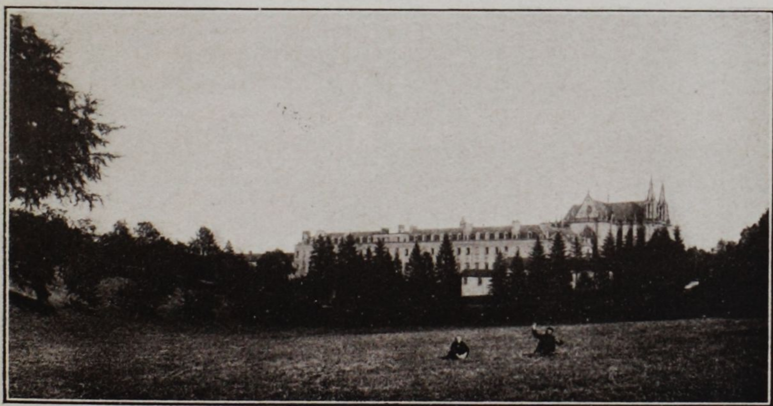
L'ÉGLISE



INTÉRIEUR DE L'ÉGLISE

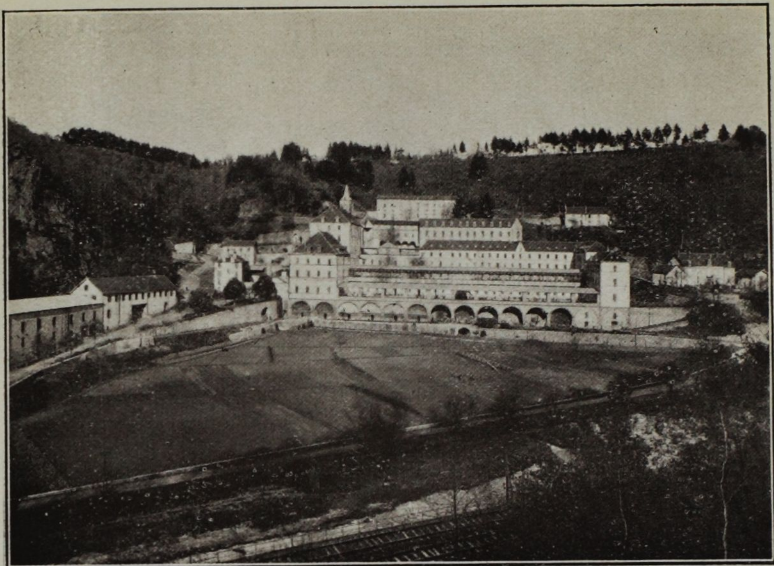


L'ÉGLISE ET LE CLOÎTRE

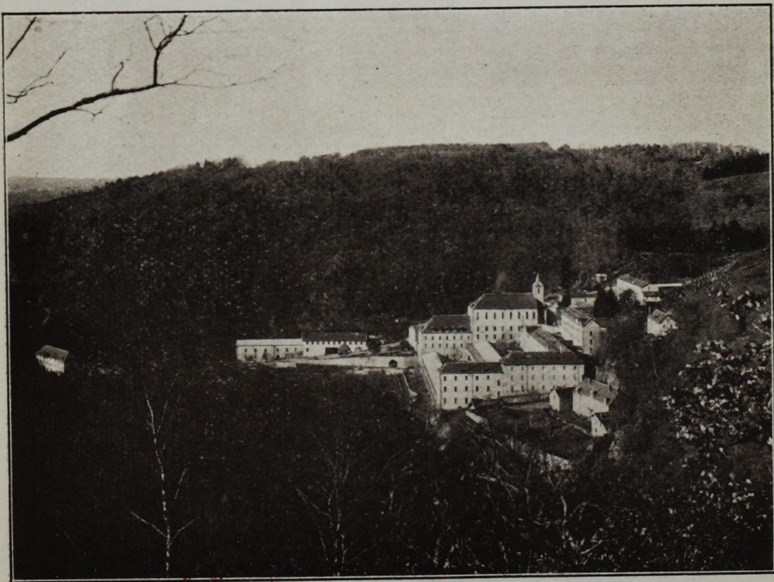


VUE GÉNÉRALE

MAISON DE LA CELLETTE (Corrèze).



VUE GÉNÉRALE



VUE PAR CÔTÉ

CHAPITRE IV

Commencement des informations pour la canonisation de Jean de Dieu. — Miraculeuse vertu de ses reliques, de son crucifix, de son bâton, de la terre prise au lieu de sa naissance. — Miracles dus à son intercession.

Nous aurons à parler, dans un autre chapitre, des progrès de l'Ordre de Saint-Jean de Dieu dans le monde. Nous dirons seulement ici en passant que ses premiers disciples, parfaits imitateurs des vertus de leur Père, établirent en divers lieux des hôpitaux semblables à celui de Grenade, et s'attirèrent l'admiration des peuples et des princes. Saint Pie V les érigea à l'état de religion, sous la règle de saint Augustin, et les Souverains Pontifes, ses successeurs, ont multiplié en leur faveur les décrets approbatifs, les concessions, les privilèges et indulgences. De sorte que cet Ordre, béni de Dieu et de son Église, en répandant ses bienfaits chez les nations diverses, y porta en même temps le nom et le mérite de son grand fondateur.

Mais l'opinion qu'on avait conçue de la vertu et de la sainteté de Jean de Dieu, quelque grande qu'elle fût, n'aurait jamais suffi pour lui procurer la gloire incomparable dont l'a décoré l'Église en l'élevant sur les autels. Il fallait des titres de l'ordre surnaturel ; ils ne manquèrent pas. Pour augmenter la vénération des peuples envers son fidèle serviteur, le Dieu tout-puissant voulut, par des grâces et des miracles nombreux, faire éclater aux yeux de tous le crédit et la gloire dont il jouissait auprès de lui. Les informations ordonnées en Espagne et ailleurs, en vue de la canonisation de Jean, ne commencèrent qu'en 1623. Quatre cent soixante témoins ont déposé, sous la foi du serment, des faits miraculeux reconnus véritables par la Sacrée Congrégation des Rites. Il faudrait des volumes pour les rapporter tous. Mais afin de ménager les lecteurs et ne pas leur causer de l'ennui, nous ne citerons que les miracles les plus touchants et les plus propres à inspirer aux fidèles le désir d'implorer le secours de notre Saint.

Outre l'odeur miraculeuse dont nous avons parlé, d'autres phénomènes surnaturels se manifestèrent au tombeau de Jean de Dieu. Quelques années après son décès, l'archevêque de Grenade, ayant appris qu'on voyait fréquemment briller une clarté extraordinaire dans la chapelle où reposaient les restes du serviteur de Dieu, procéda à une enquête et ordonna l'ouverture du caveau en présence d'un grand

nombre de témoins. Dès qu'on eut soulevé la pierre qui en fermait l'entrée, l'odeur merveilleuse se répandit dans toute la chapelle, et une grande lumière éclaira tout l'édifice, particulièrement l'intérieur du caveau. Mais chose non moins admirable : le corps du Saint fut trouvé aussi intact et aussi frais que s'il eût été enseveli le jour même ; ses vêtements, également préservés de la corruption, se trouvaient dans le même état que le jour de sa mort. Il s'opéra en ce moment un autre miracle. Un pauvre homme, perclus d'un bras, était venu avec la foule pour vénérer le corps saint dans l'espoir d'être guéri en le touchant. Mais n'ayant pu, malgré tous ses efforts, parvenir jusqu'au cercueil, il fit au Bienheureux sa prière à distance et le toucha par la foi. Au même instant il fut guéri, et l'assistance fut émerveillée en lui voyant remuer le bras avec une entière liberté.

Vingt ans après la mort de Jean de Dieu, plusieurs grands de la Cour d'Espagne se rendirent à Grenade uniquement par dévotion et afin de visiter son tombeau. La faveur de voir le saint corps ne put leur être refusée, et alors une foule de témoins constatèrent de nouveau l'odeur céleste qu'il répandait et sa parfaite conservation.

Parmi les objets ayant appartenu au serviteur de Dieu, son bâton et son crucifix sont particulièrement devenus des objets de vénération et les instruments de faveurs miraculeuses. Nous n'en citerons que quelques exemples parmi une foule d'autres semblables. La femme de dom Fernandez de Cordoue, étant sur le point de mourir des douleurs de l'enfantement, se fit apporter le crucifix que Jean tenait entre ses mains au moment de sa mort ; à peine l'eut-elle baisé avec confiance qu'elle fut délivrée. Le bâton dont s'était servi le saint homme jouissait du même privilège. Dona Éléonore de Mendoza, qui l'avait reçu comme gage d'une heureuse maternité, le conserva comme une relique d'un prix inestimable. Plus tard, elle donna, par reconnaissance pour Jean de Dieu, sa propre demeure, pour en faire un hôpital qui serait confié aux Frères de son Ordre. Elle dota cet établissement pieux de grands revenus et y déposa le bâton miraculeux. Il est impossible de dire combien de femmes attestèrent depuis avoir été délivrées par le simple attouchement de cette relique. En reconnaissance de pareilles faveurs, deux nobles dames firent enfermer le précieux dépôt dans une châsse d'argent qui se conserve encore dans l'hôpital de Tolède. La bulle de canonisation fait mention de la vertu de cette relique pour la délivrance des femmes en travail et en cite un exemple. Dans les Indes, une prière faite devant l'image du Saint obtenait la même faveur (1). Aujourd'hui, en Espagne, en Italie et en France, beaucoup de femmes pieuses invoquent saint Jean

(1) Ville-Thierry, p. 392.

de Dieu dans les moments difficiles, et sont heureusement délivrées par son intercession.

Un peu de terre prise dans la maison paternelle de Jean obtint de nombreuses guérisons en faveur de ceux qui la portaient sur eux. En 1607, deux religieux de l'Ordre de notre Saint se rendirent à Montmajeur-le-Neuf pour essayer d'y fonder un hôpital. Ils logèrent dans la maison où leur Père était né. Un jour, un pauvre homme, affligé d'une maladie très grave, alla les trouver, et, leur offrant un cierge à faire brûler devant l'image du Saint, il leur demanda en échange un peu de terre prise dans la maison. Ayant mis cette terre dans un sachet, il la suspendit à son cou, et, étant rentré dans son logis, il se mit à genoux et s'écria avec une foi vive : « Saint Jean de Dieu, guérissez-moi. » Et il fut guéri à l'instant.

Emmanuel Dias souffrait d'une ophtalmie considérée comme incurable par les médecins ; il fut entièrement guéri en se frottant les yeux avec cette terre et en invoquant le Père des pauvres. Pierre Gonzalès, aveugle de naissance, âgé de douze ans, fut guéri de sa cécité par le même moyen. Philippine Arias, fille âgée de quatre ans, réduite à la dernière extrémité par une fièvre brûlante et par une perte de sang considérable, fut instantanément guérie au moyen d'un peu de cette terre qu'on lui mit dans les narines. Béatrix Cathabre, âgée de soixante ans, était tourmentée depuis dix-huit jours par une grande fièvre qui lui avait enlevé l'usage de tous ses sens. Les médecins n'y pouvaient rien ; mais à peine lui eut-on suspendu au cou un peu de terre prise dans la maison du serviteur de Dieu qu'elle recouvra l'usage de ses sens et une parfaite santé, sans le secours d'aucun remède. Ces deux dernières guérisons miraculeuses sont mentionnées dans la bulle de canonisation.

Cette maison ayant été convertie en oratoire, on y entretenait une lampe dont l'huile servait également à la guérison de diverses maladies. Ainsi, Marie Olivera, âgée de quatorze ans, percluse de tous ses membres depuis sa naissance, et une femme, Philippine Botella, atteinte d'une tumeur cancéreuse très grave, furent guéries en se frictionnant avec l'huile de cette lampe.

Lorsque l'évêque d'Evora, dom Alexandre de Bragaza, après avoir constaté la dévotion du peuple pour cette maison et les faits miraculeux qui s'y produisaient, voulut la remplacer par une église, il se fit, à l'occasion de la pose de la première pierre, une procession solennelle, à laquelle se rendirent tous les fidèles du pays et même des environs. Sébastienne Gomez, tourmentée depuis huit mois d'un ulcère chancreux à la cuisse et abandonnée des médecins, se fit porter sur le passage de la procession et se recommanda au Saint, en faisant

le vœu que, s'il la guérissait, elle apporterait, pour la constructionde l'église, la plus grosse pierre qu'elle pourrait soulever. Aussitôt son mal disparut. La bulle de canonisation cite ce fait miraculeux.

La dévotion des peuples ne tarda pas à rendre ce sanctuaire célèbre, non seulement en Portugal, mais dans toute l'Espagne. Tous les jours une foule de pèlerins y venaient chercher des faveurs spirituelles ou corporelles, et rarement ils s'en retournaient sans les avoir obtenues.

Citons maintenant quelques miracles de conversions. Un faquir ou moine musulman, très malade à l'hôpital de Grenade, avait été inutilement exhorté à se convertir par le Frère infirmier, Barthélemy Carillo. Il disait qu'il préférait quitter l'hôpital plutôt que de changer de religion. Le bon Frère se mit à prier son charitable Père Jean de Dieu pour son pauvre malade, et, un instant après, il se levait pour aller au secours d'un autre infirmier qui l'appelait lorsque le Maure lui fit signe de rester près de lui. « Je veux, mon Frère, dit l'infidèle en versant des larmes, je veux être chrétien, car un homme brillant comme le soleil se tient à mes côtés et me commande au nom de Dieu de le devenir, si je veux être sauvé. » On comprit que le bienheureux Jean s'était lui-même chargé de cette conversion. Le Maure fut baptisé, et, ayant été guéri, il vécut, pendant trente ans, d'une manière fort édifiante, visitant les malades, secourant les pauvres, et appelant Jean de Dieu son père et son sauveur.

Une dame de la ville de Malaga, âgée de quatre-vingt-cinq ans, se trouvant à l'article de la mort et privée de tout secours, fut subitement guérie après avoir invoqué saint Jean de Dieu. Un Maure, qui était à son service depuis plusieurs années et qui jusque-là avait toujours refusé le baptême, fut surpris de cette guérison et demanda sur-le-champ à devenir chrétien. Sa pieuse maîtresse, aussi heureuse de cette demande que de sa propre guérison, chargea un de ses serviteurs d'instruire le mahométan des vérités qu'il est nécessaire de savoir en pareille circonstance ; mais le Maure avait l'esprit si borné qu'il ne pouvait absolument rien retenir. Cependant, un jour, il se lève en demandant avec instance le baptême, disant qu'il sait tout ; et, pour preuve, il se met à réciter les prières et à expliquer les articles du Symbole dont il ne savait pas un mot la veille. Il donna la cause de sa soudaine science en affirmant que, pendant la nuit, un homme vêtu d'une robe grise, la tête et les pieds nus, lui avait tout appris, l'éveillant chaque fois qu'il s'endormait, en lui disant : « Allons, Hamette, répète ce que je viens de t'apprendre. » Saint Jean de Dieu s'était fait son catéchiste.

On jouait à Ségovie une pièce de théâtre représentant la vie de saint Jean de Dieu. Un jeune acteur, remplissant le rôle du Bienheu-

reux, vêtu d'une robe d'ermite et armé d'une croix sermonnait avec feu sur la scène des femmes de mauvaise vie. Une courtisane, venue là par simple curiosité, se trouve tout à coup si touchée des reproches qu'elle entend, que saisie de repentir, elle se met à crier tout haut : « Miséricorde, Seigneur, miséricorde ! » Elle demande à se confesser et se convertit sincèrement. On attribua ce changement à l'intercession de saint Jean de Dieu.

Nous citerons maintenant quelques faits qui prouvent qu'après sa mort notre Saint fut encore plein de sollicitude pour ses amis et pour les personnes dévouées à ses œuvres.

Jean Fernandez, cet intime et généreux coopérateur du Bienheureux pour l'établissement des femmes converties, s'était souvenu de cette maxime du Père des pauvres : « Nous nous enrichissons à soulager les malheureux, car tout ce que nous tirons de notre bourse nous le mettons dans celle de Dieu, dont la main libérale sait rendre avec usure ce que l'on a donné pour l'amour de lui. » Il avait continué depuis à pratiquer, selon ses moyens, les œuvres de charité. Allant un jour à Carthagène pour affaires, il porta avec lui d'abondantes provisions, parce que la disette régnait dans le pays. Mais à peine était-il sorti de Grenade que la charité l'avait dépouillé de tout en faveur d'une troupe de mendiants qu'il avait rencontrés sur son passage. Il continua néanmoins sa route, en se confiant en Dieu et dans les promesses de son saint ami. Après un long trajet, il commençait à sentir la faim, lorsqu'un homme de riche apparence l'arrêta et lui dit : « Il me semble, mon frère, que vous avez besoin de manger : voici du pain, prenez-en autant qu'il vous plaira ; et lorsque vous voudrez boire, allez au ruisseau voisin, et vous serez réconforté. » Fernandez mangea et trouva le pain d'un goût exquis ; il descendit ensuite de cheval pour aller boire au ruisseau, mais l'eau se trouva miraculeusement changée pour lui en un vin délicieux qui le désaltéra et répara ses forces. Il pensa alors à remercier son bienfaiteur, mais il avait disparu ; il comprit que Jean de Dieu était venu le secourir et accomplir ses promesses d'autrefois.

Quelque temps après, le même Fernandez se trouvait en route pour Madrid. S'étant rappelé avec délices les longs entretiens qu'il avait eus avec le Père des pauvres, il éprouva soudain une grande tristesse d'en être privé depuis sa mort. A l'instant un homme apparaît à ses yeux, cherche par des discours agréables à le distraire de son ennui, et enfin lui propose de se récréer un peu en écoutant le mélodieux chant des oiseaux. Fernandez accepta ; il s'assit sur l'herbe, et aussitôt il entendit une harmonie si douce et si ravissante qu'il jugea qu'elle ne pouvait venir que des anges. Il demeura à l'écouter

depuis huit heures du matin jusqu'au soir, sans éprouver le besoin de boire et de manger, et sans s'apercevoir du départ de son compagnon. Il reprit sa route tout joyeux, et rendit grâces à son saint ami qui se plaisait à lui donner une aussi douce marque de sa protection.

Michel Apparitio, bourgeois de la ville de Coloméra, vénérait la mémoire de Jean de Dieu. Depuis trente ans, il recevait dans sa maison les Frères de Grenade lorsqu'ils venaient à Coloméra pour la quête, et chaque fois il leur faisait de grandes aumônes pour leurs pauvres. Or, en 1609, à la fin du mois de mai, un orage affreux s'abattit sur Coloméra et ses alentours. Toutes les campagnes environnantes furent ravagées par la grêle. Au milieu de ce désastre général, les récoltes seules de dom Michel furent épargnées. Comme ses voisins ne pouvaient s'expliquer un tel prodige, il leur déclara naïvement qu'à l'approche de l'orage il avait invoqué saint Jean de Dieu, le priant de sauver ses récoltes en considération des petits services qu'il rendait aux religieux de son Ordre. Les témoins de ce fait sont nombreux, et les Frères eux-mêmes en ont garanti l'authenticité.

Le médecin qui, par dévotion pour Jean de Dieu, donnait ses soins à l'hôpital de Grenade, éprouva aussi la protection spéciale du Père des pauvres. Un matin, au retour de sa visite accoutumée, le cheval qu'il venait de monter se mutina tout à coup au point de ne vouloir ni avancer ni reculer. Excité par les cris et les coups de son cavalier, l'animal devint furieux et se cabra. Le bon docteur allait être jeté à la renverse sur le pavé de la rue, lorsqu'un religieux, paraissant âgé de quarante ans, le retint d'une main, et de l'autre saisit le cheval qui changea subitement ses allures fougueuses pour se montrer doux et prêt à marcher. Sans attendre qu'on le remerciât, le Frère disparut, et le médecin rentra tranquillement chez lui. A sa visite du lendemain, celui-ci voulut voir son sauveur ; il le chercha parmi tous les Frères de l'hôpital et ne le reconnut point. Il pensa donc, et toute la communauté des Frères avec lui, qu'il devait cette protection merveilleuse à Jean de Dieu, qui n'avait pas voulu laisser perdre la vie à celui qui se consacrait au service de ses pauvres. Nous pourrions citer plusieurs autres traits semblables de cavaliers et de marchands en voyage qui furent préservés d'une mort certaine par l'intercession du serviteur de Dieu.

Lorsqu'il était sur la terre, Jean soulageait toutes les infortunes ; il en fit autant après sa mort. On cite beaucoup de malheureux auxquels il a procuré des moyens d'existence.

Michel de San-Estevan, marchand de Grenade qui s'était rendu caution pour un de ses amis, se trouva enveloppé dans sa ruine, et fut réduit à la dernière misère avec une femme et des enfants. Il

était profondément religieux et charitable. Un jour, en sortant de l'église des Carmes où il avait assisté à la sainte messe, il vit affiché à la porte l'édit pontifical qui ordonnait une enquête sur la vie et les actions de Jean de Dieu. Il eut l'idée d'implorer le Père des pauvres et de faire une neuvaine en son honneur, afin d'obtenir un secours dans son malheur. La neuvaine était à peine achevée que, sans démarche de sa part ni de la part d'aucun autre, il fut nommé, par le conseil des Vingt-Quatre, pourvoyeur des greniers publics, charge fort honorable d'un rapport annuel de sept cents ducats. Cela lui parut, avec raison, être l'effet d'une protection merveilleuse du Ciel, puisque cette place était réservée à une autre personne, comme le lui affirma le Président du conseil lorsque Michel alla pour le remercier de sa bienveillance à son égard. Ce n'est pas tout, comme il lui fallait, pour entrer dans cette charge, avancer un cautionnement considérable et qu'il ne savait comment se le procurer, il pria de nouveau son glorieux et puissant protecteur d'achever son ouvrage. Bientôt un homme riche, duquel il n'était pas même connu, vint de lui-même lui offrir la somme nécessaire. Jean de Dieu fut béni, et le Seigneur glorifié. Recherchons donc toujours la protection des saints et mettons notre confiance en Dieu.

François Sanchez, magistrat de Cadix, était tombé dans la plus grande misère. Il alla, un jour, à l'église de l'hôpital, pour implorer la protection de saint Jean de Dieu ; en rentrant chez lui, il rencontra un inconnu qui lui donna huit réaux et lui dit : « Seigneur Sanchez, comptez sur Dieu. » Puis il disparut. Le magistrat rentra bientôt dans son ancienne prospérité.

Une pauvre veuve de Madrid, n'osant avouer à personne sa profonde misère, va prier à la chapelle de l'hôpital de Jean de Dieu, et demande au Saint le moyen de se procurer le pain de chaque jour. Elle s'en retourne chez elle pleine de confiance, et, sur le point d'arriver, elle aperçoit un religieux hospitalier qui sort de sa maison, quoique la porte en soit demeurée fermée et qu'elle ait la clef sur elle. A sa grande surprise, elle trouve sur sa table un repas complet et parfaitement disposé. Elle comprit aussitôt que le Père des pauvres venait lui-même de la servir. Depuis ce jour, elle ne manqua jamais du nécessaire.

Citons encore quelques guérisons miraculeuses, toutes tirées des procès juridiques d'informations.

Marthe Dias, atteinte depuis six ans d'une cruelle sciatique et d'un inflammation aux yeux, sans obtenir de la médecine le moindre soulagement, voulut qu'on la transportât, le jour de Noel 1622, dans l'église de Notre-Dame de la Victoire. Lorsqu'elle entendit publier

l'édit pontifical qui ordonnait à tous ceux qui avaient reçu quelques faveurs par l'intercession de Jean de Dieu d'aller le déclarer au tribunal chargé des informations, elle invoqua le Bienheureux et lui dit trois fois : « Grand Saint, obtenez-moi la santé, afin que je puisse rendre témoignage du pouvoir dont vous jouissez dans le ciel. » Tous ses maux disparurent à l'instant, et, quelques jours après, elle faisait elle-même, devant les commissaires d'enquête, la déclaration de cette merveille.

Savine Baptiste, âgée de quatre ans, unique enfant d'une pauvre veuve de Grenade, était devenue aveugle, et n'avait pu guérir malgré tous les remèdes des médecins et des oculistes les plus habiles. Sa mère, désolée, alla, le vendredi saint de l'année 1624, prier à la chapelle de l'hôpital, et fit vœu de revêtir son enfant de l'habit du bienheureux Jean de Dieu si elle recouvrait la vue ; et aussitôt l'enfant revit complètement la lumière.

Un bourgeois de Grenade, François Dias, homme de piété et de mérite, était tellement affligé d'une fièvre continue, que les médecins l'avaient abandonné et qu'il s'attendait à mourir à chaque instant. Il recourut à la protection de Jean de Dieu, et le moment de sa prière fut celui de sa guérison. Les médecins ont eux-mêmes rendu témoignage de ce miracle, et Dias fit, par reconnaissance, reconstruire à ses frais la façade de l'église de l'hôpital.

Anne Perez, veuve d'un officier de la chancellerie de Valladolid, fut, en 1605, également délivrée, par l'intercession du Saint, d'une maladie qui l'avait conduite aux portes de la mort.

Au mois de janvier 1623, une religieuse clarisse, nommée Claire de Bustamente, demeurant au couvent de Palencia, était atteinte au bras d'une tumeur maligne à laquelle la gangrène s'était mise. Les médecins déclarèrent que l'amputation seule pourrait la sauver. Le premier chirurgien, Martin de Quintanilla, qui était Frère de la Congrégation de Jean de Dieu, crut devoir prévenir la malade que l'opération se ferait le lendemain. La pauvre religieuse passa la nuit à se préparer de son mieux à subir pour l'amour de Jésus-Christ cette sorte de martyre. Cependant, comme elle avait une grande confiance en saint Jean de Dieu dont elle entendait souvent raconter la merveilleuse puissance d'intercession, elle demanda à sa supérieure la permission de l'invoquer, et de lui promettre, au nom du monastère, qu'on offrirait tous les ans une livre de cire à la chapelle de son hôpital s'il lui obtenait la santé, afin de passer encore quelques années à servir Dieu et à se perfectionner dans la vie religieuse. Après ce vœu, elle s'endormit, et, le lendemain, à son réveil, elle était guérie. Les chirurgiens, étant arrivés pour l'opération, n'eurent qu'à constater le miracle,

et, quelques jours après, ils en déposèrent avec la religieuse, sous la foi du serment, et en signèrent la relation sur le registre des informations ordonnées par le Saint-Siège.

Nous pourrions rapporter une infinité d'autres traits de cette nature, mais nous craindrions de fatiguer les lecteurs. Il suffira de remarquer qu'il y a un si grand nombre de malades guéris par son intercession, qu'on disait ordinairement à Grenade et dans toute l'Espagne *que les hommes ne devenaient malades que pour fournir à Jean de Dieu l'occasion de faire des miracles*. Ce n'est donc point blesser la vérité que de l'appeler *le thaumaturge* de son siècle.

CHAPITRE V

La béatification de Jean de Dieu. — Sa canonisation. Translation de ses reliques.

Pendant que se poursuivaient les informations ordonnées par le Saint-Siège, Dieu manifestait de plus en plus la sainteté de son serviteur par une foule de miracles opérés au moyen de ses reliques ou dus à l'invocation de son nom. Tous les procès-verbaux des enquêtes, examinés et discutés, furent reconnus réguliers par les membres de la Congrégation des Rites, et les faits qui y étaient énoncés touchant les vertus héroïques du serviteur de Dieu, aussi bien que les miracles opérés par son intercession, furent approuvés comme véritables. Les cardinaux prononcèrent ensuite, à l'unanimité, qu'on pouvait en toute assurance, quand il plairait au Souverain Pontife, procéder à la solennelle canonisation de Jean de Dieu, et, en attendant, lui décerner le nom de *Bienheureux*. C'est pourquoi, par un bref du 21 septembre 1630, le pape Urbain VIII, à la prière de Ferdinand II, roi des Romains et élu empereur ; de Philippe IV, roi catholique des Espagnes ; d'Isabelle, son épouse ; de plusieurs autres princes chrétiens et de tous les religieux de l'ordre de la Charité, ordonne qu'à l'avenir le serviteur de Dieu sera honoré comme Bienheureux ; il permet que tous les religieux de son Ordre célèbrent en son honneur, tous les ans, le jour de sa mort, l'office et la messe d'un Confesseur non pontife avec le rite double majeur. Le même privilège est accordé à l'église où repose son corps à Grenade, et à toutes les églises de Montmajeur-le-Neuf, lieu de sa naissance.

En exécution du bref, on célébra à Rome la béatification de notre Saint, avec toute la magnificence possible, dans l'église de Saint-Jean Calybite. Cette église, avec l'hôpital du même nom, avait été donnée aux religieux de la Charité par le pape Grégoire XIII.

Dans toutes les maisons de l'Ordre, on solennisa la fête de la béatification ; mais nulle part elle ne fut plus brillante qu'à Paris. L'abbé de Loyac en fait une longue et magnifique description (1). Nous n'en donnerons qu'une courte et pâle analyse.

La fête avait été fixée au 8 mars 1631. La reine mère, Marie de Médicis, qui, dès 1601, avait appelé les Frères de la Charité à Paris,

(1) *Triomphe de la charité*, liv. III, ch. XXII, p. 293 et suiv.

donna des ordres pour que tout se fît avec magnificence. Pour se conformer à ses intentions, on avait décoré splendidement la chapelle de l'hôpital de la Charité, et tant de richesses y avaient été déployées que les parures des rois dans leurs triomphes ne sont pas comparables aux précieux ornements employés pour célébrer le triomphe du Père des pauvres. La procession sortit de l'église et parcourut pendant deux heures les rues du faubourg Saint-Germain. Elle fut très majestueuse. Outre les religieux de l'Ordre et une foule de pauvres habillés de neuf, il s'y trouvait un grand nombre d'ecclésiastiques aussi illustres par leur piété que par leur naissance, trois évêques revêtus de leurs ornements pontificaux et l'élite de la société. Seigneurs, officiers de la couronne, gentilshommes et membres du parlement marchaient avec recueillement, et donnaient au peuple l'exemple du respect pour la mémoire d'un ancien berger qui n'avait eu d'autre illustration que d'avoir été le serviteur de Dieu et des hommes.

La grand'messe fut ensuite chantée avec beaucoup de solennité. L'après-midi, la reine Anne d'Autriche se trouva aux vêpres avec toute sa cour. Elle parcourut avec ses dames toutes les salles de l'hôpital, et rendit aux malades, de ses royales mains, les services des plus humbles infirmiers. Le soir, il y eut dans les infirmeries une procession, en laquelle on porta le Saint-Sacrement, pour le faire adorer aux malades. Le lendemain, qui était un dimanche, la fête continua. On vit, sans étonnement, le pieux roi Louis XIII venir de bonne heure à l'église de la Charité, pour y entendre la messe et visiter à son tour les infirmeries. Les cardinaux de Richelieu et de la Valette s'y rendirent pour les vêpres ; ils étaient accompagnés du nonce du Pape, des archevêques de Paris, de Bordeaux, de Rouen et de quarante autres prélats ; tous, à l'exemple du roi, visitèrent les malades. Les huit jours suivants furent encore solennisés : les plus éloquents prédicateurs de Paris ne cessèrent d'honorer dans leurs discours la mémoire du Bienheureux ; les fidèles vinrent en foule pour le prier, et la ferveur de leur dévotion continua plusieurs jours après l'octave.

Mais il n'y eut rien de plus édifiant dans toute cette solennité que de voir le P. Bernard, dit le *Pauvre Prêtre*, redoubler de ferveur et de dévotion, et inspirer ces mêmes sentiments à tout le monde par ses discours et par sa conduite. Son cœur, brûlant de charité, ne pouvait se lasser de rappeler celle de Jean de Dieu et d'animer la foule à suivre son exemple dans le service des pauvres malades.

Après la béatification de Jean de Dieu, la dévotion des fidèles envers lui alla toujours croissant, et Dieu, pour l'autoriser, ne cessait d'opérer des miracles par son intercession au Chili, au Pérou et dans

toutes les Indes occidentales, aussi bien que sur notre continent (1). C'était inviter les Souverains Pontifes, successeurs d'Urbain VIII, à ne pas en demeurer là, mais à le canoniser et à le faire honorer dans toute l'Église.

En 1667, le pape Clément IX ordonna de reprendre le procès de canonisation de Jean de Dieu, dans l'état où il se trouvait après sa béatification, et, le 9 février 1675, sous le pontificat d'Innocent XI, la sacrée Congrégation des Rites, après l'examen des faits miraculeux contenus dans les informations, les uns antérieurs, les autres postérieurs à la béatification, les reconnut et les déclara véritables. Le 20 décembre 1678, une congrégation générale, tenue sous les yeux du même Pontife, fit l'examen d'autres miracles et donna la même décision. Cependant le Vicaire de Jésus-Christ jugea qu'il ne fallait pas se prononcer encore dans une affaire si importante, mais prendre son temps et prier beaucoup. Après qu'il eut donc longtemps invoqué l'Esprit-Saint, pratiqué beaucoup de bonnes œuvres, offert plusieurs fois le saint sacrifice et consulté à plusieurs reprises le sacré collège, il se sentit, un jour en célébrant la messe, porté à canoniser le bienheureux Jean de Dieu. Il ordonna aussitôt d'en expédier le décret, le 13 juin 1679. Ce décret approuve et déclare certains deux des miracles contenus dans les procès-verbaux de Naples et de Rome : le premier opéré en faveur de Jean Marino, qui, ayant été sept ans paralytique, se trouva guéri en un moment ; l'autre en faveur d'Isabelle Arcelli, qui fut aussi instantanément guérie de pustules malignes et de charbons pestilentiels, sans qu'il restât aucune cicatrice.

Le Souverain Pontife Alexandre VIII fit, le 16 octobre 1690, dans la basilique de Saint-Pierre, la cérémonie de la canonisation avec toute la solennité possible. Le clergé romain en bénit Dieu, et le peuple en témoigna une joie extraordinaire. Mais les affaires de l'Église, sa maladie et sa mort, qui arriva le 1er février 1691, ne permirent pas à ce Pontife d'expédier la bulle de cette canonisation ; ce fut son successeur, Innocent XII, qui se chargea de ce soin, le 15 juillet 1691, quatrième jour après son exaltation au souverain pontificat. La bulle contient une relation succincte de la vie et des vertus du Saint ; elle énumère un certain nombre de prodiges et de miracles par lesquels Dieu a fait éclater la puissance de son intercession. Enfin elle ordonne que le bienheureux Jean de Dieu soit inséré au Catalogue des saints et que l'Église universelle en célèbre la fête le 8 mars. Cette fête est du rite double dans toute l'Église ; mais elle est, pour son Ordre, de première classe avec octave et office propre. Elle est inscrite au Martyrologe en ces termes : « A Grenade, en Espagne, saint Jean de

(1) Ville-Thierry, p. 388 et suiv.

Dieu, instituteur des Frères hospitaliers au service des malades. Il se distingua par sa charité envers les pauvres et par le mépris de lui-même. » Le même jour furent canonisés les bienheureux Laurent Justinien, Jean de Capistran, Jean de Saint-Facond et Pascal Baylon.

Il nous reste à parler dans ce chapitre de plusieurs translations des reliques de saint Jean de Dieu. Pour cela, il faut revenir en arrière. Nous l'avons dit, son corps avait été déposé dans le caveau d'une chapelle qui faisait partie de l'église des Minimes. Mais les nombreux miracles opérés à ce tombeau ne firent qu'augmenter le désir qu'avaient les religieux de sa congrégation de posséder les précieux restes de leur Père, et ils faisaient tous les jours de nouvelles tentatives pour l'obtenir. La justice et la piété plaidaient en leur faveur ; mais les religieux Minimes, trouvant leur intérêt à garder ce précieux dépôt, ne voulaient rien accorder. Les Frères hospitaliers s'adressèrent enfin aux supérieurs ecclésiastiques. Ils présentèrent une requête au nonce du pape à Madrid, et, prévoyant que la décision se ferait attendre, ils demandèrent que, par provision, on retirât le saint corps du caveau pour le déposer dans un lieu plus convenable. Après beaucoup de délais, le nonce ordonna de placer les restes de Jean de Dieu dans une châsse, sous l'autel de la chapelle des Ossorio, avec défense, sous peine d'excommunication, de le transporter ailleurs sans une permission expresse du Saint-Siège. La translation fut exécutée selon les ordres du nonce, le 6 septembre 1625. On ne trouva dans le cercueil que des ossements, mais ces ossements étaient pleins de gloire et de vie par l'arome céleste qui s'en exhalait aussi abondamment qu'au jour de son décès ; ce qui était une démonstration perpétuelle et publique de la sainteté de l'héroïque Père des pauvres.

Depuis fort longtemps, les religieux de la Charité de France désiraient ardemment posséder quelques reliques de leur bienheureux Père ; un événement favorable vint remplir leurs vœux. La paix des Pyrénées, conclue entre la France et l'Espagne, le 7 novembre 1659, fut bientôt suivie du mariage de Louis XIV avec l'infante Marie-Thérèse, fille de Philippe IV. A l'occasion de l'entrevue de ces deux monarques à la frontière des deux royaumes, en juin 1660, les Frères de Paris supplièrent la reine mère, Anne d'Autriche, de faire elle-même la demande au roi Philippe, son frère, d'une relique du bienheureux Jean de Dieu, comme un gage précieux de la paix qui venait d'être conclue. Elle reçut une réponse favorable, et, le 10 septembre de la même année, un courrier extraordinaire lui apportait au Louvre une caisse portant l'inscription suivante : « A la reine très chrétienne, ma très chère sœur et dame. » Anne d'Autriche ne voulut ouvrir ce coffre précieux qu'en présence des plus grands personnages du

royaume. Le jeune roi Louis XIV, Monsieur, frère du roi, Monsieur le prince, le duc d'Enghien, le comte d'Hermont assistèrent au retrait que fit l'évêque d'Amiens d'un riche étui de maroquin rouge renfermant une relique ayant appartenu au corps du bienheureux Jean de Dieu et consistant en un os du bras droit, lequel os se nomme le *radius* en terme de chirurgie. La même caisse renfermait aussi les lettres qui témoignaient de l'authenticité de la relique.

La pieuse reine fit don de ce précieux et royal présent aux Frères de la Charité, et ceux-ci le portèrent en dépôt à l'église de Saint-Germain-des-Prés, en attendant qu'on en pût faire la translation solennelle. L'abbé de Loyac, dans l'ouvrage déjà cité, a fait de cette cérémonie, dont il fut le témoin, une relation où l'on voit qu'elle a été aussi brillante et aussi édifiante que celle de la béatification. Les religieux de l'hôpital s'y étaient préparés par des prières, des jeûnes et des pénitences extraordinaires ; ils avaient disposé aussi, autant que possible, leurs malades à la sainte communion, afin d'obtenir la protection de leur bienheureux Père et d'attirer les bénédictions du Ciel sur eux-mêmes et sur le peuple catholique.

Le jour convenu, qui était le dimanche 14 novembre, la procession commença à une heure de l'après-midi ; toutes les confréries, toutes les communautés séculières et régulières du faubourg Saint-Germain y assistaient avec leurs bannières ; elles étaient suivies d'une foule innombrable de fidèles, marchant avec un ordre et une piété admirables. Le roi excepté, toute la cour y prit part, ainsi que plusieurs évêques et seigneurs. Lorsqu'on fut arrivé à l'église de l'hôpital, l'évêque d'Amiens fit un éloquent panégyrique du Bienheureux, et dit, entre autres choses, que cette relique était un gage de bénédiction pour la France, comme elle avait été un riche présent de l'Espagne. Le soir, il y eut un magnifique feu d'artifice. Le lendemain, on fit une procession dans toutes les infirmeries avec la sainte relique, afin que les malades incapables de marcher ne fussent pas privés de la vénérer. Ils tenaient tous un cierge à la main, et leur dévotion était si grande, que plusieurs d'entre eux obtinrent de ressentir en ce moment les effets de l'intercession de Jean de Dieu et du soin qu'il prend dans le ciel des pauvres malades qui l'invoquent sur la terre. Le peuple et les personnes de condition affluèrent pendant toute l'octave dans l'église de la Charité où la relique demeura exposée à la vénération publique. L'abbé Bernard, surnommé *le Pauvre Prêtre*, tout dévoué au service des malades, ne cessa de prêcher chaque jour aux fidèles la pratique de la charité dont Jean de Dieu avait donné de si éclatants exemples. L'on vit bien dans cette circonstance que les Parisiens avaient beaucoup d'affection pour notre Saint et qu'ils le regar-

daient comme un de leurs plus puissants protecteurs auprès de la divine Majesté.

En apprenant le bonheur qu'avaient les religieux de la Charité de Paris de posséder une insigne relique de leur glorieux patriarche, les Frères de Grenade n'en éprouvèrent qu'un regret plus vif de se voir privés de ses précieux restes et de le savoir plus honoré dans une autre église que dans la sienne. Ils réclamèrent de nouveau. Leur Général ordonna des prières et des mortifications dans toutes les maisons de l'Ordre, afin d'obtenir de Celui qui est le maître des cœurs de disposer les esprits en faveur de leur demande. Enfin le Ciel exauça les vœux qu'ils formaient depuis quarante ans. En 1664, le Général des Minimes et son conseil finirent par se rendre, et le nonce du Pape à Madrid, heureux d'apprendre ce consentement, autorisa la translation des restes du Bienheureux dans l'hôpital de la Charité. La fête solennelle, fixée au 28 novembre, devait être présidée par l'archevêque de Grenade, Joseph de Argaez. Mais la veille, le prélat fut tout à coup pris de violentes douleurs causées par la maladie de la pierre, dont il souffrait depuis longtemps, et se vit ainsi dans l'impossibilité d'officier le lendemain. Dans cette extrémité, il eut recours au Bienheureux, qui déjà l'avait guéri, l'année précédente, d'une maladie fort dangereuse. « Grand Saint, lui dit-il, je me préparais à transférer vos reliques et à réjouir vos enfants, et voilà qu'une maladie cruelle m'en empêche. Mais je sais par expérience que vous êtes tout-puissant auprès de Dieu ; venez donc à mon aide, afin que je puisse travailler à votre gloire. » Et aussitôt il rendit sans peine une pierre qui, vu sa grosseur et sa forme étoilée, ne pouvait manquer de lui causer d'extrêmes souffrances et même la mort. Ce fait miraculeux, publié dans la ville, fut avec juste raison regardé comme un effet visible de la protection du Saint. C'est en répandant des larmes de reconnaissance et de joie que le bon archevêque présida le lendemain la fête de la translation.

A l'ouverture de la châsse, il s'exhala de nouveau des ossements du Bienheureux un agréable et céleste parfum qui se répandit aussitôt dans toute l'église, et un des assistants s'écria du milieu de la foule, comme saint Pierre sur le Thabor : « Que nous sommes bien ici ! » La translation se fit au milieu d'un immense concours du clergé et du peuple, qui bénissaient Dieu, publiaient les louanges du Saint et se réjouissaient de le voir revenir au milieu des siens et dans sa propre maison. Les religieux de la Charité, ayant tous un cierge à la main, le reçurent avec un profond respect et une filiale allégresse. La châsse fut placée au milieu du grand autel, dans une arcade préparée tout exprès dans le mur ; et, afin de conserver à jamais la mémoire de

cette fête, on mit à côté de l'autel une table de marbre sur laquelle sont gravés ces mots : « Le très illustre dom Joseph de Argaez étant archevêque de la sainte église de Grenade, le 28 novembre 1664, le corps de notre bienheureux Père Jean de Dieu a été transféré du couvent de la Victoire en cette église, le P. Ferdinand de Estrella étant notre Général. » L'Ordre solennise la fête de cette translation avec le rite de première classe et octave.

Bien que chaque maison de l'Ordre possède quelques parcelles du saint corps, l'église de Saint-Jean de Dieu à Grenade conserve encore la plus grande partie de ce précieux dépôt. La garde en demeure confiée à la piété des Frères de la Charité, qui font le service d'un hôpital récemment construit sur un des côtés de cette église. L'ancien hôpital de saint Jean de Dieu, qui d'un autre côté avoisine l'église, a été confisqué par l'impie révolution, et est aujourd'hui desservi par les Sœurs de Saint-Vincent de Paul.

Les grands événements que nous avons mentionnés dans ce chapitre donnèrent une importance nouvelle à l'Ordre de Saint-Jean de Dieu, ou du moins le rehaussèrent dans l'estime des fidèles. Il nous reste à dire quelque chose de la pieuse postérité de ce saint fondateur, de ses progrès et de ses œuvres.

CHAPITRE VI

Les premiers disciples de saint Jean de Dieu. — Zèle des habitants de Grenade pour l'hôpital du Saint. — Fondation de nouveaux hôpitaux. — Les Frères adoptent la règle de saint Augustin. — Le pape saint Pie V les approuve. — Ils se multiplient. — Leur congrégation est érigée en vraie religion. — Grâces et privilèges qui leur sont accordés par les Souverains Pontifes. — Ils fondent de nouveaux hôpitaux en Europe et en Amérique. — Ils s'établissent en France et s'y multiplient. — Leur édifiante manière de vivre et les services qu'ils rendent. — Etat de l'Ordre avant la Révolution.

Un saint, fondateur d'Ordre, suscite parmi ses successeurs des émules de sa vertu et des imitateurs de son dévouement ; on peut dire de lui : *La postérité du juste sera bénie* (1). L'Église applique à saint Jean de Dieu ces paroles des livres saints : « Il a donné des fleurs et des fruits comme une rose plantée sur le bord des eaux, et, comme le Liban, il a répandu autour de lui une odeur de suavité (2). Ces fleurs et ces fruits, qui sont ses vertus et ses œuvres, revivent dans ses enfants spirituels, et son Ordre, béni de Dieu et de l'Église, a, pendant plus de trois siècles, étendu ses rameaux bienfaisants sur le monde et l'a embaumé des parfums de sa charité.

Nous esquisserons brièvement l'histoire de l'Ordre de la Charité de saint Jean de Dieu, consacrant un premier chapitre à son établissement canonique et à ses progrès jusqu'à la grande révolution, et un dernier chapitre à sa restauration et à ses établissements actuels en France (3).

Saint Jean de Dieu, après sa mort, laissait au service de son hôpital un petit nombre de religieux qu'il avait formés et sur chacun desquels semblait reposer son esprit. C'est d'abord Antoine Martin, son premier successeur et le plus fidèle imitateur de ses exemples.

(1) Ps. CXI, 2.

(2) ECCL. XXXIX, 17. (5e ant. des II. Vêpres. Office propre.)

(3) Pour nous conformer à ce conseil de l'Esprit-Saint : « Qu'un autre vous loue et non votre propre bouche, que ce soit un étranger et non vos propres lèvres (PROV. XXXVII, 2) », nous nous effacerons souvent nous-mêmes dans ces deux chapitres, et nous laisserons parler des auteurs étrangers à notre Institut.

Outre les biographes que nous avons mentionnés dans notre Préface et qui ont parlé avec éloge de l'Ordre de la Charité, nombre d'autres écrivains distingués ont, dans des revues ou des journaux, écrit des pages entraînantes en l'honneur de saint Jean de Dieu et en faveur de ses enfants. Ceux-ci conservent pieusement le souvenir de tant de services, et appellent chaque jour sur ceux qui en sont les auteurs les plus saintes bénédictions du Ciel.

Non moins mortifié et non moins tendre que Jean envers les pauvres qu'il appelait ses créanciers, il a laissé toutes les marques d'une vertu consommée, au point que l'Église a ordonné les premières informations en vue de sa canonisation. Nous avons dit qu'il mourut trois ans après son saint patriarche, à l'âge de cinquante-trois ans. C'est Pierre Velasco, converti en même temps qu'Antoine Martin et menant comme lui une vie de pénitence et de dévouement. Il mourut en odeur de sainteté, en 1567, à l'âge de quarante-huit ans. C'est Simon d'Avila, mort, comme le précédent, en odeur de sainteté ; puis le vénérable Dominique Piola, né à Gênes, et mort à Grenade, plein de vertus et de mérites, en 1564, et quelques autres encore qui tous avaient été à l'école de leur saint fondateur, et, comme lui, consumèrent leur vie dans les exercices de la charité.

La ville de Grenade, se montrant fidèle aux recommandations que Jean de Dieu sur son lit d'agonie avait faites à ses députés, témoigna pour l'œuvre qu'il avait laissée une bienveillance et un zèle admirables. Tout le monde affluait à l'hôpital pour y répandre les aumônes et y servir les malades. Voici le tableau que trace de cet établissement un analyste contemporain, le célèbre Orlandini (1) :

« Le clergé séculier et régulier donnait l'exemple du plus admirable dévouement. Les Hiéronymites se chargèrent de la direction des Hospitaliers. Les Jésuites, récemment établis à Grenade, se distinguèrent par leur assiduité à visiter l'hôpital, à y remplir l'office d'aumôniers et même celui d'infirmiers dans les services les plus bas et les plus rebutants. A leur suite, les nobles et les bourgeois, les grandes dames elles-mêmes se piquèrent d'une sainte émulation, et la ferveur de la charité ne fut jamais plus vive. On voyait les personnages les plus éminents s'approcher des grabats pour soigner les malades et leur servir à manger. Plusieurs s'agenouillaient religieusement et baisaient le bord du plat qu'ils présentaient de leurs mains ; d'autres mettaient eux-mêmes, avec la délicatesse d'une mère, la nourriture dans la bouche des plus souffrants ; d'autres agitaient doucement un mouchoir pour éloigner les mouches de leur visage ; ils balayaient le plancher, vidaient les vases, creusaient les fosses des morts, emportaient et ensevelissaient les cadavres ; rien ne leur coûtait, rien ne leur paraissait vil ; on eût dit que la charité, comme une reine, souriait de bonheur au milieu de ses serviteurs éclatants d'or et de soie...

» On ne parlait dans Grenade que du bonheur de servir les pauvres. Les infirmeries ne désemplissaient pas de visiteurs, à qui les PP. Jésuites adressaient des exhortations touchantes. Le P. Jean-

(1) Orlandini. *Hist. Societ. Jes.*, part. II, liv. IV, n° 177. — Cité par Wilmet, p. 172 et suiv.

Baptiste Sancio, prédicateur éminent, se signalait par d'éloquents sermons de charité, d'autant plus persuasifs que l'exemple était devant les yeux et l'occasion sous la main. Il enflammait tellement son nombreux et riche auditoire, qu'on vit plus d'une fois, pendant qu'il parlait, pleuvoir les dons de tous côtés : monnaie d'or et d'argent, anneaux précieux, manteaux somptueux, baudriers richement brodés, colliers d'or et vêtements de tous genres dont chacun se dépouillait avec une émulation étonnante. Il arriva un jour que l'orateur, voyant grossir outre mesure la quantité des objets offerts en aumône, crut devoir modérer une telle ferveur et mit fin à la conférence. Une autre fois, prêchant dans le même hôpital, il dit seulement, comme en passant, que les infirmiers manquaient souvent de draps pour ensevelir les morts. Aussitôt quelques généreux citoyens quittent la salle sans bruit, courent chez eux et reviennent chargés d'un gros paquet de draps de lit qu'ils déposent sous les yeux du Père qui prêchait encore. »

Cet ardent foyer de charité ne tarda pas à s'étendre au dehors de Grenade. Les accroissements furent prodigieux. Il se manifesta, par toute la vaste domination espagnole, une singulière émulation pour favoriser l'extension d'une œuvre si belle et si utile. L'année même de la mort du Saint, Antoine Martin fut mandé à Madrid par l'infant dom Philippe, avec charge de fonder un hôpital semblable à celui de Grenade.

Peu de temps après, l'hôpital même de Grenade, comblé de dons, fut réédifié sur un plan plus vaste et plus riche. On l'éleva hors de la ville pour des raisons de salubrité. Il contenait plus de quatre cents lits, et chaque lit était occupé par un malade *seul*, énorme progrès sur ce qui se pratiquait ailleurs, même en France, où l'on voyait plusieurs malades sur une même couche (1).

A propos de ce nouvel hôpital, nous rapporterons un incident qui prouve quel était, pour saint Jean de Dieu, l'attachement des habitants de Grenade. Le jour où l'on y installa les malades, un religieux hiéronymite, prêchant devant un nombreux auditoire, déclara qu'en

(1) Pour apprécier l'importance de cette remarque, il faut savoir qu'il n'y a pas longtemps encore que le même lit servait à plusieurs malades dans les hospices civils. A l'Hôtel-Dieu de Paris, par exemple, en 1780, les lits étaient entassés dans les salles, les malades entassés dans les lits, où ces malheureux se trouvaient couchés quatre et six ensemble. A certaines époques, on augmentait encore ce nombre au moyen de matelats disposés sur l'impériale des lits, et on ne parvenait à cet endroit que par une échelle. En 1793, à l'Hôtel-Dieu, on coucha jusqu'à douze ou quinze pauvres dans un même lit, et indépendamment des étages on avait établi des tiroirs sous les lits pour y loger les malades. Qu'on juge des miasmes mortels qui devaient se dégager d'un pareil entassement de corps morbides ! Aussi l'Hôtel-Dieu perdait le quart de ses malades, tandis qu'à l'hôpital tenu par les Frères de la Charité, la mortalité n'était que du huitième. (Voir M. E. Leguay, *Etude historique, etc.*, p. 46 ; et Cuvier, *Rapport à l'Institut*, 17 mars 1817.)

changeant de lieu, l'établissement devait aussi changer de nom, et que désormais on l'appellerait l'hôpital des *Cinq-Plaies de Jésus-Christ*. A ces mots, un vénérable vieillard se lève et dit tout haut qu'on ne souffrirait point ce changement, mais que l'hôpital serait toujours celui de Jean de Dieu. Les auditeurs, à son exemple, se lèvent tous et protestent avec lui qu'ils estiment trop Jean de Dieu pour oublier son nom et ses services. Cette conduite, sans doute, n'était pas régulière, car ils pouvaient prendre un autre temps pour manifester leur volonté ; mais la crainte de voir diminuer la gloire de leur bon Saint fit qu'ils suivirent sans réfléchir les sentiments de leurs âmes et parlèrent suivant la plénitude de leurs cœurs.

Bientôt le nombre des Frères hospitaliers augmenta considérablement ; ils fondèrent de nouveaux hôpitaux à Cordoue, à Lucène, à Tolède et autres lieux. Afin de conserver l'union et la ferveur, tous les religieux s'astreignirent à observer la règle de saint Augustin, et convinrent que chaque maison, tout en ayant son supérieur appelé *Majeur*, serait soumise au F. Majeur de Grenade, comme au supérieur général.

L'humble congrégation vivait ainsi depuis quinze ans, lorsque entra dans son sein un homme qui devait l'organiser et lui donner de l'éclat. Un noble Aragonais, appelé Rodrigue de Siguença, après vingt ans de brillants services dans la carrière des armes, fut miséricordieusement désabusé du monde et demanda à être reçu au nombre des Frères hospitaliers de Saint-Jean de Dieu. Sa conduite pendant le noviciat ne fit que relever le mérite de sa vertu, qui bientôt eut l'occasion de se produire avec éclat.

Le roi Philippe II venait d'envoyer, sous les ordres de dom Juan d'Autriche, une armée pour soumettre les Maures révoltés. Le frère Rodrigue fut choisi par son supérieur, Jean Garcias, pour aller à la suite de cette armée avec la mission de soigner les malades et les blessés. On lui donna le frère Sébastien Arias pour compagnon ; c'était aussi un ancien soldat qui, ayant couru les armées et tenté la fortune au Pérou, n'y trouva que misère et danger. Étant retourné en Espagne, conduit comme par les mains de la Sainte Vierge à qui il s'était voué, il se rendit à l'hôpital de Jean de Dieu, où il demanda à prendre l'habit religieux. Le jour de sa profession, il voulut, par humilité, être nommé *Sébastien le Pécheur*. Il rendit par la suite de grands services à l'Ordre.

Les deux Hospitaliers, mis à la tête des ambulances, y déployèrent une charité aussi généreuse qu'intelligente. Le frère Rodrigue se fit surtout remarquer par la sagesse et la fermeté de sa conduite. Unissant les dons du génie à la noblesse du caractère, il acquit un tel ascen-

dant d'autorité que les chefs de l'armée l'admettaient dans tous leurs conseils et écoutaient ses avis. Chrétiens et Maures le respectaient comme un apôtre et le vénéraient comme un ange (1). La guerre étant terminée, Rodrigue rentra à l'hôpital de Grenade, où il fut élu à l'unanimité F. Majeur (1570). Il s'appliqua plus que jamais à imiter saint Jean de Dieu, son Père. « L'odeur de ses vertus et de ses bons exemples augmentait tous les jours l'estime pour le bienheureux fondateur et ses enfants, de sorte qu'on publiait partout que Jean de Dieu était ressuscité dans sa personne et qu'il avait envoyé au frère Rodrigue de Siguença son double esprit, ainsi qu'Élie à son disciple Élisée. Il acquit tellement l'estime de tout le monde et l'affection de ses Frères, qu'il fut maintenu pendant onze ans de suite dans la charge de Supérieur majeur, malgré tous les efforts qu'il fit pour en sortir. Il mourut au mois de mars 1581, à l'âge de soixante et onze ans ; après avoir augmenté et établi régulièrement l'institution charitable de son bienheureux Père, et avoir été le premier Supérieur général de ce saint Ordre (2). »

Voulant assurer aux nouveaux Hospitaliers l'approbation authentique de leur Institut par le Chef suprême de l'Église, le frère Rodrigue députa à cette fin à Rome le frère Sébastien Arias, accompagné du frère Pierre de Soriano, et muni des recommandations de l'Archevêque de Grenade, des grands d'Espagne et du roi lui-même. Cette mission fut couronnée de succès. Saint Pie V, par une bulle du 1er janvier 1571, soumit les Frères de la congrégation de Jean de Dieu à la règle de saint Augustin, et leur ordonna de porter le scapulaire par-dessus la robe. De plus, il leur permit d'avoir, dans chaque hôpital, un prêtre de leur Ordre pour y remplir les fonctions pastorales envers les Frères et les malades. Par un autre bref du 8 août 1571, le même Pontife accorda à l'hôpital de Grenade plusieurs indulgences, grâces et privilèges (3).

Dans un autre voyage qu'il fit à Rome pour les intérêts de l'Ordre, le frère Sébastien Arias passa par Naples, où, avec le concours de dom Juan d'Autriche, il fonda un hôpital qui fut dédié à Notre-Dame de la Victoire, en mémoire de la bataille de Lépante.

En 1576, le souverain pontife Grégoire XIII confirma l'ordre de Saint-Jean de Dieu et étendit à tous les hôpitaux de l'Institut les exemptions, les privilèges que possédait celui de Grenade. Ce Pape, reconnaissant le mérite du frère Sébastien, l'envoya en Flandre avec

(1) De Loyac, p. 265, et Wilmet, p. 219.

(2) De Loyac, p. 266. — C'est à tort que quelques auteurs donnent vingt-deux ans de supériorité au frère Rodrigue, puisqu'il fut nommé Majeur en 1570 et mourut en 1581.

(3) Voir le *Recueil des bulles et brefs qui concernent l'Ordre de la Charité*. Paris, 1723.

la mission d'y secourir les garnisons espagnoles, d'y fonder des hôpitaux et de venir en aide aux habitants décimés par la peste. Les Flamands ont toujours regardé ce religieux comme un saint et ont plusieurs fois sollicité le Saint-Siège de travailler à sa béatification. Non content de ces marques d'estime envers l'Ordre de la Charité, Grégoire XIII voulut avoir à Rome une maison du nouvel Institut. Il manda au frère Rodrigue, Supérieur général des hôpitaux d'Espagne, de lui envoyer quelques-uns de ses religieux, et, sur l'avis de saint Charles Borromée, leur premier protecteur, il leur donna l'église de Saint-Jean Calybite dans l'île de Saint-Barthélemy. Il fit construire au même lieu, à ses frais, le grand hôpital qui devint bientôt la Maison-Mère de la congrégation d'Italie.

Le nombre des Frères de la Charité se multipliait d'une façon étonnante. De partout on leur demandait l'établissement de nouvelles maisons ou l'acceptation d'hospices déjà existants. L'exemple de saint Jean de Dieu avait suscité de nombreux imitateurs, et plusieurs saints personnages avaient entrepris de fonder des hôpitaux à l'instar de celui de Grenade. Ces fondateurs, voyant le nouvel Institut approuvé par l'Église, s'empressèrent de s'y faire agréger, pour y trouver des guides et des modèles et se placer sous un si auguste patronage.

Nous ne mentionnerons ici que deux des plus illustres. Le premier était un homme *puissant en paroles et en œuvres*, appelé *Pierre le Pécheur*. Après avoir fondé des hôpitaux à Malaga, à Antequera, à Arcos-de-la-Frontera et en d'autres lieux, il vint se mettre sous l'obéissance des Frères de Saint-Jean de Dieu et unit tous ses hôpitaux à celui de Grenade (1573) (1). Le second était un des plus saints personnages de l'Espagne, appelé Jean Grande, qui, en 1579, s'agrégea à l'Ordre de la Charité et y soumit son hôpital de Xerès-de-la-Frontera. Il est mort en odeur de sainteté, le 3 juin 1600, à l'âge de cinquante-quatre ans. Il a été béatifié par Pie IX, le 1er octobre 1852 (2).

Le pape Sixte-Quint, successeur de Gégoire XIII, voyant le bien qui s'opérait à l'hôpital de Rome par le ministère des Frères de la Charité, et sachant qu'il y avait déjà, tant en Espagne qu'en Italie, dix-huit hôpitaux semblables à celui de Grenade, voulut montrer publiquement l'estime qu'il faisait du nouvel Institut. Par un bref du 1er octobre 1586, il érigea l'Ordre de la Charité en un seul corps, sous le titre de Congrégation des Frères de Jean de Dieu, lui concéda le pouvoir de tenir des chapitres généraux, d'élire des supérieurs, des provinciaux, un général, et, de plus, permit aux religieux de dresser

(1) Girard de Ville-Thierry, p. 450.
(2) Voir *Vie du B. Jean Grande*, par l'abbé Coudour.

des constitutions (1). D'après ses ordres, le premier chapitre général des Frères se tint, en juillet, l'année suivante, à l'hôpital de Saint-Jean Calybite. On y élut, pour premier général de l'Ordre, le vénérable P. Pierre de Soriano, Espagnol, et l'on y dressa des constitutions qui furent, quelques années plus tard, approuvées par Paul V (1617).

A cette époque (1587) se rapporte la fondation du célèbre hôpital de Milan, qui, en 1630, eut à lui seul quatorze Frères martyrs de leur charité pour les pestiférés. Il fournit, au siècle dernier, des religieux à la ville de Venise, pour diriger les hôpitaux militaires (2).

L'Ordre vit encore le pape Grégoire XIV confirmer tous ses privilèges, et, de plus, ce qui n'est pas une médiocre faveur, désigner pour son protecteur, à perpétuité, le cardinal qui serait revêtu de la dignité de Vicaire de Sa Sainteté pour la ville de Rome.

Paul V, plus que tous les autres Papes, a contribué à étendre l'Ordre de la Charité, à le constituer et à l'établir partout. D'abord nonce apostolique en Espagne, puis protecteur de l'Ordre, ce Pape avait appris à connaître le mérite de cet Institut et les services qu'il rendait à l'Église. Il autorisa sa séparation en deux congrégations distinctes, dont l'une aurait son siège en Italie et l'autre en Espagne. Mais il les soumit aux mêmes règles et aux mêmes constitutions, et décréta que les religieux de l'une et de l'autre congrégation feraient, après leur année de probation, les trois vœux perpétuels de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, en y joignant un quatrième, celui de l'hospitalité. Il leur communiqua les privilèges des ordres mendiants, les exempta de la juridiction des ordinaires, et leur accorda toutes les exemptions et indulgences concédées à toutes les maisons hospitalières du monde catholique (3).

La pape Urbain VIII, qui béatifia Jean de Dieu, et les Souverains Pontifes qui ont ensuite occupé le siège de saint Pierre, ont toujours honoré de leur estime l'Ordre de la Charité ; ils n'ont rien négligé pour le maintenir et le rendre recommandable par une infinité de grâces, d'indulgences, de concessions de fêtes, de révisions de constitutions (4).

Tous ces actes en faveur des Frères de la Charité prouvent l'importance que cet Institut avait acquise dans la chrétienté. Moins de cinquante ans après la mort de leur fondateur, les Frères hospita-

(1) Voir *Recueil des bulles, etc.*, p. 45.
(2) Wilmet, p. 231.
(3) Brefs des 7 juillet et 6 août 1611, des 13 février et 15 avril 1619, et du 16 mars 1619.
(4) Voir, à la fin du volume, le Tableau des indulgences accordées par le Saint-Siège à l'Ordre de la Charité.

liers avaient déjà été reçus dans presque tous les royaumes chrétiens. De l'Espagne, ils avaient franchi les mers et s'étaient établis dans les possessions des deux Amériques. Le Portugal imita l'exemple de l'Espagne, et les autres États furent bientôt informés de l'utilité de cet Institut. Dès que le pape Grégoire XIII eut appelé ces religieux à Rome et eut envoyé en Flandre quelques-uns d'entre eux, on voulut aussi les avoir en Sicile, à Naples, à Milan, à Florence, en Savoie, en Sardaigne et dans toutes les différentes principautés de l'Italie. Peu de temps après, on les appela en Allemagne, en Pologne, puis en France.

Voici comment parle de l'état de cet Institut un auteur espagnol qui vivait au temps d'Urbain VIII : « Ces religieux possèdent, tant en Espagne que dans les Indes, soixante-dix-neuf hôpitaux contenant trois mille trois cent soixante-six lits, et où sont soignés plus de trente mille malades. Le nombre des Frères qui desservent ces hôpitaux s'élève au nombre de six cents, dont quatre-vingts prêtres sont occupés aux fonctions du saint ministère auprès des infirmes. Les malheureux admis chaque année en Espagne, aux Indes et en Italie seulement, sont communément au nombre de cent dix mille trois cent cinquante, tous alités, car les autres ne sauraient se compter. Tous ces malades sont servis par les Frères qui font eux-mêmes, au besoin, les opérations de chirurgie, en quoi ils s'en trouvent plusieurs qui excellent. Toujours pressés par la charité, sans cesse ils travaillent pour la gloire de Dieu, pour le salut du prochain, pour leur propre sanctification. Et dans cette continuité de services charitables, ils n'ont ni ambition, ni intérêts ; on n'aperçoit en eux que la joie qui paraît sur leur visage (1). »

Ce fut la reine Marie de Médicis, femme de Henri IV, qui, en 1601, appela à Paris les Frères de la Charité (2). Elle les avait vus à Florence déployer le plus grand zèle pour le soulagement des pauvres malades, et cet Institut hospitalier lui avait paru si utile, qu'elle fit venir de cette ville cinq religieux. Le Général de l'Ordre en Italie, en les envoyant, constitua l'un d'eux, nommé Jean Bonelli, Provincial général pour le royaume de France ; et celui-ci obtint du roi des lettres patentes, par lesquelles les religieux de la Charité étaient autorisés à accepter, dans tout le royaume et dans toutes les terres de sa

(1) Tomayus de Salazar. *In Martyrol. hispan.*, cit. ap. Bolland. ; et ap. Wilmet, p. 266.

(2) En France, les disciples de saint Jean de Dieu furent nommés : Frères de la Charité, ou Frères de Saint-Jean de Dieu. En Italie, on les désigna par le cri qu'ils faisaient entendre dans les rues en demandant l'aumône : *Fate, bene Fratelli*, ou par abréviation, simplement *Ben Fratelli*, « Mes petits Frères, faites-vous du bien. » En Allemagne, on les appelle : Frères de la Miséricorde, *Barmherzigen Brüder* ; en Espagne : Frères de l'Hospitalité, *Hermanos de la Hospitalidad*.

dépendance, les établissements qui leur seraient proposés, et d'acquérir des biens pour l'entretien des pauvres (1).

Les nouveaux religieux s'établirent rue des Saints-Pères, où ils bâtirent un hôpital qu'ils ont rendu célèbre. Il existe encore et renferme deux cent trente lits, répartis dans les six infirmeries d'autrefois ; il est aujourd'hui desservi par des religieuses hospitalières (2).

Bientôt les sujets français abondèrent au noviciat de Paris et furent admis à la profession. En 1617, les religieux italiens se démirent volontairement en plein chapitre de la supériorité de l'hôpital et de la conduite des religieux. Le frère Jérôme de Valois, Français de nation, fut élu Supérieur à l'unanimité des capitulants. Il se montra, ainsi que tous ses religieux, animé du véritable esprit de saint Jean de Dieu.

Dix ans après, les religieux étaient assez nombreux pour qu'on pût, à l'occasion du siège de la Rochelle, en envoyer vingt pour faire le service des ambulances dans l'armée royale (1627). Dix-huit d'entre eux succombèrent pendant le siège, « non pas en versant, les armes à la main, le sang de leurs frères, mais en soignant les pestiférés et les blessés au milieu des plus grands dangers (3) ». Après le siège, le fléau frappait toujours cruellement. Le Provincial, profondément attristé de la mort de tant de religieux, convoqua en chapitre ceux qui se trouvaient à l'hôpital de la Charité de Paris, et leur exposa, les larmes aux yeux, qu'il ne pouvait se résoudre à envoyer d'autres religieux à La Rochelle, parce que c'était les vouer d'avance à une mort inévitable. Aussitôt tous se précipitèrent à ses genoux dans un élan admirable de charité, pour le supplier de leur accorder la dangereuse mission de porter des secours aux pestiférés ; et peu de jours après, une nouvelle colonie de religieux allait remplacer ceux de leurs Frères qui avaient été victimes de l'épidémie (4).

Voici le témoignage que rend de l'édifiante communauté de Paris un personnage de grand mérite, messire Jean de Loyac, aumônier du roi et abbé de Gondon, qui pendant longtemps fut témoin de leur vertu et de leurs travaux :

« La conduite des religieux, enfants de Jean de Dieu, a toujours été si conforme au recueillement intérieur de leur bienheureux fondateur, si bien unie avec les emplois extérieurs de leur institution ; la conduite des supérieurs si prudente et si régulière, que, parmi les religieux de France, l'Église n'en a pas compté de plus admirable,

(1) Ces lettres patentes furent données à Paris, en mars 1602.
(2) Les religieuses augustines qui desservaient cet hôpital en ont été expulsées, le 23 janvier 1888, au grand préjudice des pauvres malades et de leur budget.
(3) Couturier. *Hospices aliénistes, etc.*
(4) M. E. Leguay, p. 103.

sous tous les rapports. L'expérience que j'en fais depuis vingt-neuf années que Dieu permet que j'y rende quelques services aux pauvres exige de ma plume ce témoignage irréprochable. Occupés uniquement, comme leur instituteur, de la gloire de Dieu et du soulagement des pauvres malades et délaissés, ces humbles religieux travaillent avec tant de soin à leur perfection et à l'allègement des misères d'autrui, qu'il serait injuste de ne pas dire ici que leurs vertus les mettent de pair avec ceux qui mènent, dans l'Église catholique, la vie la plus austère et la plus édifiante.

» Ils commencent toutes leurs actions et leurs entretiens par ces mots : *Loué soit à jamais Notre-Seigneur Jésus-Christ*. A leur réveil, ils se mettent en la présence de Dieu, et elle leur est si familière, que leur esprit ne s'en éloigne jamais. L'oraison mentale qu'ils font deux fois le jour, le matin à leur lever et l'après-midi, le silence qu'ils ne rompent jamais sans nécessité, les jeûnes de l'Avent, du Carême et des vendredis de chaque semaine, les disciplines, la rénovation fréquente de leurs quatre vœux, l'exacte observance de leurs règles et constitutions, enfin plusieurs autres pieux exercices, rendent leur vertu et leur charité visibles à tous les esprits (1). »

Leurs bons exemples attiraient à leur hôpital grand nombre de personnes pieuses de la cour et de toutes conditions qui venaient pour servir et pour consoler les malades. On y rencontrait journellement, entre autres saints ecclésiastiques, l'abbé Claude Bernard, surnommé le *Pauvre Prêtre*, dont la charité et le zèle des âmes pouvaient rappeler l'idée de saint Jean de Dieu lui-même. « Il animait par ses discours et ses exemples la ferveur des religieux. Sa manière d'agir était une leçon de charité chrétienne, et tous les habitants de cette grande ville de Paris l'admiraient et le regardaient comme un saint. Ayant aimé à vivre au milieu des pauvres, il voulut encore leur être uni après sa mort, et demanda à être enseveli au milieu d'eux dans le cimetière de la Charité (2). » Saint Vincent de Paul, qui formait alors tant d'institutions de charité, visitait aussi les Frères de Paris et les admirait, comme il avait éprouvé la piété de ceux de Rome, lorsqu'il leur remit, à son retour d'Alger, le renégat qu'il avait converti et ramené d'Afrique (3).

Une conduite si régulière, un si grand soin de maintenir dans toute sa pureté le véritable esprit de l'Institut firent naître un grand nombre de vocations. La France entière encouragea de ses plus vives sympathies l'extension progressive de l'Ordre, et la maison-mère de Paris

(1) De Loyac. *Triomphe de la charité*, p. 287 et 290.
(2) Girard de Ville-Thierry, p. 497.
(3) Louis Abelly. *Vie de saint Vincent*, t. 1, p. 21 (1839).

eut bientôt de nombreuses filles dans les provinces et jusque dans les colonies. En 1682, les Frères possédaient dans le royaume vingt-quatre maisons, qui s'augmentèrent, en 1685, des fondations faites aux Antilles, à Saint-Domingue et au Canada. L'auteur qui nous donne ces renseignements fait desdites maisons le tableau suivant :

« L'hospitalité s'y exerce dans toutes sans discontinuation ; elles sont ouvertes à tous les malheureux. On leur accorde avec la plus grande régularité tous les soins possibles. Et, ce qui est encore plus considérable, on y travaille avec une extrême charité à procurer le salut de leurs âmes ; car, on les instruit de la doctrine chrétienne, on leur parle souvent de Dieu, on les dispose à recevoir les sacrements, on n'omet rien enfin de ce qu'on croit pouvoir contribuer à leur conversion et à leur avancement spirituel (1). »

Lorsque la révolution de 1789 éclata, les Frères de la Charité possédaient en France trente-neuf hôpitaux, dont sept dans les colonies. Trois cent cinquante-cinq religieux les desservaient. Le nombre des lits s'élevait à cinq mille, dans lesquels étaient reçus annuellement quatre-vingt-cinq mille malades, dont la durée moyenne de séjour était d'un mois : ce qui produisait un million de journées par an (2).

Cette immense multitude recevait, de la part des Frères, des soins que la *vocation religieuse* peut seule inspirer, et que ne sauraient jamais donner ceux qui se livrent par *métier* à ces délicates et pénibles fonctions. « Ce que les *mercenaires fo*nt pour échapper à la misère et pour un temps qu'ils rendent aussi court qu'ils le peuvent, les *religieux* le font toute leur vie dans l'espérance de la récompense promise à ceux qui servent les membres souffrants de Jésus-Christ. Guidés par ces vues surnaturelles, ils ne trouvent rien de fatigant, de triste, ni de dégoûtant dans leur office. En même temps que leur saint état les forme à la vie d'abnégation, il leur procure la facilité de recevoir d'utiles notions en médecine, en chirurgie, en pharmacie et en économie administrative. Ils acquièrent ainsi pour leurs emplois une aptitude particulière, d'autant plus précieuse qu'ils sont les héritiers de l'expérience de leurs prédécesseurs et pères en religion (3). »

« Les Frères hospitaliers, dit un *Mémoire* adressé au roi (1780), savent utiliser ces connaissances non seulement au profit de leurs hôpitaux, mais encore des malades les plus délaissés de la campagne. Ils fournissent à tous les venants les remèdes dont ils ont besoin ; ils vont eux-mêmes visiter les malades à domicile, tant dans les villes que dans les campagnes, jusqu'à deux et quatre lieues à la ronde, ce

(1) Girard de Ville-Thierry, p. 495.

(2) M. E. Leguay, *Etudes histor.*, p. 130. — On peut voir, à la fin du volume, la liste des hôpitaux que possédait l'Ordre avant 1789.

(3) M. l'abbé Coudour. *Vie du B. Jean Grande*, Introd., p. 22.

qui rend ces religieux extrêmement utiles dans les lieux où ils sont établis. Ils fournissent, en outre, la nourriture et l'entretien à plusieurs orphelins qui sont en apprentissage d'un métier, et, pendant l'hiver, ils donnent du pain et d'autres secours à plusieurs familles d'ouvriers qui périraient sans secours, faute de travail. »

Voici comment, d'après ledit *Mémoire*, ils recevaient et soignaient les malades à l'hôpital :

« Un religieux lave les pieds du nouvel admis, lui donne tout le linge nécessaire, et, suivant la coutume du saint fondateur de l'Ordre, il l'avertit tout doucement de purifier son âme, tandis qu'on travaillera à guérir les maladies de son corps ; ensuite il le conduit ou le fait porter à un lit qui est chauffé s'il fait froid, et le malade y est couché *seul* (1). Peu de temps après, le confesseur vient et remplit son saint ministère avec beaucoup de douceur...

» Les religieux veillent sur leurs malades avec la sollicitude d'une mère pour ses enfants... Lorsque le médecin fait sa visite, il est accompagné de trois Frères. L'infirmier expose la maladie, on interroge le malade, un religieux écrit sur un livre ce que le médecin ordonne, et tout s'exécute au temps marqué... Dans une heure de tranquillité, on fait la prière à haute voix dans chaque infirmerie, et l'on dit la messe aux autels qui y sont dressés. Un peu avant le dîner, un religieux donne à laver les mains aux malades et un autre les essuie ; d'autres rangent leurs lits et les invitent à dire un *Pater* et un *Ave* pour les bienfaiteurs... On sonne le signe : les religieux apportent, en psalmodiant quelques psaumes, les bouillons, les potages, les œufs, la viande, etc. ; le Supérieur dit le *Benedicite*, et le religieux infirmier envoie à chaque malade ce qui lui est prescrit ; les autres aident les malades à prendre leur nourriture, ensuite ils balayent les salles, rangent et nettoient toutes choses... La même règle est suivie à chaque repas. Un religieux reste de veille dans chaque salle depuis huit heures du soir jusqu'à minuit, et, à cette heure, d'autres religieux viennent remplacer ceux qui ont veillé (2). »

Ces pratiques sont à peu près les mêmes que celles qu'on observe encore aujourd'hui dans les maisons des Frères hospitaliers de Saint-Jean de Dieu. Ajoutons qu'on n'y oublie pas la charité pour les défunts. Tous les lundis, on dit une messe pour les trépassés aux hôpitaux de l'Ordre ; de plus, on dit une messe pour le repos de chaque malade décédé à l'hôpital. Chaque année on célèbre, dans toutes les maisons, un service funèbre pour les religieux défunts, un pour leurs parents et un autre pour les bienfaiteurs décédés, et, sept fois le jour, les reli-

(1) Voir la note 1 de la page 214 du volume.
(2) M. E. Leguay (*loc. cit.*). *Mémoire au roi*, p. 47-48.

gieux prient pour ceux qui sont vivants comme pour ceux qui sont morts.

Terminons par le tableau de la situation de l'Ordre entier en l'année 1792.

La congrégation espagnole comptait huit provinces, ainsi désignées : les provinces d'Andalousie, de Castille, de Terre-Ferme en Amérique, du Pérou et du Chili réunis, de la Nouvelle-Espagne, des îles Philippines, du Portugal et enfin de l'Inde portugaise. Ces provinces comprenaient ensemble cent soixante hôpitaux, contenant près de quatre mille quatre-vingt-cinq lits, et desservis par douze cent cinquante religieux.

A la même époque, la congrégation d'Italie comprenait neuf provinces, qui sont celles de Rome, de Lombardie, de Sardaigne, de Bari, de Naples, de Sicile, de France avec ses colonies, d'Allemagne et de Pologne. Le nombre des hôpitaux était de cent soixante-trois, contenant huit mille deux cent cinquante lits, et desservis par mille six cent soixante-treize religieux. Combien sont éloquents, dans leur aridité, les chiffres qu'on vient de lire ! Qu'elle fut féconde la pensée qui inspira saint Jean de Dieu ! Il est à remarquer, pour la gloire de notre pays, que, dans ce magnifique développement de la charité, la France et ses colonies tenaient le premier rang, puisque cet Ordre y comptait un personnel de trois cent cinquante-cinq religieux, chargés de desservir près de cinq mille lits, répartis en trente-neuf maisons différentes. Mais vint la révolution : tout sombra pour l'Ordre de Saint-Jean de Dieu en France et dans ses colonies. On expulsa les Frères, on prit les hôpitaux. Les autres pays reçurent plus ou moins le contre-coup de cette tourmente, et l'Ordre s'y trouva paralysé dans sa fécondité et dans ses œuvres. Le siècle suivant devait le voir renaître.

CHAPITRE VII

Restauration de l'Ordre de Saint-Jean de Dieu en France. — Fondation d'hospices pour les aliénés. — Traitement en usage dans ces maisons. — Fondation d'une maison de santé à Paris, d'un hospice pour les vieillards à Marseille, d'un asile pour les jeunes garçons infirmes à Paris. — Services de l'hôpital militaire de Nancy. — Fondations de maisons à l'étranger. — Etat actuel de l'Ordre.

La grande révolution de 1793 ne respecta pas même les asiles de la souffrance et de la misère ; elle dispersa tous les religieux qui composaient en France la nombreuse congrégation des Frères de la Charité et s'empara de tous leurs hôpitaux. L'on eût pu croire leur nom et leurs œuvres à jamais oubliés, lorsque trois laïques, n'ayant d'autre titre que celui de leur ardente charité, eurent l'inspiration de travailler au rétablissement de cet Ordre bienfaisant. Recueillis et réchauffés d'un saint zèle par le pieux curé de Rochegude, village du diocèse de Valence, M. Vincent, qui bientôt les rejoindra sous le nom de P. Vincent de Paul, les trois futurs religieux se présentent à l'Hôtel-Dieu de Marseille et demandent à y être admis comme simples infirmiers. Ceci se passait le 8 mars 1819, fête de saint Jean de Dieu, jour choisi sans doute, avec la pieuse intention de mettre leur sainte entreprise sous la protection de celui dont ils arboraient la bannière et dont ils voulaient devenir les disciples.

Leur but était de s'instruire, par la pratique, dans l'art difficile de soigner les malades. Le zèle, l'abnégation, la vie édifiante de ces nouveaux infirmiers leur suscitèrent bientôt de nombreux prosélytes. D'anciens militaires, qui avaient conquis sur les champs de bataille de l'empire les insignes de l'honneur ou appris dans les ambulances le métier d'infirmiers, vinrent se grouper autour d'eux. Au bout d'un mois, la petite communauté comprenait déjà douze infirmiers volontaires qui prirent l'habit des anciens Frères de Saint-Jean de Dieu, le 8 avril, jour du jeudi saint.

La plupart d'entre eux sont demeurés inconnus pour le monde, car le religieux change de nom pour se faire oublier. Nous pouvons cependant en citer un parmi les douze ; maintenant qu'il est allé recevoir la récompense de ses travaux, nous ne craignons plus de blesser sa modestie. Son nom de religion semblait présager son ardente charité et la mission providentielle qu'il avait reçue de travailler plus

que ses compagnons au rétablissement et à la consolidation de l'Ordre. C'était le Frère Jean de Dieu, et, dans le monde, le capitaine d'état-major de Magallon. Il était natif d'Aix en Provence ; il avait fait la campagne de Russie sous l'empire, et après Waterloo, ayant été licencié, il rentra dans la vie civile et se retira à Marseille. Il n'avait que trente-cinq ans, et cherchait en son esprit comment il pourrait encore dépenser son activité au service de ses frères. Il aimait à visiter les hôpitaux de la ville, et la vue des malades lui rappelait le spectacle des champs de bataille et des ambulances. A l'Hôtel-Dieu, il vit à l'œuvre les premiers Frères hospitaliers : il avait trouvé sa voie. Aussitôt il se joignit à eux avec toute l'ardeur de son caractère et de sa foi. C'était toujours se dévouer pour la patrie, et, si le champ de bataille était différent, la lutte était pareille et l'abnégation la même (1).

Le nombre des nouveaux Frères s'accrut rapidement ; ils eurent bientôt remplacé les infirmiers des différents salles d'hommes, et étendirent leurs services aux hôpitaux de la Charité et de Saint-Lazare, ainsi qu'à celui de la petite ville de Salon. De Marseille, ils se répandent dans plusieurs autres contrées, ouvrent un asile aux aliénés pauvres dans le département de la Lozère, et dirigent l'infirmerie d'une des prisons de Lyon. Quelques-uns sont envoyés à Paris, pour suivre les cours des plus habiles praticiens, étudier la pharmacie, ou entrer au séminaire de Saint-Sulpice, dans le but de se préparer au sacerdoce.

Cependant cette congrégation naissante ne tarda pas à ressentir la nécessité de se rattacher à l'Ordre religieux qu'elle prétendait représenter. En 1823, quelques Frères détachés des communautés établies se dirigèrent vers la ville éternelle, pour y solliciter le rétablissement canonique de l'Institut dans notre patrie. Leur navigation fut tellement périlleuse qu'ils firent le vœu, s'ils abordaient heureusement, d'aller nu-pieds depuis la côte jusqu'au tombeau des saints Apôtres.

Après avoir accompli leur vœu, ils remettent leurs chaussures, et se rendent à l'hôpital de Saint-Jean Calybite, où ils sont reçus avec joie par le Général et par tous les religieux. Par une faveur spéciale, ils ne firent qu'un noviciat de deux mois, et prononcèrent les quatre vœux solennels selon l'usage, le 20 août 1823, le jour même du décès

(1) Pendant un séjour qu'il fit à Paris, sous la restauration, il passa dans la rue de la Harpe, vêtu de son costume de moine hospitalier. Des étudiants l'entourèrent et le suivirent en l'accablant de quolibets ; il monta sur une borne et dit : « J'ai fait vœu de me consacrer au service des fous, Messieurs ; je suis prêt à vous donner mes soins. » On se mit à rire, on applaudit, et il continua son chemin sans être inquiété. Ce trait est cité par M. Maxime du Camp dans la *Revue des deux Mondes*, 1er juillet 1883, art. *La Charité privée à Paris*. Il dit tenir le fait de M. le marquis de Quinsonas, qui a personnellement connu le capitaine de Magallon.

de Pie VII. C'est de ce jour seulement que date, pour la France, le rétablissement canonique de l'Ordre.

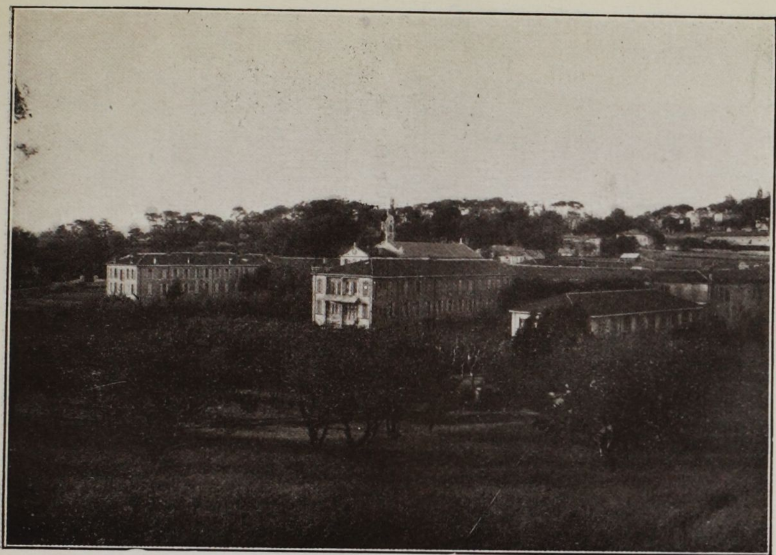
Ils étaient quatre religieux ; deux moururent pendant le retour, l'un en servant les malades à l'hospice d'Ancône, l'autre à son arrivée à Marseille. Le troisième, le P. Jean Pautard, ordonné prêtre à Rome, mourut à Lyon, en 1826, martyr de sa charité au service des malades atteints du typhus. Le quatrième est le F. Jean de Dieu, de Magallon, dont nous avons déjà parlé. Il fut, à son retour de Rome, nommé Provincial de l'Ordre en France, et, plus tard, Procureur de la même province à Rome. Il mourut plein de vertus et de mérites, le 14 juillet, à Lyon, dans cette maison à la fondation de laquelle il avait tant contribué.

Après leur institution canonique, les Frères de la Charité quittèrent l'Hôtel-Dieu de Marseille, où ils ne pouvaient pas fidèlement observer leur règle, parce qu'ils y étaient trop mêlés aux séculiers. Ils abndonnèrent aussi les asiles de la Lozère tant à cause de l'indigence des ressources que de l'insalubrité du climat, et ils vinrent s'établir à Lyon, où ils fondèrent une maison pour le traitement des aliénés (1824).

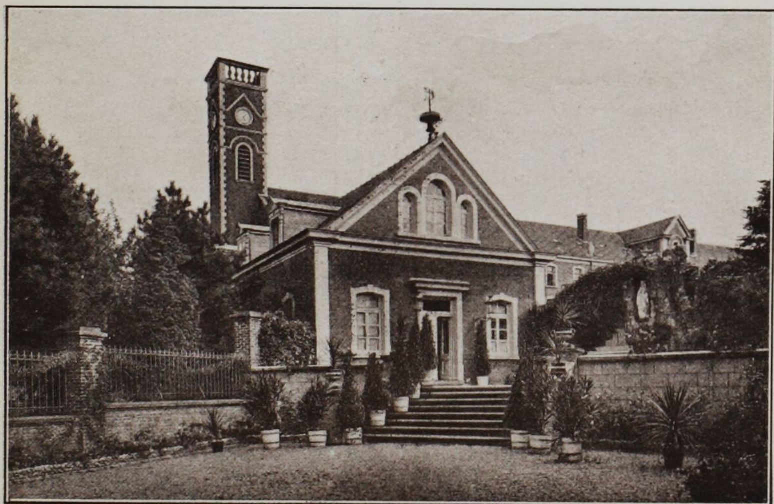
Ils avaient de sérieux motifs pour se consacrer spécialement au soin des maladies mentales. En effet, l'Institut ne pouvait pas se reconstituer en France comme par le passé. L'assistance publique, mise en possession des établissements charitables, avait pris la place des Frères, et les ressources leur manquaient pour édifier d'autres établissements hospitaliers.

D'autre part, il n'existait pas, pour les aliénés, d'établissements spéciaux et d'une assistance en rapport avec les besoins.

Pendant fort longtemps, et presque jusqu'à nos jours. l'on considérait l'aliénation mentale comme un mal mystérieux et incurable, et les pauvres malheureux fous étaient laissés dans un état complet d'abandon. Aussi, en 1785, Necker écrivait que, dans les hopitaux de Paris, les femmes aliénées étaient *exposées aux injures de l'air*, et que les frénétiques avaient été *longtemps resserrés dans les lieux dont on osait à peine approcher*. « En 1788, dit à ce sujet le docteur Trélat, les aliénés placés à l'Hôtel-Dieu étaient confondus avec tous les autres malades sans distinction d'âge ni même de sexe. Ceux qu'on envoyait aux Petites-Maisons, à Bicêtre ou à la Salpêtrière, étaient détenus dans des loges beaucoup moins saines, moins aérées, et sous tous les rapports moins bien disposées que ne le sont celles des animaux féroces du Jardin des Plantes. Ils étaient chargés de chaînes ; souvent on les attachait à des carcans, on les laissait croupir dans la malpropreté. Chaque loge en contenait plusieurs ; ils couchaient jusqu'à quatre dans le même lit. Leurs affreux réduits de six pieds carrés ne rece-



MAISON DE SAINT BARTHÉLEMY, A MARSEILLE



MAISON DE LEUZE (BELGIQUE)

ASILE DE NUIT DE MARSEILLE



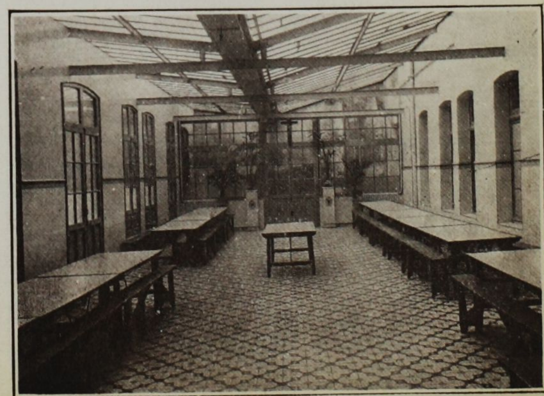
VUE EXTÉRIEURE



SALLE DE RÉUNION ET CHAPELLE



DORTOIR



RÉFECTOIRE DES HOSPITALISÉS

vaient de jour et d'air que par la porte quand elle était ouverte, et elle s'ouvrait rarement. Les plus malheureux des hommes, les pauvres fous, n'excitaient aucune sollicitude, aucun sentiment de devoir ; ils n'étaient guère visités que par les rats, qui leur faisaient des blessures dangereuses et quelquefois mortelles. L'été, pas d'ombre dans leurs cours ; jamais de feu l'hiver dans leurs froides et humides demeures. Il n'était pas de nuit rigoureuse qui n'en fît périr plusieurs, et pendant longtemps aucun cri ne s'éleva pour protester contre de pareilles indignités (1). »

Plus tard, vers 1822, lorsque les nouveaux Frères de la Charité ouvrirent leur premier asile d'aliénés, il y avait bien peu de traits à changer au sombre récit du docteur Trélat (2). La plupart des fous, mal soignés et mal gardés dans les hôpitaux ordinaires ou dans leurs familles, étaient le plus souvent errants ou vagabonds. Ils troublaient la tranquillité publique et effrayaient la société par les accidents les plus désastreux et les plus tragiques. Un grand nombre, sans autre crime que leur malheureuse infirmité, abandonnés en prison au soin des geôliers, se voyant confondus avec les voleurs et les scélérats, jetés dans d'infects cachots et chargés de fers, devenaient furieux, incurables, se livraient à toutes sortes d'excès et se suicidaient de désespoir. Enfin un rapport officiel, fait à la Chambre des pairs, le 28 avril 1837, montrait les aliénés *errant dans les villes et les campagnes, tristes objets d'une cruelle dérision, jusqu'au moment où les prisons s'ouvraient pour préserver la population de leurs emportements, et pour les soustraire eux-mêmes aux empressements d'une cruauté brutale.*

C'est à une si horrible situation que voulurent porter remède les nouveaux Hospitaliers, en créant des établissements spéciaux pour les aliénés. Ils réalisèrent ainsi de nouveau le vœu de leur saint patriarche, lorsque, traité lui-même comme un fou à l'hôpital de Grenade, il s'écrie : « Plaise à Dieu que je puisse avoir en mon particulier un hôpital où je traiterai et servirai les pauvres aliénés avec tout le soin dont je suis capable. » L'hôpital de Lyon, devenu la maison-mère de la province de France et le siège du noviciat, ne se fonda qu'avec des difficultés et des épreuves de toutes sortes. Les Frères étaient pauvres en arrivant à Lyon ; pour commencer leur fondation, leur fortune consistait en quelques milliers de francs de dettes et en un écu de six livres. Il fallait cependant payer le terrain acheté et faire construire.... Mais leur saint fondateur n'avait qu'un fagot de bois, et, appuyé sur Dieu seul, il a, sur sa pauvreté, édifié un Ordre

(1) *Annales de la charité*, t. 1, p. 105.

(2) La statistique officielle comptait en France 15.000 fous, mais ce nombre est bien inférieur à la réalité reconnue plus tard. En 1882, les aliénés étaient au nombre de 48.813. Le département de la Seine en avait 8.907 au 31 décembre 1883.

admirable dont il a enrichi l'Église. Ses disciples font comme lui, ils ne se découragent point. Ils multiplient les quêtes, ils sollicitent de toutes parts des aumônes ; mais à mesure que l'argent arrive, il est enlevé par les fournisseurs et par les ouvriers. En 1827, la gêne devint extrême ; les Frères devaient payer, à courte échéance, la somme de 20.000 francs, sous peine d'une prompte expropriation qui aurait causé la ruine de la province. Ils eurent alors l'heureuse inspiration de s'adresser à la Très Sainte Vierge. Une neuvaine est faite, et chaque jour, un religieux est envoyé en députation auprès de Notre-Dame de Fourvières, pour la solliciter en faveur de la famille si cruellement éprouvée. De plus, le troisième dimanche de novembre, fête du Patronage de la Sainte Vierge, jour de clôture de la retraite et de la rénovation des vœux, le pieux Supérieur F. Jean de Dieu, au nom de tous ses Frères, proclame Marie la *Supérieure générale* de la province, et la charge de toutes les affaires de la congrégation. Quelques jours après, les bons Frères reçurent par la poste, d'une manière évidemment providentielle, la somme dont ils avaient besoin, et purent ainsi, sans trop de difficultés, poursuivre leurs pieuses entreprises (1).

Chaque année, le jour du Patronage de la Sainte Vierge, les Frères de la Charité renouvellent solennellement la cérémonie de leur consécration à Marie, à qui ils confient de nouveau leurs maisons et leurs personnes.

L'hospice de Lyon s'est successivement agrandi en même temps que les ressources augmentèrent. Il contient actuellement mille cent cinquante lits, est desservi par quatre-vingts religieux, et reçoit, moyennant une modique pension, les aliénés indigents du département de la Loire. Peu de temps après cette première fondation, en 1825, les Frères hospitaliers en firent une seconde à Lommelet, près Lille (Nord). Cette maison compte environ mille malades qui reçoivent les soins de quarante religieux. Elle admet les aliénés indigents du Pas-de-Calais. Sept ans plus tard, en 1833, se fondait un troisième hospice semblable aux précédents, à Léhon, près Dinan (Côtes-du-Nord). Il contient près de neuf cents lits qui sont en grande partie occupés par les aliénés indigents du département ; il est desservi par une quarantaine de religieux.

Ces trois maisons, qui comprennent aussi un pensionnat pour malades plus fortunés placés par les familles, s'élèvent dans de beaux sites, au milieu d'immenses enclos, contenant des jardins, des vergers et de vastes promenoirs où les malades jouissent de toute la liberté compatible avec leur état.

(1) Pour plus de détails, voir M. l'abbé Coudour. *Vie du B. Jean Grande*, Introd., p. 35.

Beaucoup de personnes se font une idée erronée d'un asile d'aliénés ; cette prévention tombe au moins en grande partie pour qui veut bien visiter un de ces hospices tenus par les Religieux-hospitaliers. Surpris d'y rencontrer une activité extraordinaire, un ordre parfait, un silence relatif, dans la salle des malades « agités » exceptée, on est de plus frappé du calme et du contentement peints sur presque tous les visages. Au jardin, dans l'enclos, aux étables, dans les ateliers de cordonnerie, de taillerie, de menuiserie, de la forge, au garage, à la buanderie, au vestiaire, bref dans tous les emplois, des malades travaillent de leur mieux sous la direction des frères.

L'occupation physique est un dérivatif aux conceptions délirantes et aux tristes pensées ; elle est pour eux un témoignage de confiance dont ils se montrent aussi heureux que de la modique gratification de chaque semaine. Généralement polis, affectueux, obéissants, on a de la peine à les croire atteints de troubles mentaux ; pour s'en convaincre, il faut toucher à leur manie spéciale.

Les travailleurs ne sont qu'une partie des pensionnaires de l'asile ; un grand nombre ne peut pour divers motifs être appliqué aux travaux manuels. Ceux-ci, selon leur âge et leur genre d'affection, sont réunis par groupe, dans de grandes salles qui s'ouvrent sur de vastes préaux et des cours bien ombragées. Grâce à l'ingénieuse initiative des frères, la gaîté n'est pas bannie de la société de ces malheureux qui s'occupent, causent ou s'amusent entre eux. Des musiciens, dessinateurs, calligraphes et copistes se livrent consciencieusement à leur art favori. Quelques-uns lisent journaux, revues, illustrés ou volumes choisis ; d'autres préfèrent le billard, l'échiquier, le damier ou les cartes ; plusieurs se promènent en savourant philosophiquement les fumées aromatiques et reposantes de leur pipe ou de leur cigarette. Quand le temps le permet les plus vaillants d'entre eux, sous la conduite des frères, vont en promenade dans l'enclos après le dîner.

A ces distractions habituelles, il faut ajouter celle que leur procure la radiophonie, qui depuis la guerre, atténue leur isolement d'avec le reste du monde, en mettant à leur portée des auditions musicales, des conférences, des sermons, des informations de tout genre et autres distractions dont les postes d'émissions s'ingénient à intéresser le public. Enfin, des séances de cinéma leur sont offertes, ainsi que des représentations théâtrales, et il n'est pas rare que des artistes, sortis de leur milieu, montent sur la scène.

Un certain nombre de malades sont pensionnaires en chambre : leur présence à l'asile est souvent un secret que cachent leurs familles. On y compte aussi quelques ecclésiastiques, qui ont à leur disposition un local particulier appelé « presbytère », où ils vivent en commu-

nauté et vaquent régulièrement à leurs exercices religieux sous la direction de l'un d'entre eux. Plusieurs sont même autorisés à célébrer la sainte messe et ils le font pieusement.

Dans un quartier séparé sont ceux que les Frères appellent les malades agités ; ils ont leurs cours et leurs salles comme les autres. Cette catégorie de malades n'est sans doute pas agréable et le service en est quelquefois dangereux. Mais on est rarement obligé d'user de force envers ces infortunés, et, ici encore, la douce et puissante influence de la charité se fait sentir et en impose aux plus exaltés.

Il existe une autre catégorie de mentaux qui exerce encore davantage la charité des religieux, c'est celle des « gâteux ». Leur état réclame l'inaltérable patience d'une mère pour son petit enfant; à leur service, on gagne le ciel en se mettant au-dessus des répugnances de la nature et en se guidant constamment par l'esprit de foi.

Les Frères hospitaliers ont pour règle d'être bons pour leurs malades atteints d'affections mentales et de ne les contrarier que le moins possible. Ils les traitent avec douceur et affabilité ; ils les égayent, les distraient et leur procurent tous les agréments et plaisirs en leur pouvoir. Par ce traitement affectueux, ils gagnent leur confiance et arrivent à s'en faire obéir par un signe, un mot, une simple observation.

Des premiers à ouvrir, pour les malades atteints de troubles mentaux, plusieurs asiles, où ces malheureux reçoivent un traitement en rapport avec leurs affections, les frères de St-Jean de Dieu ont contribué à créer le mouvement d'opinion qui a abouti à faire voter la loi, (toujours en vigueur) de juin 1838 en faveur des aliénés. Le restaurateur de l'Ordre en France, le R. P. Jean de Dieu de Magallon a pris même une part active à son élaboration, en exposant ses vues, grandement appréciées à la commission de législation de la Chambre des Pairs où il avait été convoqué.

L'adaptation déjà ancienne des frères à cette assistance spéciale, les puissants moyens dont ils disposent et surtout leur empressement à suivre les indications techniques d'une direction médicale exceptionnellement stable a permis à ces religieux d'apporter graduellement à leurs établissements d'heureux perfectionnements.

Toujours en grand honneur parmi eux, la formation professionnelle des jeunes est devenue encore plus soignée depuis quelques années. Près du noviciat de la maison de Lyon, a été créée une école d'infirmiers (officiellement reconnue par l'État) et dirigée par les médecins de l'asile. On lui a annexé pour les travaux pratiques plusieurs laboratoires munis d'un outillage moderne. Des efforts ont été également faits pour perfectionner la formation intellectuelle, morale,

religieuse. Les aînés espèrent se préparer ainsi des continuateurs qui soient vraiment et dans le plein sens du mot de bons hospitaliers.

Les Frères de Saint-Jean de Dieu ont fondé, en 1842, une maison de santé à Paris, rue Oudinot. Elle contient quatre vingt-dix chambres pour les malades, avec un personnel de vingt religieux et de vingt domestiques. Elle est destinée aux personnes assez fortunées que leur condition empêche d'aller à l'hôpital, et à celles qui, privées de famille ou affligées de maladies rebutantes, ne trouveraient pas chez elles, même à prix d'or, les soins intelligents et dévoués dont elles ont besoin. Cet établissement s'est fait une réputation universelle : on vient s'y faire soigner non seulement de tous les points de la France, mais encore de l'étranger.

Libres d'appeler près d'eux le médecin ou le chirurgien de leur choix, dont les hospitaliers s'appliquent à suivre exactement les prescriptions, les malades y trouvent avec tous les soins corporels les plus précieux secours pour leur âme. Que de fois les Frères ont eu la joie de rendre au service de Dieu et à la santé, des malheureux reçus dans leur établissement qui vivaient éloignés de toute pratique religieuse et étaient déjà aux portes du tombeau.

En 1852, les Frères hospitaliers ont établi, à Saint-Barthélemy-Marseille, un hospice principalement destiné aux vieillards pauvres et incurables. Actuellement au nombre d'environ cinq cent soixante, ils reçoivent les soins de trente religieux. L'entretien de ces malheureux exige des ressources considérables ; pour eux plusieurs frères tendent la main chaque jour et sont puissamment aidés dans leur tâche par une association catholique de charitables Marseillais qui organisent des quêtes en faveur de l'hospice. En reconnaissance de ce dévouement inlassable et fidèle le R. Père Général a accordé aux membres de l'association des lettres d'affiliation. Ils participent ainsi à tous les biens spirituels de l'Ordre (1).

L'œuvre produit les plus heureux résultats ; car en procurant du soulagement et du bien être aux malheureux, elle leur fait connaître et goûter les consolations de la foi chrétienne. Beaucoup de ces pauvres infirmes en effet, n'ayant reçu qu'une insuffisante éducation religieuse, ou en ayant abandonné depuis longtemps les principes ne peuvent résister aux bons exemples et aux soins dévoués des Frères, et, d'impies ou d'indifférents qu'ils étaient deviennent chrétiens réguliers et même fervents.

(1) Mgr Mazenod, Évêque de Marseille, s'était lui-même inscrit en tête de cette association. Il en était le Président d'honneur, et avait fondé un lit à l'hospice. (Voir l'Abbé Coudour, *loc. cit.*)

Une des œuvres les plus intéressantes et les plus fécondes en admirables résultats est, sans nul doute, celle que les Frères ont fondée à Paris en faveur des jeunes garçons pauvres et infirmes. On nous pardonnera de nous étendre un peu plus à son sujet. Exerçant depuis plusieurs années, les fonctions d'aumônier de cet asile, nous pourrions parler de ce que nous voyons tous les jours sous nos yeux, mais nous préférons laisser la parole aux écrivains qui l'ont visité.

« Il faut visiter cette maison, où l'on ne devrait entrer que tête nue, comme dans le temple de la Charité », écrit M. Maxime Du Camp, de l'Académie Française (1). Cet établissement comble une lacune regrettable dans l'ensemble des œuvres de la Charité. Avant l'année 1858, la ville de Paris contenait des refuges destinés à soulager toutes les misères physiques et morales qui peuvent surgir dans une pareille agglomération d'êtres humains. Un asile était donné à presque tous ceux qui souffrent : aucune porte n'était ouverte aux enfants pauvres et infirmes. Ces petits malheureux, si intéressants et si dignes de pitié, étaient repoussés de partout, soit à cause de leur jeune âge, soit par la nature répugnante de leurs infirmités, soit par l'impossibilité même de leur guérison. Réduits à demeurer dans leurs familles dont ils étaient souvent le fardeau et le chagrin, — si toutefois ils avaient une famille — ils végétaient dans la misère, dans l'ignorance, dans l'oisiveté et, par suite, dans tout ce que la vie a de plus hideux. Ainsi vivaient la plupart de ces pauvres enfants ; c'est dire comme ils mouraient !

« Les Frères de Saint-Jean de Dieu conçurent le désir de porter un prompt remède à cette affreuse situation. Approuvés par l'Archevêque de Paris, encouragés par le Directeur Général de l'Assistance publique, ils associèrent à cette belle œuvre un certain nombre de personnes charitables, et, à la suite de quêtes, de secours et d'emprunts, ils se rendirent acquéreurs d'un vaste terrain situé rue Lecourbe, à Vaugirard, comprenant un jardin et une maison presque en ruine. Cinq Frères en prirent possession le 19 Mars 1858, fête de Saint Joseph ; tant bien que mal, ils l'approprièrent eux-mêmes, y firent les réparations de premières nécessité, et, le 2 juillet suivant, y reçurent le premier enfant infirme. Au premier Janvier 1859, la maison en comptait déjà dix, et vingt-sept en 1860 ; c'était tout ce qu'elle pouvait contenir. Cependant les demandes d'admission se multipliaient. Fallait-il rejeter à la rue et à la dépravation les pauvres petits qui criaient merci ? On fit de nouvelles quêtes, on contracta de nouveaux emprunts, on construisit une annexe (1867), et l'on put donner asile à cent cin-

(1) Troisième article de la charité privée à Paris, n° du 1er juillet 1883 de la *Revue des deux Mondes*.

quante enfants. L'on espérait ainsi vivre au jour le jour, en attendant de la charité publique les moyens d'agrandir et d'augmenter le nombre des admissions. Mais on avait compté sans la guerre et la Commune. Au moment de nos désastres, la caisse de l'asile était vide et toutes les ressources avaient disparu ; il fallut emprunter pour faire des provisions. Il serait trop long de raconter ce que l'on eut à souffrir pendant cette triste période, avec une centaine d'enfants à nourrir. Les Frères se donnèrent un surcroît de travail en organisant une ambulance dans la maison et en devenant infirmiers militaires. Ils continuèrent cette fonction patriotique pour secourir les blessés de la Commune, qui payaient en injures et en outrages les soins qu'on leur donnait. En pleine guerre civile, la Providence eut soin de ses enfants. Le délégué de la Commune, à Vaugirard, envoya spontanément chaque semaine à l'asile des viandes salées, du pain et des légumes secs. Ainsi le secours vint de la part de ceux dont on devait le moins l'attendre, et, par ce moyen, les petits infirmes ne sont pas morts de faim. Dès que le calme fut rétabli dans la ville incendiée, la confiance devint plus grande que jamais, et l'œuvre prit une vie et une extension nouvelles. Mais les bâtiments anciens, ébranlés par les commotions du bombardement et les explosions du voisinage menaçaient de s'écrouler. On prit le parti de renverser la masure et de construire à la place. On se mit à l'œuvre, à la grâce de Dieu. La grâce de Dieu ne fit pas défaut. Les bienfaiteurs de l'Asile ne reculèrent pas devant un sacrifice. L'effort fut considérable ; lentement, économiquement, on a pu terminer, à la fin de l'année 1875, la maison, telle que nous la voyons aujourd'hui, solide, spacieuse, très appropriée à sa destination, accrue dans des proportions secourables et pouvant abriter deux cent vingt enfants infirmes. Que ne peut-elle être doublée, triplée ! Ce ne serait pas les postulants qui manqueraient, ce n'est pas le dévouement des Frères hospitaliers qui serait en défaillance (1). »

Pour être admis à l'asile, les enfants infirmes doivent être âgés de cinq à douze ans, et n'être pas atteints de maladie contagieuse. Ils peuvent y être maintenus jusqu'à vingt ans, âge auquel les hospices publics sont ouverts à ceux que leurs infirmités empêcheraient de gagner leur vie. Les autres, grâce au patronage des Frères, trouvent aisément à se placer.

« La maison est disposée de telle sorte que la surveillance peut y être incessante ; et il le faut, car il s'agit non seulement de soigner les corps, mais aussi de former les cœurs et d'élever les âmes (2). »

« Cette mission demande une grande vigilance et une souveraine

(1) M. Maxime du Camp, *loc. cit.*
(2) M. Maxime du Camp, *loc. cit.*

tendresse (1). Et là encore, c'est le dévouement religieux qui inspire le courage et donne la lumière indispensable pour une tâche si ardue.

« Pour rendre à ces pauvres enfants tous les soins médicaux et autres que nécessite leur état, pour les panser, les tenir propres, les mettre au bain et les en retirer, les lever, les coucher, les faire manger, pour enfin leur rendre tous les services corporels, parfois si rebutants qu'on croirait que le cœur seul d'une mère peut triompher des répugnances instinctives qu'ils soulèvent, il faut avoir la foi et croire à la parole de celui qui a dit : *Le bien que vous ferez au plus petit des miens, c'est à moi que vous l'aurez fait !* (2) »

Conscients de la difficulté de leur tâche, les frères de St-Jean de Dieu s'efforcent, à l'exemple de leur saint fondateur d'être pour leurs enfants adoptifs de véritables mères et des mères surnaturalisées par la grâce. Sans doute ils ne sauraient se flatter d'arriver, à cet égard, à la perfection. Le succès de l'œuvre, les encouragements qu'ils reçoivent des autorités religieuses et civiles, des hommes de vertu leur font espérer cependant qu'un peu de bien se fait par leur entremise : c'est pour eux une grande consolation.

Les enfants se sentant aimés sont à leur tour aimants et affectueux ; ils se montrent généralement reconnaissants des services qu'on leur rend. Ils sont heureux, car là où règne la charité se trouve le bonheur. Peut-être vous faites-vous de cet asile un tableau d'une couleur bien sombre, peut-être vous figurez-vous rencontrer des enfants tristes, taciturnes, moroses et irascibles : Détrompez-vous. La religion adoucit les maux ; elle a le pouvoir de changer les cris en chants de joie, le tapage en harmonie et les pleurs en sourires. Beaucoup de personnes, des grands du monde, entrés à l'asile avec la crainte d'éprouver de fâcheuses impressions, ont été gagnées par une douce émotion à la vue de ces chers enfants, se sont mis à les caresser et même à les embrasser. Ravis de tant de sérénité et de joie, ils s'éloignaient en disant : *Vraiment le bonheur est ici* (3).

« Si vous arrivez pendant la récréation, à première vue vous ne les prendriez pas pour des infirmes ; ils courent, ils sautent, ils se poursuivent et se livrent à des exercices gymnastiques qui leur sont du reste très salutaires. Leur agilité et leur gaieté dépassent toute prévision ; ils sont heureux de vivre. Et pourquoi se plaindraient-ils

(1) M. Léonce de la Rallaye, *loc. cit.*
(2) M. Maxime du Camp, *loc. cit.*
(3) En octobre 1886, S. M. la Reine de Grèce visita l'asile, en compagnie d'une noble française. Elle voulut voir tous les enfants ; elle en fut tellement émerveillée que, sur le point de sortir de la maison, elle dit à sa noble compagne : « Je suis tellement heureuse que j'aimerais à demeurer toujours ici ». (Voir sur cette visite le journal anglais *The Times*, n° 14, octobre 1886.)

de l'existence ? Réuins dans un agréable séjour en compagnie de leurs semblables, leurs regards ne sont point attristés par le spectacle de plus privilégiés qu'eux. Leur temps se distribue régulièrement entre l'étude, le travail manuel, les amusements et la prière (1) ».

On ne laisse point, en effet, ces enfants oisifs. Tous les jours les plus jeunes vont en classe. Chez les grands, les plus intelligents continuent leurs études jusqu'au brevet (2), les autres apprennent un métier (3) ou s'ils y ont des dispositions s'adonnent à un art. Une division spéciale existe pour les jeunes aveugles. Ils y reçoivent à l'aide de la méthode Braille une instruction très soignée et sont orientés vers les carrières musicales. Du reste, tous les enfants qui en sont capables étudient le chant et la musique instrumentale. Depuis l'année 1882, on a organisé une harmonie qui compte quatre-vingts exécutants. Les douze clarinettes sont tenues par des aveugles qui jouent, de mémoire les morceaux les plus longs et les plus compliqués. L'harmonie des petits infirmes de St-Jean de Dieu s'est fait une grande réputation. Elle a remporté des triomphes remarquables dans plusieurs grands concours (4).

Comme on le pense bien, rien n'est négligé pour graver dans ces jeunes cœurs les grandes vérités de la religion et en faire de bons et solides chrétiens. Les instructions et, plus que tout le reste, les exemples d'édification qu'ils ont sous les yeux, contribuent puissamment à les rendre vertueux. Ils sont généralement souples et obéissants ; leur maintien pieux et recueilli à la chapelle édifie tous ceux qui les voient. Rien n'est plus touchant comme de les entendre chanter les Offices de l'Église. On sent que leurs accents partent du cœur et s'élèvent vers le ciel avec un élan admirable. Ils s'adressent en toute confiance au Dieu des consolations, eux les déshérités de ce monde, à Celui qu'inspirent les dévouements dont ils sont protégés et réchauffés, et qui a daigné appeler à Lui tous les souffrants (5). Ils ont entendu surtout au jour solennel de leur première Communion, cette invitation du Seigneur Jésus : *Venez à moi, et je vous soulagerai.* Ils sont allés à lui et lui sont demeurés fidèles. Ils communient fréquemment. Leur âme en paix, possédant l'auteur de la vie, c'est là, croyons-nous, l'explication de ce bonheur qui pénètre tout leur être

(1) M. Léonce de la Rallaye.

(2) En 1885, sept enfants de l'asile ont obtenu le brevet de capacité pour l'enseignement.

(3) Les métiers dont ils font l'apprentissage sont nécessairement sédentaires, tels ceux de cordonnier, de tailleur, de relieur, etc....

(4) Particulièrement aux concours internationaux de Paris et de Lyon en 1885, et à celui de Boulogne-sur-Seine, en 1886, où elle a obtenu les plus brillants succès.

(5) M. Léonce de la Rallaye, *loc. cit.*

et rejaillit sur leur visage. Un orateur, très dévoué à l'œuvre, appelait avec raison cet asile : *Le paradis de la souffrance* (1). On voit, en effet, ces chers enfants, au milieu de leurs cruelles infirmités, goûter par anticipation les douceurs de la patrie céleste, et récolter d'avance dans l'allégresse le prix de leurs larmes.

« Ceux dont la mort fait élection partent le cœur radieux et les yeux fixés vers les splendeurs immortelles, que les Frères hospitaliers leur ont fait apercevoir. *Le ciel est pour ceux qui y pensent*, a dit Joubert. On y pense dans l'asile (2).

Oui, on y pense et on l'espère. Ces pauvres petits infirmes sont plus heureux et plus sages que les philosophes et les savants qui n'y pensent pas ; les aveugles de l'asile eux-mêmes sont plus clairvoyants qu'eux. Ah ! qu'ils sont cruels ceux qui voudraient arracher la foi et l'espérance à ceux qui n'ont rien à attendre que du ciel !

Les Frères seuls ne seraient point parvenus à ces heureux résultats ; ils ont trouvé des secours et des encouragements puissants dans le Conseil d'Administration, exclusivement laïque, qui surveille l'œuvre et est composé des noms les plus honorables, et dans un Comité de Dames patronnesses qui prêtent à l'œuvre un concours actif et généreux (3). L'un des bienfaiteurs de l'asile disait : « J'ai six enfants d'intelligence et de santé irréprochables ; j'ai cru que le meilleur moyen de remercier Dieu était de consacrer une partie de mon temps et quelque argent au soulagement d'enfants pauvres et infirmes ; de cette façon ma gratitude n'est pas stérile ». Assurément l'aumône est féconde, plus encore pour celui qui la fait que pour celui qui la reçoit. Dieu exauce la prière *des petits et des pauvres* (4), et l'on prie beaucoup à l'asile pour les bienfaiteurs. Ceux-ci le savent ; ils demandent fréquemment des prières, des neuvaines aux enfants, et souvent le Frère Supérieur reçoit des lettres et des *ex-voto* de reconnaissance pour faveurs extraordinaires obtenues par ce moyen.

L'œuvre tire ses ressources de la charité privée et de petites rétributions que paient certaines familles pour leurs enfants. Les Frères hospitaliers tendent la main pour secourir les petits infirmes ; ils vont quêter et reçoivent avec reconnaissance tout don en argent ou en nature ; ils ramassent le vieux linge, les meubles brisés, les usten-

(1) M. l'Abbé Perraud, Chanoine d'Autun, dans un sermon de charité en faveur des jeunes infirmes.
(2) M. Maxime du Camp, *loc. cit.*
(3) Le regretté Mgr de Ségur contribua beaucoup à organiser le Comité des Dames Patronnesses en 1860. Ce Saint Prélat aimait beaucoup l'asile.
(4) SS. Ci, 20-21, et c. VIII, 22-31.

siles hors d'usage, les vêtements rapiécés, même les vieux livres ; ils tirent parti de tout pour vêtir et nourrir les pauvres de Jésus-Christ. « Saint-Jean de Dieu avait coutume de répéter : *Faites du bien !* Cette parole n'a pas été prononcée en vain, elle vibre dans le cœur de ses disciples, on s'en aperçoit à leurs œuvres (1). »

Il va sans dire que les Frères après avoir élevé et souvent guéri ces jeunes gens, ne les abandonnent pas une fois qu'ils ont grandi. Au contraire, ils leur procurent une situation sociale honorable, les suivent de près, les soutiennent et leur viennent en aide tant au point de vue matériel que moral. Dans ce but, l'œuvre à fondé, avant la grande guerre, « l'Amicale des anciens élèves » qui, est aujourd'hui très florissante. Cette association publie une revue intitulée « La Grenade » ; elle provoque chaque année plusieurs assemblées de ses membres à la maison où tous aiment à revenir ; elle donne des fêtes de bienfaisance et organise du théâtre pour le public et les infirmes ; elle s'occupe du placement des pauvres et des infirmes et tâche de leur créer une situation honorable. Ainsi, l'Amicale maintient les anciens en contact permanent avec la Communauté et crée à Paris, autour de cette maison de Vaugirard, une grande famille bien unie.

Les Frères de Saint-Jean de Dieu sont particulièrement propres au service des ambulances et des hôpitaux militaires. On se souvient qu'en Espagne les premiers disciples du Saint exercèrent leur mission de charité sur les champs de bataille. Au XVIIe siècle, Louis XIII les choisit pour le service des ambulances de son armée. Louis XIV leur confia les hôpitaux militaires de l'île de Ré et de Niort et l'hôpital maritime de Brest. La nécrologie de l'Ordre nous apprend qu'un Religieux de la Charité fut tué par un boulet de canon en soignant les blessés au siège de Louisbourg (Canada) en 1758.

C'est pour s'assurer leur précieux concours que le Ministre de la guerre leur confia, en 1868, le service de l'hôpital militaire de Nancy qui contenait 300 lits (2). C'est là que les jeunes Frères appartenant à l'armée active faisaient comme infirmiers leur temps de service, sans quitter l'habit religieux, et sous l'obéissance immédiate de leur Supérieur. Pendant l'invasion de 1870, les Frères eurent, chose navrante, à soigner les blessés de l'ennemi au lieu des nôtres. Cependant leur charité n'empêcha pas leur patriotisme d'agir ; ils réussirent, par leur

(1) M. Maxime du Camp, *loc. cit.*

(2) Nous devons ici un hommage de reconnaissance à M. Le Comte Félix de Bréda, lieutenant-colonel de cavalerie et membre de la Société de secours aux blessés, qui sollicita ce concours auprès du Ministre et l'obtint. M. le Comte de Bréda aimait et estimait beaucoup les Frères de Saint-Jean de Dieu ; dans sa dernière maladie, il voulut être assisté par un Prêtre de leur Ordre. Sa mort chrétienne arriva le 12 octobre 1878 ; il avait 61 ans.

courage et leur prudence, à garder intact tout le mobilier de l'hôpital ; et à la fin de la guerre, le chef du pouvoir exécutif décora solennellement leur Supérieur de la Croix de la Légion d'Honneur (1).

Tous les rapports des Inspecteurs généraux et ceux des médecins de l'hôpital abondent en éloge sur le zèle, l'abnégation, l'incomparable dévouement des Frères de Saint-Jean de Dieu. Le 22 juillet 1878, les Conventions entre l'Institut et le Ministre de la Guerre furent renouvelées pour cinq ans à partir du 1er janvier 1879. A cette occasion, M. Daga, médecin en chef, disait dans son rapport : « Quelles que soient les opinions que l'on professe au point de vue religieux politique et social, on ne peut qu'accueillir avec respect et empressement ces hommes modestes, dévoués, qui, renonçant à toutes les jouissances, aux douceurs de la famille, consacrent leur force et leur vie au soulagement physique et moral de leurs semblables, et, sans distinction de personnes, mettent si bien en pratique les beaux principes de l'égalité, de la fraternité et de la charité. Aussi je forme des vœux pour leur maintien à l'hôpital militaire de Nancy. » Et, dans son rapport de 1879, le même docteur disait : « Quant à la manière de servir de ces religieux, à leur zèle, à leur dévouement affectueux pour nos soldats, je ne puis que les signaler avec les plus grands éloges. »

Cependant, l'année suivante, le Ministre de la Guerre rompit le traité fait en 1878. et les Frères hospitaliers durent abandonner l'hôpital de Nancy le 1er Janvier 1880.

L'année même de leur retrait de Nancy, les Frères de Saint-Jean de Dieu jetèrent les bases de deux nouvelles fondations, non plus en France, cette fois, mais à l'étranger. L'une est située à Scorton, près de Darlington (Angleterre) et l'autre à Stillorgan, près de Dublin, en Irlande. L'hospice de Scorton est affecté aux infirmes adultes pauvres et abandonnés ; il compte 150 lits et est desservi par douze religieux. Son entretien oblige les Frères à tendre la main aux catholiques et aux protestants indistinctement, de sorte que leur hospitalité se double d'un apostolat très consolant auprès des hérétiques. Quant à la maison de Stillorgan, située aux portes mêmes de Dublin, avec une vue magnifique sur la baie de la capitale irlandaise, elle est spécialisée pour les affections mentales. Avec son annexe, l'Obelisk Park, pour les pensionnaires libres, elle compte aujourd'hui cent cinquante places avec un personnel religieux de trente membres.

Cette maison est devenue en 1926, centre de formation pour les jeunes religieux du pays, et en 1930, maison-mère de la nouvelle Province Hiberno-Anglaise.

En l'année 1893, les Frères de Saint-Jean de Dieu s'établirent au

(1) M. l'Abbé Saglier. Vie de Saint-Jean de Dieu, p. 408-409.

Croisic (Loire-Inférieure) et y élevèrent petit à petit, un vaste et bel établissement marin, pour jeunes garçons atteints d'affections osseuses, lymphatiques, ganglionnaires.

Depuis la guerre, l'œuvre a pris une grande extension ; elle compte deux cent cinquante places et est desservie par une douzaine de religieux. Son installation en Préventorium-Sanatorium répond aux dernières exigences de l'art médical : Rayons X et ultra-violets, terrasses pour héliothérapie, salles d'opérations et de pansements etc... Moyennant une modique pension les jeunes malades y reçoivent un traitement approprié à leur état. Nombreux sont ceux qui, chaque année, y recouvrent une santé inespérée.

Dans cet établissement situé au bord même de la plage, les enfants trouvent, sur place, un endroit choisi pour leurs bains de mer et leurs ébats sur le sable. Le climat modéré, grâce au voisinage du Gulf-Stream, permet le séjour des malades, toute l'année.

L'œuvre d'hospitalisation nocturne de la ville de Marseille, œuvre créée par M. François Massabo, est, depuis l'année 1897, dirigée par les Frères hospitaliers de Saint-Jean de Dieu. En 1901, les Frères bâtirent, rue de Forbin, le vaste édifice qui abrite aujourd'hui cette œuvre sociale si nécessaire près du grand port de la Joliette. En s'en chargeant, ils imitaient leur Père Saint-Jean de Dieu lui-même dont l'œuvre privilégiée jadis à Grenade était précisément l'hébergement nocturne des pèlerins et des sans-abris.

Chaque soir, les Frères ouvrent les portes de leur asile à près de trois cents malheureux qui, sans cela, coucheraient à la belle étoile. Il y en a de tous les pays, de toutes les conditions, de toutes les professions, de tous les âges. A leur arrivée, ces infortunés reçoivent, avec un bon accueil, une soupe chaude, puis un bon lit avec des draps blancs et de bonnes couvertures. Le matin, avant de leur ouvrir les portes, les Frères leur servent encore une fois la soupe chaude et les renvoient ensuite bien réconfortés.

Outre l'hébergement nocturne et la soupe matin et soir, les Frères leur fournissent encore du linge, des vêtements et des chaussures qu'ils ont quêtés dans les familles riches ou dans les grands magasins. Aux chômeurs et aux étrangers, ils cherchent du travail, un gagne-pain et parfois un logement. Quand il s'en trouve quelqu'un de malade, ils tâchent de le faire entrer à l'hôpital. Ils donnent des bains et des douches à ceux qui en ont besoin, leur font la barbe, leur coupent les cheveux, leur fournissent de l'argent et des vivres pour la route, ou bien les remettent en relation avec leur famille. D'autres fois, ils donnent asile à des passagers, surtout à des missionnaires, qui attendent l'heure du départ du bâteau.

Dans cette belle œuvre, les Frères sont secondés par un Comité de Messieurs très actif et très dévoué et aussi par un Comité de Dames patronnesses de la haute société marseillaise. Tous les vendredis un certain nombre de ces Dames et de ces Demoiselles viennent se réunir à l'asile pour raccommoder le linge et les vêtements des miséreux et entretenir le vestiaire. Les conseils municipaux et généraux de Marseille s'honorent eux aussi en votant des subventions à l'œuvre.

Chaque année à la fête de Noël, l'asile donne un grand dîner aux pauvres qu'elle abrite ; les bienfaiteurs, à leur tête Mgr l'Évêque de Marseille, servent eux-mêmes ce jour-là leurs hôtes en qui ils voient la personne même du Christ.

Voici la statistique de l'asile pour l'année 1928 :

Nombre d'entrées en 1928	7.009
Nombre de nuits passées à l'asile	58.179
Moyenne de lits occupés chaque soir	159
Moyenne des nuits correspondant à chacun	8

Hospitalisés reçus depuis la fondation de l'asile :

	Entrées	Nuits
au 31 Décembre 1927	470.042	2.657.075
en 1928	7.009	58.179
Totaux	477.051	2.715.254

L'année 1903, les Frères de Saint-Jean de Dieu ont ouvert, avec plein succès un établissement pour le traitement des maladies mentales, à Leuze (Belgique). La petite ville de Leuze est située à 15 km. de la frontière française, sur la ligne de Paris-Lille-Bruxelles. Tout autour s'étendent une riche campagne aux belles cultures et des bois vastes et touffus ; l'air y est vif et salubre ; un calme parfait y règne. La propriété comprend des jardins spacieux, plantés d'arbres et de corbeilles de fleurs, permettant aux pensionnaires d'agréables promenades. Suivant le désir des familles, les Frères organisent fréquemment des excursions en auto-cars dans les environs. Les jeux : billard, cartes, jacquet, boules sont à la disposition des pensionnaires, ainsi que les principaux quotidiens et revues illustrées. Une bibliothèque d'ouvrages choisis permet de satisfaire les lecteurs les plus exigeants. En outre, il y a une belle salle de théâtre avec décors variés, ainsi qu'un puissant poste récepteur de radiotéléphonie per-

mettant l'audition des principaux concerts européens. Les malades peuvent également s'adonner à la musique, au chant, à la peinture, au jardinage, etc... La maison possède une chapelle où le service religieux et les offices sont assurés par un aumônier résidant. La visite médicale a lieu chaque jour et les médications sont appliquées scrupuleusement d'après les données les plus récentes de la science. De l'avis des Inspecteurs sanitaires, l'établissement de Leuze est l'un des plus beaux et des mieux installés de tout le royaume. Il contient aujourd'hui cent places et est desservi par dix religieux.

Durant la guerre mondiale, bien que Leuze fût à proximité du champ de bataille, la maison de santé n'eut pas trop à souffrir. Elle servit même, pendant quatre ans, de retraite à de nombreux malades évacués de l'asile de Lommelet, près Lille.

En 1921, la paix internationale étant rétablie, les Frères hospitaliers, malgré la pénurie des sujets et les pertes subies pendant la guerre, fondèrent une nouvelle maison de santé près de Paris au lieu dit : « La Villetertre » (Oise). Cette maison est destinée aux personnes retraitées ou retirées des affaires, aux invalides, aux prêtres âgés, maladifs, aux citadins qui ont besoin d'un traitement spécial ou simplement de l'air de la campagne.

Entouré de vastes et magnifiques forêts et dominant un site charmant, l'établissement répond pleinement à son but. Son agréable séjour est fort apprécié des Parisiens. L'intérieur est divisé en une vingtaine de chambres, avec tout le confort moderne, salons, salle à manger, corridors fleuris, terrasse. Quant au service hospitalier, parfaitement organisé, il comprend aussi un dispensaire pour le besoin des habitants de la localité et ceux des environs.

Enfin, on a installé au même lieu, dans un bâtiment séparé et une vaste cour, une colonie de vacances pour les enfants infirmes et pauvres de Paris-Vaugirard. Chaque été, pendant deux mois, une centaine d'enfants pâles et anémiés de la ville, viennent dans cette belle campagne et dans ces forêts magnifiques, prendre leurs joyeux ébats et faire ainsi provision de santé et de force pour toute l'année scolaire.

Cette belle œuvre n'est encore qu'à ses débuts et attend de grands développements.

Depuis l'année 1927, les Frères de Saint-Jean de Dieu dirigent deux nouveaux établissements. l'un à La Cellette, par Eygurande (Corrèze), et l'autre à Montréal, dans le lointain Canada.

L'asile de La Cellette est affecté aux maladies mentales. Jusqu'en 1927, il était sous la direction des Frères de Sainte-Marie de l'Assomption ; mais, en l'année susdite, cette Congrégation s'étant réunie à l'Ordre hospitalier, l'Asile devint, par le fait même, propriété des

Frères de Saint-Jean de Dieu. Il compte aujourd'hui six cents places et une vingtaine de religieux assistent les malades.

Quant à la maison de Montréal Canada dont les Frères assurent la direction, elle renoue d'antiques traditions, puisque les Frères de Saint-Jean de Dieu possédaient au dix-huitième siècle un hôpital à Louisbourg (Acadie), mais qui fut anéanti par les Anglais en 1758.

L'hospice des vieillards (primitivement un refuge de nuit) qu'ils desservent aujourd'hui, est placé sous le patronage de N.-D. de la Merci et se trouve dans le vieux quartier de Ville Marie, quartier bâti près du port par les premiers colons de France : de Maisoneuve, Marguerite Bourgeois, etc.

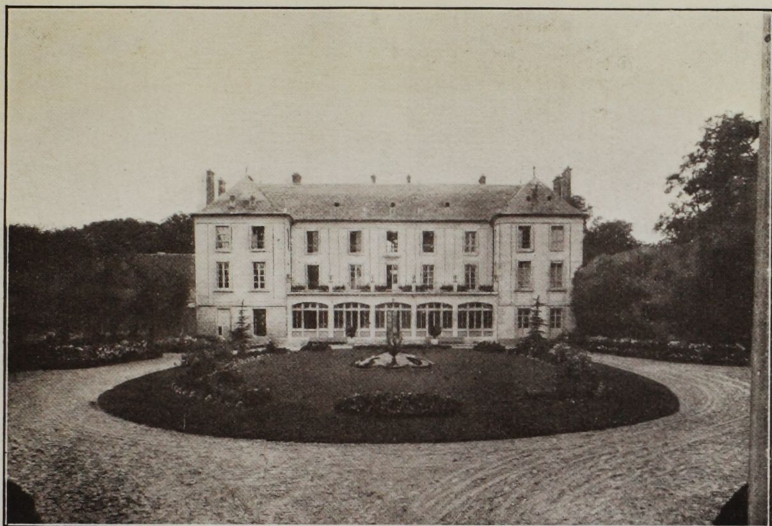
Un Comité d'administration, ayant à sa tête Mgr l'Archevêque de Montréal, aide les Frères. L'œuvre est pauvre et a connu un début laborieux. Mais grâce à la générosité du peuple canadien, au dévouement des deux Comités des Messieurs et des Dames patronnesses, aux souscriptions du gouvernement de Québec, elle a pu se développer très rapidement et rendre déjà d'immenses services à de nombreux infortunés.

En 1929, le Saint-Siège y érigea un Noviciat canonique pour la formation des jeunes religieux qui se présentent nombreux chaque année. Ainsi, dans ce pays très catholique, un avenir florissant s'annonce pour l'Ordre hospitalier de Saint-Jean de Dieu.

En résumé la province française compte actuellement treize maisons dont trois à l'étranger; ces établissements contiennent environ 5.600 lits, desservis par trois cents religieux.

Depuis la grande guerre, l'Ordre a fait de remarquables progrès dans le monde entier. Au 1er janvier 1930, d'après les statistiques, il comptait dans ses treize Provinces un personnel de deux mille religieux environ, desservant cent vingt-six hôpitaux contenant vingt-deux mille lits.

Merveilleux pourvoir de la religion de Jésus-Christ ! un homme animé de son esprit se fait pauvre pour secourir les pauvres ; il s'impose les plus rudes fatigues, les plus cruelles privations, et tous ses instants sont consacrés au soulagement de ses frères infortunés. La vie de cet homme paraît incompréhensible aux yeux de la nature, et cependant peu d'années suffisent pour qu'un dévouement si étrange et si absolu trouve assez d'imitateurs pour couvrir de nombreux royaumes. Son Institut, comblé des faveurs de l'Église, continue modestement ses œuvres sans se mêler au bruit et aux agitations du monde. Où trouver le mot de cette énigme, si ce n'est dans l'esprit



MAISON DE LA VILLETERBRE (OISE)

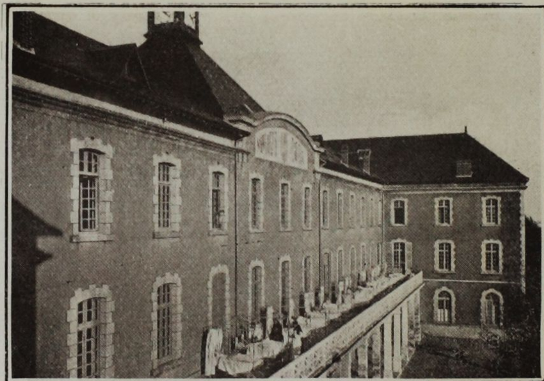


SANATORIUM DE SAINT JEAN DE DIEU — LE CROISIC

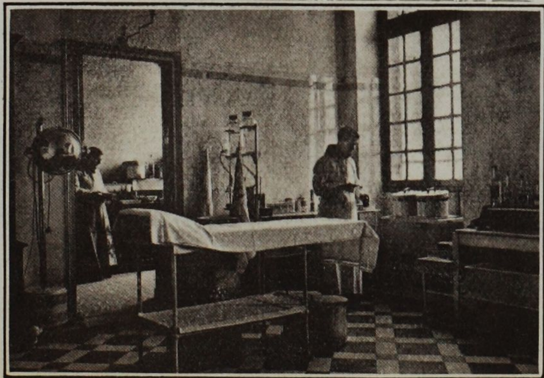
SANATORIUM DU CROISIC



SALLE DES ENFANTS DE 6 A 14 ANS



TERRASSE SUD (HÉLIOTHÉRAPIE)



SALLE DE PANSEMENTS



DORTOIR

de foi qui suscite toutes les vocations pour les nobles et saintes causes.

Depuis plus de trois siècles, Saint Jean de Dieu rencontre de fervents disciples sur cette terre de France, nation généreuse entre toutes. Le passé répond de l'avenir. Oui, nous en avons la conviction, ce grand serviteur de Dieu et des pauvres trouvera toujours de nombreux enfants parmi tant d'hommes intrépides, oublieux d'eux-mêmes, et embrasés de charité pour leurs frères. A ceux qui le suivent dans la noble et vaste carrière de l'hospitalité, il promet, en compensation de leur abnégation, de riches trésors de vertus et de mérites, le repos de leur âme dès cette vie et le bonheur d'entendre au dernier jour les consolantes paroles du Sauveur des hommes aux miséricordieux : Venez, les bénis de mon Père, posséder le royaume qui vous est préparé.... Ce que vous avez fait au moindre des miens c'est à moi que vous l'avez fait (1).

(1) Math. xxv.

Loué soit Jésus-Christ !

INDULGENCES

Accordées par le Saint-Siège à l'Ordre de Saint-Jean de Dieu.

Indulgences plénières communes à tous les fidèles qui, s'étant confessés et ayant communié, visiteront une chapelle de l'Ordre à partir des premières vêpres jusqu'au coucher du soleil et y prieront aux intentions du Souverain Pontife : — 1° le 2 février, fête de la Purification de la Sainte Vierge ; — 2° le 8 mars, fête de saint Jean de Dieu ; — 3° le 9 ou le 10 mars, lorsque la même fête est renvoyée ; — 4° le 25 mars, fête de l'Annonciation de la Sainte Vierge ; — 5° le lundi de Pâques ; — 6° le 3 juin, fête du bienheureux Jean Grande ; — 7° le 25 juin, fête de saint Gallican, protecteur de l'Ordre ; — 8° le 15 août, fête de l'Assomption de la Sainte Vierge ; — 9° le 28 août, fête de saint Augustin, et les autres fêtes du même saint, 28 ou 29 février, 5 mai et 11 octobre ; — 10° le 8 septembre, fête de la Nativité de la Sainte Vierge ; — 11° le 24 octobre, fête de saint Raphaël, protecteur de l'Ordre ; — 12° le troisième dimanche de novembre, fête du Patronage de la Sainte Vierge ; — 13° le 28 novembre, fête de la Translation de saint Jean de Dieu ; — 14° le 8 décembre, fête de l'Immaculée Conception de la Sainte Vierge ; — 15° le jour de la fête patronale de chaque maison ; — 16° A l'article de la mort, pour les seuls malades des maisons de l'Ordre.

Indulgences partielles. — 1° Indulgence de 7 ans et 7 quarantaines les jours de Noël et de la Pentecôte, aux mêmes conditions que les précédentes ; — 2° indulgence de 100 jours, chaque dimanche, en visitant une église de l'Ordre et en y priant aux intentions du Souverain Pontife ; — 3° indulgence de 100 jours en accompagnant le saint Viatique lorsqu'on le porte aux malades dans un hôpital de l'Ordre, ou en accompagnant le corps des défunts aux enterrements ; — 4° indulgence de 60 jours, chaque fois qu'on visitera les malades d'un hôpital de l'Ordre ; — 5° indulgence de 7 ans et 7 quarantaines pour les malades le premier jour de leur entrée dans l'hôpital, moyennant la confession et la communion.

Indulgences plénières propres aux religieux. — 1° Le jour de leur profession ; — 2° le premier jour du chapitre général de l'Ordre ; — 3° à l'article de la mort ; — 4° le 2 août, fête de la Portioncule, à partir des premières Vêpres jusqu'au coucher du soleil. Cette indulgence est

également accordée pour les malades et tout le personnel de la maison, moyennant la confession, la communion et la visite ordinaire à l'église.

Indulgences partielles. — 1° 7 ans et 7 quarantaines le jour de la vêture, avec confession et communion ; — 2° indulgence de 100 jours en exhortant les malades pour le bien de leur âme ou en les assistant pour les aider à bien mourir, et chaque fois qu'on leur donne les choses nécessaires à leurs besoins. (V. Bref du pape Paul V, du 19 février 1607.)

CONDITIONS D'ADMISSION DANS L'ORDRE

1° L'âge requis est de quatorze à quarante ans.

2° Avoir la santé suffisante pour pouvoir supporter les fatigues de l'Ordre ; n'avoir point de difformité notable.

3° Avoir un jugement droit, un bon esprit, un caractère docile qui se plie facilement à la règle et à la volonté des Supérieurs.

4° Avoir l'aptitude nécessaire pour remplir un emploi dans l'ordre, surtout pour servir les malades avec douceur et charité ; l'amour du travail.

5° Etre libre de toute obligation dans le monde, comme dettes pécuniaires personnelles, assistance due à des proches parents, etc.

6° Appartenir à une famille honnête et jouir d'une bonne réputation sous le rapport des mœurs et de la probité, ce dont on apportera une attestation faite par le propre curé ou par quelque autre personne honorable.

7° Apporter les extraits de naissance et de baptême, *sur papier libre*, ainsi que le certificat de confirmation.

8° On apporte ordinairement les habits nécessaires pendant la postulance, comme aussi l'argent pour les frais de voyage en cas qu'on ne puisse pas rester.

9° Adresser les demandes d'admission au *Supérieur Provincial*, maison de saint Jean de Dieu, à Lyon (Rhône). Dans la demande, on indique le lieu et la date de sa naissance, ainsi que les localités qu'on aurait pu habiter, avec l'adresse des personnes qui peuvent recommander le sujet.

On aura soin de dire si l'on a déjà essayé sa vocation dans quelque congrégation.

ÉNUMÉRATION DES ÉTABLISSEMENTS

Que les Frères de Saint-Jean de Dieu possédaient en France en 1789

(d'après M. Émile LEGAY)

Nº d'ordre.		Date de la fondation.
1	Hôpital Saint-Jean-Baptiste de la Charité de Paris, maison-mère de l'Institut en France	1602
2	Hôpital l'Assomption de Notre-Dame pour les convalescents de la Charité de Paris, fondé par maître André Gervaise, prêtre et chanoine de Reims	1652
3	Hôpital Notre-Dame de la Paix à Charenton. Avant 1789, on y admettait des aliénés	1642
4	Maison royale de santé de la Charité à Montrouge, en faveur des militaires et des ecclésiastiques	1781
	NOTA. Ces quatre maisons étaient dans le département de la Seine.	
5	Hôpital Sainte-Anne de la Charité à Avon-lez-Fontainebleau (Seine-et-Marne)	1666
6	Hôpital Saint-Denis et Saint-Firmin de la Charité à Senlis (Oise), fondé par messire Jacques Joly, prêtre	1668
7	Hôpital Saint-Jean-Baptiste de la Charité à Château-Thierry (Aisne), fondé par la duchesse de Bouillon	1654
8	Hôpital Saint-Antoine de la Charité à Pontorson (Manche), ancien hôpital confié aux Frères	1644
9	Hôpital Notre-Dame de la Charité à Grainville (Seine-Inférieure), fondé par Pierre de Becdelièvre	1704
10	Hôpital Saint-Jean-l'Évangéliste de la Charité à Roye (Somme), donation de Louis XIII	1636
11	Hôpital Saint-Jean-Baptiste de la Charité à Vitry-le-Français (Marne), fondé par maître Daniel Morel	1675
12	Hôpital royal de Saint-Léopold de la Charité à Gondreville (Meurthe), fondé par le duc Léopold de Lorraine	1726
13	Hôpital royal de Saint-Stanislas de la Charité à Nancy (Meurthe), fondé par Stanislas, roi de Pologne et duc de Lorraine, un des hommes les plus vertueux de son siècle, mort à Lunéville en 1766	1750

N° d'ordre.		Date de la fondation.
14	Hôpital Saint-Georges de la Charité à Metz (Moselle), fondé par Mgr Georges d'Aubusson, évêque de Metz. . . .	1784
15	Hôpital Saint-Étienne de la Charité à Grenoble (Isère) ; il renfermait dans un même corps de bâtiment tous les hôpitaux de la ville, et contenait jusqu'à huit cents lits.	1661
16	Hôpital Saint-François de la Charité à Vizille (Isère), donné par François de Lesdiguières, petit-fils du célèbre connétable	1664
17	Hôpital Notre-Dame de la Charité à Romans (Drôme). Les religieux étaient chargés du soin des malades, et, en outre, d'instruire chrétiennement les pauvres enfants orphelins de la ville.	1669
18	Hôpital Saint-Jean-Baptiste de la Charité à Clermont-Ferrand (Puy-de-Dôme).	1682
19	Hôpital Saint-Antoine de la Charité à Effiat (Puy-de-Dôme), fondé par le marquis du lieu, maréchal de France.	1654
20	Hôpital Notre-Dame de Lorette de la Charité à Alan (Haute-Garonne), fondé par l'évêque de Comminges. .	1734
21	Hôpital Sainte-Marguerite de la Charité à Gadillac (Gironde), fondé par Jean-Louis de la Valette, duc d'Épernon	1617
22	Hôpital Notre-Dame de Pitié de la Charité à Condom (Gers), confié par Jean d'Estrades, évêque du lieu. .	1655
23	Hôpital Saint-Barthélemy de la Charité à la Rochelle (Charente-Inférieure), donné par Louis XIII.	1628
24	Hôpital Saint-Pierre de la Charité à Saintes (Charente-Inférieure), donné par Louis XIV.	1654
25	Hôpital Saint-Martin de la Charité à l'Ile-de-Ré (Charente-Inférieure), donné par Louis XIV pour les militaires. .	1681
26	Hôpital Saint-Louis de la Charité à Poitiers (Vienne). La ville donna le terrain pour construire.	1620
27	Hôpital Notre-Dame de la Charité à Niort (Deux-Sèvres). La ville donna le terrain pour construire.	1622
28	Hôpital Saint-Jean-Baptiste de la Charité à Brest (Finistère), pour les militaires de terre et de mer.	1691
29	Hôpital Saint-François de la Charité à Vézins (Maine-et-Loire). La cause de cette fondation est merveilleuse (1).	1634
30	Hôpital Saint-Philippe de la Charité à Selles-sur-Cher (Loir-et-Cher), fondé par le comte de Béthune et de Selles. .	1663
31	Hôpital Saint-Gilles de la Charité à Moulins (Allier), cédé par la ville.	1620

(1) Voir M. E. Leguay, *loc. cit.*, p. 113-114.

Nº d'ordre.		Date de la fondation.
32	Hôpital Saint-Jean de Dieu de la Charité à Gayette (Allier), fondé par François de Pingré, seigneur du lieu	1694
33	Hôpital Saint-Léger de la Charité à Ébreuil (Allier), fondation royale (ancienne abbaye de Saint-Léger)	1765
34	Hôpital Saint-Jean-Baptiste de la Charité à la Basse-Terre (Guadeloupe), fondation royale	1685
35	Hôpital Saint-Jean-Baptiste de la Charité à Saint-Pierre (Martinique), fondé par Louis XIV, comme le précédent	1686
36	Hôpital Saint-Louis de la Charité au Fort-Royal (Martinique), confié aux Frères par Louis XV	1722
37	Hôpital Saint-Jean de Dieu de la Charité à Lester (Saint-Domingue), fondé par l'Institut	1699
38	Hôpital Saint-Jean-Baptiste de la Charité au Cap-Français (Saint-Domingue), fondé par l'Institut	1699
39	Hôpital de la Charité à la Rivière-la-Grande (La Grenade), fondé par les notables de l'île pour les soldats	1738
40	Hôpital Notre-Dame de la Charité à Louisbourg (île royale au Canada), fondation royale	1716

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

Vie privée de saint Jean de Dieu. — Vie de préparation.

DEUXIÈME PARTIE

Vie publique de saint Jean de Dieu. — L'épanouissement de ses vertus héroïques.

TROISIÈME PARTIE

La mort, le triomphe et la gloire de saint Jean de Dieu.



Paris-Lille. — Imp. A. Taffin-Lefort. — 191-12-30.

